

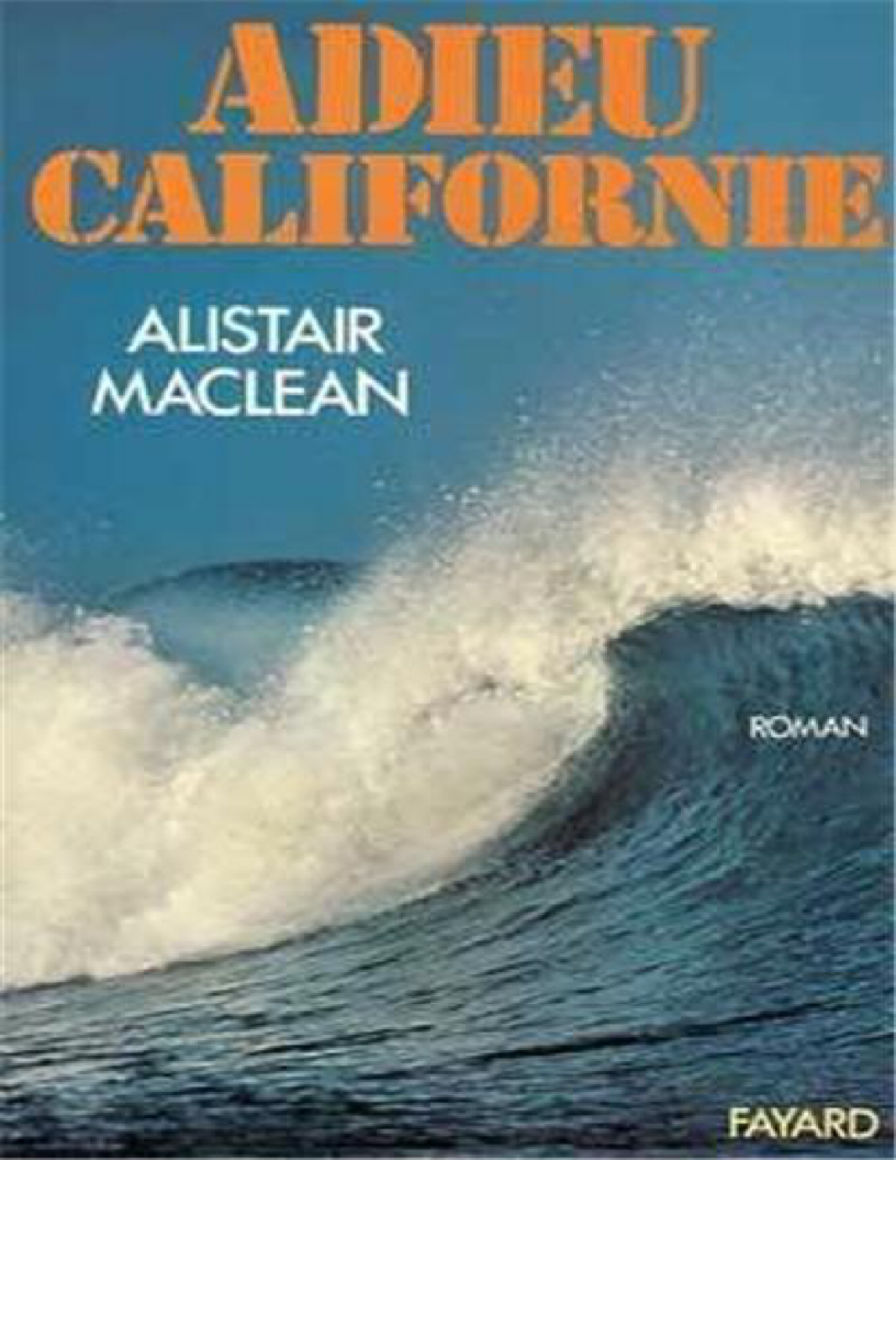
Adieu californie

Alistair MacLean

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ADIEU CALIFORNIE



ALISTAIR
MACLEAN

ROMAN

FAYARD

ALISTAIR MACLEAN

ADIEU CALIFORNIE

Traduit de l'anglais par Paul Alexandre

Fayard

PRÉFACE

C'est à six heures moins vingt secondes que la terre a tremblé le matin du 9 février 1972. On ne pourrait guère qualifier un tel séisme de notable ; il n'était certainement pas plus remarquable que ceux qui affectent quantité de fois chaque année les habitants de Tokyo et de ses environs. Les lampes à suspension oscillèrent brièvement, quelques objets mal équilibrés tombèrent des rayons sur lesquels ils étaient disposés, mais ce furent les seuls effets discernables du tremblement de terre. La réplique, encore beaucoup plus faible, se produisit vingt secondes plus tard et on apprit par la suite qu'il y en avait encore eu quatre autres, mais d'une magnitude si faible que seuls les sismographes les avaient enregistrées. En gros, c'était là un incident sans importance, mais il resta fixé dans une mémoire au moins, la mienne, car c'était le premier tremblement de terre dont je faisais l'expérience dans ma vie, et le fait de sentir le sol bouger sous vos pas procure une sensation nettement inconfortable.

La zone dans laquelle le séisme avait causé le plus de dégâts était située à quelques kilomètres au nord, et je m'y rendis en voiture pour y jeter un coup d'œil, mais ce ne fut pas avant le lendemain, d'une part parce qu'on m'avait mis en garde contre les fissures des routes, les viaducs endommagés et les conduites d'eau qui avaient sauté, d'autre part parce que les autorités voyaient d'un mauvais œil les badauds dont la présence entrave les efforts des équipes de secours et l'assistance médicale.

La petite cité de Sylmar, qui avait subi le choc du tremblement de terre, se trouve dans la vallée de San Fernando, en Californie, à quelques kilomètres au nord de Los Angeles ; en fait l'expansion de cette dernière ville est tellement tentaculaire qu'elle englobe Sylmar dans ses limites. Un regard non prévenu ne voyait là qu'une confusion considérable, avec des sauveteurs, des bulldozers et des camions évoluant au hasard dans un désordre apparent ; mais ce n'était qu'une illusion : toutes ces activités étaient très organisées au gré d'un commandement central. Contrairement à leurs malheureux compagnons d'infortune du Nicaragua, du Guatemala ou des Philippines, pour citer quelques exemples, régions, hélas ! que ravagent plus que leur part de séismes annuels, les Californiens ne sont pas seulement préparés à la catastrophe mais très bien outillés

pour en pallier les conséquences naturelles : les habitants de San Francisco ont, par exemple, quinze hôpitaux de réserve, répartis dans les centres névralgiques de leur ville, tout prêts à se déployer lors du prochain tremblement de terre, qu'on considère dans une très large mesure et non sans effroi comme inévitable.

Les dégâts causés aux immeubles étaient assez étendus mais sans gravité, excepté dans une zone très localisée, qui était (ou plutôt, pour une bonne part, avait été) l'hôpital des Anciens combattants. Avant le séisme, il consistait en trois rangées parallèles d'édifices. Les deux bâtiments situés de part et d'autre du building central étaient pratiquement intacts ; mais celui du milieu s'était écroulé comme un château de cartes. La destruction était totale : pas une seule partie du bâtiment n'était restée debout et plus de soixante hospitalisés étaient morts.

Le contraste entre les ruines du bâtiment central et l'immunité presque totale des deux autres eût semblé incompréhensible à quiconque ignore les règles qui régissent la construction en Californie, mais si l'on était tant soit peu informé de cet aspect du problème, les choses n'étaient que trop claires. La ville de Los Angeles jouit du triste privilège d'avoir sa propre faille tectonique qui serpente sous les rues de l'agglomération ; on l'appelle la faille de Newport-Inglewood, et lorsqu'un des côtés de la faille, en 1933, subit une violente secousse qui le projeta contre l'autre, on assista au fameux séisme de Long Beach au cours duquel un nombre étonnamment élevé de maisons s'écroula, simplement parce que celles-ci avaient été construites à bon marché sans renforcement du soubassement.

Cette catastrophe incita les autorités à promulguer de nouvelles règles de construction, destinées à mettre en œuvre des structures aussi résistantes que possible aux tremblements de terre. Ces règles sont appliquées avec autant de rigueur qu'elles ont été édictées, et c'est en se conformant strictement à leurs normes qu'ont été construits les deux bâtiments extérieurs de l'hôpital des Anciens combattants, le premier à la fin des années trente et le second à la fin des années quarante ; mais l'édifice démolí datait, lui, du milieu des années vingt.

L'épicentre du séisme qui était responsable de ce désastre se trouvait à quelque treize kilomètres au nord-est de là. Mais l'élément important de ce tremblement de terre n'était pas l'éloignement de son épicentre, c'était sa puissance ou, plutôt, son manque de puissance. La puissance d'un séisme – on parle plus souvent de *magnitude* – se mesure selon une échelle arbitraire, l'échelle de Richter, qui va de zéro à douze. Et il importe de bien se rappeler que cette échelle progresse non pas arithmétiquement mais logarithmiquement : ainsi, le chiffre six de l'échelle de Richter correspond à un séisme dix fois plus puissant qu'un séisme portant le chiffre cinq et cent fois plus

puissant qu'un séisme portant le chiffre quatre. Le tremblement de terre de San Fernando qui venait de réduire à néant ce corps d'hôpital de Sylmar avait été enregistré, sur l'échelle de Richter, comme étant de magnitude 6,3. Celui qui avait ravagé San Francisco en 1906 était de magnitude 7,9 (compte tenu des modifications récentes de l'échelle de Richter). Ce qui signifie que le tremblement de terre de Sylmar n'avait qu'un centième environ de la puissance de celui de San Francisco. Considération pleine d'enseignements et, pour les personnes dotées d'une imagination excessive, assez alarmante.

Ce qui est encore plus plein d'enseignements et non moins alarmant, c'est que, pour autant qu'on en soit informé, aucun grand séisme – l'adjectif « grand » étant pris ici dans l'acception arbitraire d'un tremblement de terre atteignant sur l'échelle de Richter le chiffre huit ou un chiffre supérieur – ne s'est jamais produit dans le sous-sol d'une très grande ville ou dans ses environs immédiats. (Ce pourrait toutefois être le cas de l'effroyable séisme qui a eu lieu dans le Nord de la Chine en 1976 et au cours duquel on a prétendu qu'un tiers de million de personnes avait péri ; mais les Chinois ont étouffé toutes les informations relatives à ce cataclysme.) Or la loi des grands nombres tendrait à présager avec insistance qu'un jour, quelque part, un tremblement de terre de grande envergure se produira en un lieu qui n'est pas inhabité ou, du moins, doté d'une population de faible densité. À moins de pratiquer la politique de l'autruche, il n'y a aucune raison de penser que cette possibilité ne soit pas, aujourd'hui même, une probabilité.

J'emploie ici le terme de « probabilité » parce que le raisonnement est fondé sur la loi des grands nombres. Dans le cas qui nous occupe, ladite probabilité s'accroît du fait qu'à l'exception de ceux qui ont eu lieu récemment en Chine, en Turquie et en Iran, les tremblements de terre ont tendance à se produire dans les zones côtières, que celles-ci soient continentales ou insulaires ; or, que ce soit pour des raisons commerciales ou parce qu'elles constituent des voies d'accès naturelles vers l'intérieur, ce sont dans ces régions côtières que les grandes métropoles du monde ont été construites : Tokyo, Los Angeles et San Francisco en sont des exemples.

Le fait que les séismes soient, dans une grande mesure, limités à ces régions-là n'a rien de fortuit : les géologues sont aujourd'hui presque universellement d'accord quant à la cause des tremblements de terre, tout comme quant à celle des éruptions volcaniques. Leur théorie est la suivante : lorsque, dans un passé incroyablement lointain, la terre ferme s'est formée, elle constituait un gigantesque supercontinent entouré d'un immense océan. Avec le temps, et pour des raisons qui ne sont pas encore bien établies, ce supercontinent s'est subdivisé en diverses masses continentales, lesquelles, portées par

ce qu'on appelle les « plaques tectoniques » – celles-ci flottent sur le magma, toujours en fusion, qui constitue la couche intermédiaire entre l'écorce et le noyau de la terre –, sont parties à la dérive chacune de son côté. De temps en temps, les plaques tectoniques se heurtent ou se frottent l'une contre l'autre ; l'effet de ces collisions se fait sentir soit dans les parties du sol englouties sous les eaux soit dans celles qui émergent, et alors se produisent des séismes ou des éruptions volcaniques.

La plus grande partie de la Californie est étayée par la plaque tectonique nord-américaine qui, bien qu'elle ait fâcheusement tendance à se déporter vers l'ouest, n'est pas la vraie responsable. Cette épithète, en revanche, s'applique malheureusement à une autre plaque tectonique, la plaque du Pacifique Nord qui bouscule si méchamment la Chine, le Japon et les Philippines : en effet, la partie de la Californie située à l'ouest de la faille de San Andréas^[1] est située sur cette plaque-là. Bien qu'apparemment la plaque tectonique du Pacifique Nord soit soumise à une légère rotation, en Californie, elle se déplace en gros dans la direction du nord-ouest et, de temps en temps, lorsque la pression des deux plaques l'une contre l'autre devient trop forte, la plaque du Pacifique Nord se soulage de cette pression en provoquant des secousses le long de la faille de San Andréas et en produisant l'un de ces tremblements de terre dont les Californiens ne sont pas tellement friands.

On dit parfois de la faille de San Andréas qu'elle « glisse à droite », car, de quelque côté que l'on se trouve, après un séisme, la partie opposée semble s'être déplacée vers la droite. Et l'envergure de ce déplacement constitue un indice essentiel de la magnitude du choc. Parfois, il n'y a aucun déplacement. Parfois, il n'est que de trente à cinquante centimètres. Mais une dislocation de quinze mètres n'est nullement impossible, et les conséquences ne sauraient, évidemment, être prises à la légère.

À vrai dire, en ce domaine, tout est possible. La ceinture sismique et volcanique active qui entoure le Pacifique est souvent désignée sous le nom familier et suggestif d'« anneau de feu ». La faille de San Andréas fait partie intégrante de cette ceinture et c'est sur l'« anneau de feu » qu'ont eu lieu les deux plus monstrueux tremblements de terre qu'on ait jamais enregistrés, celui du Japon en 1923 et celui du Chili en 1939 ; l'un et l'autre ont atteint à peu près la cote 8,9 à l'échelle de Richter. La Californie ne peut pas se targuer de bénéficier davantage qu'aucune autre section de l'« anneau de feu » de la protection divine et il n'y a aucune raison pour qu'un prochain cataclysme, peut-être six fois plus puissant que celui qui dévasta San Francisco en 1906, ne se produise pas, par exemple, à San Bernardino, ce qui ferait s'engloutir dans l'Océan Los Angeles tout

entier. Et il ne faut pas oublier que l'échelle de Richter a prévu des magnitudes allant jusqu'à douze... !

Mais les séismes de l'« anneau de feu » peuvent présenter d'autres aspects désastreux : ils peuvent aussi avoir lieu loin des côtes, sous la mer, ce qui provoque d'effroyables raz de marée. Lorsqu'en 1976, un séisme sous-marin survenu dans le golfe Moro, une baie en forme de demi-lune située au sud de l'île de Mindanao, aux Philippines, suscita une lame de fond de cinq mètres de hauteur, la ville de Cotabato fut submergée et presque totalement détruite ; des milliers de gens périrent. Si pareil cataclysme se produisait dans la baie de San Francisco, non seulement il dévasterait totalement la ville et sa région, mais il inonderait probablement aussi les vallées voisines de Sacramento et de San Joaquin.

Comme nous l'avons déjà dit, c'est la nature mouvante des plaques tectoniques qui est la cause première des tremblements de terre. Mais d'autres raisons impondérables peuvent aussi jouer le rôle de déclencheurs.

La première de ces causes réside dans certaines émissions solaires. On sait que la force et la composition des vents solaires varient considérablement et de manière totalement imprévisible, et que ces vents solaires peuvent produire des altérations considérables dans la structure chimique de notre atmosphère, altérations qui sont elles-mêmes capables d'accélérer ou de freiner la vitesse de rotation de la terre. Cet effet, qui ne serait mesurable qu'en centièmes de seconde, peut passer complètement inaperçu de presque tout le monde, mais il pourrait avoir (et il lui est souvent arrivé d'avoir par le passé) une influence profonde sur les plaques tectoniques qui, n'étant pas « amarrées », sont sensibles au moindre changement du mouvement terrestre.

Par ailleurs, un grand nombre d'hommes de science dignes d'attention considèrent que certaines forces gravitationnelles extérieures peuvent également exercer quelque influence sur les tremblements de terre. Pour décider si cette théorie mérite ou non d'être retenue, les astronomes attendent avec grand intérêt l'année 1982 qui verra les neuf planètes du système solaire en alignement.

Mais le troisième « déclencheur » des tremblements de terre pourrait fort bien être l'homme lui-même. Depuis l'aube des temps (ou du moins depuis son apparition sur la terre), il est intervenu, souvent sans motif et au petit bonheur, dans le déroulement des processus naturels et il n'y a apparemment aucune raison logique pour qu'il s'arrête en si bon chemin et qu'il ne s'immisce pas également dans le mécanisme des séismes. Une espèce animale qui s'est montrée capable de fouiner dans les secrets ultimes de la nature puis de les exploiter

sans vergogne, une espèce animale qui a pu mettre au point la bombe à l'hydrogène, cette espèce-là est capable de tout.

Que l'homme puisse envisager la régulation des tremblements de terre, soit en les provoquant soit en les empêchant, ce n'est pas là une idée nouvelle. On s'est déjà livré à nombre d'expériences dans ce domaine, à des fins pacifiques. Mais par malheur (sinon inévitablement), certains ont aussi eu l'idée que le déclenchement de tremblements de terre pourrait constituer une innovation intéressante au cours de la prochaine guerre nucléaire. Cette spéculation a même pris une telle extension qu'il existe déjà un accord multinational, qui a été dûment signé et paraphé solennellement, pour interdire l'utilisation d'armes nucléaires capables d'altérer l'environnement en provoquant des cataclysmes tels que la pollution atmosphérique ou les raz de marée.

Même indépendamment des fins militaires, une telle idée peut être utilisée en vue de quantité d'autres objectifs intéressants : c'est le sujet du présent ouvrage.

CHAPITRE 1

Ryder ouvrit les yeux et tendit sans enthousiasme la main vers le téléphone.

« Oui ? »

— Ici le lieutenant Mahler. Venez immédiatement. Et amenez votre fils avec vous.

— Qu'est-ce qui se passe ? »

Le lieutenant attachait en général une grande importance au fait que ses subordonnés l'appellent « Monsieur », mais dans le cas du sergent Ryder, il y avait renoncé depuis des années. Ryder réservait cette dénomination aux personnes qu'il respectait : pour autant qu'on s'en souvienne, aucun de ses amis ou connaissances ne l'avait jamais entendu prononcer ce mot.

« Pas au téléphone », dit Mahler.

À l'autre bout du fil, on avait raccroché. Ryder se mit debout avec réticence, enfila son veston et le boutonna de manière à dissimuler efficacement le Smith & Wesson de calibre 38 qui se trouvait à gauche de ce qui avait été jadis sa taille. Toujours réticent, comme peut l'être un homme qui vient d'être relevé d'une corvée de douze heures non stop, il jeta un coup d'œil circulaire à la chambre : rideaux et fauteuils de chintz, colifichets et vases remplis de fleurs, on s'apercevait immédiatement que le sergent Ryder n'était pas célibataire. Il passa dans la cuisine, huma avec tristesse l'arôme qui se dégageait d'une casserole mijotante, contourna la cuisinière et griffonna « Je suis en ville » au bas d'un aide-mémoire lui indiquant à quel moment et sur quel chiffre il aurait dû tourner le bouton sous la casserole : c'était là tout ce que Ryder avait appris à faire en cuisine depuis vingt-sept ans qu'il était marié.

Sa voiture était parquée dans la contre-allée. C'était une voiture dans laquelle aucun policier qui se respecte n'aurait aimé être trouvé mort. Il était pourtant hors de doute que Ryder faisait partie de cette catégorie de policiers, mais il était attaché aux services de renseignements et n'avait rien à faire des limousines étincelantes, non plus que des sirènes et des feux tournoyants. Ladite voiture – faute d'un autre mot pour désigner cet objet – était une vieille Peugeot très cabossée, du genre de celles qu'aiment conduire les Parisiens un peu sadiques, pour le plaisir de voir les conducteurs d'élégantes conduites

intérieures ralentir prudemment et monter sur le trottoir lorsqu'ils aperçoivent un de ces vieux clous dans leur rétroviseur.

À quatre pâtés de maisons de son domicile, Ryder gara sa voiture, gravit un chemin dallé et sonna : un jeune homme lui ouvrit la porte.

« Mets ton uniforme, Jeff, dit Ryder. On nous attend en ville.

— Tous les deux ? Pourquoi ?

— Devine. Mahler a refusé toute explication.

— C'est à cause de tous ces feuilletons policiers qu'il regarde à la télévision. Si tu ne prends pas des airs mystérieux, on te considère comme trois fois rien. »

Jeff Ryder disparut, pour revenir vingt secondes plus tard avec une cravate impeccablement nouée et un uniforme bien boutonné ; les deux hommes partirent en direction de la voiture.

Le père et le fils formaient un curieux contraste. Le sergent Ryder avait l'allure générale d'un camion qui aurait connu de meilleurs jours. Sa veste chiffonnée et son pantalon sans pli donnaient l'impression qu'il avait dormi tout habillé une semaine durant : Ryder pouvait s'acheter un costume neuf le matin et, le soir, un fripier aurait traversé la rue pour éviter de le rencontrer. Son épaisse chevelure était noire, sa moustache également, et, dans son visage fatigué et ridé, ses yeux aussi sombres que le reste de sa personne paraissaient avoir vu trop de choses tout au long de leur existence et n'avoir guère aimé ce qu'ils avaient vu. Mais par ailleurs, le visage de Ryder ne semblait guère doué pour les jeux d'expression.

Jeff Ryder mesurait cinq centimètres de plus que son père et pesait quinze kilos de moins. Son uniforme immaculé de la police autoroutière californienne avait l'air d'avoir été fait sur mesure par un grand couturier. Ses cheveux blonds et ses yeux bleus, qu'il avait hérités de sa mère, illuminaient un visage vif, mobile et intelligent. Seule une voyante extralucide aurait pu deviner qu'il était le fils du sergent Ryder.

Durant le trajet, ils n'échangèrent que deux phrases :

« Maman n'est pas encore rentrée ce soir, dit Jeff. Est-ce que cela a quelque chose à voir avec cette convocation ?...

— Encore une fois, à toi de deviner. »

Le bureau central de la police était un édifice en briques à l'aspect hostile, qui aurait dû être démoli. On aurait dit qu'il avait été conçu tout spécialement pour démoraliser les nombreux scélérats qui en passaient la porte ou qu'on y traînait de force. Le policier de service à la réception, le sergent Dickson, dévisagea Ryder et son fils avec gravité, mais ce regard ne signifiait rien de particulier : la nature même de sa mission supprime, chez n'importe quel préposé à la réception d'un poste de police, toute tendance à la légèreté. Il fit de la main un geste découragé avant de dire :

« Son Éminence vous attend. »

Le lieutenant Mahler n'avait pas l'air moins hostile que le bâtiment qui l'abritait. Il était grand, avec des tempes grisonnantes, des lèvres minces incapables du moindre sourire, un nez fin en bec d'aigle et des yeux dépourvus de tout sentiment. Personne ne l'aimait, car sa réputation de pète-sec ne s'était pas faite sans raison ; mais personne non plus ne le détestait, car il était loyal et passablement compétent. « Passablement » était exactement l'adverbe qui convenait : sans être bête, Mahler ne croulait pas sous le poids de l'intelligence, et s'il était parvenu jusqu'à sa situation actuelle, c'était en partie parce qu'il était le modèle même du strict défenseur de la justice, en partie parce que son honnêteté transparente ne constituait pas la moindre menace pour ses supérieurs.

Pour une fois, ce qui était rare chez lui, il paraissait mal à son aise. Ryder sortit un paquet froissé de gauloises, ses cigarettes favorites, en alluma une malgré l'interdiction – l'aversion de Mahler pour le vin, les femmes, les chansons et le tabac était presque pathologique – et tenta d'aider le lieutenant à s'exprimer.

« Il y a quelque chose qui ne va pas à San Ruffino, hein ? »

Mahler le dévisagea d'un air soupçonneux.

« Comment le savez-vous ? Qui vous l'a dit ? »

— Donc c'est vrai. Personne ne me l'a dit. Aucun de nous deux n'a violé la loi récemment. En tout cas pas mon fils. Moi, je ne m'en souviens pas. »

Mahler laissa l'aigreur percer à travers son malaise.

« Vous m'étonnez, sergent Ryder ! »

— Pourquoi ? C'est la première fois que vous nous appelez ici ensemble. Or nous avons deux choses en commun : d'abord, nous sommes père et fils, ce qui n'intéresse pas la police. Ensuite ma femme, qui est la mère de Jeff, travaille à la centrale nucléaire de San Ruffino. Il ne s'y est pas produit d'accident : toute la ville l'aurait su en quelques minutes. Alors... Une effraction à main armée, peut-être ?

— Oui. »

Le ton de la voix de Mahler était presque rancunier. Il ne lui plaisait nullement d'être porteur de mauvaises nouvelles ; mais personne n'aime qu'on lui arrache la vérité mot par mot.

« Quoi d'étonnant ? »

Ryder parlait de façon unie et positive, mais en observant ses plus infimes réactions, Mahler aurait pu remarquer qu'il était sur le point d'éclater.

« Dans cette centrale, les dispositifs de sécurité sont minables. J'ai fait un rapport à ce propos, vous vous en souvenez ? »

— Il a été transmis aux autorités responsables. La protection d'une

centrale ne dépend pas de la police. Elle est placée sous la responsabilité de l'A.I.E.A. »

Il faisait allusion à l'Agence internationale de l'énergie atomique, dont l'une des fonctions est de superviser les systèmes de protection des usines atomiques, en particulier pour empêcher le vol de combustible nucléaire.

« Bon Dieu ! s'écria Jeff, qui non seulement n'avait pas hérité des caractéristiques physiques de son père mais, en outre, était manifestement dépourvu de son calme pesant. Bon Dieu ! Procédons par ordre ! Ma mère... est-elle saine et sauve ?

— Je crois. Disons que je n'ai aucune raison de penser le contraire.

— Sacrebleu, qu'est-ce que cela signifie ? »

Le visage de Mahler se contracta comme s'il allait riposter vertement, mais le sergent Ryder intervint à temps pour prévenir l'explosion :

« Elle a été enlevée ?

— Je crois malheureusement que oui.

— Maman kidnappée ? s'écria Jeff d'un ton incrédule. Pourquoi ? Elle est la secrétaire du directeur, c'est tout. Elle ne connaît pas un traître mot des trucs qui se font là-bas. Elle n'a même pas accès aux dossiers confidentiels.

— C'est vrai. Mais rappelez-vous qu'elle a été désignée pour cet emploi sans en avoir fait la demande. Les épouses des agents de police sont censées être comme la femme de César : au-dessus de tout soupçon.

— Mais pourquoi l'avoir enlevée, elle justement ?

— Ils n'ont pas enlevé qu'elle. Ils en ont pris une demi-douzaine d'autres, à ce que je crois comprendre : le directeur-adjoint, l'assistant du chef du service de sécurité de la centrale, une autre secrétaire, un opérateur de la salle de commande... Et, ce qui est encore plus important, même si vous n'en jugez pas ainsi de votre point de vue personnel, ils se sont également emparés de deux professeurs d'université qui se trouvaient justement en visite à la centrale aujourd'hui, l'un et l'autre dotés de hautes qualifications en physique nucléaire. »

Ryder intervint à nouveau.

« Cela fait en tout cinq hommes de science spécialisés dans le nucléaire qui ont disparu en deux mois.

— Cinq, exactement, répéta Mahler d'un air mécontent.

— D'où venaient ces professeurs en visite ? demanda le sergent.

— De San Diego et de l'université de Los Angeles, je crois. Est-ce que leur provenance a de l'importance ?

— Je n'en sais rien. Peut-être est-ce trop tard.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que si ces deux hommes ont des familles, il faut les placer immédiatement sous la surveillance de la police. »

Ryder se rendit compte que Mahler ne le suivait pas complètement, aussi ajouta-t-il :

« Si l'on a kidnappé ces deux messieurs, c'est évidemment avec une idée derrière la tête : on a besoin de leur collaboration. Et n'a-t-on pas tendance à se montrer diablement plus coopératif lorsqu'on voit quelqu'un qui arrache les ongles de votre femme, un par un, au moyen d'une paire de tenailles ? »

C'est peut-être parce qu'il n'était pas marié que cette idée n'avait visiblement pas traversé l'esprit du lieutenant Mahler mais, de toute façon, la réflexion n'était pas son fort. En revanche, et c'est tout à son honneur, une fois qu'une idée s'était implantée dans son cerveau, il ne perdait jamais de temps. Aussi passa-t-il les deux minutes suivantes au téléphone.

Pendant ce temps, Jeff, le visage sombre et tendu, disait à son père d'une voix douce mais pressante :

« Filons vite.

— Du calme. Ne t'énerve pas. On n'est pas à la bourre ; ça va peut-être recommencer, mais pour le moment, ça ne sert à rien. »

En silence, ils attendirent que Mahler eût reposé le téléphone, puis Ryder demanda :

« Qui vous a informé de l'enlèvement ?

— Ferguson. Le chef du service de sécurité de la centrale. C'est son jour de congé, mais son domicile personnel est doté d'une ligne reliée au système d'alarme de San Ruffino. Il y est allé immédiatement.

— Il y est allé ?... Mais il habite à plus de cinquante kilomètres de San Ruffino, dans les montagnes, autant dire au diable vauvert : pourquoi n'a-t-il pas téléphoné ?

— Parce que sa ligne avait été coupée, voilà pourquoi.

— Mais il a un émetteur de police sur sa voiture !...

— Qui avait été saboté également. De même que les trois seules cabines publiques qui se trouvent entre le domicile de Ferguson et l'usine. L'une de ces cabines est dans un garage : le garagiste et son mécanicien avaient été bouclés.

— Mais le système d'alarme de la centrale est relié à votre bureau, non ?

— Il l'était.

— Alors le truc a été manigancé à l'intérieur de l'usine ?

— Allez savoir. Ferguson m'a téléphoné deux minutes après être arrivé à San Ruffino.

— Des blessés ?

— Non, aucune violence. Tout le personnel avait été bouclé dans une seule pièce.

— Alors ?... La question vaut soixante-quatre millions de dollars et le jeu continue.

— Vol de combustible nucléaire, sans doute. Mais à en croire Ferguson, il va falloir du temps pour établir les faits.

— Vous allez tout de suite là-bas ?

— J'attends du monde, d'abord, dit Mahler avec gêne.

— Je m'en doute. Qui avez-vous envoyé là-bas ?

— Parker et Davidson.

— Si vous permettez, nous nous joindrons à eux. »

Mahler hésitait, toujours gêné, puis il déclara, sur la défensive : « Qu'espérez-vous découvrir de plus qu'eux ? Ce sont d'excellents détectives, vous l'avez dit vous-même.

— Quatre paires d'yeux voient mieux que deux. Et comme il s'agit de ma femme et de la mère de Jeff, nous savons mieux qu'eux comment elle peut s'être comportée et avoir réagi, nous serons donc à même de détecter quelque chose qui échapperait à Parker et à Davidson. »

Le menton dans les mains, Mahler contemplait son bureau d'un air morose. Quelle que fût la décision qu'il prendrait, ses supérieurs risquaient fort de juger qu'elle était mauvaise. Comme solution de compromis, il choisit de ne rien dire du tout. Sur un signe de Ryder, Jeff le suivit et ils quittèrent la pièce.

La soirée était belle : pas un souffle de vent. Au moment où Ryder et son fils franchirent les grilles de la centrale de San Ruffino, le soleil couchant traçait un sillon d'or terni à l'horizon du Pacifique. L'usine était construite à même l'anse de San Ruffino, car, comme toutes les centrales atomiques, elle avait besoin d'énormes quantités d'eau – environ sept millions de litres par minute – pour refroidir les cœurs des réacteurs et les amener à leur température optimum. Et aucune alimentation d'eau courante n'eût été capable de fournir ne fût-ce qu'une partie minime de ce liquide de refroidissement.

Les deux constructions massives, surmontées de coupoles d'une blancheur étincelante, qui contenaient les réacteurs avaient paru naguère d'une grande beauté, dans la simplicité très pure de leur conception architecturale ; mais elles avaient aussi quelque chose de sinistre et de menaçant, d'effrayant, même, si on les envisageait dans une certaine optique. L'une et l'autre avaient à peu près la taille d'un immeuble de vingt-cinq étages et un diamètre d'une cinquantaine de mètres. Leurs parois de béton de plus d'un mètre d'épaisseur étaient consolidées par les plus grosses barres d'acier de tous les États-Unis. Entre ces deux édifices, qui abritaient aussi les quatre générateurs de vapeur producteurs d'électricité, se dressait un bâtiment courtaud et indéniablement très laid, sans aucune prétention architecturale, qui contenait deux turbogénérateurs, deux condensateurs et deux

évacuateurs d'eau de mer.

Entre les trois édifices et la mer s'étendait l'immeuble qualifié inadéquatement d'« auxiliaire », qui avait six étages et environ quatre-vingts mètres de long ; il abritait les centres de commande des deux réacteurs, les organes de contrôle et d'instrumentation, ainsi que le système extrêmement compliqué qui assurait la sécurité du fonctionnement de l'usine et la protection du public.

Partant de chacune des extrémités de l'immeuble auxiliaire, deux ailes, ayant l'une et l'autre la moitié des dimensions de celui-ci, assumaient une fonction aussi délicate que celle des réacteurs eux-mêmes : c'était là qu'était emmagasiné et manipulé tout le combustible nucléaire. Au total, il avait fallu pour construire la centrale près d'un million de mètres cubes de béton et quelque cinquante mille tonnes d'acier. Mais ce qui était tout aussi remarquable, c'est que pour faire fonctionner vingt-quatre heures sur vingt-quatre cet ensemble complexe, il n'était besoin que de quatre-vingts personnes, dont les responsables de la sécurité représentaient une bonne partie.

À vingt mètres des grilles, Ryder fut arrêté par un gardien qui portait un uniforme indéfinissable et une mitraillette d'autant moins menaçante qu'il n'avait pas fait le moindre geste pour la décrocher de son épaule. Ryder se pencha à la portière.

« Et alors ? Une opération portes ouvertes ? Le public peut entrer et sortir à sa guise ?

— Sergent Ryder », dit le petit homme, avec un fort accent irlandais, en s'efforçant de sourire sans réussir à prendre autre chose qu'un air morose, « plus besoin de fermer l'écurie, maintenant, s'pas ? En plus de ça, on attend des hommes de loi. Des charretées, paraît.

— Qui vont tous poser et reposer les mêmes questions idiotes. Comme moi, du reste. Courage, John, je verrai qu'on ne vous mette pas en taule pour haute trahison. C'est vous qui étiez de service quand ça s'est passé, hein ?

— C'est bien ma veine ! Mais je suis embêté pour votre femme, sergent. Ça serait pas votre fils, là, à côté de vous ? »

Ryder fit oui de la tête.

« Toute ma sympathie. Prenez-la pour ce qu'elle vaut. Mais ne vous en faites pas pour moi. J'ai fait une connerie et si je suis pendu, ce sera bien fait pour moi. Je n'avais qu'à rester dans ma guérite.

— Pourquoi ? demanda Jeff.

— Reluquez-moi ces parois de verre. La Banque d'Amérique n'est pas plus blindée que ça. Peut-être qu'avec un Magnum 44 on arriverait à les trouser ; pas sûr. Il y a un système d'interphone à double circuit. J'ai une sirène d'alarme à portée de main et une pédale pour faire éclater une charge de gélignite de cinq kilos, de quoi décourager

n'importe quel véhicule sauf un tank : elle est enterrée sous l'asphalte, juste à l'endroit où les voitures s'arrêtent ! Mais non, ce vieil imbécile de McCafferty a ouvert la porte de sa guérite et il est sorti !

— Pourquoi ?

— Il n'y a pas plus con qu'un vieux con, voilà pourquoi ! On attendait le camion pour cette heure-là, exactement ; j'avais trouvé sur mon bureau une note qui disait ça. Un camion à combustible nucléaire venant de San Diego. La même couleur, la même plaque minéralogique, le même chauffeur, le même garde, avec les mêmes uniformes, tout.

— Bref, le même camion. Autrement dit, ils l'avaient braqué sur l'autoroute. Mais s'ils ont réussi à s'en emparer vide, pourquoi n'ont-ils pas attendu qu'il reparte plein ?

— C'était pas seulement pour le combustible qu'ils venaient ici.

— Ah ! Bon. Vous avez reconnu le chauffeur ?

— Non. Mais son laissez-passer était en règle et la photo qui était dessus aussi.

— Et est-ce que vous le reconnaîtriez, à présent, ce chauffeur ? »

McCafferty fronça les sourcils, comme quelqu'un qui fait un grand effort de mémoire.

« Tout ce que je reconnaîtrais, c'est sa foutue grande barbe noire et sa moustache idem, qui sont probablement toutes les deux dans un fossé au bord de la route, à l'heure qu'il est. J'ai même pas eu le temps de voir leur vieux fusil, à peine un coup d'œil, déjà les ridelles du camion s'ouvraient et v'là qu'ils sont descendus, j'sais pas combien qu'ils étaient. Comme uniforme, ils avaient tous des masques faits avec des bas noirs, c'est tout ce que j'ai vu. J'étais trop occupé à regarder ce qu'ils trimballaient avec eux : des pistolets, des calibres douze à canon scié, y en avait même un qui portait un bazooka.

— Pour faire sauter les portes blindées à fermeture électronique, sans doute.

— Oui, je suppose. Mais pour tout dire, il n'y a pas eu un coup de tiré du début jusqu'à la fin. Des professionnels, je peux dire, si j'en ai jamais vu. Ils savaient exactement ce qu'ils allaient faire, où ils allaient, ce qu'ils devaient reluquer. De toute façon, j'ai été flanqué dans ce maudit camion, pieds et poings liés, avant que j'aie eu le temps de dire ouf.

— J'ai l'impression que ça vous a causé un petit choc, non ? dit Ryder avec sympathie. Et ensuite ?

— Y en a un qui a sauté à terre et qui est entré dans ma guérite. Ce salaud-là avait l'accent irlandais, j'aurais juré que j'entendais ma propre voix ! Il a pris le bigophone, il a appelé Carlton – c'est le numéro deux de la sécurité, Ferguson était en congé aujourd'hui – et il lui a dit que le camion était là et qu'il demandait l'autorisation

d'ouvrir la grille. Là-dessus il a pressé le bouton, la grille s'est ouverte, il a attendu que le camion soit passé, il a fermé la grille, il est rentré par la petite porte et il a regrimpé sur le camion qui s'était arrêté pour ça.

— Et c'est tout ?

— Tout ce que je sais. Je suis resté coincé là – j'avais pas le choix, non ? – jusqu'à la fin du cirque, après quoi ils m'ont enfermé avec les autres.

— Où est Ferguson ?

— Dans l'aile nord.

— En train de faire l'inventaire de ce qui manque ? Dites-lui que je suis ici. »

McCafferty rentra dans sa guérite, parla brièvement au téléphone et reparut un instant plus tard.

« D'accord.

— Il n'a pas fait de commentaire ?

— C'est marrant que vous me posiez cette question ! Il a dit : "Bon Dieu, comme si on était pas déjà assez emmerdés comme ça !" »

Ryder eut un pâle sourire, ce qui était exceptionnel chez lui, et redémarra.

Ferguson, le chef du service de sécurité de la Centrale, le reçut dans son bureau avec courtoisie mais sans aucun enthousiasme. Bien que plusieurs mois se fussent écoulés depuis qu'il avait lu le rapport acerbe de Ryder sur les services de sécurité de San Ruffino, il s'en souvenait fort bien : Ferguson n'avait pas la mémoire courte.

Le fait que le rapport de Ryder ait été d'une extrême précision et que lui, Ferguson, n'ait eu ni l'autorité ni les fonds nécessaires pour se conformer à ses recommandations n'avait rien arrangé. C'était un homme petit et massif, aux yeux vifs et à l'expression ennuyée. Lorsque Ryder entra, il reposa son téléphone et ne fit pas même semblant de se lever de derrière son bureau.

« Vous venez faire un nouveau rapport, sergent ? » demanda-t-il d'un ton qui se voulait acide mais qui semblait surtout défensif. « Vous essayez de me causer quelques ennuis supplémentaires ?

— Du tout, répondit Ryder avec douceur. Si vos supérieurs sont si bornés qu'ils voient le monde à travers des lunettes roses et vous refusent l'appui dont vous avez besoin, c'est leur faute, pas la vôtre.

— Ah ! »

L'exclamation de Ferguson dénotait la surprise ; mais son expression était toujours méfiante.

« Dans cette affaire, notre intérêt est d'ordre personnel, monsieur Ferguson, dit Jeff.

— Vous êtes le fils du sergent ? »

Jeff fit oui de la tête.

« Je suis vraiment navré pour vous. Mais je sais bien que cela n'avance à rien de dire cela.

— Vous vous trouviez à cinquante kilomètres d'ici quand cela s'est produit : vous n'y pouvez rien », dit Ryder d'un ton extrêmement raisonnable.

Jeff jeta à son père un coup d'œil plein d'appréhension : il savait que la manière douce, chez Ryder, dénotait l'humeur la plus dangereuse, mais dans le cas particulier, il ne semblait pas y avoir de raison de s'alarmer. Ryder poursuivit :

« J'aurais aimé vous trouver au dépôt en train de faire l'inventaire du butin que vos petits amis ont emporté.

— Ce n'est pas mon boulot. Je ne m'approche jamais de leur maudite installation de magasinage, sauf pour en contrôler les systèmes d'alarme. Je ne saurais même pas par où commencer si je devais examiner cette marchandise. C'est le directeur lui-même qui est en train de s'en occuper, avec deux assistants.

— Est-ce que nous pourrions le voir ?

— Pourquoi ? Il a déjà discuté avec deux hommes à vous, j'ai oublié leurs noms...

— Parker et Davidson.

— Peu importe. Ils ont déjà causé avec lui.

— Justement. Quand ils ont discuté avec lui, il était encore préoccupé par l'inventaire qu'il était en train de faire. »

Ferguson tendit en maugréant la main vers le téléphone, parla d'un ton plein de respect à quelqu'un au bout du fil, puis, se tournant vers Ryder, lui dit :

« Il va avoir fini. Il sera ici dans un instant, à ce qu'il dit.

— Merci. Dites-moi, pourrait-il s'agir d'un coup monté de l'intérieur ?

— De l'intérieur ? Vous voulez dire qu'un de mes hommes serait impliqué ?... »

Ferguson jeta à Ryder un regard soupçonneux. S'étant trouvé à cinquante kilomètres de la centrale au moment du « coup », il pouvait s'estimer au-dessus de tout soupçon : mais l'argument pouvait se retourner. Car s'il avait été « dans le coup », il aurait pu s'arranger pour que tout le monde sache qu'il se trouvait à cinquante kilomètres de là au moment de l'effraction.

« Je ne vous suis pas, reprit-il. Dix hommes armés jusqu'aux dents n'ont pas besoin d'être aidés de l'intérieur !...

— Et alors, comment auraient-ils pu franchir vos portes à commande électronique et passer devant l'œil de vos cellules photo-électriques sans être signalés ? »

Ferguson soupira : il se trouvait sur un terrain plus solide.

« Nous attendions un camion qui devait venir prendre du

combustible : il s'est présenté à l'heure dite. Le gardien, à l'entrée principale, a avisé Carlton de l'arrivée du camion, et Carlton a sans doute déclenché automatiquement tous les dispositifs de commande des portes.

— Admettons. Mais alors, comment ces gars ont-ils trouvé leur chemin dans les couloirs de vos bâtiments ? C'est un véritable labyrinthe.

— Rien de plus facile, répliqua Ferguson, qui se sentait maintenant sur un terrain encore plus solide. Je pensais que vous étiez au courant.

— On apprend toute sa vie. Expliquez-moi cela.

— Pour connaître le plan précis de n'importe quelle usine atomique, pas besoin de soudoyer un employé. Pas même besoin de s'introduire dans l'usine en mettant un uniforme maquillé, ni de se fabriquer de faux insignes, ni de recourir à la moindre violence. Et pas besoin non plus de se trouver à quelques kilomètres d'une de ces foutues centrales pour l'observer aux jumelles, connaître les détails de son implantation, la position précise des stocks d'uranium et de plutonium, et même les heures exactes auxquelles arrivent ou partent les chargements de combustible nucléaire. Il vous suffit de vous rendre à la salle de lecture publique de la Commission de l'énergie atomique, au 1717 de la rue H à Washington. Un gentil petit voyage, que vous trouveriez très instructif, sergent Ryder, surtout si vous étiez un coquin bien décidé à cambrioler une centrale nucléaire.

— C'est une mauvaise plaisanterie ?

— Très mauvaise. Et tout particulièrement pour quelqu'un qui, comme moi, est responsable de la sécurité dans une usine de ce genre. Vous avez là-bas des répertoires avec des fiches détaillées sur toutes les installations atomiques privées du pays. Et une aimable secrétaire, sur votre demande – j'y suis allé moi-même, je sais de quoi je parle –, vous remet un tas de documents si épais que vous ne savez pas par quel bout le prendre. On y trouve des renseignements que je considère, et beaucoup de gens sont de mon avis, comme non seulement confidentiels mais même secrets, à propos de n'importe quelle installation nucléaire, sauf celles qui dépendent directement du gouvernement. Oui, vous avez bien raison, c'est une plaisanterie, mais je vous assure qu'elle ne me fait pas rire, ni moi, ni quelques autres.

— Ils sont complètement cinglés. »

Il serait exagéré de dire que le sergent Ryder était abasourdi – tout réflexe excessif, que ce soit sur son visage ou dans son langage, était étranger à sa nature – mais les propos de Ferguson l'avaient indubitablement interloqué. L'expression de ce dernier était celle d'un pénitent, au cilice étroitement boutonné à même la peau.

« Vous avez même là-bas une Rank-Xerox pour prendre des photocopies des documents qui vous intéressent.

— Seigneur ! Et le gouvernement laisse faire ?

— Laisse faire ? Il l'autorise. Le décret sur l'énergie atomique, amendé en 1954, stipule que n'importe quel citoyen – même s'il s'agit d'un cinglé dont la folie n'a pas été diagnostiquée – a le droit d'être informé des utilisations privées des matériaux nucléaires. Je crois qu'il va falloir que vous révisiez votre théorie d'un coup monté de l'intérieur, sergent.

— Ce n'était pas une théorie, seulement une question. De toute façon, vous pouvez admettre que je l'ai révisée. »

À ce moment, le Dr Jablonsky, directeur de la centrale, pénétra dans la pièce. C'était un homme corpulent, bronzé, aux beaux cheveux blancs ; il devait avoir entre soixante et soixante-dix ans, mais en paraissait dix de moins. En temps ordinaire, il devait rayonner de bonhomie et de gaieté, mais pour l'instant, rien de ce genre n'émanait de sa personne.

« Nom de Dieu, de nom de Dieu, de nom de Dieu ! », murmurait-il, sans s'adresser à personne en particulier.

« Bonsoir, sergent, reprit-il. Pour vous comme pour moi, il aurait été plus agréable de se rencontrer en d'autres circonstances... »

Il dévisagea Jeff d'un air interrogateur.

« Depuis quand la police envoie-t-elle des agents de la circulation pour un... ?

— Jeff Ryder, le Dr Jablonsky. C'est mon fils, dit Ryder en souriant très légèrement. J'espère que vous ne partagez pas l'opinion erronée selon laquelle les agents de la circulation ne sont habilités à arrêter les gens que sur les autoroutes. Ils sont habilités à arrêter n'importe qui n'importe où, dans tout l'État de Californie.

— Ma foi, j'espère bien que votre fils n'a pas l'intention de m'arrêter, répliqua Jablonsky en examinant Jeff par-dessus le haut de ses lunettes sans montures. Vous vous faites certainement du souci pour votre mère, jeune homme, mais je ne vois aucune raison pour qu'on lui fasse du mal.

— Je n'en vois aucune, non plus, pour qu'on ne lui en fasse pas, interrompit Ryder. Avez-vous jamais entendu parler d'une personne kidnappée qu'on n'ait pas menacée de torture ? Moi pas.

— Vous avez reçu des menaces ? Déjà ?

— Donnez-leur le temps. Où qu'ils aillent, ils n'y sont probablement pas encore arrivés. À propos, que ressort-il de votre inventaire... ?

— Le pire. Nous avons en stock trois types de combustible nucléaire : de l'uranium-238, de l'uranium-235 et du plutonium. Comme vous le savez sans doute, l'uranium-238 est la source première de toute réaction nucléaire ; ils ne se sont pas embarrassés d'en emporter la moindre parcelle. Cela se comprend.

— Pourquoi ?

— C'est un matériau inoffensif. »

D'un air presque absent, le Dr Jablonsky fouilla dans la poche de sa blouse blanche et en sortit plusieurs petits grains, pas plus grands que des balles de calibre 38.

« Voilà de l'U-238, enfin presque : il contient environ trois pour cent d'U-235 ; c'est de l'uranium légèrement enrichi, comme on dit. Pour faire diverger le réacteur, il en faut une sacrée quantité. Vous savez que c'est la fission nucléaire qui produit la chaleur nécessaire pour transformer l'eau en vapeur, pour faire tourner les turbines qui produisent notre électricité. Ici, à San Ruffino, il nous faut assembler six millions et trois quarts de ces petites boules, c'est-à-dire deux cent cinquante dans chacune des barres de quatre mètres de long qui constituent le cœur du réacteur, pour le mettre en marche. Nous avons calculé que c'est la masse critique optimum pour la fission. Le processus, comme vous le savez sans doute aussi, doit être modéré au moyen de grandes quantités d'eau froide, et pour l'arrêter tout à fait, il faut laisser tomber des barres de bore au milieu des tubes d'uranium.

— Et qu'arriverait-il, demanda Jeff, si vous étiez privé d'eau et que vous ne puissiez pas recourir aux barres de bore ? Une explosion ?

— Non. Ce qui se produirait serait assez moche : des nuages de gaz radioactifs qui provoqueraient des milliers de morts et empoisonneraient des dizaines, voire des milliers de kilomètres carrés de terrain, mais cela ne s'est encore jamais produit, et le risque est extrêmement faible : une chance sur cinq milliards, d'après nos calculs, aussi ne se fait-on pas trop de bile à ce sujet. Quant à une explosion nucléaire, elle est impossible. Pour cela, il faut de l'uranium-235 pur à plus de 90 % : c'est ce qu'on a lâché sur Hiroshima. Ça, c'est de la saloperie. Il y en avait soixante kilos dans la première bombe atomique, mais elle était si mal faite – c'était encore la préhistoire de l'ère atomique – qu'un kilo seulement est entré en fission. Cela a pourtant suffi pour raser la ville. Depuis lors, nous avons fait des progrès, si je puis dire. La Commission de l'énergie atomique admet aujourd'hui qu'il suffit de cinq kilos d'uranium-235 pour “déclencher” une bombe atomique. Mais les hommes de science savent fort bien que la Commission est très prudente dans ses estimations et qu'on pourrait faire éclater une bombe avec moins que ça.

— Ainsi, dit Ryder, ils n'ont pas volé d'uranium-238, mais si tel avait été le cas, est-ce qu'ils auraient pu le transformer en uranium-235 ?

— Non. L'uranium naturel contient cent cinquante atomes d'U-238 pour chaque atome d'U-235. Pour extraire le second du premier, il faut se livrer à une opération scientifique qui est probablement la plus

difficile de toutes celles que l'être humain ait jamais réalisées. C'est le processus dit de la "diffusion gazeuse", qui est extrêmement compliqué, d'un prix de revient prohibitif et impossible à mener à bien sans qu'on le détecte. Avec l'inflation actuelle, le coût d'une usine de diffusion gazeuse est de l'ordre de trois milliards de dollars. Même de nos jours, le nombre de ceux qui connaissent ce procédé est très limité ; moi, je ne le connais pas. Tout ce que je sais, c'est qu'il met en jeu des milliers de membranes incroyablement fines, de milliers de kilomètres de tuyaux, de tubes et de conduites, et une quantité de courant électrique suffisante pour alimenter une ville de dimensions moyennes. En outre, les usines de diffusion gazeuse sont tellement énormes qu'il est exclu d'en construire une secrètement ; elles couvrent tant de centaines de mètres carrés qu'on a besoin d'une voiture pour en faire le tour. Aucune entreprise privée, quelles que soient sa richesse ou ses intentions criminelles, ne peut nourrir l'espoir d'en construire jamais une. Il en existe trois aux États-Unis, mais aucune ne se trouve en Californie. Les Français et les Anglais en ont construit une en commun. Les Russes, on ne sait pas, ils gardent bouche cousue à ce sujet. Quant aux Chinois, on dit qu'ils en ont installé une à Lan-Tcheou, dans la province de Kan-Sou.

« On peut aussi séparer l'uranium-235 de l'uranium-238 par centrifugation à grande vitesse ; ce processus rejette à l'extérieur l'U-238, qui est plus lourd que l'U-235 ; mais pour obtenir les quantités nécessaires, il faudrait des centaines de milliers de centrifugeuses, et cela coûterait les yeux de la tête ; je ne sais pas si cela a jamais été fait. Les Sud-Africains prétendent avoir découvert un procédé complètement nouveau, mais comme ils ne disent pas lequel, les Américains restent sceptiques. Les Australiens, eux, parlent d'une méthode au laser. Là encore, on ne sait pas si c'est vraiment possible ; en admettant que ce le soit, il n'est pas exclu qu'un petit groupe de gens puisse fabriquer de l'uranium-235 sans se faire remarquer, mais il devrait s'agir de physiciens spécialisés dans le nucléaire et d'une classe exceptionnelle. Du reste, à quoi bon se poser ces questions à dormir debout, puisqu'il suffit d'aller tranquillement dans un dépôt de matériel nucléaire et de voler ce sacré matériau tout préparé, comme ils l'ont fait cet après-midi ?

— Sous quelle forme est-il stocké ? demanda Ryder.

— Dans des bouteilles d'acier de dix litres, dont chacune contient sept kilogrammes d'uranium-235, soit sous forme d'oxyde, soit sous forme de métal ; l'oxyde se présente sous l'aspect d'une poudre brune très fine, le métal sous celui de petits morceaux qu'on surnomme des "boutons cassés". Chaque bouteille est placée dans un cylindre de douze centimètres de largeur, lui-même maintenu, au moyen d'étrésillons métalliques soudés sur les bords, au centre d'un récipient

d'acier ordinaire de deux cents litres de contenance. Je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi les bouteilles sont maintenues ainsi en suspension à l'intérieur du récipient d'acier : si on les empilait les unes sur les autres, toutes ensemble dans une caisse ou dans une barrique, elles atteindraient bientôt la masse critique qui déclenche la fission.

— Et, cette fois, on aurait une explosion ? demanda Jeff.

— Pas encore. Seulement une violente irradiation qui aurait un effet désastreux sur des kilomètres à la ronde, en particulier sur les êtres humains. Bouteille et récipient d'acier ne pèsent ensemble qu'une cinquantaine de kilos, ils sont donc faciles à transporter. On appelle ces récipients d'acier des "cages à oiseau", Dieu sait pourquoi : je n'ai jamais vu de cage qui ressemble à ces machins-là.

— Comment les transporte-t-on ? demanda Ryder.

— Sur des longues distances, ils voyagent par avion. Mais pour les trajets courts, on a recours aux transports ordinaires.

— Aux transports ordinaires ?

— N'importe quel vieux camion, n'importe quelle carriole sur laquelle on a pu mettre la main, intervint amèrement Ferguson.

— Combien de ces "cages" y a-t-il dans un chargement moyen ?

— Le camion de San Diego qu'ils ont piqué peut en contenir vingt.

— Cent quarante kilos d'uranium, c'est bien ça ?

— C'est bien ça.

— On peut faire un joli petit tas de bombes atomiques, avec cette cargaison. Et combien en ont-ils pris, en fait ?

— Vingt.

— Donc un chargement complet ?

— Oui.

— Et ils n'ont pas touché au plutonium ?

— J'ai bien peur que si. Au moment où le personnel de la centrale a été braqué, mais avant qu'on les enferme, quelques-uns des gars qui travaillent ici ont entendu le bruit d'un second moteur. Un diesel. Un poids lourd. Peut-être un très gros machin, personne ne l'a vu. »

Le téléphone sonna ; Ferguson prit l'appareil et écouta en silence ce qu'on lui disait, ponctuant seulement la conversation de quelques « qui ? », « quand ? » et « où ? », puis il raccrocha.

« Mauvaises nouvelles ? demanda Jablonsky.

— Je ne vois pas ce que ça change. On a retrouvé le camion. Vide, naturellement, sauf que le chauffeur et le garde étaient étendus à l'arrière, troussés comme des dindons. Ils ont expliqué comment l'attaque s'était produite. Ils roulaient derrière un autre camion, une déménageuse, sur un tronçon sans visibilité, lorsque l'autre a freiné si brusquement qu'ils lui sont presque entrés dedans. Les portes arrière de la déménageuse se sont ouvertes et le chauffeur et le garde ont décidé de rester sagement assis à leur place. On n'a pas envie de faire

grand-chose quand on voit deux mitraillettes et un bazooka à moins de deux mètres du pare-brise !

— On les comprend, dit Jablonsky. Et où est-ce qu'on les a retrouvés ?

— Dans une carrière, sur une route latérale désaffectée. Ce sont deux jeunes gars.

— Et, intervint innocemment Ryder, la déménageuse est toujours là, elle aussi ?

— Exact. Comment le savez-vous, sergent ?

— Vous pensez qu'ils auraient transbordé leur butin dans un véhicule identifiable ? Ils avaient un second camion vide en réserve. »

Ryder se tourna vers Jablonsky :

« Vous disiez donc, à propos du plutonium...

— C'est un matériau intéressant, et si vous êtes un fanatique des bombes, il est beaucoup plus commode pour fabriquer des armes atomiques que l'uranium ; mais cela demande un peu plus de connaissances et d'expérience. Il faut même vraisemblablement avoir recours aux services d'un spécialiste de la physique nucléaire.

— Un physicien qu'on aurait pris en otage ferait l'affaire ?

— Je vous demande pardon ?

— Les malfaiteurs ont fait prisonniers, cet après-midi, deux professeurs en visite ici, n'est-ce pas ? Sauf erreur, ils venaient de San Diego et de Los Angeles.

— Le professeur Burnett et le Dr Schmidt, oui. Mais votre hypothèse est ridicule. Je les connais tous les deux intimement, ce sont des hommes d'une grande probité intellectuelle, des hommes d'honneur, qui pour rien au monde ne collaboreraient avec les scélérats qui nous ont volé nos matériaux nucléaires. »

Ryder poussa un long soupir.

« Docteur Jablonsky, j'ai pour vous un profond respect, aussi me contenterai-je de dire que vous avez la chance de mener une existence bien protégée. Ce sont des hommes de principe, dites-vous ? Des êtres pleins de décence ?

— Comme j'ai pour vous autant d'estime que vous en avez pour moi, sergent, je me bornerai à vous répondre que lorsque j'ai dit quelque chose, je n'éprouve pas le besoin de le répéter.

— En outre, ce sont des êtres compatissants, je suppose ?

— Sans le moindre doute.

— Les malandrins ont enlevé ma femme et une sténographe...

— Oui, Julie Johnson.

— Julie Johnson, c'est ça. Quand ces gentils truands commenceront à faire passer ces dames à la moulinette, que croyez-vous qui l'emportera, chez vos amis, leurs grands principes ou leur compassion ? »

Jablonsky ne répondit pas, mais il changea de couleur. Ferguson, lui, eut une petite toux sceptique : c'est un exercice assez acrobatique, mais dans le genre, il s'était bien entraîné.

« Moi qui ai toujours cru que vous manquiez d'imagination, sergent ! dit-il. Vous ne croyez pas que vous poussez un peu les choses au noir.

— Vraiment ? Dites-moi, monsieur Ferguson, en tant que responsable de la sécurité, votre rôle est d'enquêter sur toutes les personnes qui sont candidates à un emploi dans cette maison. Cette sténographe, Julie Johnson, d'où sort-elle ?

— Elle gagne tout juste sa croûte comme dactylo. Elle partage un petit appartement, rien de très extraordinaire, avec deux autres filles. Elle a une vieille Volkswagen. Ses parents sont morts.

— Donc pas une millionnaire qui travaille pour s'amuser ?

— Certainement pas. Gentille fille, remarquez, mais elle n'a rien d'exceptionnel. »

Ryder dévisagea un moment Jablonsky.

« Bon. Faites le calcul. La paie d'une sténographe ; celle d'un sergent ; celle d'un agent de la circulation. Mettez tout ça ensemble : est-ce que vous vous imaginez que ces gens croient qu'ils vont pouvoir demander une rançon d'un million de dollars pour chacune de ces dames ? Ou pensez-vous peut-être qu'ils les ont emmenées avec eux pour se rincer l'œil, le soir, quand ils en auront marre de trimer sur le nucléaire ? »

Jablonsky garda le silence.

« La moulinette, moi, je vous dis, reprit Ryder. Alors, ce plutonium... ?

— Bon Dieu ! Mon bonhomme, vous avez donc une pierre à la place du cœur ?

— Il y a un temps pour tout. En ce moment, ce n'est pas le cœur, c'est le raisonnement qui compte. Et pour ça, il ne serait pas mauvais d'en savoir davantage.

— Peut-être. »

Jablonsky parlait avec effort, comme un homme qui essaie de dominer ses sentiments et de garder la tête froide.

« Le plutonium, reprit-il. Le plutonium-239, pour être précis, c'est le matériau dont on s'est servi pour détruire Nagasaki. C'est un produit synthétique ; il n'existe pas à l'état naturel, et nous avons, nous, les Californiens, le privilège d'avoir été les premiers êtres au monde à en fabriquer. C'est un produit incroyablement toxique ; une morsure de cobra est une plaisanterie par comparaison. Si on en disposait sous forme d'aérosol avec du fréon sous pression – personne n'a encore réussi à calculer comment on pourrait réaliser cette combinaison, mais on y arrivera certainement – on aurait en main une

arme d'une létalité indescriptible. Deux petits jets de ce liquide dans une salle de deux mille places bondée et vous pourriez commander immédiatement deux mille cercueils.

« Le plutonium est un sous-produit de la fission de l'uranium dans un réacteur. Il reste dans les barres d'uranium après la fission ; ces barres sont retirées et coupées en morceaux...

— Qui est-ce qui les coupe ? Je n'aimerais pas beaucoup être chargé de ce boulot-là.

— La question n'est pas d'aimer ou pas. La première barre que vous couperiez, vous seriez un homme mort. Bien entendu, c'est une opération télécommandée. Des guillotines actionnées à distance, dans une salle que nous appelons le "canon". Une gentille petite salle avec des parois et des fenêtres d'un mètre et demi d'épaisseur. Personne n'aurait envie d'y entrer. Les tronçons des barres d'uranium sont dissous dans de l'acide nitrique puis subissent une lixiviation au moyen de divers réactifs chimiques, pour séparer le plutonium de l'uranium et d'autres sous-produits de la fission inutiles.

— Comment stocke-t-on ce plutonium ?

— Sous forme de nitrate de plutonium, dans des flacons d'acier inoxydable d'environ dix litres, hauts d'un mètre vingt-cinq et ayant à peu près douze centimètres de diamètre. Cela représente deux kilos et demi de plutonium pur. Ces flacons sont encore plus faciles à transporter que les "cages" d'uranium et, si l'on fait un peu attention, le risque est minime.

— Combien en faut-il pour faire une bombe ?

— Personne ne le sait exactement. On croit qu'il est possible en théorie (mais c'est pour l'instant impossible en pratique) de faire avec du plutonium un engin atomique de la taille d'une cigarette. La Commission de l'énergie atomique estime, elle, qu'il en faut deux kilos pour déclencher le mécanisme de la fission, mais elle est probablement très en dessus de la vérité. Une dame peut sans nul doute transporter dans son sac à main assez de plutonium pour faire une bombe.

— Je ne regarderai plus jamais le sac d'une dame avec les mêmes yeux. Alors, le flacon de dix litres suffit à faire une bombe ?

— Facilement.

— Est-ce qu'il y a beaucoup de plutonium, par ici ?

— Beaucoup trop. Certaines entreprises privées en ont stocké plus qu'il n'en faut pour fabriquer autant de bombes atomiques qu'il en existe dans le monde entier. »

Ryder alluma une gauloise pendant qu'il ruminait cette déclaration de Jablonsky.

« Vous avez bien dit ce que vous vouliez dire ? demanda-t-il finalement.

— Oui, exactement.

— Qu'ont-elles l'intention d'en faire, ces entreprises ?

— Elles se le demandent elles-mêmes. La période de demi-vie du plutonium est d'environ vingt-six mille ans ; c'est-à-dire que sa radioactivité sera encore mortelle d'ici cent mille ans. Comme vous voyez, c'est un bel héritage que nous léguons à nos arrière-petits-enfants qui ne sont pas encore nés. Si l'humanité existe encore d'ici cent mille ans, ce que ne croient sérieusement ni les hommes de science, ni les économistes, ni les écologistes, ni les philosophes, ne voyez-vous pas les hommes de l'an 100 000 en train de maudire leurs ancêtres de trois mille générations en arrière ?

— Ma foi, c'est un problème qu'ils résoudront sans moi. Ce qui me préoccupe, moi, c'est la génération actuelle. Est-ce que c'est la première fois qu'on a volé du combustible nucléaire dans une centrale atomique ?

— Oh ! Sûrement pas, Seigneur ! C'est, à vrai dire, la première effraction dont j'aie connaissance, mais il y en a sans doute eu d'autres qu'on a étouffées. Nous sommes très discrets là-dessus parce que nous sommes sensibilisés au problème ; beaucoup plus sensibilisés que les Européens, qui admettent ouvertement que leurs centrales ont déjà subi plusieurs attaques de terroristes...

— N'y allez pas par quatre chemins, dites-lui carrément les choses, interrompit Ferguson avec lassitude. Des vols de plutonium, il s'en produit sans arrêt. Je le sais et le Dr Jablonsky le sait aussi bien que moi. Le Bureau de défense contre la menace nucléaire – c'est le chien de garde de la Commission de l'énergie atomique – le sait encore mieux que nous tous mais fait montre d'une discrétion inégalable chaque fois qu'il en est question, bien que le directeur de cet organisme ait reconnu, lors d'une session de la sous-commission du Congrès responsable de l'énergie, qu'un demi pour cent peut-être de la production de plutonium semblait avoir disparu des inventaires. Il ne paraissait du reste pas se faire beaucoup de souci à ce sujet. Après tout, qu'est-ce qu'un demi pour cent, surtout quand vous dites cela à toute vitesse ? Juste de quoi fabriquer assez de bombes pour effacer les États-Unis de la carte, c'est tout. Le grand public américain, qui témoigne d'une confiance aveugle dans ses dirigeants, n'en saura jamais rien : s'il le savait, il pourrait avoir peur ! Trouvez-vous que je m'exprime avec amertume, sergent ?

— Un peu. Mais vous avez vos raisons pour cela, non ?

— Oui. Et c'est entre autres pour cela que votre rapport concernant la sécurité m'a fait un effet fort désagréable. Il n'existe pas un seul responsable de la sécurité, dans tout le pays, qui n'éprouve autant d'amertume que moi à ce propos. Nous dépensons chaque année des milliards de dollars pour tâcher d'éviter une guerre atomique, des

centaines de millions de dollars pour essayer d'empêcher qu'il ne se produise des accidents dans les centrales nucléaires, mais seulement huit millions de dollars pour la sécurité de celles-ci. Or la probabilité de ces événements est en raison inverse de ces dépenses. La Commission de l'énergie atomique affirme qu'elle emploie jusqu'à dix mille personnes pour répertorier le matériel. J'en rirais si cela ne me donnait pas envie de pleurer. La vérité, c'est qu'ils en sont informés une fois par an, un point c'est tout. Ils viennent fouiner par ici, vérifient les comptes, dénombrent les récipients, prélèvent des échantillons et mettent ensuite tous ces chiffres dans un ordinateur qui, en général, les digère pour leur donner une réponse inexacte. Ce n'est pas la faute de l'ordinateur ; ce n'est pas non plus celle de l'inspecteur. C'est simplement qu'ils sont trop loin de nous et que, de toute façon, tout le système est ingouvernable.

« Un exemple. La Commission de l'énergie atomique affirme qu'en raison des systèmes très raffinés de protection et de détection dont nous disposons, il est impossible que les employés d'une centrale dérobent du matériel. La Commission proclame cela à haute voix, à l'usage du grand public. Mais c'est du blabla. Sur le robinet d'écoulement qui règle la sortie du plutonium du "canon", un tuyau d'échantillonnage est branché, pour qu'on puisse contrôler la teneur du mélange, sa pureté, etc. Il n'y a rien de plus facile que d'en user pour détourner un peu de plutonium dans un petit flacon. Si vous ne forcez pas la dose et que vous vous contentez d'une quantité minime de temps en temps, vous pouvez en prélever comme cela à peu près indéfiniment. Et si vous soudoyez en outre deux des préposés à la sécurité – celui qui surveille la télévision en circuit fermé dont les caméras sont placées dans les zones sensibles et celui qui contrôle le détecteur de matériaux nucléaires qui est placé à l'entrée – vous pouvez sortir d'ici avec votre petit souvenir que vous emporterez chez vous une fois pour toutes.

— Cela s'est déjà produit ?

— Le gouvernement n'est pas d'accord de payer des salaires élevés pour ce qu'il estime être un travail non qualifié. Pourquoi pensez-vous qu'il y ait tant de flics corrompus ? Si vous me permettez cette observation...

— Je vous permets. Revenons à nos moutons. Est-ce que c'est le seul moyen de voler du combustible nucléaire ? Comme ça, par bribes et morceaux ? Ou est-ce que cela a déjà été fait aussi à grande échelle ?

— Bien sûr. Mais là encore, personne n'en parle. En 1964 déjà, quand les Chinois ont fait exploser leur première bombe atomique, on considérait comme évident qu'ils ne disposaient pas des connaissances scientifiques et techniques suffisantes pour séparer l'uranium-235 de

l'uranium naturel. Par conséquent, il fallait bien qu'ils aient piqué leur U-235 quelque part ! Or ils pouvaient difficilement l'avoir volé en Russie, parce qu'ils n'y étaient pas, c'est le moins qu'on puisse dire, les bienvenus. Mais les bienvenus, ils l'étaient ici, spécialement en Californie. C'est à San Francisco que réside la plus grande communauté chinoise hors de Chine. Les étudiants chinois sont accueillis à bras ouverts dans les universités californiennes. Personne n'ignore que c'est de cette façon que les Chinois ont appris comment on faisait une bombe atomique. Leurs étudiants venaient chez nous, suivaient des cours de physique supérieure, y compris des cours de physique atomique, puis ils retournaient à tire d'aile chez eux, avec les secrets nécessaires.

— Vous vous écartez du sujet.

— Excusez-moi, c'est une digression provoquée par l'amertume d'avoir raison. Peu après que les Chinois eurent fait exploser leur bombe, il s'avéra, peut-être accidentellement, que soixante kilos d'uranium-235 avaient disparu d'une usine de fabrication de combustible nucléaire, située à Appolo en Pennsylvanie. Est-ce une coïncidence ? Je n'en sais rien. Remarquez que personne n'accuse personne de n'importe quoi. Il y a des fuites de combustible à droite et à gauche, c'est tout. Le chef du service de sécurité d'un de ces établissements, dans l'Est du pays, m'a dit un jour que, dans sa centrale, on avait constaté la disparition de cent dix kilos d'uranium-235. »

Ferguson s'interrompit et secoua la tête avec dégoût.

« De toute façon, tout ça, c'est de la connerie.

— Quoi, tout cela ?

— Piquer quelques grammes de combustible dans une usine de temps à autre ou organiser un hold-up pour ramasser un paquet de matériaux nucléaires. Les deux sont stupides, parce que l'un et l'autre sont inutiles. Si vous vouliez vous emparer d'une cargaison d'uranium-235 ou de plutonium, qu'est-ce que vous feriez, vous ? Ou plutôt, qu'auriez-vous fait cet après-midi ?

— La réponse est claire. J'aurais attendu que le camion reparte d'ici avec son chargement et ensuite, je l'aurais braqué sur la route, au retour.

— Exactement. Il y a une ou deux usines qui expédient leur combustible enrichi dans des récipients d'acier et de béton tellement massif, sur des poids lourds de quinze ou vingt tonnes, qu'il faut une grue pour les décharger. Mais la plupart des centrales nucléaires ne le font pas ; en tout cas pas nous. Un type un peu costaud n'aurait aucune peine, à lui tout seul, à transporter l'un de nos récipients. Plus d'un spécialiste des questions nucléaires a suggéré que nous devrions consulter le Kremlin sur la manière de transporter les matières

fissiles ! Les Russes, eux, savent s'y prendre : ils ont des camions spéciaux, blindés, qu'ils ne laissent jamais circuler sans une escorte de l'Armée Rouge, devant et derrière.

— Pourquoi ne procédons-nous pas de la même manière ?

— Il ne faut pas même en rêver. Toujours pour la même raison : ne pas effrayer le public. Ce serait mauvais pour l'image de marque du nucléaire. L'atome sert à la paix, pas à la guerre. Dans tout le cycle du combustible nucléaire, voyez-vous, le transport est de loin le maillon le plus faible ; il est même si faible qu'on ne peut même plus parler d'un maillon. Les grands transporteurs routiers d'Amérique – Pacific Intermountain Express ou Tri-State ou MacCormack – en sont tellement conscients qu'ils en perdent le sommeil, mais leurs chauffeurs n'y peuvent rien. Dans le transport routier, le vol est monnaie courante. C'est l'industrie – je ferais mieux de dire le racket – le plus corrompu de l'État, mais personne n'a envie de le dire à haute voix, et surtout pas les chauffeurs de poids lourds, car leur syndicat, les Teamsters, est le plus puissant et le plus redouté des États-Unis. En Grande-Bretagne, en Allemagne ou en France, on s'arrangerait pour le déclarer illégal ou le contrer d'une manière ou d'une autre ; en U.R.S.S., tout ce joli monde serait depuis longtemps en Sibérie. Rien de pareil en Amérique. Vous ne vous bagarrez pas avec les Teamsters, si vous attachez la moindre importance à la sécurité de votre femme, de vos gosses, de votre emploi, ou, surtout, à votre peau.

« On estime à deux pour cent de la quantité totale des marchandises transportées par la route aux États-Unis les biens qui disparaissent purement et simplement, mais le chiffre réel est probablement plus élevé. Les clients sensés ne réclament même pas ; dans les rares cas où une plainte est déposée, les assurances paient imperturbablement l'indemnité sans même augmenter leurs primes pour ce qu'elles considèrent comme des “risques du métier”. Et il s'agit vraiment d'un “risque du métier”, c'est le mot clé de l'affaire : quatre-vingt-cinq pour cent des vols sont le fait de gens qui travaillent *dans* l'industrie des transports. Quatre-vingt-cinq pour cent des attaques de camions sur la route impliquent nécessairement une collusion, donc la complicité des chauffeurs qui sont tous, bien entendu, membres du syndicat.

— Y a-t-il déjà eu d'autre cas de vol de combustible nucléaire en pleine route ?

— Les vols de ce genre n'ont jamais lieu en pleine route ; enfin presque jamais. Ils se produisent aux endroits où les camions s'arrêtent. Le chauffeur Jones va voir le serrurier du village et se fait faire un nouveau jeu de clés pour le contact et les portes du camion ; il refile ce jeu de clés à un nommé Smith, par exemple. Le lendemain, il s'arrête à un relais routier, ferme soigneusement à clé les portières de

son véhicule et va manger un morceau, seul ou avec son copain. Lorsqu'il retourne vers son camion, il joue sa petite comédie qu'il a bien répétée d'avance : stupéfaction, imprécations, jurons, course effrénée jusqu'à la cabine téléphonique la plus proche pour appeler les flics, qui savent du reste parfaitement de quoi il retourne mais sont bien incapables de prouver quoi que ce soit. Il est bien rare qu'on fasse un rapport sur ce type de brigandage, et ces affaires-là passent quasiment inaperçues, car elles ne sont presque jamais accompagnées d'incidents violents. »

Ryder avait écouté avec patience ce petit exposé.

« J'ai été flic toute ma vie, dit-il enfin. Je connais tout ça par cœur. Mais je parlais du vol de combustible nucléaire...

— Je n'en sais rien.

— Vous n'en savez rien ou vous ne voulez pas en parler ?

— À vous de trouver la réponse, sergent.

— Ah ! Oui. Eh bien, merci. »

Il aurait été impossible à qui que ce soit de savoir si Ryder avait ou non trouvé la réponse. Il se tourna vers Jablonsky.

« Eh bien ! Professeur, si on allait jeter un coup d'œil au bureau de Susan ?

— Il est vraiment surprenant, riposta sèchement Jablonsky, de vous entendre demander la permission de faire quelque chose.

— Vous n'êtes pas gentil. Mais le fait est que nous n'avons pas été chargés officiellement de cette enquête.

— Je sais bien. Et, ajouta Jablonsky en dévisageant Jeff, nous ne nous trouvons pas précisément sur le lieu de travail d'un agent de la circulation. Mais est-ce qu'on vous a explicitement interdit de venir ici ?

— Non.

— Cela revient au même... Mon vieux, à votre place, moi aussi je me rongerais les sangs. Allez, fouillez toute cette foutue baraque de fond en comble, si ça vous chante. Mais, ajouta-t-il après un bref silence, je crois que je devrais vous accompagner.

— Cette foutue baraque, comme vous dites, on peut très bien laisser Parker et Davidson s'en charger. Ils sont déjà sur place et les représentants de la justice vont rappliquer en pagaïe d'une minute à l'autre. Pourquoi tenez-vous à m'accompagner dans le bureau de ma femme ? De toute ma vie, je n'ai jamais essayé d'escamoter un indice.

— Qui est-ce qui vous a jamais accusé d'une chose pareille ? Répliqua Jablonsky, qui se tourna à nouveau vers Jeff pour dire : vous savez sans doute que votre père a la réputation bien fondée de se charger personnellement d'administrer la justice ?

— Oui, j'ai entendu dire ça. Si je comprends bien, vous voudriez nous accompagner pour servir de témoin de moralité à un homme en

quête d'aide et de protection ? »

Jeff avait légèrement souri, ce qui ne lui était pas encore arrivé depuis qu'il avait appris l'enlèvement de sa mère.

« C'est bien la première fois, riposta Jablonsky, que j'entends associer le nom du sergent Ryder et la mention d'un homme en quête d'aide et de protection !

— Eh ! Qui sait ? Jeff a peut-être raison », dit sereinement Ryder.

Jablonsky sourit à son tour, mais d'un air totalement incrédule.

CHAPITRE 2

La porte du bureau, entrouverte, présentait quatre trous ébréchés groupés autour de la poignée et de la serrure. Ryder les regarda sans manifester la moindre réaction, poussa le battant et pénétra dans la pièce. Le sergent Parker s'interrompit dans sa tâche : il était en train de recueillir des bouts de papier dispersés sur une table, en les poussant avec le bout caoutchouté d'un crayon. Il se tourna vers le nouvel arrivant. Parker était un homme corpulent, au visage agréable, qui devait approcher de la quarantaine et n'avait pas du tout l'air d'un flic, raison pour laquelle le nombre d'arrestations qu'il avait effectuées ne le cédait qu'au tableau de chasse de Ryder lui-même.

« Je t'attendais, dit-il à celui-ci. Saloperie de boulot, c'est pas croyable. »

Il sourit, comme pour alléger une tension dont Ryder, lui, ne paraissait pas même s'être aperçu.

« T'es venu nous relever, pas vrai, pour faire voir à des incapables comment un professionnel sait se débrouiller ?

— Je suis seulement venu jeter un coup d'œil, c'est tout. Je ne suis pas sur cette affaire et je suis bien certain que le vieux Fatso se fera un malin plaisir de m'en tenir à l'écart. »

« Fatso » était le surnom qu'ils donnaient au chef de la police, lequel était fort loin d'être révérent.

« Pour ça, oui, ce gros lard est assez sadique pour faire ça », dit Parker en ignorant le léger froncement de sourcils du Dr Jablonsky, qui n'avait jamais eu le privilège de faire la connaissance du chef de la police. « Pourquoi on irait pas lui casser la nuque tous les deux, un de ces quatre ?

— En admettant qu'il y ait quelque chose comme une nuque sous les cinquante centimètres qui lui servent de cou », répondit Ryder.

Il considéra attentivement la porte criblée de balles.

« McCafferty, le gardien, m'a dit qu'il n'y avait pas eu de coups de feu. Ce sont les termites, qui ont fait ça ?

— Un silencieux.

— Mais pourquoi ont-ils tiré ?

— À cause de Susan. »

Parker était un ami de la famille depuis de longues années.

« Les salopards ont parqué tout le personnel et l'ont forcé à entrer

dans la pièce qui se trouve de l'autre côté du couloir. Il s'est trouvé que Susan a justement ouvert sa porte à ce moment pour jeter un coup d'œil : quand elle les a vus venir, elle s'est enfermée à double tour.

— Et ils ont tiré pour faire sauter la porte. Peut-être s'imaginaient-ils qu'elle allait se précipiter sur le téléphone ?

— C'est toi qui as fait le rapport sur les dispositifs de sécurité de la boîte.

— Oui, c'est vrai, je m'en souviens. Il n'y a que le Dr Jablonsky et M. Ferguson qui aient des lignes directes ; tous les autres appels doivent passer par le standard. Et la première chose que les gars aient faite, c'est évidemment de s'occuper de la standardiste... Alors ils ont peut-être cru que Susan allait sauter par la fenêtre ?

— Peu probable. D'après tout ce qu'on m'a dit (mais je n'ai pas encore eu le temps de lire les rapports écrits), ces salauds-là connaissaient la maison à fond, ils auraient pu faire leur coup les yeux bandés. Donc ils savaient qu'il n'y avait pas d'escalier de secours. Ils savaient aussi que toutes les pièces de ce bâtiment sont climatisées et qu'il est assez difficile de passer à travers des vitres de sécurité scellées comme celles-ci.

— Mais alors pourquoi... ?

— Peut-être un geste trop précipité. Peut-être la réaction d'un type impatient. Enfin, il l'a au moins avertie, il a dit : "Mettez-vous de côté, madame Ryder, je vais tirer dans la porte."

— Eh bien ! Cela semble prouver deux choses. D'abord qu'il ne s'agit pas de tueurs impénitents. Mais je dis bien "cela semble" : un otage mort n'a pas grande valeur comme monnaie d'échange, ni lorsqu'il s'agit de forcer des physiciens réticents à faire ce qu'ils ne veulent pas faire. La seconde chose que cela paraît attester, c'est qu'ils en savaient assez pour identifier individuellement chaque membre du personnel.

— Sans aucun doute.

— Ils semblent avoir été vraiment bien informés. »

C'était Jeff qui avait parlé, cette fois. Il s'efforçait de s'exprimer tranquillement, pour prendre exemple sur le calme monolithique de son père ; mais le battement d'une veine sur son cou trahissait son émotion.

Ryder montra du doigt les morceaux de papier qui jonchaient le bureau.

« Un gars de ton âge ne s'amuse plus à faire des puzzles.

— Tu me connais : soigneux, étudiant les trucs à fond, le détective consciencieux qui ne laisse pas passer un caillou sans le retourner.

— Tu as remis tous les morceaux en place, je dois dire ça pour toi. Ça t'a donné quelque chose ?

— Non. Et toi, tu as une idée ?

— Aucune. C'est le contenu de la corbeille à papier de Susan ?

— Oui, dit Parker en considérant avec irritation les bouts de papier épars sur la table. Oh ! Je sais que les secrétaires et les dactylos ont la manie de déchirer automatiquement des feuillets pour en remplir leur corbeille à papier. Mais est-ce qu'elle avait besoin, elle, de le faire avec un tel soin ?

— Tu connais Susan. Elle ne fait jamais les choses à moitié. Ni au quart, ni au huitième. »

Il balaya de la main quelques-uns des fragments épars : bouts de lettres, de carbone, restes d'un feuillet dactylographié.

« Au seizième, oui. Pas à moitié, reprit-il. Tu as trouvé d'autres indices ?

— Rien sur son bureau, rien dans les tiroirs. Elle a emporté son sac à main et son parapluie.

— Comment sais-tu qu'elle avait un parapluie ?

— J'ai posé la question, répliqua patiemment Parker. Rien de rien, elle n'a rien laissé, sauf ça. »

Il attrapa une photographie peu flatteuse de Ryder qui trônait dans un cadre, la replaça sur le bureau, puis déclara, à propos de rien :

« Certaines personnes peuvent se comporter avec efficacité dans n'importe quelle circonstance. Je crains que ce ne soit le cas dans cette affaire. »

Le Dr Jablonsky accompagna Ryder et son fils jusqu'à la vieille Peugeot.

« Si je puis faire quelque chose pour vous, sergent...

— Oui, deux choses. Pouvez-vous, sans que Ferguson l'apprenne, mettre la main sur le dossier relatif à Carlton ? Vous voyez ce que je veux dire : les détails de sa carrière, ses références, ce genre de trucs.

— Mon Dieu, mais Carlton est le numéro deux du service de sécurité...

— Je sais.

— Avez-vous une raison de le soupçonner ?

— Aucune. Simplement, je suis curieux de savoir pourquoi ils l'ont pris en otage. Un type chargé des problèmes de sécurité est censé être un dur à cuire et un débrouillard, donc pas du tout le genre de gars qu'on a envie de prendre avec soi dans une affaire comme celle-là. Peut-être son dossier fera-t-il voir pour quelle raison ils ont voulu s'emparer de lui. Deuxième point sur lequel vous pouvez m'aider, professeur : dans ce domaine atomique, je me trouve comme un pèlerin perdu dans le désert. Si j'ai besoin d'un renseignement supplémentaire, est-ce que je peux m'adresser à vous ?

— Vous connaissez le chemin de mon bureau.

— Il se peut que je doive vous demander de venir chez moi. Ma direction est fort capable de m'interdire de me rendre ici.

— Interdire à un policier de venir me voir ?

— À un policier, non. Mais à un ex-policier, oui. »

Jablonsky dévisagea Ryder avec attention.

« Vous vous attendez à être vidé ? Dieu sait combien de fois on vous a déjà menacé de ça...

— Le monde est injuste. »

Tandis qu'ils roulaient en direction du bureau central de la police, Jeff reprit la parole.

« Trois questions. Pourquoi Carlton ?

— Comme j'ai déjà dit : un mauvais choix pour un otage. En outre, si les malfaiteurs ont été capables d'identifier ta mère, ils savaient sans doute parfaitement qui était qui dans toute la centrale ; il n'y a aucune raison pour qu'ils se soient intéressés tout particulièrement à notre famille. Or pour connaître les noms des gens et la place de leurs bureaux dans le bâtiment, c'est encore le fichier du service de sécurité qui est la meilleure source de renseignements ; et seuls Ferguson et Carlton – à part le Dr Jablonsky, bien sûr – y avaient accès.

— Mais pourquoi l'auraient-ils enlevé ?

— Pour le blanchir, peut-être ? Enfin, je n'en sais rien. Après tout, peut-être n'a-t-il pas été kidnappé du tout... Tu as entendu ce que Ferguson a dit : que le gouvernement ne paie pas très cher les gens qui font ce genre de boulot... non qualifié. Peut-être avait-il de plus jolies perspectives ailleurs.

— Sergent Ryder, vous avez l'imagination désagréablement soupçonneuse. Et, par-dessus le marché, vous ne valez pas mieux qu'un vulgaire petit chapardeur. »

Ryder tira placidement sur sa cigarette sans la moindre réaction.

« Tu as dit à Jablonsky, reprit Jeff, que tu n'escamotais jamais un indice. Or je t'ai vu subtiliser quelques morceaux de papier sur le bureau où le sergent Parker essayait de les rassembler.

— Pour ce qui est du tempérament soupçonneux, il m'a tout l'air d'être héréditaire, répliqua doucement Ryder. Je n'ai pas essayé d'escamoter un indice : je l'ai empoché, tout simplement. S'il y a un indice en général.

— Pourquoi l'as-tu pris, si tu n'en es pas sûr ?

— Est-ce que tu as seulement vu ce que j'ai pris ?

— Pas très bien. Des bouts de papier, je crois.

— La sténo de ta mère, imbécile ! Tu n'as pas remarqué la dégaine du veston de Jablonsky ?

— Bien sûr. C'est la première chose que remarquerait n'importe quel flic. Il ferait mieux de porter un veston plus ample pour cacher la bosse que fait son revolver.

— Ce n'est pas un revolver. C'est un magnétophone. Jablonsky s'en sert pour dicter toutes ses lettres et toutes ses notes de service, où qu'il

se trouve dans la centrale.

— Et alors ? dit Jeff qui, après avoir réfléchi un instant, paraissait vraiment contrit. Je passe ma vie à rouler à moto et à coller des contredanses : en faisant ce boulot-là, je ne montre pas de façon trop évidente mon absence d'intelligence. Tu veux peut-être dire qu'avec un patron qui dicte tout au magnétophone, on n'a pas besoin de sténographe ?

— Eh oui, c'est ce qu'il me semble.

— Mais alors pourquoi l'avoir déchiré en petits...

— À seule fin de prouver qu'on ne peut pas croire un mot de ce que disent les spécialistes qui prétendent que l'intelligence est héréditaire. »

Ryder souffla une bouffée de fumée de cigarette avec un rien de suffisance.

« Crois-tu que j'aurais épousé une femme qui panique et perd ses moyens en cas de danger ?

— Du genre de celles qui prennent la fuite devant une araignée ? Non, maman n'est pas de cette espèce. Tu penses que c'est un message ?

— Je n'écarte pas cette hypothèse. Est-ce que tu connais quelqu'un qui sache la sténo ?

— Oui, bien sûr, Marge.

— Qui est Marge ?

— Mais, bon Dieu, papa, ta filleule ! La femme de Ted !

— Ah ! La femme de ton copain qui patrouille avec toi sur les autoroutes ? Marjory, si je comprends bien ? Eh bien, invite-les à boire un verre quand nous serons rentrés à la maison.

— Encore une question. Qu'est-ce que tu voulais dire, lorsque tu as laissé entendre à Jablonsky que tu avais peur d'être déboulonné ?

— C'est lui qui a dit le mot, pas moi. Moi, j'ai seulement pensé à... à une retraite prématurée, dirons-nous. J'ai comme ça l'impression que M. Donahure et moi, nous n'allons pas nous regarder tendrement dans le blanc des yeux, d'ici quelques minutes. »

Même le dernier des bleus parmi les policiers était informé de l'inimitié du chef de la police à l'égard de Ryder, un sentiment qui n'avait d'égal que le mépris de fer affiché par Ryder pour son supérieur hiérarchique.

« Il ne m'aime pas beaucoup moi non plus, dit Jeff.

— C'est un fait », murmura Ryder en souriant.

Peu de temps avant qu'elle eût divorcé du chef de la police, Jeff avait collé à M^{me} Donahure une contravention pour excès de vitesse, bien qu'il sût parfaitement qui elle était. Donahure avait d'abord demandé à Jeff, puis exigé de lui qu'il fasse sauter la contravention. Mais il s'y était refusé, comme Donahure pouvait s'y attendre : la

police californienne de la route avait la réputation justifiée, et elle en était fière, d'être peut-être la seule de tous les États-Unis à ne jamais se laisser corrompre. Récemment, un policier qui patrouillait sur l'autoroute avait sanctionné le gouverneur de l'État en personne pour excès de vitesse ; le gouverneur avait adressé une lettre de félicitations au bureau central de la police – et il avait payé l'amende.

Le sergent Dickson était toujours derrière son bureau.

« Où vous trouviez-vous, tous les deux ? demanda-t-il.

— En train de faire des recherches, répondit Ryder. Pourquoi ?

— Le patron a essayé de vous atteindre à San Ruffino. »

Il souleva le combiné de son téléphone.

« Le sergent Ryder et son fils sont là, mon lieutenant. Ils viennent d'arriver. »

Après avoir écouté un instant, il raccrocha.

« Il aimerait avoir le plaisir de vous voir, messieurs.

— Qui est-ce qui se trouve avec lui ?

— Le major Dunne. »

Dunne était le chef de la section régionale du F.B.I.

« Il y a aussi là un Dr Durrer qui vient d'Erda ou quelque chose de ce genre.

— En majuscules, dit Ryder. E.R.D.A ; cela veut dire Administration du développement et de la recherche de l'énergie[2]. Je le connais.

— Et, bien sûr, votre petit copain. »

Quatre hommes se trouvaient dans le bureau de Mahler. Celui-ci, derrière sa table de travail, avait adopté son visage le plus officiel pour masquer son malaise. Deux personnes étaient assises sur des chaises : le Dr Durrer, un individu à tête de chouette, auquel son pince-nez conférait un regard d'animal étonné, et le major Dunne, maigre, grisonnant, intelligent, avec l'œil souriant d'un homme auquel la vie n'a pas fourni beaucoup d'occasions de sourire. Debout à côté d'eux, le chef de la police Donahure dominait la situation : il n'était pas très grand, mais son corps massif en forme de poire occupait un espace disproportionné. Les couches de graisse qui entouraient ses yeux laissaient peu de place aux pupilles elles-mêmes ; le nez était charnu, les lèvres étaient charnues, et le menton n'était pas double mais triple ou quadruple. Il dévisagea Ryder d'un air de profond dégoût.

« Affaire réglée, sergent, je suppose ? »

Ryder l'ignore et, se tournant vers Mahler, lui dit :

« Vous avez demandé à nous voir ? »

Le visage de Donahure devint cramoisi.

« Je vous ai adressé la parole, Ryder. C'est *moi* qui vous ai fait demander. Où diable étiez-vous ?

— Vous venez vous-même de parler d'une "affaire". Et vous avez

téléphoné à San Ruffino. Si l'on doit me poser des questions, pourquoi faut-il qu'elles soient stupides ?

— Nom de Dieu, Ryder, personne ne me parle sur ce ton...

— S'il vous plaît, messieurs, intervint Dunne d'une voix calme mais incisive. Je serais heureux que vous réserviez vos prises de bec personnelles à un autre moment. Sergent Ryder... j'ai appris ce qui était arrivé à M^{me} Ryder et j'en suis vraiment désolé. Est-ce que vous avez trouvé là-bas quelque chose d'intéressant ?

— Non », dit Ryder.

Jeff gardait le regard prudemment détourné.

« Et, reprit Ryder, je doute que quiconque découvre quoi que ce soit. C'est un boulot qui a été fait trop proprement, par des professionnels. Pas de violence, rien. Le seul fait sûr et certain, c'est que les bandits ont raflé assez de matériel radioactif pour faire sauter la moitié de l'État.

— Combien ? demanda le Dr Durrer.

— Vingt bonbonnes d'uranium-235 et de plutonium ; je ne sais pas combien ça représente. En tout cas, c'était le chargement d'un camion. Un second camion est arrivé après qu'ils ont pris possession du bâtiment.

— Oh là là ! murmura Durrer, qui paraissait très déprimé.

— Évidemment, c'est à présent que la situation devient menaçante...

— Vous avez reçu beaucoup de menaces ? demanda Ryder.

— Je ne répondrais pas à cette question, intervint Donahure. Ryder n'est investi d'aucune mission officielle, dans cette affaire.

— Oh là là ! répéta Durrer en retirant son pince-nez et en fixant sur Donahure des yeux qui n'avaient plus rien de ceux d'une chouette. Est-ce que vous vous permettriez de restreindre ma liberté d'expression, monsieur Donahure ? »

Manifestement décontenancé, Donahure se tourna vers Dunne, mais il ne trouva aucun recours dans le sourire froid de celui-ci. Durrer s'adressa à nouveau à Ryder.

« Oui, nous avons reçu des menaces. La politique de l'État de Californie consiste à ne pas en révéler le nombre, ce qui est parfaitement stupide, car les chiffres en ont été publiés et sont dans le domaine public. Depuis 1969, les installations commerciales et fédérales de l'État ont été menacées environ deux cent vingt fois...

— Cela fait beaucoup », dit Ryder en le dévisageant.

Il semblait totalement négliger le fait que la menace la plus immédiate était celle d'une crise d'apoplexie : Donahure serrait et desserrait nerveusement les poings et son visage avait pris une curieuse teinte rouge-brun.

« Oui, cela fait beaucoup, reprit Durrer. Jusqu'à présent, toutes ces

menaces se sont avérées être des mystifications. Mais un jour, il s'agira d'une menace réelle et le gouvernement ou l'industrie privée devra payer ou subir les effets d'une explosion nucléaire ou des rayonnements atomiques. Nous avons fait l'inventaire de six types de dangers, deux fort improbables, quatre assez vraisemblables. Les dangers improbables sont ceux de l'explosion d'une bombe bricolée avec des matériaux nucléaires volés ou de l'explosion d'une bombe atomique dérobée dans un dépôt militaire ; les dangers vraisemblables sont les suivants : la dispersion de matériaux radioactifs autres que le plutonium ; l'abandon de matériaux radioactifs volés par un convoi tombé en panne sèche ; l'explosion d'un produit traditionnel contaminé par du strontium-90, du krypton-85, du césium-137 ou même par du plutonium ; enfin, tout simplement, le lâchage de plutonium en vue de contaminer une zone.

« Mais à voir la manière très pratique dont les criminels se sont conduits à San Ruffino, il se peut fort bien qu'ils veuillent seulement faire une affaire.

« Le moment doit venir qui répondra à ces questions, nous en sommes bien conscients. Il se peut que, cette fois, nous soyons menacés et que cette menace-là soit réelle. Nous avons pris à cet égard des dispositions protectrices, formulées depuis 1975 et intitulées "Plan d'urgence de l'État de Californie en cas de chantage atomique". Le F.B.I. détient le commandement général de toute l'enquête ; il peut appeler à l'aide autant d'organismes fédéraux, d'État ou locaux qu'il le veut, y compris, bien entendu, la police. Il peut demander l'assistance d'experts en matière nucléaire provenant d'endroits tels que Berkeley ou Livermore. Il peut disposer immédiatement d'équipes de décontamination et de groupes de médecins dirigés par des spécialistes en radiologie. L'aviation militaire est également prête à amener aussitôt sur place ces équipes de spécialistes. Quant à nous, à l'E.R.D.A., notre responsabilité consiste à juger de la validité de la menace.

— Et comment cela ?

— D'abord en recourant au système d'ordinateurs du gouvernement, qui nous renseigne très rapidement et nous fait savoir si des quantités anormales de matière fissile ont disparu.

— Mais dans le cas présent, docteur Durrer, nous savons déjà quelle est la quantité de matière fissile qui a disparu ; pas besoin d'interroger les ordinateurs qui, du reste, ne servent absolument à rien. »

Pour la seconde fois, Durrer retira son pince-nez.

« Qui vous a dit une chose pareille ?

— Oh ! Je ne m'en souviens pas, répondit Ryder d'un air vague. Il y a déjà quelque temps que j'ai entendu dire cela. »

Jeff ne put s'empêcher de rire sous cape. Pour sûr, il y avait « quelque temps » qu'ils avaient entendu dire que les ordinateurs fédéraux ne servaient à rien : presque une demi-heure depuis que Ferguson avait exprimé nettement cette opinion. Durrer les dévisagea d'un air pensif puis sembla décider qu'il n'y avait aucune raison de poursuivre la discussion sur ce point. Ryder reprit, s'adressant cette fois à Mahler :

« J'aimerais bien qu'on me charge de cette enquête. Il y a longtemps que j'espère avoir le plaisir de travailler sous les ordres du major Dunne. »

Donahure sourit ; ce n'était pas exactement un sourire sadique, c'était celui d'un homme qui savoure pleinement le plaisir de l'instant présent. Son teint avait repris sa couleur normale rouge marbré.

« Pas question », dit-il.

Ryder le regarda bien en face ; son expression était tout sauf chaleureuse.

« Je porte à cette affaire un intérêt personnel, l'avez-vous oublié ?

— Pas de discussion, sergent. En tant que policier, vous n'avez d'ordres à recevoir que d'une seule personne dans ce comté, et cette personne, c'est moi.

— En tant que policier », répéta Ryder.

Donahure lui lança un coup d'œil, soudain un peu incertain. Dunne prit alors la parole :

« J'aurais aimé que le sergent Ryder collabore avec moi. C'est de toute votre équipe celui qui a le plus d'expérience ; c'est le meilleur enquêteur ; et c'est lui qui a battu le record des arrestations dans le comté, et même dans tous les comtés de l'État.

— Justement, c'est cela qui me gêne. Il a le réflexe rapide quand il s'agit de mettre la main au collet ; il l'a aussi quand il presse sur la détente. C'est un violent, un instable lorsqu'il est affectivement impliqué dans une affaire, et il le serait dans une affaire comme celle-là ! »

Donahure essayait de donner à sa figure une expression de pieuse respectabilité, mais sur ce point, en tout cas, il tentait l'impossible.

« Je ne puis me permettre, conclut-il, de faire courir un risque à la bonne réputation de mon équipe.

— Doux Jésus ! » Soupira Ryder.

Ce fut son unique commentaire. Mais Dunne insistait avec douceur.

« Malgré tout, j'aimerais bien disposer de son aide.

— Non. Et avec tout le respect que je vous dois, je n'ai pas besoin de vous faire remarquer que l'autorité du F.B.I. s'arrête de l'autre côté de cette porte. Croyez moi, major Dunne, c'est pour votre bien que je refuse. Il est dangereux d'avoir près de soi un homme comme lui dans

une situation aussi délicate.

— Parce que, selon vous, il est délicat de kidnapper des femmes innocentes ? » Intervint Durrer, dont la sécheresse manifestait à l'évidence qu'il ne considérait pas Donahure comme un brillant cerveau. « Pouvez-vous me dire comment vous êtes parvenu à cette conclusion ? »

— Oui, comment ? » Répéta Jeff qui ne pouvait se contenir plus longtemps.

Il tremblait de colère ; Ryder l'observait avec une surprise amusée, mais il n'intervint pas.

« Ma mère. Et mon père, maintenant ! Un homme dangereux ? Prompt à mettre la main au collet ? À vos yeux, patron, seulement à vos yeux. Ce qui dérange, dans le cas de mon père, c'est qu'il passe sa vie à arrêter les gens qu'il ne faudrait pas arrêter : maquereaux, trafiquants de drogue, politiciens véreux, honnêtes membres de la mafia, hommes d'affaires respectés qui ne valent pas mieux que des délinquants, et même – n'est-ce pas lamentable ? – des flics corrompus. Consultez son dossier, patron. La seule et unique fois où il a arrêté quelqu'un à l'encontre de qui il n'a pu obtenir ni inculpation ni mise sous surveillance, c'est dans le cas du juge Kendrick. Vous vous en souvenez, du juge Kendrick, n'est-ce pas, patron ? C'était un de vos familiers, un de vos hôtes préférés, qui a réussi à piquer vingt-cinq mille dollars à vos copains de l'Hôtel de Ville et qui a quand même fini par se retrouver au pénitencier : cinq ans de taule. Et il y a tout un paquet de gens qui ont eu bien de la chance de ne pas se retrouver avec lui derrière les barreaux, n'est-ce pas, patron ? »

Donahure laissa échapper un son indéterminé, comme s'il avait souffert d'une crampe des cordes vocales. Il avait recommencé à serrer et desserrer les poings, et son teint ne cessait de virer du rouge au brun : on eût dit un caméléon. Dunne demanda à Ryder :

« C'est vous qui avez eu le juge Kendrick ? »

— Il a bien fallu que quelqu'un s'en charge. Le vieux Fatso, ce type-là, détenait toutes les preuves ; mais il ne voulait pas les sortir. On ne peut pas blâmer un homme qui refuse de s'inculper spontanément ! »

Donahure fit à nouveau entendre le même son bizarre ; Ryder sortit de la poche de son veston quelque chose qu'il ne laissa pas voir aux autres, tout en lançant à son fils un regard ironique. Mais Jeff avait retrouvé son sang-froid et c'est sans émotion qu'il reprit, s'adressant de nouveau à Donahure :

« Vous avez calomnié mon père devant témoins. Est-ce que tu vas lui intenter une action en diffamation, papa ? Ou le laisser simplement face à sa conscience ? »

— Sa... quoi ?

— Ah ! Tu ne seras jamais un vrai flic ! Soupira Jeff avec tristesse. Il y a encore des tas de jolis trucs dont tu n'as pas réussi à venir à bout : concussion, corruption, dessous de table, ouverture de comptes en banque sous de faux noms... N'est-ce pas vrai, patron, que certaines personnes ont des comptes sous de faux noms ?

— Insolent petit salopard ! grogna Donahure qui avait récupéré de justesse l'usage de ses cordes vocales. Vous avez oublié à qui vous vous adressez, je pense ? »

Il essaya de transformer sa grimace en un sourire.

« Navré de vous priver de ce plaisir », répliqua Jeff en déposant son arme et son insigne sur le bureau de Mahler.

Ce fut sans aucune surprise qu'il vit son père s'avancer et déposer également son insigne sur la table.

« Votre arme, aboya Donahure.

— Celle-ci est à moi, pas à la police. Du reste, j'en ai encore d'autres à la maison. Et je peux vous présenter tous les permis de port d'arme que vous désirez.

— Je peux les faire annuler demain matin, flicaillon ! »

L'hostilité de sa voix n'avait d'égale que celle de son visage.

« Je ne suis pas un flicaillon, dit Ryder en allumant une gauloise et en en tirant une bouffée avec une satisfaction évidente.

— Éteignez cette foutue cigarette !

— Vous m'avez entendu. Je ne suis pas un flicaillon. Plus. Je suis un citoyen faisant partie de l'honorable population de cet État. La police est au service du public, et je n'admets pas que ceux qui sont à mon service me parlent sur ce ton. Faire annuler mes permis de port d'arme ? Si vous faites ça, vous recevrez en retour la photocopie d'un dossier privé vous concernant, avec d'autres photocopies de déclarations sous serment. À ce moment-là, vous annulerez certainement vos annulations de permis.

— Que signifie ce galimatias ?

— Que la lecture de l'original dudit dossier intéressera beaucoup certaines personnes à Sacramento, c'est tout.

— Vous bluffez. »

Le mépris que Donahure avait essayé de mettre dans son ton aurait été beaucoup plus convaincant s'il ne s'était pas mordu les lèvres immédiatement après.

« Peut-être, dit Ryder en contemplant avec un intérêt doucement étonné un anneau que venait de former la fumée de sa cigarette.

— Je vous avertis, Ryder, gronda Donahure d'une voix qu'ébranlait peut-être quelque chose de plus que de la colère, je vous avertis que si vous essayez de vous mettre en travers de cette enquête, je vous ferai coffrer pour entrave à l'action de la justice.

— Vous me connaissez, Donahure. Moi, je n'ai aucun besoin de

vous menacer. Du reste, cela ne me fait nullement plaisir de voir un gros lard en train de suer de peur. »

Donahure mit la main sur son revolver. Ryder déboutonna lentement sa veste et en écarta les pans pour poser une main sur chacune de ses hanches. Son arme était tout à fait visible, mais il montrait bien qu'il ne la touchait pas.

« Arrêtez cet homme ! » rugit Donahure, s'adressant au lieutenant Mahler.

Dunne intervint d'un ton froidement dédaigneux.

« Ne vous rendez pas encore plus ridicule que vous ne l'êtes, Donahure, et ne placez pas votre lieutenant dans une position impossible. Arrêter cet homme... sous quel prétexte, pour l'amour du ciel ? »

Ryder reboutonna sa veste, tourna les talons et sortit du bureau ; Jeff le suivit de très près. Ils étaient sur le point de monter dans la Peugeot quand Dunne les rattrapa :

« Était-ce raisonnable ?

— Inévitable, dit Ryder en haussant les épaules.

— Cet homme est dangereux, Ryder. Pas face à face, nous le savons tous. Mais les choses sont différentes quand vous avez le dos tourné. Il a des amis puissants.

— Je connais ses amis. Un paquet de types aussi méprisables que lui. Une bonne moitié d'entre eux devrait être sous les verrous.

— Cela ne les rend pas moins dangereux, surtout par une nuit sans lune. Vous allez continuer à vous occuper de cette affaire, bien sûr ?

— Ma femme est en danger, si vous l'aviez oublié. Croyez-vous que nous allons laisser sa sauvegarde aux mains délicates de cette espèce de boudin ?

— Qu'arrivera-t-il s'il se dresse contre vous ?

— Ne faites pas miroiter de si jolies perspectives devant mon père ! Intervint Jeff.

— Bon, bon, je n'aurais pas dû évoquer cette hypothèse. Passons. J'ai dit que j'aimerais que vous collaboriez avec moi, Ryder. Et vous aussi, jeune homme, si ça vous tente. Je vous offre une situation à tous les deux. Au F.B.I., nous avons toujours de la place pour des hommes entreprenants et ambitieux.

— Merci. Nous y réfléchirons. Si nous avons besoin d'aide ou de conseils, pouvons-nous prendre contact avec vous ? »

Dunne les dévisagea longuement, puis acquiesça.

« Bien sûr. Vous avez mon numéro de téléphone. Eh bien ! Vous, vous avez le choix ; moi je ne l'ai pas. Que cela me plaise ou non, je vais devoir travailler avec ce gros lard, ce boudin comme vous l'avez très justement baptisé. Il y a des tas de manigances politiques, dans le coin. »

Il serra les mains des deux hommes.

« Faites gaffe ! » ajouta-t-il encore.

Dans la voiture, Jeff interrogea son père :

« Est-ce que tu prends son offre en considération ? »

— Diable non ! Ce serait tomber de Charybde en Scylla. Ce n'est pas que Sassoon, le chef du bureau californien du F.B.I., ne soit pas un type honnête. Mais il est trop strict, il consulte ses bouquins tout le temps et l'initiative privée lui fait toujours froncer les sourcils. Ça ne nous plairait pas trop, hein ? »

Marjory Hohner, une fille brune qui paraissait trop jeune pour être mariée, était assise à côté de son mari en uniforme et en train d'étudier les bouts de papier qu'elle avait disposés sur la table devant elle.

« Allons, vas-y, filleule. Un brillant esprit comme le tien...

— Facile, dit-elle en levant la tête et en souriant. Je suppose que cela aura un sens pour toi. Cela veut dire : "Regarde au dos de ta photographie."

— Merci, Marjory. »

Ryder s'approcha du téléphone et appela successivement deux numéros.

Ryder et son fils venaient de terminer la consommation du contenu réchauffé de la cocotte que Susan avait laissée dans le four, quand le Dr Jablonsky, porte-documents à la main, arriva, tout juste une heure après le départ des Hohner. Sans que son visage arborât aucune expression particulière ni que sa voix marquât la moindre inflexion spéciale, il déclara :

« Vous devez être doué de seconde vue. Le bruit court que vous avez été congédiés. Vous et Jeff.

— Pas du tout, riposta Ryder avec dignité. Nous avons donné notre démission. Volontairement. C'est temporaire, bien sûr.

— Vous avez dit : "temporaire" ?

— Exactement. Pour le moment, il ne me convient pas de rester flic. Cela restreint mon champ d'activité.

— As-tu vraiment employé le mot "temporaire" ? demanda Jeff.

— Absolument. Je me remettrai au boulot dès que cette affaire sera passée. J'ai une femme à entretenir.

— Mais Donahure...

— Ne t'en fais pas pour Donahure. Laisse Donahure s'en faire pour lui-même. Un verre, professeur ?

— Oui, un scotch, si vous en avez. »

Ryder passa derrière le petit bar et, faisant glisser une porte coulissante, révéla une rangée impressionnante de bouteilles.

« Je vois que vous avez tout ce qu'il faut, fit Jablonsky.

— Moi je ne bois que de la bière. Tout ça, c'est pour les copains. Il y en a pour un bout de temps », ajouta-t-il, de façon un peu inconséquente.

Jablonsky sortit un feuillet de son porte-documents.

« Voici le dossier que vous m'avez demandé. Cela n'a pas été facile. Ferguson est aussi agité qu'une chatte sur un toit brûlant. Il a les jetons.

— C'est un type régulier.

— Oui, oui, je sais. Je vous ai apporté une photocopie ; je ne voulais pas que Ferguson ou le F.B.I. s'aperçoive que le dossier original manquait.

— Pourquoi Ferguson a-t-il le trac ?

— Difficile à dire. Mais on le sent : il est évasif, renfermé. Peut-être a-t-il l'impression que sa situation est en jeu, qu'on va lui reprocher l'absence d'efficacité de son dispositif de sécurité. En tout cas, il a la frousse. Je crois d'ailleurs que nous l'avons tous eue, au cours des dernières heures. Moi aussi, ajouta-t-il d'un air sombre. J'ai même peur que ma présence chez vous – il sourit pour atténuer la connotation blessante que pouvaient avoir ces mots – ne soit invoquée contre moi ; je veux dire que si l'on apprend que j'ai rencontré un policier...

— Trop tard. On le sait déjà.

— Hein ? dit Jablonsky, dont le sourire s'effaça.

— Il y a une camionnette arrêtée de l'autre côté de la rue, à une cinquantaine de mètres d'ici. Pas de chauffeur au volant : il est à l'intérieur, en train de guigner par une vitre qui n'est transparente que d'un seul côté.

— Depuis quand est-il là ? s'écria Jeff en bondissant à la fenêtre.

— Quelques minutes. Il est arrivé en même temps que le Dr Jablonsky. Trop tard pour que je puisse y faire quoi que ce soit. »

Ryder réfléchit un moment, puis il reprit :

« Ça m'embête d'avoir ces mouchards qui furètent autour de chez moi. Va voir dans le placard aux armes et prends-y ce que tu veux. Tu y trouveras aussi quelques vieux insignes de police.

— Il saura que je ne suis plus flic.

— Bien sûr. Mais crois-tu qu'il osera le dire et laisser voir qu'il est envoyé par Donahure ?

— Non, c'est vrai. Que veux-tu que je fasse ? Lui tirer dessus ?

— C'est tentant, mais ne le fais pas. Casse la vitre avec le canon de ton revolver et dis-lui d'ouvrir. Il s'appelle Raminoff et il a un peu l'air d'une belette ; c'en est une, du reste. Il est armé. Donahure le considère comme son espion numéro un ; il y a des années que je le tiens à l'œil. Ce n'est pas un policier, c'est un criminel, qui a déjà été

condamné plusieurs fois. Tu trouveras dans sa camionnette un émetteur de radio de la police ; demande-lui son permis, il n'en aura pas. Demande-lui alors sa carte d'identité de policier, il n'en aura pas non plus. Fais le cinéma classique, menaces de sanctions, etc., et dis-lui de foutre le camp.

— Décidément, la démission a ses avantages », dit Jeff en rigolant.

Jablonsky le regarda sortir d'un air songeur.

« Vous avez drôlement confiance en votre fils, sergent.

— Jeff est tout à fait capable de se défendre tout seul, répliqua Ryder d'un ton placide. Eh bien, professeur, maintenant, j'espère que vous serez moins... évasif à propos des raisons qui rendent ce cher Ferguson si... évasif.

— Pourquoi le serais-je ? Me voilà compromis de toute façon.

— Est-ce qu'il s'est montré... évasif à mon sujet ?

— Oui. Mais moi, je me fais beaucoup plus de souci pour votre femme que vous ne pouvez vous en rendre compte. Et j'estime que vous avez le droit de savoir tout ce qui peut vous aider à la retrouver.

— Et moi, j'estime que cela mérite un autre verre. »

Le fait qu'il eût vidé son verre sans même s'en rendre compte donnait la mesure de la préoccupation de Jablonsky. Ryder alla vers le bar, remplit le verre et revint.

« Qu'est-ce qu'il m'a caché ?

— Vous lui avez demandé si l'on avait volé récemment des matériaux nucléaires et il a répondu qu'il n'en savait rien. En fait, il le sait parfaitement, et il est précisément trop bien informé pour avoir envie d'en parler. Prenez l'affaire de la "migraine d'Hematite", qui a été surnommée ainsi, j'imagine, parce qu'elle a donné des maux de tête à tous ceux qui s'occupent de sécurité en matière atomique. Hematite est le nom d'une centrale du Missouri, dirigée par la société Gulf United Nuclear. Ils peuvent avoir jusqu'à mille kilos d'uranium-235 chez eux, à n'importe quel moment : le métal leur arrive de Portsmouth, dans l'Ohio, sous la forme d'UF-6, puis ils le convertissent en oxyde d'uranium-235. Une bonne partie de ce matériau, entièrement enrichi et directement utilisable pour l'armement atomique, est transporté par camion de Hematite à Kansas City, puis, de là, par avion, à Los Angeles, d'où il est à nouveau transporté par camion, sur autoroute, jusqu'à San Diego. En tout, trois transbordements à ciel ouvert. Voulez-vous que je vous donne des détails ? Ils sont horribles.

— Je les imagine. Mais pourquoi Ferguson est-il si cachottier ?

— Sans raison, en fait. Tous les spécialistes de la sécurité gardent la bouche fermée comme une huître : c'est un réflexe professionnel. Voyez-vous, il y a littéralement des tonnes de ces saloperies de matériaux nucléaires qui ont disparu, ce n'est un secret pour personne,

tout le monde le sait.

— Selon le Dr Durrer de l'E.R.D.A., avec lequel j'ai causé ce soir même, le système d'ordinateurs du gouvernement peut vous dire en un clin d'œil s'il manque dans les stocks la moindre quantité importante de matière fissile utilisable à des fins militaires. »

Jablonsky fit une grimace morose, qu'il essaya d'effacer en se réconfortant avec un peu de scotch.

« Je me demande ce qu'il appelle une quantité importante. Dix tonnes, peut-être ? Tout juste ce qu'il faut pour fabriquer quelques centaines de bombes atomiques, voilà tout... Ou bien le Dr Durrer parle pour ne rien dire, ce qui, comme je le connais, est fort improbable, ou bien il n'ose pas dire ce qu'il sait. L'E.R.D.A. est extrêmement sensibilisée à la question depuis qu'elle s'est fait sonner les cloches par le G.A.O. en... attendez... je crois que c'était en juillet 1976.

— Le G.A.O. ?

— Le Bureau général des comptes[3]. »

Jablonsky s'interrompit au moment où Jeff rentrait dans la pièce : il déposa quelque chose sur la table d'un air extrêmement satisfait.

« Il s'est tiré. Parti Dieu sait où. Voilà son émetteur de radio : il n'avait pas de permis, je ne pouvais pas le lui laisser, n'est-ce pas ? Et voilà son pistolet : il avait tout du criminel, je ne pouvais pourtant pas le laisser en possession d'une arme, n'est-ce pas ? Son permis de conduire : simple carte d'identité au lieu d'une autorisation de la police, qui semblait lui faire complètement défaut. Et une paire de jumelles Zeiss, avec les initiales L.A.P.D. dessus ; il n'arrivait pas à se rappeler de qui il les tenait et il m'a juré sur la croix qu'il ignorait que ces initiales signifient Los Angeles Police Department.

— Tiens, moi qui avais toujours eu envie d'en avoir une paire, de ces jumelles ! » S'exclama Ryder.

Jablonsky fronça les sourcils d'un air désapprobateur, mais il corrigea ce défaut de son expression de la même manière qu'il avait effacé sa grimace morose l'instant auparavant.

« J'ai aussi pris note du numéro de sa plaque minéralogique, j'ai ouvert le capot et j'ai relevé les numéros du moteur et du châssis. Je lui ai dit que tous ces numéros, ainsi que les articles que je lui avais confisqués, seraient transmis cette nuit même à la police.

— Tu as bien conscience des conséquences de tes actes ? demanda Ryder. Tu as causé un choc profond à M. Donahure, chef de la police. Ou, du moins, il risque de subir ce choc d'une minute à l'autre. Je voudrais bien, ajouta-t-il d'un air de vague regret, avoir une table d'écoute sur sa ligne privée. Il va devoir remplacer tout cet équipement, ce qui l'agacera considérablement, mais moitié moins que le fait de devoir aussi remplacer la camionnette.

— Pourquoi devrait-il remplacer la camionnette ? demanda Jablonsky.

— Elle va lui brûler les doigts. Si Raminoff se faisait prendre une seconde fois avec cet engin, il attraperait une laryngite à force de hurler que c'est Donahure qui l'a mis dans le bain. Voilà le genre d'hommes de confiance dont s'entoure Donahure.

— Donahure pourrait étouffer l'affaire.

— Pas de risque. John Aaron, le rédacteur en chef de l'*Examiner*, fait campagne depuis des années contre la corruption de la police en général et contre Donahure en particulier. Si on écrivait au rédacteur en chef en lui demandant pourquoi Donahure s'est dispensé d'agir après avoir reçu telle et telle information, vous pouvez être certain que la lettre serait publiée non pas à la page des lecteurs mais à la une. Tu te demandes où est allé ton petit copain Raminoff, Jeff ? Moi je dirais qu'il a foncé vers Cypress Bluff, tu sais, le coin où on peut laisser choir une voiture dans le Pacifique, un saut de soixante mètres, après quoi elle repose sous vingt mètres d'eau. Le lit de l'océan est rempli de vieilles voitures qui ne servent plus. En tout cas, je voudrais bien que tu ailles prendre la tienne, de voiture, que tu ailles là-bas et que tu foutes dans le Pacifique tout ce matériel confisqué, plus tous ces vieux insignes de police et le reste de la quincaillerie que nous avons ici. »

Jeff pinça les lèvres.

« Tu ne penses tout de même pas que cette vieille chèvre aura le front de venir ici avec un mandat de perquisition ?

— Bien sûr que je le pense. Il trouvera n'importe quel prétexte, il l'a fait assez souvent depuis que je le connais.

— Il y a tout de même des types qui ont un sacré culot ! Bougonna Jeff en sortant pour aller chercher sa voiture.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Jablonsky.

— Oh ! Je ne sais pas au juste. Avec les jeunes... Mais vous parliez tout à l'heure du G.A.O. Que s'est-il passé ?

— Ah ! Oui. Eh bien, le G.A.O. a établi un rapport sur la disparition de matériaux nucléaires ; il l'a fait pour un organisme gouvernemental portant le nom prestigieux de "Sous-commission intérieure réduite chargée des problèmes d'énergie et d'environnement". Le rapport du G.A.O. était secret ; mais la sous-commission en a tiré un résumé qu'elle a publié et d'où il ressort que le G.A.O. a une très mince opinion de l'E.R.D.A. Il a dit que ces gens-là ne connaissaient rien à leur affaire, et qu'il y avait des tonnes et des tonnes de matériaux nucléaires (ils n'ont pas spécifié combien de tonnes), qui manquaient dans les trente-quatre usines de traitement de l'uranium et du plutonium qui existent dans le pays. Le G.A.O. a mis très sérieusement en cause les méthodes de comptabilité de l'E.R.D.A. ; il affirme que l'E.R.D.A. ne dispose pas du

moindre moyen de savoir si des matériaux manquent ou ne manquent pas.

— Cela a dû faire plaisir au Dr Durrer.

— L'E.R.D.A. a sauté en l'air. Elle a répliqué – et ça, c'est vrai, je le sais – que le système de traitement des minerais contenant de l'uranium et du plutonium exige une tuyauterie qui peut représenter jusqu'à cent kilomètres de conduites dans chaque usine : si on multiplie ce chiffre par celui des usines en question, on obtient un joli nombre de kilomètres de tuyaux, dans lesquels peut se trouver une grande quantité de matériaux nucléaires. Sur ce point, le G.A.O. a acquiescé, mais il a gâté les choses en faisant remarquer qu'il n'y avait aucun moyen de vérifier quel était le contenu de ces trois mille et quelques kilomètres de tuyaux. »

Jablonsky considéra tristement le fond de son verre vide ; Ryder se leva obligeamment pour le resservir ; mais quand il revint, Jablonsky s'écria d'un ton accusateur, quoique sans passion :

« Vous essayez de me délier la langue, hein ?

— Qu'y a-t-il d'autre encore ? Qu'a dit l'E.R.D.A. ?

— Pratiquement rien. D'autant moins que, peu après, la Commission de réglementation atomique a produit une déclaration qui constituait une sorte d'arrangement à l'amiable après l'attaque du G.A.O. : cette commission a en effet déclaré deux choses, d'une part que n'importe quelle usine du pays pouvait être occupée facilement par une poignée d'hommes bien armés et décidés à aller jusqu'au bout ; d'autre part que les systèmes de détection des vols dont on disposait étaient défectueux.

— Vous y croyez, vous ?

— Ne posez pas de questions stupides, je vous en prie. Surtout après ce qui s'est passé aujourd'hui.

— Alors il pourrait y avoir des dizaines de tonnes de matériaux nucléaires cachés dans le pays ?

— Est-ce que ma réponse risque d'être citée ?

— C'est vous, maintenant, qui posez des questions stupides.

— Ma foi, dit Jablonsky en soupirant, le diable sait. C'est fort possible et plus que probable. Mais pourquoi me demandez-vous tout cela, sergent ?

— Encore une seule question et je vous expliquerai la raison de cet interrogatoire. Est-ce que vous pourriez fabriquer une bombe atomique, *vous* ?

— Évidemment. Tout homme de science compétent – pas besoin d'être physicien spécialisé en matière nucléaire – en est capable. Il y en a des milliers. Certaines personnalités éminentes prétendent que personne ne peut fabriquer une bombe atomique sans reconstituer pas à pas le projet Manhattan, cette immense machine, ce programme

extrêmement long et compliqué qui a coûté un milliard de dollars et permis la fabrication de la bombe qu'on a lancée à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Balivernes. N'importe qui peut obtenir toutes les informations nécessaires. Écrivez à la Commission de l'énergie atomique, joignez trois dollars à votre lettre et ils seront ravis de vous envoyer un exemplaire de la brochure *Introduction à Los Alamos* qui expose en détail les fondements mathématiques de la fission nucléaire. Le livre intitulé *Histoire du district de Manhattan, le projet Y et le projet Los Alamos* est un peu plus cher et pour l'avoir, il vous faut vous adresser au Bureau des services techniques du département américain du commerce, mais ce bureau sera, lui aussi, enchanté de vous envoyer l'ouvrage par retour du courrier. Alors là, vous avez vraiment tout, écrit noir sur blanc. Ce qui est le plus important, c'est que les auteurs du livre vous exposent tous les problèmes qui se sont posés lors de la construction de la première bombe atomique et comment on les a résolus. C'est passionnant. Et il y a en outre une quantité d'ouvrages édités librement, dans le commerce, vous n'avez qu'à aller bouquiner à la bibliothèque de votre patelin : ces livres sont entièrement faits de ce qui passe pour être des renseignements ultrasecrets. Au cas où tout cela ne suffirait pas, je pense que l'*Encyclopédie américaine* donne à n'importe quelle personne intelligente toutes les informations dont elle a besoin.

— Notre gouvernement est vraiment très coopératif.

— Très. Une fois que les Russes ont commencé à faire exploser des bombes atomiques, il a admis que l'ère du secret était dépassée. Mais ce dont ils ne se sont pas rendu compte, nos chers dirigeants, c'est que certains citoyens américains pleins de patriotisme étaient tout prêt à recourir à ces informations et à les utiliser contre eux. Bien sûr, ajouta Jablonsky en soupirant, il est facile de dire que nous sommes gouvernés par une bande de clowns. En fait, ce qui leur a manqué, c'est le don divinatoire d'un Nostradamus. Quand on se contente de regarder le passé, on est toujours très sage.

— Et des bombes à l'hydrogène... ?

— Pour ça, il faut être physicien et spécialisé dans le nucléaire. »

Jablonsky garda un instant le silence, puis reprit amèrement :

« À condition d'avoir passé quatorze ans.

— Expliquez-vous.

— Dans les années soixante-dix, il y a eu un chantage à la bombe, dans une ville de Floride. La police a essayé d'étouffer l'affaire, mais le bruit s'est répandu tout de même. Donnez-moi un million de dollars et un sauf-conduit pour quitter les États-Unis, ou je fais sauter toute la ville, disait le maître-chanteur. Le lendemain, il a récrit les mêmes menaces mais accompagnées cette fois du schéma d'une bombe à l'hydrogène : un cylindre rempli d'hydrure de lithium enveloppé de

cobalt, avec un système d'implosion à l'un des bouts.

— C'est comme ça qu'on fait une bombe à l'hydrogène.

— Je l'ignore.

— Quelle tristesse ! Vous, un physicien ! Un spécialiste ! Et... dites-moi, la police a pincé le maître-chanteur ?

— Oui. C'était un gosse de quatorze ans.

— Évidemment, on a fait des progrès, depuis les feux d'artifice », dit Ryder.

Pendant près d'une minute, Ryder parut examiner, à travers un nuage de fumée gris-bleu, un point lointain situé dans la région du bout de ses chaussures. Puis il reprit :

« C'est un attrape-nigaud. Un truc pour détourner l'attention. Un leurre. Vous n'êtes pas d'accord avec moi ?

— Peut-être... peut-être serais-je d'accord, répondit Jablonsky, sur ses gardes, si j'avais la moindre idée de quoi vous voulez parler.

— Est-ce que ce vol d'uranium ou de plutonium, poursuivit Ryder sans préciser ce qu'il avait voulu dire, sera rendu public ? »

Jablonsky haussa les épaules, en forçant son geste.

« Non, monsieur. Pas si nous pouvons l'empêcher. Il ne faut pas donner la chair de poule au bon peuple américain, n'est-ce pas ?

— Pas si vous pouvez l'empêcher. Mais je parierais tous les coups que les bandits ne seront pas aussi réservés et que l'affaire va faire les gros titres de la "une" de tous les journaux de l'État, pas plus tard que demain. Pour ne pas parler du reste du pays. On sent cela à dix lieues de distance. Les coupables sont, de toute évidence, des experts qui savaient que la façon la plus simple de s'emparer de matériaux nucléaires pouvant être utilisés pour fabriquer des armes était d'attaquer un convoi sur l'autoroute. Avec tout ce qui manque déjà dans les centrales et les usines, il y a longtemps qu'ils ont en leur possession bien plus de cette foutue saloperie qu'il ne leur en faut. Et vous savez aussi bien que moi que trois physiciens, des spécialistes du nucléaire, ont disparu, rien que dans cet État-ci, au cours des derniers mois. Voudriez-vous vous donner la peine de deviner qui étaient les kidnappers de ces hommes de science ?

— Je ne sais pas... je veux dire : je ne sais pas si je dois m'en donner la peine.

— Je ne savais pas non plus. Et vous auriez pu m'éviter d'y réfléchir, ce que j'aurais préféré moi aussi si c'était possible. Supposons qu'ils aient déjà le combustible nucléaire. Supposons qu'ils aient déjà les spécialistes capables de fabriquer des engins nucléaires et même, c'est tout à fait possible, des bombes à hydrogène. Supposons qu'ils aient déjà fabriqué un de ces engins et – pourquoi s'arrêter en si bon chemin – qu'ils l'aient planqué dans un endroit sûr. »

Jablonsky paraissait mal à l'aise.

« Ce n'est pas le genre d'hypothèse que j'aie envie de faire, murmura-t-il.

— Je vous comprends. Mais si quelque chose existe, le fait de souhaiter qu'il n'en soit rien n'en provoque pas la disparition. Il y a un moment, vous décriviez certains événements comme éminemment possibles et plus que probables. N'est-il pas logique d'appliquer les mêmes qualificatifs à mon hypothèse ? »

Jablonsky réfléchit un moment, puis répondit : « Oui.

— Vous voyez. Le vol d'aujourd'hui est un écran de fumée. Ils n'avaient aucun besoin de ce combustible, puisqu'ils en avaient déjà suffisamment ; ni des physiciens, ni même d'otages. Alors pourquoi se sont-ils emparés de quelque chose qui ne leur était pas nécessaire ? Parce qu'ils en avaient besoin tout de même.

— Cela peut s'interpréter de cent façons différentes.

— Reprenons le raisonnement, dit Ryder patiemment. Ils n'avaient donc pas besoin de ce combustible ni de ces gens pour fabriquer des bombes. Je penserais, quant à moi, qu'ils en avaient besoin pour trois autres raisons. La première serait la recherche d'un maximum de publicité, afin de convaincre le public qu'ils ont les moyens de fabriquer des bombes et qu'ils ont l'intention de le faire. La seconde pourrait être, au contraire, de nous leurrer, de nous bercer de faux espoirs en nous faisant croire qu'ils ne sont pas prêts, que nous avons le temps de conjurer leur menace : on ne peut fabriquer une bombe atomique en un jour ni même en une semaine, n'est-ce pas ?

— Non.

— Vous voyez : nous avons donc le temps de souffler. C'est-à-dire que nous ne l'avons pas.

— Attendez, il faut un peu de temps pour suivre votre raisonnement... Évidemment, si votre hypothèse est juste, nous n'avons *pas* le temps de souffler.

— Et le troisième motif de nos ennemis, c'est sans doute la volonté de créer un climat de terreur. Quand les gens sont pris de panique, ils ne se comportent plus rationnellement, n'est-ce pas ? On ne peut plus prévoir leur conduite ; on ne réfléchit plus, on se contente de réagir.

— Et où tout cela nous mène-t-il ?

— J'ai été aussi loin que mon raisonnement pouvait me conduire. Comment diable pourrais-je le savoir, où cela nous mène ? »

Jablonsky examina longtemps le contenu de son verre et n'y trouva aucune inspiration. Il soupira une fois de plus et dit :

« La seule chose qui me paraisse claire, dans tout cela, c'est que votre comportement s'explique.

— Il y avait quelque chose d'inexplicable dans mon comportement ?

— C'est-à-dire qu'il avait ou qu'il aurait dû avoir quelque chose de bizarre, compte tenu de l'angoisse où vous plonge le sort de Susan... Mais si votre raisonnement est juste... oui, je comprends.

— Je crains qu'au contraire vous n'ayez rien compris. Si ce que vous appelez si aimablement mon "raisonnement" est juste, ma femme court un danger beaucoup plus grand que ce n'aurait été le cas avec une interprétation superficielle des faits. Autrement dit, si les malandrins sont de l'espèce à laquelle je pense, il ne faut pas les juger selon les critères ordinaires. Ce sont des francs-tireurs, des gens assoiffés de puissance, des mégalomanes, si vous voulez, des gens qui ne se laisseront arrêter par rien, des gens qui iront jusqu'au bout dans la cruauté, surtout si on les contrecarre ou qu'on essaie de les coincer.

— Dans ce cas, dit Jablonsky après avoir ruminé un instant le discours de Ryder, vous devriez avoir l'air très en souci.

— Cela nous ferait une belle jambe. »

On sonna à la porte ; Ryder se leva et passa dans l'antichambre. Étant célibataire, le sergent Parker considérait la maison de Ryder comme son deuxième foyer et il y avait pénétré sans cérémonie. Comme Jablonsky, il tenait un porte-documents, mais, contrairement au professeur, il paraissait d'excellente humeur.

« B'soir. Je ne devrais pas fréquenter un flic révoqué, mais au nom de cette foutue amitié...

— J'ai démissionné.

— Ça revient au même. Comme ça, j'ai la voie libre pour endosser la livrée de l'agent le plus détesté et le plus redouté de toute la ville ! Il faut voir le bon côté des choses. Après tout, après avoir terrifié la population locale pendant trente ans, tu méritais bien un peu de repos. »

Il suivit Ryder dans le living-room et s'écria :

« Le Dr Jablonsky ! Je ne m'attendais pas à vous trouver ici.

— Je ne m'y attendais pas non plus.

— Courage, professeur ! La fréquentation de flics en disgrâce ne constitue pas un crime sanctionné par le code ! Mais, ajouta-t-il en dévisageant Ryder d'un air accusateur, le verre du professeur est vide, ou presque. Pour moi, ce sera un London gin. »

Après avoir passé une année à Scotland Yard à la faveur d'un échange entre policiers anglais et américains, Parker avait acquis la conviction profonde que le gin des États-Unis n'avait fait aucun progrès depuis l'époque de la prohibition et qu'il était toujours fabriqué dans des baignoires.

« Merci de me le rappeler, dit Ryder en jetant un coup d'œil à Jablonsky. Ce gars n'a consommé que deux cents caisses de cette saloperie-là au cours des quatorze dernières années. »

Parker sourit, fouilla dans son porte-documents et en retira la

photographie de Ryder.

« Excuse-moi d'arriver si tard. Il a d'abord fallu que je passe faire mon rapport à ton copain, le gros. On aurait dit qu'il venait d'avoir une attaque ou quelque chose de ce genre. Et mon rapport l'intéressait beaucoup moins qu'une longue discussion à ton propos. Comme j'ai vu que le pauvre homme était très bouleversé, je l'ai félicité de la justesse de son analyse de ton caractère. Est-ce que cette photo a de l'importance pour toi ?

— Je l'espère. Qu'est-ce qui te le fait croire ?

— D'abord, le fait que tu me l'aies demandée. Mais il paraît aussi que Susan avait l'intention de l'emporter avec elle, puis elle a changé d'avis. Elle l'avait prise avec elle lorsque les types l'ont poussée dans la pièce où ils avaient parqué tout le personnel. Après ça, elle a dit à l'homme qui les gardait qu'elle ne se sentait pas bien. Le gardien a commencé par inspecter soigneusement les toilettes, histoire de voir si les fenêtres étaient hermétiquement fermées et s'il n'y avait pas de téléphone caché, je suppose, puis il l'a laissée y aller. Il semble qu'elle en soit ressortie quelques minutes plus tard, pâle comme la mort, c'est du moins ce que les autres ont raconté.

— Aurore, dit Ryder.

— Quoi ?

— C'est la poudre dont elle se sert.

— Ah ! Ensuite, que le M.L.F. me pardonne, elle a usé du privilège qu'ont les femmes de changer d'avis et elle a décidé de laisser ta photo dans son bureau.

— Est-ce que tu as retiré le cadre ?

— Je suis un policier honnête et vertueux, je ne me serais pas permis...

— Permets-toi. »

Parker retira les six agrafes qui fixaient le cadre, sortit le rectangle de carton blanc, et examina avec intérêt le dos de la photographie de Ryder.

« Un indice, Dieu du ciel, un indice ! Je lis le mot "Morro". Le reste, c'est de la sténo, je le crains.

— On dirait. Elle devait être très pressée. »

Ryder prit le téléphone, composa un numéro, puis attendit une trentaine de secondes.

« Nom d'un chien, elle n'est pas là.

— Qui ?

— Ma traductrice, Marjory. Elle a dû aller dîner avec Ted, boire un verre, danser, voir un spectacle, est-ce qu'on sait ? Je n'ai pas la moindre idée de la manière dont ils passent leur soirée ni des endroits où vont les jeunes à présent. Mais Jeff le saura. Il nous faut attendre son retour.

- Où se trouve-t-il, ton fiston ?
- À Cypress Bluff, en train de déverser dans le Pacifique quelques-uns des trésors de M. Donahure.
- Dommage que ce ne soit pas M. Donahure lui-même. »

CHAPITRE 3

Tout comme l'Angleterre, les États-Unis comptent dans leur population bon nombre de gens qui ont choisi de ne pas se conformer au *statu quo*. Ce sont des individualistes qui suivent leur propre chemin, nourrissent leurs propres convictions, ont leurs propres marottes et sont dotés de ce qu'on considère, en général, comme des particularités irrationnelles : ils persévèrent dans ces voies avec un splendide mépris, à peine atténué par un peu de pitié, de chagrin et de résignation, à l'égard des malheureux qui ne leur ressemblent pas et constituent la horde des conformistes sans visage au milieu desquels ils sont bien obligés de vivre. Quelques-uns de ces individualistes, principalement parmi ceux qui observent les formes les plus ésotériques de religions qu'ils ont inventées eux-mêmes, tentent périodiquement d'entraîner les plus crédules des ignorants sur la voie qui mène à la révélation ultime : mais en règle générale, ils considèrent les misérables conformistes comme tristement incapables de rédemption et se résignent à les laisser patauger dans la boue de leur ignorance, tandis qu'eux-mêmes évoluent sur les sentiers sinueux de leur foi et de leur style de vie, oublieux des autoroutes parallèles qui charrient la vaste majorité de l'humanité aveugle. On désigne communément ces gens sous le vocable d'« excentriques ».

Comme nous l'avons dit, les États-Unis en ont leur part et même plus que leur part. Mais la Californie – les habitants de cet État tout comme ceux du reste de l'Union en conviendront – abrite beaucoup plus de ces excentriques qu'elle ne devrait : ils prolifèrent littéralement dans cette région-là. Cependant, les excentriques californiens diffèrent de l'authentique excentrique anglais, qui est presque invariablement un solitaire. Ils ont tendance à se polariser et on pourrait presque toujours les ranger dans la catégorie des illuminés : leurs croyances vont de l'extase à la prophétie cataclysmique, du pontificat inattaquable (parce qu'au-dessus de toute réfutation) de gourous qui se sont institués eux-mêmes comme tels à la résignation courageuse de ceux qui connaissent le jour, l'heure et la minute de la fin du monde ou de ceux qui campent au sommet du plus haut piton de la Sierra dans l'attente du prochain déluge qui viendra certainement lécher leurs chevilles (mais pas davantage) avant la fin du jour. Dans tout autre État, moins libre, moins ouvert et moins

tolérant que la Californie, ils seraient relégués dans les institutions réservées aux déséquilibrés : mais sans précisément les chérir, l'État-jardin de la côte ouest les considère avec un amusement affectueux, bien que parfois un peu exaspéré.

En fait, il faut bien le dire, il ne s'agit pas de véritables « excentriques ». En Angleterre ou sur la côte est des États-Unis, on peut être pauvre, éviter tout contact avec des déviants du genre dont nous venons de parler, et pourtant se voir considéré comme un exemple de ce que le reste de l'humanité est heureuse de ne pas être. Dans la folie communautaire des dingues californiens, de telles réussites solitaires sont presque impossibles, bien qu'il y en ait eu deux ou trois exemples notables, en particulier l'homme qui s'était proclamé lui-même empereur de San Francisco et défenseur du Mexique. L'empereur Norton ^{1er} était devenu un personnage si célèbre et si apprécié que l'enterrement de son chien attira un rassemblement inouï de San Franciscains, pourtant solides et pratiques comme on l'était au ^{xix}^e siècle ; à tel point que tout le trafic de la ville, mis à part les *saloons* et les bordels, fut interrompu durant la cérémonie funèbre. Mais, nous le répétons, il est rare qu'un excentrique sans le sou parvienne à de tels sommets.

Pour espérer devenir un excentrique renommé, en Californie, il faut être millionnaire : cela vous assure un statut d'airain. Von Streicher a été un des rares hommes à jouir de cette faveur. Contrairement aux machines à calculer anémiques et desséchées que sont les milliardaires actuels du pétrole, des grandes usines ou des grands circuits commerciaux, Von Streicher était un des géants de l'ère des paquebots, des chemins de fer et de l'acier. Tant sa vaste fortune que sa réputation d'excentricité avaient été assurées et consolidées par le ^{xx}^e siècle naissant et, dans les deux domaines, sa situation était inattaquable. Mais toute situation exige son symbole, et le symbole d'un milliardaire ne doit pas être impalpable, il faut qu'on le voie, et plus il est gros, mieux cela vaut. Tous les excentriques qui se respectent et qui sont pourvus des qualifications monétaires adéquates recourent au même symbole : une maison qui reflète convenablement l'unicité de son propriétaire. Kubilay Khan avait en son temps construit « Xanadu », que nous appelons aujourd'hui Pékin : ce qui était bon pour lui – homme sans doute plus riche que tous nos milliardaires actuels – l'est aussi pour eux.

Von Streicher avait choisi l'emplacement de sa demeure en fonction de deux puissantes phobies : celle des raz-de-marée et celle de l'altitude. La peur des raz-de-marée remontait à sa prime jeunesse : il avait lu alors que l'île de Théra, au nord de la Crète, avait été détruite par une éruption volcanique, laquelle avait coïncidé avec un raz-de-marée d'environ cinquante mètres de hauteur qui avait anéanti

la plus grande partie des civilisations minoenne, grecque et turque ; et à partir de ce moment-là, il avait vécu dans la conviction qu'il périrait lui-même englouti de la même manière. Quant à son horreur de l'altitude, elle n'était fondée sur aucune raison, mais un excentrique de bonne qualité n'a nul besoin d'aucune motivation pour ses fantasmes. Il avait emmené avec lui son effrayant dilemme au cours du seul et unique voyage qu'il eût fait dans son pays natal, l'Allemagne, où il avait passé deux mois à examiner de près quantité de chefs-d'œuvre architecturaux, presque exclusivement édifiés par Louis II de Bavière, le roi fou, et, à son retour, il s'était arrêté à ce qu'il considérait comme le moindre des deux maux : l'altitude.

Toutefois, il n'était pas monté trop haut. Il avait choisi un plateau situé à environ cinq cents mètres d'altitude, dans une chaîne de montagnes à quelque quatre-vingts kilomètres de l'océan et c'est là qu'il avait procédé à l'édification de son « Xanadu », plus tard baptisé « Adlerheim », le nid d'aigle. Le poète Coleridge nous apprend que le « pied-à-terre » de Kubilay Khan était un majestueux pavillon de plaisance. Adlerheim n'en était pas un. C'était une horreur néogothique, une monstruosité baroque dont la vulgarité irrémédiable était presque terrifiante. Massif, construit en marbre venu d'Italie du Nord, c'était un incroyable salmigondis de tourelles, de coupoles en oignon, de créneaux et de mâchicoulis. Il n'y manquait qu'une douve et un pont-levis, mais von Streicher avait été plus que satisfait du château tel qu'il était. Pour ceux qui vivaient en des temps plus modernes et plus éclairés, la seule chose qui rachetât cet amoncellement de monstruosité, c'était la vue qu'on avait des créneaux regardant vers l'ouest : on balayait du regard toute la vaste vallée, jusqu'à la chaîne côtière lointaine, qui avait représenté pour von Streicher le premier garde-fou contre l'inévitable raz-de-marée. Cette vue était vraiment splendide.

Fort heureusement pour eux, les sept prisonniers parqués à l'arrière du second des deux camions en train de virevolter dans les épingles à cheveux de la route conduisant au château n'étaient pas en mesure de voir ce qui les attendait. Ils en étaient doublement incapables car, outre le fait que le camion était entièrement clos, ils portaient tous des bandeaux sur les yeux et des menottes.

Le camion stoppa, les portes arrière furent ouvertes ; on retira aux prisonniers leurs bandeaux mais on leur laissa leurs menottes, en les aidant à sauter dans une cour fermée de quatre côtés et revêtue d'authentiques pavés. Deux hommes étaient en train de fermer le double portail, en chêne massif renforcé de fer, qui clôturait l'arche sous laquelle le camion avait passé pour pénétrer dans la cour. Ces gardiens avaient deux particularités : d'une part ils étaient armés de mitraillettes Ingram, arme favorite du Service spécial d'aviation d'élite

de Grande-Bretagne (en dépit de son nom, ce service était bel et bien un régiment de l'armée, et il disposait de deux privilèges rares : il avait accès à un arsenal privé détenant presque certainement le stock d'armes le plus complet du monde ; et chaque membre de cette unité avait le droit d'y choisir l'arme qu'il voulait). La popularité de la mitraillette Ingram témoignait de son efficacité.

La seconde particularité des deux gardiens était que, du capuchon de leur burnous au bas de leur gandoura qui effleurait leurs sandales, ils étaient habillés en Arabes : ce n'était pas le type de costume blanc qu'on voit habituellement en Californie, mais cette tenue convenait parfaitement bien, tant à la température élevée qu'à la nécessité de dissimuler les mitraillettes dans les vastes replis du burnous. Quatre autres hommes, dont deux étaient penchés sur les plates-bandes fleuries qui garnissaient les quatre côtés de la cour et dont les deux autres portaient des fusils en bandoulière, étaient habillés de la même manière. Les six individus avaient le teint basané des habitants des déserts de l'Orient : mais la structure osseuse de leur visage ne correspondait pas tout à fait à cet aspect.

L'homme qui était visiblement le chef des ravisseurs et avait pris place dans le premier camion s'approcha des prisonniers et, pour la première fois, leur laissa voir son visage ; il avait retiré le masque fait d'un bas de femme, qu'il portait à San Ruffino. Il était grand, large d'épaules, et, contrairement à celui de von Streicher, un pot à tabac qui portait habituellement une culotte de peau et un chapeau tyrolien à plume de faisan, son physique était parfaitement adapté à ce « nid d'aigle ». Son visage était maigre et basané comme celui de ses hommes, mais il avait le nez aquilin et un œil bleu clair au regard perçant. Nous disons bien : un œil, car l'autre, le droit, était caché par un bandeau noir.

« Mon nom est Morro, dit-il. Je suis le chef de cette communauté. Ces hommes-là sont mes disciples, vous pourriez presque dire mes acolytes. Ce sont tous de fidèles serviteurs d'Allah.

— C'est la façon dont *vous* les qualifiez. Moi, je les définirais plutôt comme des forçats qui ont rompu leurs chaînes. »

L'homme grand et maigre, vêtu d'un costume d'alpaga noir, qui avait prononcé ces mots avait le dos voûté et des lunettes à double foyer : on aurait dit le prototype du professeur d'université perpétuellement distrait, ce qui n'était qu'à demi vrai. Le professeur Burnett, de San Diego, n'était nullement distrait : dans son milieu professionnel, il était justement réputé pour l'extraordinaire acuité de son intelligence... et pour la vivacité de son caractère.

Morro sourit.

« Le mot chaîne peut être pris au sens propre ou au sens figuré, professeur. D'une manière ou d'une autre, nous sommes tous esclaves

de quelque chose. »

Il fit un signe aux deux hommes armés de fusils.

« Ôtez-leur leurs menottes. Mesdames et messieurs, je dois m'excuser d'avoir interrompu brutalement le cours de vos paisibles journées. J'espère qu'aucun d'entre vous n'a éprouvé le moindre inconfort pendant le voyage. »

Il parlait avec la fluidité et la précision d'un homme cultivé dont l'anglais n'est pas la langue maternelle.

« Je ne voudrais pas vous paraître alarmant ou menaçant (il n'existe pas de moyen plus efficace pour paraître alarmant ou menaçant que de dire qu'on n'a pas l'intention de l'être), mais avant de vous faire pénétrer dans cette demeure, je voudrais que vous jetiez un coup d'œil aux murs de cette cour. »

Ils jetèrent un coup d'œil. Les murs avaient six ou sept mètres de haut et étaient couronnés d'une triple garniture de fil de fer barbelé. Ces fils étaient tenus par des poteaux d'acier en forme de L scellés dans le marbre, mais ils n'y étaient pas fixés : ils passaient par des ouvertures isolées pratiquées dans ces poteaux.

« Ces murs et ces portes sont les seules issues ; je vous déconseille d'en user. Surtout pas les murs : les fils de fer barbelés qui les surmontent sont électrifiés.

— Il y a soixante ans qu'ils le sont, dit aigrement Burnett.

— Vous connaissez l'endroit ? demanda Morro sans paraître surpris. Vous y êtes déjà venu ?

— Des milliers de gens y sont venus. C'est le château de von Streicher. Il fut ouvert au public durant une vingtaine d'années quand il appartenait à l'État.

— Il l'est toujours, croyez-moi ou ne me croyez pas. Mardi et vendredi. Qui suis-je, pour me permettre de priver les Californiens d'une partie de leur héritage culturel ? Von Streicher avait fait passer un courant de 50 volts dans ces fils de fer, pour décourager les cambrioleurs ; mais cette tension ne peut tuer qu'un homme dont le cœur est en mauvais état, et un homme dont le cœur est en mauvais état n'essaie pas d'escalader ces murs-là. J'ai donc fait élever la tension à deux mille volts. Suivez-moi, s'il vous plaît. »

Il conduisit les prisonniers à travers la cour jusqu'à une arche située exactement vis-à-vis de celle qui servait d'entrée. Celle-ci ouvrait sur une grande salle d'environ vingt mètres sur vingt, dont les trois autres parois étaient garnies de cheminées de pierre, mais non de granit ; chacune d'elles était assez grande pour qu'un homme pût s'y tenir debout. Les trois feux de bois qui y crépitaient n'étaient pas décoratifs, car, même en juin, les épaisses parois de granit isolaient complètement la pièce de la chaleur extérieure. La salle n'avait pas de fenêtres ; elle était éclairée par quatre candélabres massifs venus tout

droit de Prague. La surface du sol était occupée pour moitié par une série de tables et de bancs ; le reste était vide, à l'exception d'une tribune en chêne sculptée à la main et, juste à côté, d'une pile de nattes ou de tapis.

« La salle à manger de von Streicher, dit Morro. Je doute qu'il eût approuvé les changements que nous y avons apportés, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil aux tables et aux bancs usés.

— Et les chaises Louis XIV, les tables Empire, elles ont toutes disparu ? demanda Burnett. Elles ont sans doute fait d'excellents feux de cheminée.

— Ne confondez pas les non-chrétiens avec les Barbares, professeur. Le mobilier original est intact. Adlerheim dispose de vastes caves. Mis à part son magnifique isolement, je dois dire que ce château n'est pas tel que nous l'aurions souhaité pour nos fins religieuses. La partie de cette salle qui sert de réfectoire est profane ; l'autre partie est consacrée. Nous avons dû nous contenter de ce que nous avons. Nous espérons pouvoir, un jour, construire une mosquée à côté de ce bâtiment ; pour l'instant, nous utilisons cet espace-ci. La tribune sert à la lecture du Coran et les tapis, bien sûr, à la prière. Pour appeler les fidèles, nous avons été obligés de recourir à un compromis assez peu satisfaisant : les coupoles en oignon qui surmontent les tours du château, symboles architecturaux grotesque de l'église grecque orthodoxe, constituent un véritable anathème pour des musulmans, mais nous avons néanmoins consacré l'une d'entre elles, qui nous sert de minaret et d'où le muezzin appelle mes acolytes à la prière. »

Le Dr Schmidt, physicien éminent comme Burnett et aussi connu que ce dernier pour son manque de patience à l'égard de ce qu'il considérait comme stupide, dévisagea Morro de dessous ses sourcils blancs en broussaille, magnifiquement assortis à son incroyable crinière. Son visage haut en couleur exprimait une incrédulité presque comique.

« C'est ce que vous racontez à vos visiteurs du mardi et du vendredi ?

— Bien sûr.

— Mon Dieu !

— Allah, s'il vous plaît.

— Et je suppose que vous servez vous-même de guide aux touristes et que vous tirez une jouissance énorme du fait de débiter ce paquet de sornettes à mes crédules concitoyens ?

— Un jour, Allah vous fera voir sa lumière, répliqua Morro d'un ton à peine condescendant. Et cette corvée – que dis-je ? Ce devoir sacré – est confié à mon adjoint Abraham.

— Abraham ? Intervint Burnett avec un sourire sarcastique. C'est

un nom vraiment bien adapté à un disciple d'Allah !

— Vous n'êtes pas allé récemment en Palestine, professeur ?

— En Israël.

— En Palestine. Beaucoup d'Arabes y observent la religion juive. Pourquoi faire une exception pour un juif qui professe la foi musulmane ? Venez, je vais vous le présenter. J'ose penser que vous allez trouver l'ambiance plus sympathique qu'ici. »

La grande pièce dans laquelle il les introduisit n'était pas seulement plus sympathique : elle était d'un sybaritisme éhonté. Von Streicher avait laissé ses architectes et décorateurs d'intérieur s'occuper de l'ameublement et de l'ornementation des pièces d'Adlerheim et, pour une fois, ils n'avaient pas trop mal réussi. C'était une sorte de vaste bureau, visiblement calqué sur la bibliothèque d'un lord anglais : trois des parois étaient complètement garnies de rangées de livres, tous reliés du cuir le plus fin ; le sol était recouvert d'une épaisse moquette rousse et les tentures, rousses également, étaient faites de soie damassée. Les fauteuils revêtus de cuir et extrêmement confortables, les guéridons de chêne, le grand bureau à dessus de cuir et la chaise rembourrée pivotante placée derrière lui complétaient un ameublement aussi luxueux que plaisant. Seuls les trois hommes déjà présents dans la pièce y jetaient une note légèrement incongrue : tous trois étaient, une fois encore, habillés de gandouras arabes. Deux d'entre eux étaient petits et leurs visages étaient absolument quelconques, mais le troisième était aussi digne d'attention que ses compagnons étaient négligeables. On aurait dit qu'il s'était préparé à devenir joueur de basket puis avait changé d'avis et était devenu champion de football. Il était démesurément grand et sa largeur d'épaules évoquait celle d'un cheval de trait ; il devait peser dans les cent trente kilos. Morro fit les présentations.

« Abraham, voici nos hôtes de San Ruffino. Mesdames et messieurs, je vous présente M. Abraham Dubois, mon adjoint.

— Très heureux de faire votre connaissance, dit le géant en s'inclinant. Bienvenue à Adlerheim. Nous espérons que votre séjour ici sera agréable. »

Le son de sa voix et le ton qu'il avait adopté étaient l'un et l'autre surprenants. Tout comme Morro, il parlait l'anglais tout à fait couramment, à la façon d'un homme cultivé ; mais en regardant son visage froid et impassible, on aurait pu craindre que ses paroles n'eussent une résonance sinistre ou menaçante. Or elles étaient non seulement courtoises, mais authentiquement amicales. Quant à sa nationalité, son accent ne la trahissait pas, mais les traits de son visage l'indiquaient assez : il n'était ni arabe, ni juif, ni levantin, ni français en dépit de son nom. Il était incontestablement américain : pas l'Américain moyen traditionnel sorti de quelque obscure université où

il aurait été un héros sportif, non ; mais un authentique aristocrate dont l'ascendance se perd dans la nuit des temps : c'est-à-dire un Peau-Rouge pur-sang, un véritable Indien d'Amérique.

« Oui, un séjour agréable, enchaîna Morro, et, nous l'espérons, assez bref. »

Il fit un signe à Dubois qui, à son tour, eut un geste à l'adresse de ses deux chétifs compagnons ; ceux-ci se retirèrent. Morro passa derrière le bureau.

« Asseyez-vous, s'il vous plaît. Ce ne sera pas long ; après quoi nous vous montrerons vos appartements ; mais auparavant, il faudra encore que je vous présente à d'autres de mes hôtes. »

Il donna quelques tours à la chaise pivotante pour la hausser, s'y assit et sortit d'un tiroir une liasse de papiers, puis enleva le capuchon d'un stylo tout en jetant un coup d'œil aux deux petits hommes en robe blanche qui venaient de rentrer dans la pièce, chacun d'eux porteur d'un plateau d'argent avec des verres.

« Comme vous pouvez le voir, nous sommes des gens civilisés. Des rafraîchissements ? »

Ce fut au Pr Burnett que le plateau fut présenté en premier lieu. Il le regarda d'un air maussade, puis lança un coup d'œil à Morro, sans faire le moindre mouvement. Morro sourit, se leva de son siège et se dirigea vers le physicien.

« Si nous avions eu l'intention de nous débarrasser de vous – et pouvez-vous imaginer la moindre raison pour laquelle nous souhaiterions le faire ? –, nous serions-nous donné la peine de vous amener jusqu'ici ? Nous laissons la ciguë à Socrate et le cyanure aux assassins professionnels. Nous préférons offrir des rafraîchissements purs. Lequel, mon cher professeur, aimeriez-vous que je goûte pour vous ? »

Burnett, dont la soif était légendaire, n'hésita que brièvement avant d'indiquer du doigt un verre, que Morro souleva avant de boire environ un quart du liquide ambré et de sourire avec satisfaction.

« Glenfiddich. Excellent whisky écossais à base de malt pur. Je vous le recommande. »

Le professeur n'hésita pas. Le malt était du malt, quelles que fussent les normes morales de son hôte. Il but à son tour, fit claquer ses lèvres, et ricana de façon fort ingrate :

« Les musulmans ne boivent pas d'alcool.

— Certains musulmans dissidents en boivent, répliqua Morro sans s'offenser. Or nous sommes une secte dissidente. Quant à ceux qui se prétendent musulmans orthodoxes, ils n'observent cette règle qu'avec certaines infractions. Demandez au gérant de n'importe quel hôtel cinq étoiles de Londres, ville qui, comme centre de pèlerinage des Arabes appartenant aux échelons supérieurs de la société, tend à

remplacer La Mecque. Il fut un temps où les rois du pétrole envoyaient leurs domestiques chercher tous les jours de grandes caisses de boissons opportunément maquillées, jusqu'au jour où la direction de l'hôtel leur a fait discrètement remarquer que ce dérangement était bien inutile et qu'ils pouvaient commander au bar tout ce qu'ils désiraient ; la seule précaution nécessaire consistait à en faire porter le prix sur leur facture sous forme de frais de blanchisserie, de téléphone ou de poste. Et je crois savoir que certains gouvernements du golfe Persique acceptent sans aucune émotion des factures de timbres-poste d'un millier de livres sterling.

« Des musulmans dissidents ! répéta Burnett, qui n'avait pas fini de ricaner. À quoi bon cette façade ?

— Ce n'est pas une façade, professeur, répliqua patiemment Morro, qui souriait toujours et refusait de se formaliser. Vous seriez surpris d'apprendre le nombre de musulmans qui résident dans votre État. Vous seriez également surpris de savoir combien d'entre eux occupent des positions éminentes. Et vous seriez encore plus surpris de voir combien d'entre eux viennent ici pour faire leurs dévotions et se recueillir. Adlerheim est en train de devenir très rapidement un centre de pèlerinage islamique bien connu des musulmans d'Occident. Surtout, vous seriez très étonné d'apprendre combien de citoyens influents, combien d'hommes qui ne peuvent se permettre de voir leur bonne réputation compromise, se porteraient garants de notre honorabilité, de notre dévouement et de l'honnêteté de nos intentions.

— Si ces personnes-là connaissaient vos intentions réelles, intervint le Dr Schmidt, je ne serais pas surpris de ce que vous venez de dire : je refuserais tout simplement de le croire. »

Morro tourna vers le haut les paumes de ses mains et jeta un coup d'œil à Dubois, qui haussa les épaules et dit :

« Les autorités locales nous respectent, elles ont confiance en nous et, je dois même le dire, elles nous admirent. Pourquoi pas ? Est-ce parce que les Californiens ne se contentent pas de tolérer les excentriques mais les aiment et les considèrent comme une espèce protégée ? Certainement pas. Nous sommes inscrits sur les registres de l'État comme une organisation charitable et, contrairement à la majorité des associations de ce genre, non seulement nous ne demandons pas d'argent mais nous en distribuons. Au cours des huit mois qui se sont écoulés depuis notre établissement, nous avons donné plus de deux millions de dollars pour les pauvres, les infirmes, les arriérés mentaux, bref, pour tous ceux qui méritent d'être entretenus, sans considération de race ou de religion.

— Vous avez sans doute aussi créé un fonds de pension pour les policiers ? demanda Burnett dont l'agressivité ne désarmait pas.

— Exactement, nous l'avons fait également. Mais attention ! Pas

question de corruption, poursuivit Dubois d'un ton si ouvert et si persuasif qu'on avait peine à ne pas le croire. Il s'agit seulement d'un simple échange de bons procédés, d'un geste que nous avons fait pour exprimer notre gratitude, en raison de la sécurité et de la protection qu'ils nous assurent. M. Curragh, le chef de la police du comté, homme universellement respecté pour son intégrité, dispose du soutien total et chaleureux du gouverneur de l'État dans son action destinée à nous permettre de mener à bien nos bonnes œuvres, nos projets pacifiques et nos objectifs altruistes. Il y a même une équipe de policiers placée en permanence à l'entrée de notre route privée, là, en bas dans la vallée, pour éviter que nous ne subissions des désagréments ou que nous ne soyons importunés. »

Dubois secoua d'un air grave sa tête noble et massive.

« Vous ne pouvez imaginer, mesdames et messieurs, le nombre de gens mal intentionnés qui prennent ici-bas un plaisir sadique à tourmenter ceux qui font le bien.

— Doux Jésus ! s'écria Burnett, rendu presque aphone par l'indignation. De toutes les hypocrisies dont j'ai été témoin dans ma vie... Mais je vous crois, Morro, figurez-vous que je vous crois ! Je veux dire que je peux croire aisément que vous n'avez ni suborné ni subverti, mais dupé et convaincu d'honnêtes citoyens, un honnête chef de la police et d'honnêtes policiers en leur faisant croire que vous êtes ce que vous prétendez être. Et je ne vois du reste aucune raison pour qu'ils ne vous aient pas cru : après tout, ils ont deux millions d'excellentes raisons, sonnantes et trébuchantes, pour vous croire. On ne jette pas une fortune comme celle-là par les fenêtres pour s'amuser, n'est-ce pas ?

— Je suis heureux de voir que vous vous rangez à notre point de vue, dit Morro en souriant.

— On ne jette pas une fortune comme celle-là par les fenêtres à moins qu'elle ne serve de gage à des enjeux extrêmement élevés. Spéculer pour accumuler, n'est-ce pas, Morro ? » répliqua Burnett en secouant la tête d'un air incrédule, puis en se réconfortant au moyen du contenu du verre qu'il tenait en main et qu'il avait paru oublier pendant un instant. « Évidemment, hors du contexte, il serait difficile de ne pas vous croire ; mais dans le contexte, c'est impossible de vous croire.

— Dans le contexte ?

— Vol de matériaux propres à fabriquer des armes atomiques et enlèvement de personnes en masse : il est plutôt malaisé de mettre cela en accord avec vos buts prétendument humanitaires. Bien que je sois persuadé que vous êtes capable de mettre n'importe quoi en accord avec n'importe quoi. Tout ce qu'il vous faut, c'est un esprit suffisamment dérangé. »

Morro retourna s'asseoir derrière le grand bureau et plaça son menton sur ses poings. Pour quelque raison connue de lui seul, il n'avait pas jugé opportun d'enlever les gants de cuir noir qu'il avait portés dès sa première apparition.

« Nous n'avons pas l'esprit dérangé, dit-il. Nous ne sommes pas des zélotes. Nous ne sommes pas des fanatiques. Nous n'avons qu'un seul objectif en tête : l'amélioration de la destinée humaine.

— Laquelle ? La vôtre ? »

Morro poussa un long soupir.

« Je perds mon temps. Peut-être vous imaginez-vous que vous êtes ici en qualité d'otages ? Peut-être croyez-vous que nous allons demander une rançon ? Il n'en est rien. Peut-être pensez-vous que nous allons vous obliger, le Dr Schmidt et vous, à fabriquer pour nous quelque arme atomique grossière ? C'est ridicule. Personne ne peut obliger des hommes de votre stature et de votre intégrité à faire ce qu'ils ne veulent pas faire. Peut-être supposez-vous, peut-être le monde va-t-il supposer que nous vous forcerons à travailler pour nous en menaçant de torturer les autres otages, en particulier les dames ? C'est absurde. Je vous rappellerai une fois de plus que nous ne sommes pas des barbares. Professeur Burnett, si je plaçais un revolver de calibre six entre vos deux yeux et que je vous disais de ne pas bouger, bougeriez-vous ?

— Je suppose que non.

— Bougeriez-vous ou ne bougeriez-vous pas ?

— Certainement pas.

— Vous voyez bien : l'arme n'a pas besoin d'être chargée. Est-ce que vous comprenez où je veux en venir ? »

Burnett garda le silence.

« Je ne vous donnerai pas ma parole qu'il ne sera fait aucun mal à aucun d'entre vous, car il est clair que ma parole n'aura aucun poids pour aucun de vous. Alors tout ce que nous devons faire, c'est d'attendre et de voir ce qui arrivera, n'est-ce pas ? »

Morro défroissa soigneusement la feuille de papier qu'il avait posée devant lui.

« Je connais le Pr Burnett et le Dr Schmidt. Je reconnais M^{me} Ryder. »

Il dévisagea une jeune fille aux cheveux auburn, qui portait des lunettes et paraissait épouvantée.

« Vous êtes certainement M^{lle} Julie Johnson, sténographe. Mais, ajouta-t-il en regardant les trois autres hommes, lequel d'entre vous est M. Haverford, directeur-adjoint ?

— C'est moi », dit un jeune homme corpulent aux cheveux blond roux et à l'expression colérique, qui ajouta après avoir réfléchi : « Le diable vous emporte !

— Allons donc ! Et M. Carlton, chef adjoint du service de sécurité ?

— C'est moi », répondit un monsieur d'environ trente-cinq ans aux cheveux noirs, aux lèvres crispées, qui, en cet instant, présentait une expression particulièrement dégoûtée.

« Vous n'avez aucun reproche à vous faire, dit Morro d'un ton presque aimable. Il n'existe aucun système de sécurité qui ne puisse être déjoué. »

Il dévisagea le septième otage, un jeune type aux cheveux et au teint pâles, dont les sursauts de la pomme d'Adam et les tics nerveux de l'œil gauche concouraient à lancer des signaux de détresse.

« Vous êtes M. Rollins, de la salle de commande ? »

Rollins ne répondit ni oui ni non. Morro plia sa feuille de papier.

« J'aimerais suggérer, dit-il, que chacun d'entre vous, lorsqu'il aura gagné sa chambre, prenne la peine d'écrire une lettre ; vous trouverez tout ce qu'il faut pour cela dans vos appartements. Écrivez à la personne qui vous est la plus proche et la plus chère, pour lui faire savoir que vous êtes vivants et en bonne santé et que, mise à part l'entrave temporaire qui a été apportée à votre liberté, vous n'avez à vous plaindre d'aucun mauvais traitement et que vous n'avez pas été et ne serez menacé d'aucune façon. Bien entendu, dans ces lettres, vous ne ferez aucune mention d'Adlerheim, de musulmans ou de quoi que ce soit qui puisse fournir une indication sur vos coordonnées. Et ne fermez pas vos enveloppes : nous nous en chargerons.

— La censure, hein ? grogna Burnett, sur lequel un second scotch n'avait eu aucun effet lénifiant.

— Ne jouez pas les naïfs, professeur.

— Et si nous refusons d'écrire ? Si moi, en tout cas, je refuse d'écrire ?

— Si vous préférez ne pas rassurer votre famille, vous êtes entièrement libre de le faire. C'est vous qui décidez, pas nous. Je crois, ajouta-t-il en se tournant vers Dubois, que c'est le moment de faire entrer les Drs Healey et Bramwell.

— Deux des spécialistes de physique nucléaire qui ont disparu ! s'écria le Dr Schmidt.

— Je vous ai promis de vous faire faire la connaissance de quelques-uns de mes hôtes, riposta Morro en souriant.

— Où se trouve le Pr Aachen ?

— Le Pr Aachen ? répéta Morro en jetant un coup d'œil à Dubois, qui serra les lèvres et secoua la tête. Nous ne connaissons personne de ce nom.

— Le Pr Aachen était le plus prestigieux des trois physiciens qui ont disparu il y a quelques semaines », dit Schmidt, qui se montrait souvent méticuleux, voire pédant, dans ses propos.

« Eh bien ! Il n'a pas disparu... dans notre direction. Je n'ai jamais

entendu parler de lui. Je ne crois pas que nous puissions être tenus pour responsables de tout homme de science qui choisit de disparaître. Ou de passer à l'ennemi.

— Passer à l'ennemi ? Jamais. C'est impossible.

— Je crains que votre réaction ne soit exactement celle de certains collègues américains ou britanniques, des savants qui ont trouvé irrésistible l'attrait des logements que l'État soviétique met à la disposition de ses serviteurs. Ah ! Voici deux de vos collègues qui n'ont *pas* passé à l'ennemi, messieurs. »

Mis à part le fait que la taille de l'un était de quinze centimètres inférieure à celle de l'autre, Healey et Bramwell se ressemblaient curieusement. Tous les deux bruns, dotés de visages fins et intelligents, portant des lunettes à monture de corne et des vêtements de coupe très stricte, ils n'auraient pas paru déplacés dans une salle de conseil d'administration à Wall Street. Morro n'eut pas besoin de les présenter aux autres : les physiciens éminents spécialisés dans la science nucléaire forment une communauté fort étroite. Et, ce qui est encore plus caractéristique, c'est qu'il ne vint à l'esprit ni de Burnett, ni de Schmidt de présenter à leurs collègues leurs cinq compagnons d'infortune.

Après qu'ils eurent échangé les poignées de mains traditionnelles et formulé des regrets moins traditionnels sur le fait que leur rencontre eût lieu dans des circonstances si déplorables, Healey déclara :

« Nous vous attendions. Eh bien, mes chers collègues ? »

Ce disant, il lança à Morro un coup d'œil qui était dépourvu de toute cordialité.

« Nous ne saurions en dire autant en ce qui vous concerne, répliqua Burnett, n'englobant manifestement dans ce « nous » que Schmidt et lui-même. Mais puisque vous vous trouvez ici, nous espérons que Willi Aachen y était avec vous.

— Je l'aurais espéré moi aussi. Mais pas trace de Willi.

— Morro cultive l'étrange illusion qu'il a passé à l'ennemi. Il dit qu'il n'a jamais entendu parler de lui et l'a encore moins rencontré.

— Étrange illusion, en effet, enchaîna Schmidt, qui ajouta comme à contrecœur : Vous avez l'air tout à fait bien, je dois dire.

— Il n'y a aucune raison pour qu'il en soit autrement, répliqua Bramwell. Ce sont des vacances forcées que nous ne souhaitons pas, mais ces sept semaines ont été les plus paisibles que j'aie passées depuis des années. Ou même de toute ma vie, je crois. Beaucoup de marche, une bonne chère, de longues nuits de sommeil calme, boisson à volonté et, ce qui est le plus important de tout, pas de téléphone. Une bibliothèque magnifique, comme vous pouvez le voir, et, pour les faibles d'esprit, la télévision en couleurs dans toutes les suites.

— Dans toutes les suites... ?

— Vous verrez. Ces milliardaires de jadis ne se refusaient rien. Avez-vous la moindre idée pourquoi vous êtes ici ?

— Pas la moindre, dit Schmidt. Nous espérions que vous pourriez nous le dire.

— Depuis sept semaines, nous n'avons pas découvert un seul indice à ce propos.

— Il n'a pas essayé de vous faire travailler pour lui ?

— Par exemple de nous faire construire un engin atomique ? À franchement parler, c'est ce à quoi nous nous attendions. Mais il n'y a pas eu l'ombre d'une allusion à quoi que ce soit de ce genre. C'est presque décevant, n'est-ce pas ? » Ajouta Healey avec un sourire sans humour.

Burnett lança à Morro un coup d'œil perçant.

« Le revolver au magasin vide, n'est-ce pas ? »

Morro lui répondit par un sourire poli.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Bramwell.

— La guerre des nerfs. Contre qui sera dirigée la menace en dernier recours, on l'ignore. Pourquoi kidnapper un spécialiste de la physique nucléaire si ce n'est pour lui faire fabriquer sous contrainte des bombes atomiques ? Voilà ce que va penser le monde entier.

— Oui, voilà ce que le monde va penser. Car le monde ignore que l'on n'a pas besoin d'un physicien pour fabriquer des bombes atomiques. Mais ceux qui doivent s'en faire vraiment, ce sont ceux qui savent que pour fabriquer une bombe à l'hydrogène, il faut un spécialiste. C'est ce que nous nous sommes dits depuis le premier soir où nous nous sommes trouvés ici.

— Messieurs, intervint Morro avec, comme toujours, une exquise courtoisie, pourriez-vous interrompre un instant votre conversation ? Vous aurez plus tard tout le temps de discuter du passé, du présent et de l'avenir. Un dîner un peu tardif vous sera servi ici dans une heure. D'ici là, je suis certain que nos nouveaux hôtes seront enchantés de prendre possession de leurs appartements et de procéder à quelques exercices... facultatifs, dirais-je... de correspondance. »

Susan Ryder était âgée de quarante-cinq ans, mais elle en paraissait dix de moins ; elle avait des cheveux blond foncé, des yeux comme des bleuets, et un sourire qui pouvait être soit ensorcelant, soit d'une froideur déconcertante selon les circonstances et la compagnie dans laquelle elle se trouvait. Intelligente et dotée d'un grand sens de l'humour, elle ne se sentait pourtant pas particulièrement d'humeur à plaisanter en cet instant précis. Il faut dire qu'il n'y avait pas de quoi. Elle était assise sur son lit, dans l'appartement qui lui avait été alloué ; Julie Johnson, la sténographe, était debout au milieu de la chambre.

« En tout cas, dit Julie, ils savent recevoir leurs hôtes ; ou alors c'est le vieux von Streicher qui avait fait tout le nécessaire. Le salon et la chambre à coucher ont été meublés et décorés par les plus grandes maisons de Beverly Hills. Les robinets de la salle de bains sont plaqués or. Il y a vraiment tout ce qu'il faut.

— Je vais même profiter immédiatement de ce luxe », dit Susan à très haute voix mais en mettant un doigt sur ses lèvres en signe d'avertissement. « Je vais prendre une douche rapide ; ce ne sera pas long. »

Elle passa dans la salle de bains, attendit prudemment quelques secondes, ouvrit tout grand le robinet de la douche, retourna dans le living-room et fit signe à Julie de la suivre dans la salle de bains ; puis elle sourit en observant la mine étonnée de la jeune fille et chuchota :

« Je ne sais pas s'il y a des micros cachés dans ces pièces.

— Bien sûr qu'il y en a.

— Pourquoi en êtes-vous si certaine ?

— Cet horrible type me paraît capable de tout !

— M. Morro ? Moi, je le trouve tout à fait charmant. Mais je suis d'accord avec vous... Eh bien, il paraît que lorsqu'on fait couler une douche, cela brouille complètement le fonctionnement d'un micro caché. C'est John qui m'a dit cela un jour. »

À part le sergent Parker et elle, personne n'appelait jamais Ryder par son prénom, sans doute parce que fort peu de gens le connaissaient : Jeff, qui appelait invariablement sa mère Susan, en était toujours resté au mot « papa » quand il interpellait son père.

« Je donnerais tout au monde pour qu'il soit ici, reprit Susan. Mais figurez-vous que je lui ai déjà adressé une note écrite... Vous vous souvenez, quand je me suis trouvée mal, à San Ruffino et que j'ai dû passer aux toilettes ? J'ai pris la photo de John avec moi, j'ai retiré le carton qui se trouve au dos du cadre et j'ai gribouillé quelque chose derrière la photo. Après quoi je l'ai remise en place dans son cadre et je l'ai laissée sur mon bureau.

— Y a-t-il la moindre chance qu'il ait l'idée de sortir cette photo de son cadre ?

— Oui. J'ai aussi écrit quelques mots en sténo sur une feuille de papier que j'ai déchirée et jetée à la corbeille.

— Mais n'est-il pas très improbable qu'il ait l'idée d'examiner le contenu de votre corbeille à papier ? Et même s'il le fait, qu'il devine qu'un fragment portant quelques signes de sténo signifie quelque chose de précis ?

— Il y a une faible chance pour cela. Peut-être même un peu plus qu'une faible chance. Vous ne pouvez pas connaître mon mari comme je le connais, moi. Les femmes passent pour avoir le droit, traditionnellement, d'être imprévisibles, et une des choses qui

m'ennuient, chez lui, c'est que dans quatre-vingt-dix-neuf pour cent des cas, il peut prédire exactement ce que je vais faire.

— Même s'il découvre ce que vous lui avez laissé... vous ne pouvez pas lui avoir dit grand-chose.

— Très peu de chose. Une description, forcément imprécise puisqu'il s'agissait d'un homme portant un masque fait d'un bas de femme ; une allusion à sa remarque stupide selon laquelle il nous emmenait dans un endroit où nous ne risquerions pas de nous mouiller les pieds ; et son nom.

— C'est drôle qu'il n'ait pas défendu à ses acolytes de l'appeler par son nom. À moins, bien sûr, que ce ne soit pas son nom.

— Ce n'est certainement pas son nom. Il s'agit probablement d'une mauvaise plaisanterie. Dévalisant une centrale nucléaire, il a trouvé rigolo de se donner le nom d'une autre centrale, celle qui se trouve à Morro Bay. Aussi je me demande si tout cela va beaucoup nous aider. »

Julie sourit d'un air sceptique et quitta la pièce. Quand elle eut fermé la porte derrière elle, Susan se retourna pour tenter de repérer l'origine du courant d'air qui lui avait soudain fait passer un frisson dans les épaules ; mais il n'y avait pas la moindre ouverture par où un courant d'air aurait pu venir.

Tout le monde voulait prendre des douches, ce soir-là. Un peu plus loin dans le couloir, le Pr Burnett en avait fait couler une, exactement pour la même raison que Susan ; mais, dans le cas particulier, la personne à laquelle il voulait parler sans risquer que leur conversation fût interceptée, c'était évidemment le Dr Schmidt. Lorsqu'il avait énuméré les agréments d'Adlerheim, le Dr Bramwell avait omis de mentionner ce qui, tant pour Burnett que pour Schmidt, en constituait le point essentiel : chaque suite était pourvue de son propre bar. Chacun des deux physiciens but en silence à la santé de l'autre, Burnett son whisky écossais pur malt, Schmidt son gin avec tonic : contrairement au sergent Parker, il ne manifestait aucune préférence particulière quant à l'origine du gin.

« Pensez-vous de tout cela ce que j'en pense moi-même ? demanda Burnett.

— Oui, dit Schmidt qui n'en avait pas la moindre idée, pas davantage que Burnett, du reste.

— Est-ce que cet homme est fou, est-ce seulement un original ou s'agit-il d'un astucieux démon ?

— C'est en tout cas un astucieux démon, mais rien ne l'empêche d'être les trois choses à la fois.

— Quelles sont, selon vous, nos chances de sortir d'ici ?

— Nulles.

— Quelles sont, selon vous, nos chances de sortir d'ici vivants ?

— Les mêmes. Il ne peut se permettre de nous laisser en vie : nous pourrions l'identifier après coup.

— Vous pensez honnêtement qu'il est prêt à nous tuer de sang-froid ?

— Il devrait l'être, dit Schmidt avec un peu d'hésitation. On ne peut pas savoir à coup sûr. Il a l'air assez civilisé, à sa manière bizarre. Évidemment, ce peut être une feinte ; mais il est tout aussi possible que cet homme se croie réellement investi d'une mission. »

Schmidt, sans doute pour activer sa méditation, vida son verre et alla le remplir.

« Il se pourrait même qu'il soit prêt à nous laisser la vie sauve en échange d'une assurance de n'être pas poursuivi. Sans vouloir dénigrer les autres – il était évident que Schmidt ne faisait pas autre chose –, avec quatre physiciens de notre stature entre les mains, il détient d'assez bonnes cartes pour entreprendre un marchandage avec l'État de Californie ou avec le gouvernement, selon le cas.

— Avec le gouvernement, c'est hors de doute. Il y a plusieurs heures que le Dr Durrer, de l'E.R.D.A., doit avoir appelé le F.B.I. Et même si nous sommes en effet des personnalités importantes, nous ne devons pas sous-estimer le facteur émotif que constitue, vis-à-vis du public, le fait qu'il y ait parmi les otages deux femmes innocentes. Toute la nation exigera qu'on fasse le nécessaire pour obtenir notre libération à tous, même si cela équivaut à suspendre le cours de la justice.

— C'est un espoir, évidemment, fit Schmidt d'un air sombre. Mais nous tâtonnons dans les ténèbres. Si seulement nous savions où Morro veut en venir ! Bien sûr, nous soupçonnons qu'il cherche à se livrer à quelque chantage à la bombe, parce que nous ne voyons pas de quoi d'autre il peut s'agir : mais nous n'avons même pas commencé à deviner de *quelle forme* de chantage il peut être question.

— Peut-être Healey et Bramwell pourront-ils nous renseigner. Après tout, nous n'avons eu aucune occasion de discuter avec eux. Ils sont un peu déboullonnés, c'est sûr, mais ils paraissaient drôlement détendus et pas du tout paniqués. Avant de passer aux conclusions, nous devrions peut-être essayer de discuter avec eux. Il y a des chances pour qu'ils sachent quelque chose que nous ne savons pas.

— Ils sont *trop* détendus, dit Schmidt après avoir réfléchi un instant. J'hésite un peu à le dire, je ne suis pas du tout expert en la matière, mais n'ont-ils pas subi un lavage de cerveau ou quelque autre forme de traitement ?

— Non, répliqua très nettement Burnett. J'y ai pensé pendant que nous avons échangé ces quelques phrases avec eux. Il y a de très fortes chances que non. Je les connais trop bien. »

Burnett et Schmidt trouvèrent les deux autres physiciens dans la

chambre de Healey, où régnait un fond sonore de musique douce. Burnett posa un doigt sur ses lèvres ; Healey sourit et augmenta le volume.

« C'est seulement pour vous tranquilliser que je fais cela, dit-il. Nous n'avons pas séjourné ici pendant sept semaines sans nous assurer que les chambres ne contiennent pas de micros cachés. Mais il y a quelque chose d'autre qui vous préoccupe ?

— Oui. Pour parler carrément, vous êtes deux fois trop insouciant. Comment savez-vous que Morro n'a pas l'intention de nous faire bouffer par les lions quand il aura obtenu ce qu'il veut ?

— Nous n'en avons aucune garantie. Peut-être sommes-nous abrutis par la captivité. Il n'a cessé de nous répéter qu'il ne nous arriverait rien de fâcheux et qu'il n'a aucun doute sur l'heureuse issue des négociations qu'il mènera avec les autorités, lorsqu'il aura mis en œuvre Dieu sait quel projet dément qu'il a en tête.

— En gros, c'est exactement ce que *nous* avons en tête. Il ne semble pas que cela constitue pour nous une garantie très solide.

— Nous ne savons rien de plus. En outre, nous avons eu tout le temps d'y réfléchir. Il ne nous garde ici pour aucune réalisation pratique ; donc nous sommes ici pour lui permettre de parvenir à des fins d'ordre psychologique, et c'est pour la même raison qu'il a volé de l'uranium et du plutonium. C'est ce que vous disiez tout à l'heure : une arme braquée mais non chargée. Mais s'il ne voulait nous avoir ici que pour des raisons psychologiques, le simple fait de notre disparition aurait dû suffire à accomplir ses objectifs et il aurait pu disposer de nous sur-le-champ. Alors pourquoi nous avoir gardés ici sept semaines avant de disposer de nous ? Pour le plaisir de notre compagnie ?

— Ma foi, cela ne fait pas de mal de voir le bon côté des choses. Peut-être le Dr Schmidt et moi allons-nous bientôt nous ranger à votre façon de voir. Tout ce que j'espère, c'est que cela ne nous prendra pas sept semaines. »

Healey désigna le bar du doigt, mais Burnett secoua la tête négativement, ce qui indiquait clairement à quel point il était perturbé.

« Il y a quelque chose d'autre qui me tourmente. Willi Aachen. Où a-t-il disparu ? La raison me dit que si quatre physiciens sont tombés entre les mains de Morro, il doit en aller de même du cinquième. Pourquoi a-t-il été avantagé... ou désavantagé, selon le point de vue auquel on se place ?

— Dieu seul le sait. Une chose est certaine : il n'a pas passé à l'ennemi.

— À moins qu'il ne l'ait fait... involontairement, intervint Schmidt.

— C'est déjà arrivé, on le sait, dit Burnett. Mais on ne fait pas boire un âne qui n'a pas soif.

— Je ne l'ai jamais rencontré, reprit Schmidt. C'est le meilleur, n'est-ce pas ? D'après tout ce que j'ai entendu dire, oui, c'est le meilleur de tous. »

Burnett sourit à Healey et à Bramwell, puis dit à Schmidt :

« Vous savez bien que les physiciens sont d'une race jalouse et qu'ils ont d'eux-mêmes une très haute opinion : chacun d'eux refuse d'occuper la seconde place derrière qui que ce soit... Mais il faut bien admettre qu'Aachen est le meilleur !

— Je suppose que c'est parce que je ne suis naturalisé américain que depuis six mois et qu'il travaille dans un domaine extrêmement réservé : je ne l'ai jamais rencontré. À quoi ressemble-t-il ? Je parle de sa personne, pas de son œuvre : sa renommée est internationale.

— Je l'ai vu pour la dernière fois à un symposium à Washington, il y a dix semaines de cela. Nous y étions du reste tous les trois, Healey, Bramwell et moi. C'est un gars très joyeux et doté d'une nature optimiste. Il est aussi grand que moi, crépu comme un négrillon et baraqué comme un athlète : je dirais qu'il doit peser dans les cent kilos. Et une vraie tête de mule : l'idée que les Russes ou n'importe qui d'autre pourraient le forcer à travailler pour eux est inconcevable. »

Burnett se trompait sur toute la ligne ; pas davantage qu'aucun de ceux qui l'avaient rencontré au cours des années précédentes, il ne connaissait vraiment Willi Aachen, et, en tout cas, il ne l'aurait pas reconnu. Le visage du Pr Aachen était hâve, hagard et sillonné d'une centaine de rides qui ne s'y trouvaient pas trois mois auparavant. Il avait toujours sa crinière crépue, mais elle avait pris la couleur de la neige. Il ne paraissait plus grand, car il était aussi voûté qu'une personne qui souffre de scoliose grave. Ses vêtements pendaient lamentablement sur un corps efflanqué qui ne pesait plus qu'une soixantaine de kilos. Et Aachen était tout prêt à travailler pour n'importe qui, surtout pour Lopez. Si Lopez lui avait demandé de sauter du pont de Golden Gate, il l'aurait fait sans hésiter.

Lopez était l'homme qui avait opéré cette transformation sur la personne apparemment indestructible et incorruptible du Pr Aachen. Lopez – dont personne ne connaissait le prénom et dont le nom était probablement faux – avait été lieutenant dans l'armée argentine, où il était chargé des interrogatoires dans les services de sécurité. Les Iraniens et les Chiliens passent pour les champions mondiaux de la torture : mais cela tient seulement à la discrétion de l'armée argentine, qui n'aime pas s'en vanter mais comporte certains spécialistes de l'art d'extraire des renseignements auprès desquels tous les autres bourreaux de la planète apparaîtraient comme des amateurs et des adolescents maladroits. Une chose en dit long sur les affreuses aptitudes de Lopez : ses impitoyables supérieurs en étaient tellement écœurés qu'ils s'étaient sentis obligés de se débarrasser de lui.

Lopez se tordait quand on lui racontait l'histoire de certains héros de la Seconde Guerre mondiale qui avaient supporté la torture sans desserrer les dents pendant des semaines, voire des mois. Il prétendait – et ce n'était pas de la vantardise, car il avait apporté plus d'une centaine de fois la preuve de son affirmation – qu'il pouvait faire hurler de douleur en cinq minutes le plus dur et le plus fanatique des terroristes et qu'il pouvait, en vingt minutes, lui faire donner le nom de tous les membres de son organisation.

Il lui en avait fallu quarante pour venir à bout d'Aachen et il avait été obligé de répéter le processus à plusieurs reprises au cours des trois semaines suivantes. Mais au cours du mois qui venait de s'écouler, Aachen ne lui avait plus occasionné de problèmes. Et il faut rendre hommage au talent de Lopez : si Aachen était physiquement brisé et s'il avait perdu à tout jamais les derniers vestiges de son orgueil, de sa volonté et de son indépendance, son intelligence et sa mémoire étaient demeurées inaltérées.

Aachen s'accrochait aux barreaux de sa cellule et regardait, de ses yeux éteints et injectés de sang, le laboratoire-atelier situé de l'autre côté du grillage, qui avait été son unique foyer – et son enfer perpétuel – au cours des sept semaines précédentes. Il fixait interminablement, sans ciller, comme s'il avait été hypnotisé, le rayon fixé sur la paroi d'en face. Ce rayon supportait douze cylindres, chacun muni d'un anneau amovible soudé au sommet. Onze d'entre eux mesuraient environ trois mètres cinquante de hauteur, leur diamètre n'excédant pas celui d'un canon de marine de calibre de dix à douze centimètres, avec lequel ils avaient du reste une forte ressemblance. Le douzième cylindre présentait le même diamètre mais il était de moitié moins haut que les autres.

Creusé dans le roc, le laboratoire était situé à douze mètres de profondeur, exactement sous la grande salle à manger d'Adlerheim.

CHAPITRE 4

Ryder, le Dr Jablonsky, le sergent Parker et Jeff attendaient, avec des degrés d'impatience divers, que Marjory eût fini de transcrire en clair la sténographie de Susan ; cela lui prit moins de deux minutes et elle tendit son bloc-notes à Ryder.

« Merci, Marjory. Voici ce qu'elle dit : "Le chef s'appelle Morro." Bizarre.

— Qu'est-ce que cela a de bizarre ? dit Jablonsky. Il existe quantité de noms inhabituels dans ce pays.

— Ce n'est pas le nom qui est bizarre. C'est le fait qu'il ait permis à une personne, ou à plusieurs, de l'appeler par son nom.

— Un pseudonyme, dit Jeff.

— Sûrement. Bon, je continue : "Un mètre quatre-vingts, large d'épaules, maigre, voix d'un homme cultivé. Américain ? Porte des gants noirs, seul de la bande. Je crois voir un bandeau noir sur l'œil droit. Difficile d'être certaine, il porte un masque fait d'un bas. Autres hommes difficiles à décrire. Il dit qu'on ne nous fera pas de mal. Nous devons considérer les prochains jours comme des vacances. Séjour de villégiature tonifiant. Pas au bord de la mer. Personne n'aura les pieds mouillés. Bavardage sans signification ? Je ne sais pas. N'oublie pas d'éteindre le four." C'est tout.

— Pas des masses, fit Jeff déçu.

— Qu'attendais-tu ? L'adresse et le numéro de téléphone ? Susan, comme je la connais, n'aura rien oublié, donc c'est tout ce qu'elle avait à dire. Deux choses importantes. Ce Morro peut avoir quelque chose de particulier aux deux mains – cicatrices, amputation de doigts, déformation – et à un œil : ce peut être à la suite d'un accident d'automobile ou autre, d'une explosion, ou même d'un coup de feu. D'autre part, comme tous les criminels, il peut être à l'occasion tellement sûr de lui qu'il parle trop. "Pas au bord de la mer... villégiature tonifiante..." Bien sûr, ça peut être des bobards, mais à quoi bon en faire mention en général ? Villégiature tonifiante : donc collines ou montagnes.

— Des collines et des montagnes, en Californie, il y en a à la pelle, fit observer Parker d'un ton décourageant. À peu près les deux tiers de l'État. Cela nous laisse une zone de la dimension de la Grande-Bretagne à explorer. Et pour rechercher... quoi ? »

Il y eut un bref silence, puis Ryder dit :

« Peut-être ne s'agit-il pas de chercher quoi. Peut-être ne s'agit-il pas de chercher où. Peut-être devrions-nous plutôt nous demander pourquoi. »

La sonnette de l'entrée retentit à ce moment précis, pendant beaucoup plus longtemps qu'il n'était nécessaire. Jeff sortit du living-room et y rentra presque aussitôt accompagné du chef de la police qui semblait être, comme toujours, d'exécrable humeur, ainsi que d'un jeune détective à l'expression mécontente qui se nommait Kramer. Donahure jeta autour de lui le coup d'œil circulaire d'un propriétaire menaçant dont le logement vient d'être envahi par une communauté hippie. Puis son regard s'arrêta sur Jablonsky.

« Que faites-vous ici ? »

— Drôle de question », dit Jablonsky d'un ton glacial, en retirant ses lunettes pour que Donahure pût voir que ses yeux étaient aussi froids que sa voix. « J'allais vous poser la même. »

Donahure le foudroya durant quelques secondes encore, puis se tourna vers Parker.

« Et vous, que diable foutez-vous ici ? »

Parker sirota lentement une gorgée de son gin, ce qui ne manqua pas d'avoir un effet néfaste sur le teint de Donahure.

« Un vieil ami va voir un vieil ami, dit-il très calmement. Pour la millième fois, peut-être. Nous parlions du passé... »

Il reprit sans se presser une gorgée de gin et ajouta :

« Et cela ne vous regarde absolument pas. »

— Vous viendrez me faire votre rapport demain matin, toute affaire cessante ! hurla Donahure, auquel son larynx semblait à nouveau causer quelques ennuis. Je sais de quoi vous étiez en train de causer ! L'affaire de San Ruffino ! Ryder n'est pas chargé de ce cas, et il ne fait même plus partie de la police ! Vous n'avez pas le droit de discuter des affaires de la police avec le public. Et maintenant, ouste, filez ! J'ai à parler à Ryder en privé. »

Ryder se mit debout avec une agilité surprenante pour un homme de sa corpulence.

« Vous allez me faire passer pour un homme qui ignore les règles élémentaires de l'hospitalité. Je ne puis l'admettre. »

— Ouste ! »

Il est difficile de gronder comme un tigre en prononçant une exclamation d'une seule syllabe ; toutefois Donahure avait procédé, dans ce sens, à une tentative honorable. Voyant qu'elle demeurerait sans effet, il pivota sur ses talons, traversa la pièce et saisit le téléphone, mais il glapit de douleur lorsque la main gauche de Ryder se referma sur son bras. Le nerf ulnaire, celui du coude, est le plus exposé et le plus sensible de tout le système périphérique et les doigts de Ryder

étaient puissants. Donahure laissa tomber le combiné sur la table pour pouvoir masser son coude gauche avec sa main droite ; Ryder reposa tranquillement le combiné sur la fourchette.

« De quoi ? grogna Donahure en continuant à se frotter le coude. Allons, Kramer, inculpez Ryder d'agression et d'entrave à l'action de la justice.

— Hein ? Riposta Ryder en regardant autour de lui. Est-ce que quelqu'un, ici, m'a vu agresser Fatso ? La maison d'un Californien est un sanctuaire. Personne ne touche à quoi que ce soit, ici, sans ma permission.

— Ah ! Oui ? s'exclama Donahure, d'un ton dans lequel le triomphe l'emportait sur la douleur. Eh bien, je toucherai à tout ce qu'il me plaira, dans cette maison. Vous savez ce que c'est, ça ? ajouta-t-il en agitant sous le nez de Ryder un morceau de papier qu'il avait tiré de sa poche.

— Bien sûr. Un mandat de perquisition signé LeWinter.

— C'est un mandat de perquisition, monsieur. »

Ryder prit le papier et l'examina pendant une seconde entière.

« La loi m'autorise à en prendre connaissance d'un bout à l'autre. L'ignoriez-vous, par hasard ? C'est ce que je disais : signé du juge LeWinter. Votre partenaire au poker. Votre grand copain à l'Hôtel de Ville. Le fonctionnaire le plus corrompu de toute la ville, vous mis à part. Et le seul juge capable de lancer un mandat de perquisition sur la base d'une accusation forgée de toutes pièces. »

Il regarda les quatre personnes qui étaient assises dans la pièce.

« Et maintenant, je vous en prie, messieurs, observez les réactions de ce défenseur de la morale publique. Observez surtout la teinte de son visage. Jeff, mon ami, dis-moi, as-tu la moindre idée des charges qui sont à l'origine de ce mandat ?

— Eh bien !... dit Jeff après avoir réfléchi, je pense qu'il s'agit d'une accusation fallacieuse de vol. Vol d'un permis de conduire ? Vol d'un émetteur de radio de police ? Ou peut-être quelque chose de plus ridicule encore ? Recel d'une paire de jumelles portant les initiales L.A.P.D. ?

— Observez bien la teinte de son visage, répéta Ryder. Du point de vue clinique, c'est très intéressant. Violet avec des nuances pourpres. Je parierais qu'un bon psychologue saurait tirer parti de cette étude... Complexe de culpabilité, peut-être ?

— Non, j'y suis, dit Jeff, comme quelqu'un qui est tout heureux d'avoir trouvé le mot de l'énigme. Il vient chercher un indice volé sur les lieux du crime.

— Je ne sais pas comment tu es arrivé à cette conclusion, dit Ryder en étudiant le mandat.

— Il est tombé pile, grogna Donahure en arrachant le papier des

maines de Ryder. Et quand je l'aurai trouvé...

— Trouvé quoi ? Voilà ce qui prouve que votre truc est bricolé d'avance : vous n'avez pas la moindre idée de ce que vous cherchez. Vous n'êtes même pas allé à San Ruffino vous-même.

— Je sais parfaitement ce que je cherche. »

Il se dirigea vers la chambre à coucher voisine, puis s'arrêta en constatant que Ryder le suivait.

« Je n'ai pas besoin que vous m'accompagniez.

— Je le sais. Mais ma femme en a besoin.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Elle a de très beaux bijoux qui se trouvent dans cette pièce. »

Donahure serra les poings, les yeux fixés sur ceux de Ryder, puis changea d'avis et, d'un pas plus mesuré – si tant est que les pas d'un hippopotame puissent être mesurés –, passa dans la chambre à coucher, Ryder sur ses talons.

Il commença par le tiroir d'une commode, farfouilla dans une pile de blouses dont il fit un tas informe, referma violemment le tiroir et allait passer au suivant lorsque, Ryder ayant à nouveau trouvé l'emplacement précis de son nerf ulnaire, il fut contraint de pousser un hurlement tout à fait analogue à celui de l'instant précédent. Dans le living-room, Parker leva les yeux au ciel, saisit son verre et celui de Jablonsky et se dirigea délibérément vers le bar.

« Je n'aime pas les gens désordonnés, dit Ryder, et, surtout, je n'aime pas voir des doigts sales tripoter les affaires de ma femme. Je vais procéder *moi-même* à l'examen de ses affaires et vous pourrez me regarder faire. Comme je n'ai pas la moindre idée de ce que vous cherchez, je peux difficilement le cacher, n'est-ce pas ? »

Il procéda à une fouille méticuleuse de la garde-robe de sa femme.

« Vous avez l'air d'un homme qui a besoin d'un remontant. C'est du gin ; Donahure est bourré de bourbon, il ne reconnaîtra pas l'odeur. Qu'êtes-vous censé faire ici ?

— Merci bien, dit Kramer en prenant le verre avec reconnaissance. Vous le voyez bien : je fouille la cuisine.

— Vous avez trouvé quelque chose ?

— Je trouverai sûrement quand je commencerai à regarder : des pots et des casseroles, des plats et des assiettes, des couteaux et des fourchettes... toutes sortes de choses. J'ignore ce que je dois chercher, à vrai dire, ajouta-t-il en avalant une partie du contenu de son verre. Je vous assure que tout cela m'ennuie beaucoup, Jeff... mais qu'est-ce que je peux faire ?

— Exactement ce que vous faites. Rien. L'inactivité vous convient parfaitement. Est-ce que vous avez la moindre idée de ce que votre gros copain vient chercher ici ?

— Pas la moindre. Et vous ?

— Aucune.

— Et votre père ?

— Cela se peut, mais s'il le sait, il ne me l'a pas dit. Il n'en a pas eu l'occasion.

— Ce doit être quelque chose d'important. Quelque chose qui rend Donahure fou ; il est au bord du désespoir.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Ce qui me fait dire ça, c'est la personnalité du sergent Ryder. Vous ne connaissez pas la réputation de croquemitaine de votre père ?

— Ah ! Oui...

— Eh bien, pour provoquer votre vieux, faut être aux abois !

— C'est ça, comme le joueur ruiné qui met le reste du paquet. Je trouve tout cela très intéressant.

— Moi aussi.

— En somme, il cherche peut-être une preuve qui lui permette d'inculper...

— D'inculper qui, je me le demande ?

— Moi aussi. »

On entendit des pas et des voix qui se rapprochaient. Jeff arracha le verre des mains de Kramer : avant que Donahure ne fût entré dans la cuisine, Kramer avait ouvert un tiroir et fait mine d'en examiner le contenu. Ryder suivait de près le chef de la police, Donahure fit bénéficier Jeff de son habituel coup d'œil.

« Qu'est-ce que vous foutez ici ?

— Je garde un œil sur l'argenterie, fit placidement Jeff en abaissant son verre.

— Filez ! Gronda Donahure avec un geste du pouce.

— Reste, dit Ryder. C'est Fatso qui va filer.

— Nom de Dieu, Ryder, haleta Donahure, ne me poussez pas à bout ou je vais...

— Vous allez faire quoi... ? Vous donner une crise cardiaque en ramassant les dents que je vous aurai cassées ? »

Donahure se retourna contre Kramer.

« Qu'avez-vous trouvé ? Rien ?

— Rien qui ne soit pas à sa place ici.

— Vous êtes sûr que vous avez bien cherché ?

— Vous inquiétez pas, fit Ryder. S'il y avait un éléphant caché dans cette maison, Donahure trouverait moyen de le manquer. Il n'a même pas tapé contre les murs, ni soulevé les moquettes, ni regardé s'il y avait un carreau du sol qui bougeait ; il n'a même pas guigné sous les matelas. Il doit avoir oublié de potasser ses cours de police, ces derniers jours. »

Il ignore les bredouillements de colère de Donahure et, suivi des autres, regagna le living-room. Sans s'adresser à personne en

particulier, il déclara :

« Celui qui a nommé chef de la police cet empoté devait être soit mentalement déficient, soit victime d'un chantage. Donahure, je n'éprouve plus pour vous désormais que le mépris le plus total. Vous auriez intérêt à vous dépêcher de faire rapport à votre patron. Dites-lui que vous vous êtes rendu coupable de la bévue classique, pardon de *deux* bévues, l'une psychologique, l'autre tactique. Je parierais que, pour une fois, vous avez agi entièrement de votre propre initiative. Pas un individu dont le quotient intellectuel est supérieur à cinquante ne se serait mouillé de manière aussi stupide !

— Mon patron ? Mon patron ? Que diable voulez-vous dire ?

— Vous ne feriez pas un meilleur acteur que vous n'êtes un bon chef de la police. Vous savez, je crois que j'ai raison. Vous faites la grande gueule – c'est tout ce que vous avez, votre grande gueule – mais au fond, vous crevez de peur. J'ai dit "patron", cela veut dire "patron". N'importe quelle marionnette a besoin d'un montreur. La prochaine fois que vous songerez à faire une démarche de votre propre chef, je vous suggère de consulter d'abord quelqu'un d'intelligent. On peut supposer que votre patron est doté de quelque intelligence. »

Donahure essaya une fois de plus d'user de son regard de basilic, se rendit compte que ce n'était pas le bon truc, tourna les talons et sortit. Ryder l'accompagna jusqu'à la porte d'entrée :

« Ce n'était pas votre jour, Donahure. Ce n'était pas non plus celui de Raminoff, n'est-ce pas ? Mais pour lui, j'ose espérer que la journée s'est mieux terminée : je veux dire que j'espère qu'il a réussi à sauter de la camionnette avant qu'elle ne s'enfonce dans le Pacifique. Allons, allons, jeune homme, conclut-il en donnant une tape amicale sur l'épaule de Kramer, n'ayez pas l'air si perplexe. Je suis sûr que le chef va tout vous expliquer sur le chemin de retour. »

Lorsqu'il eut regagné le living-room, Parker lui demanda :

« À quoi tout cela rimait-il ?

— Je ne sais pas au juste. J'ai parlé de sa grande gueule et je suis sûr que j'ai eu raison : il bluffe. J'ai bluffé moi aussi, mais de façon différente. Je me suis aventuré sur un terrain qui avait l'air d'être sensible, mais je me demande de quoi il retourne en fait...

— Tu l'as dit toi-même : il reçoit des ordres de quelqu'un.

— Cette canaille-là recevra des ordres toute sa vie. Ne prenez pas une expression aussi choquée, docteur Jablonsky. C'est une canaille, depuis que je le connais en tout cas, et ça fait un bout de temps. Bien sûr, la police californienne n'est pas meilleure que celle des autres États par rapport aux trois grands P : Pouvoir, Politique et Promotion. Mais elle est remarquablement exempte de corruption proprement dite. Donahure est l'exception qui confirme la règle.

— Vous avez des preuves de ce que vous avancez ? demanda Jablonsky.

— Il n'y a qu'à le regarder. C'est une preuve vivante. Mais si vous parlez de preuves écrites, oui, j'en ai. Attention, vous ne pouvez pas citer mes paroles, car je ne les ai pas prononcées.

— Vous ne pouvez plus me déconcerter, dit Jablonsky en souriant. J'ai pigé votre truc, à présent : je sais décoder votre façon de parler.

— Décodez tant que vous voulez, mais ne le répétez pas. Ah ! à propos, ajouta-t-il en prenant la photographie au dos de laquelle se trouvait le message sténographié, ne répétez pas cela non plus.

— Je peux en parler à Ted ? demanda Marjory.

— Je préférerais que non.

— Tu vas voir ! Je dirai à Susan que tu lui caches des choses !

— Dis-lui ce que tu veux. Un secret partagé n'est plus un secret. »

Ryder surprit le coup d'œil interrogatif que Marjory lança en direction de Jablonsky et de Parker et il poursuivit :

« Ma chère enfant, la première chose qu'on apprenne aux physiciens spécialisés dans le nucléaire et aux policiers des services de renseignements, c'est à tenir leur langue.

— Je ne parlerai pas. Ted ne parlera pas. Tout ce que nous voulons faire, c'est de t'aider.

— Je n'ai pas besoin de votre aide. »

Marjory fit une moue.

« Je te demande pardon, dit Ryder en lui prenant la main en manière d'excuse. Ce que je viens de dire n'est pas gentil. Si j'ai besoin de vous, je vous ferai signe. Simplement, je ne tiens pas à vous mettre en cause dans ce qui risque d'être une sale histoire.

— Merci, parrain », dit-elle en souriant.

Ils savaient très bien l'un et l'autre que jamais il ne leur demanderait de l'aider.

« Donahure a une maison très curieuse, reprit Ryder. Style espagnol ou marocain, avec piscine, des bars partout, un mobilier très coûteux et de très mauvais goût, le tout sans hypothèque. Il a à son service un couple de Mexicains et sa voiture est une Lincoln dernier modèle qu'il a payée comptant à la livraison. Il a vingt mille dollars à la banque. Bref, on peut dire qu'il vit sur un grand pied, mais il faut tenir compte du fait qu'il n'a pas de femme pour lui faire faire des dépenses : la sienne l'a quitté ; de sorte qu'en somme son train de vie serait admissible, car après tout, sa paie se chiffre en milliers de dollars, pas en *cents*. Mais ce qui n'est pas admissible, c'est qu'il ait des comptes dans sept banques différentes sous sept noms différents, totalisant un peu plus d'un demi-million de dollars ramassés Dieu sait comment. Il aurait sans doute quelque peine à en expliquer l'origine.

— Rien de ce qui se passe ou de ce qu'on dit dans cette maison ne

saurait plus me surprendre, répliqua Jablonsky, qui paraissait néanmoins étonné. Des preuves ?

— Bien sûr qu'il a des preuves, dit Jeff, et comme Ryder ne paraissait pas prêt à le contredire, il continua : moi, je ne le savais pas jusqu'à ce soir, mais mon père a un dossier complet contre Donahure, avec des témoignages écrits et authentifiés, que les autorités de Sacramento liraient sans doute avec grand intérêt.

— C'est vrai ? demanda Jablonsky.

— Rien ne vous oblige à le croire, répliqua Ryder.

— Excusez-moi. Mais pourquoi ne passez-vous pas à l'attaque ? Je ne pense pas qu'il en résulterait aucun inconvénient pour vous.

— Pas pour moi. Mais pour d'autres. Près de la moitié des gains illicites de notre ami proviennent du chantage. Trois citoyens en vue de cette ville, au fond aussi vertueux et innocents que la plupart d'entre nous, ce qui ne veut pas encore dire grand-chose, ont été vilainement compromis. Et ils risquent de subir des répercussions assez moches si Donahure se fait pincer. Mais il va de soi que je me servirai de ces documents en cas de force majeure.

— Et qu'appellez-vous un cas de force majeure ?

— Secret d'État, professeur, dit Parker en souriant et en se levant.

— Va pour le secret d'État, répéta Jablonsky en se levant à son tour. J'espère que cela vous servira à quelque chose », ajouta-t-il en faisant un signe de la tête en direction du dossier qu'il avait apporté.

« Merci. Merci beaucoup à vous deux. »

Jablonsky et Parker se dirigèrent ensemble vers leurs voitures respectives.

« Vous le connaissez mieux que moi, sergent, dit Jablonsky. Est-ce que Ryder se fait vraiment beaucoup de souci pour sa famille ? Il n'a pas l'air très bouleversé.

— Il se fait un mauvais sang terrible. Mais ce n'est pas l'homme à étaler ses émotions. Il sera probablement tout aussi calme le jour où il descendra le type qui a enlevé Susan.

— Il va faire ça ? demanda Jablonsky, visiblement mal à l'aise.

— Sans aucun doute. Et ce ne sera pas la première fois. Il ne tuerait pas de sang-froid, bien sûr : il lui faut un motif. Sans motif, il se contentera de faire de son adversaire un joli sujet d'exercice pour la chirurgie esthétique. Mais l'une ou l'autre chose peut arriver à quiconque se mettra en travers de son chemin lorsqu'il essayera de se rapprocher de Morro, ou de la personne qui se dissimule sous ce nom. Je crains que ces kidnappers n'aient commis une grosse erreur : ils ont emmené la seule personne qu'ils n'auraient pas dû enlever.

— Que croyez-vous qu'il ait l'intention de faire ?

— Je n'en sais rien. Je me contente de faire une hypothèse en vous

confiant maintenant ce que j'ai, moi, l'intention de faire : une chose que je n'aurais jamais imaginé que je ferais de toute ma vie. Je vais rentrer directement chez moi et je vais dire une prière pour la santé du chef de notre police ! »

« Alors, tes devoirs à domicile ? demanda Jeff à son père en désignant le dossier apporté par Jablonsky. Tu m'as toujours obligé à les faire avant n'importe quoi d'autre quand je revenais de l'école.

— Je n'ai pas cessé d'y penser.

— Aimable façon de nous faire comprendre que nous sommes de trop. Viens, Marge, je vais te ramener chez toi. Papa, je te verrai... quand je te verrai.

— Dans une demi-heure.

— Ah ! dit Jeff d'un air satisfait. Alors tu n'as pas l'intention de rester assis ici toute la nuit à ne rien faire ?

— Non, je n'ai pas l'intention de rester assis ici toute la nuit à ne rien faire. »

Pendant un moment, après le départ de Jeff et de Marjory, on aurait pourtant pu croire que c'était exactement ce que Ryder allait faire. Puis, au bout de quelques minutes, il remit sa photographie dans son cadre, se leva et alla la poser sur le piano droit entre deux autres portraits. Celui de gauche était celui de sa femme ; l'autre représentait Peggy, sa fille, étudiante en lettres de seconde année à San Diego. C'était une jeune fille souriante, au regard vif, qui avait hérité de la couleur de cheveux et d'yeux de son père, mais, fort heureusement pour elle, ni de ses traits ni de sa silhouette, qu'elle tenait entièrement de sa mère. Tout le monde savait qu'elle était la seule personne au monde capable de mener le redoutable sergent Ryder par le bout du nez, ce dont Ryder lui-même était parfaitement conscient, sans que cela parût le troubler. Il regarda les trois photos pendant quelques secondes, secoua la tête, soupira, reprit la sienne et la mit dans un tiroir.

Il s'approcha du téléphone, appela San Diego, attendit une bonne demi-minute sans avoir de réponse, puis raccrocha. Son appel suivant était destiné au major Dunne du F.B.I., mais après avoir laissé sonner une seule fois, Ryder coupa la communication : une pensée soudaine l'avait manifestement fait changer d'avis. Comme pour remplacer la conversation qu'il n'avait pas eue, il se versa un scotch inhabituel, ramassa sur la table le dossier de Carlton, s'assit et commença à le feuilleter, prenant des notes nettes et précises lorsqu'il parvenait au bas de chaque page. Il venait de finir de le parcourir pour la seconde fois lorsque Jeff rentra. Ryder se mit sur ses pieds.

« Allons faire un tour dans ta voiture.

— Où ça ?

— N'importe où.

— N'importe où ? D'accord. Donahure pourrait se montrer plus tenace qu'on ne l'en croirait capable, hein ?

— Oui. »

Ils sortirent, s'installèrent dans la Ford de Jeff et démarrèrent. Au bout d'un kilomètre, Jeff dit :

« Je ne sais pas comment tu t'es débrouillé. Il y avait quelqu'un en embuscade : on nous a pris en filature.

— Tâche de t'en assurer.

— J'en suis tout à fait certain, dit Jeff au bout d'un second kilomètre.

— Eh bien, tu sais ce que tu dois faire. »

Jeff acquiesça. Il tourna à gauche au premier carrefour, puis à droite dans une ruelle mal éclairée, pénétra dans la cour d'un entrepreneur, traversa la cour et arrêta sa voiture en face d'une seconde entrée. Il éteignit ses phares ; les deux hommes sortirent de la voiture et retraversèrent la cour à pied, sans se presser.

La voiture qui les suivait s'était arrêtée cinquante mètres derrière la leur. Un homme mince, de taille moyenne, le visage en partie caché par l'ombre que projetaient les rebords d'un feutre mou déjà démodé à la fin des années trente, se glissa hors de son véhicule et se dirigea rapidement vers la Ford. Il venait de passer la première entrée de la cour quand il eut l'intuition que quelque chose clochait ; il pivota alors sur lui-même en tendant la main vers l'intérieur de son veston, puis cessa de s'intéresser à ce qu'il était en train de faire au moment où le bout d'un soulier ferré l'atteignit pesamment juste au-dessous du genou : il est difficile de tirer son revolver de sa poche quand on sautille sur une jambe en tenant l'autre à deux mains.

« Cesse de chialer », dit Ryder.

Il fouilla dans la poche du veston de l'autre, en tira un automatique, l'empoigna fortement par le canon et frappa l'homme en plein visage avec la crosse. Cette fois, l'homme ne se contenta pas de gémir : il hurla carrément. Jeff braqua la lumière de sa torche électrique sur le visage de l'individu et dit d'une voix qui aurait pu être plus ferme :

« Il n'a plus de nez. Il lui manque aussi quelques dents du haut. Elles ont disparu.

— Ma femme aussi. »

Le ton de la voix de son père fit presque défaillir Jeff : il le dévisagea comme s'il ne l'avait jamais vu auparavant.

« C'est la faute à pas de chance, Raminoff, reprit Ryder. Si je vous attrape encore une fois à moins d'un kilomètre de distance de chez moi, je vous expédie pour un mois à Belvédère. »

Belvédère était le site où se trouvait l'hôpital de la ville.

« Après quoi j'irai voir votre patron et je m'occuperai de lui. Dites-le-lui. Qui est votre patron, Raminoff ? »

Il leva le revolver.

« Vous avez deux secondes pour répondre.

— Donahure. »

Il avait dit cela dans une sorte d'étrange gargouillement, et on n'aurait pu le lui reprocher : le sang coulait à flots de sa bouche et de son nez. Ryder le regarda, impassible, pendant un instant, puis tourna les talons. Quand il se retrouva avec son fils dans la Ford, il dit seulement :

« Arrête-toi à la première cabine téléphonique. »

Jeff lui lança un coup d'œil interrogateur, mais son père ne le regardait pas. Quand la voiture eut stoppé, Ryder pénétra dans la cabine, y demeura trois minutes, pendant lesquelles il eut le temps d'appeler deux personnes différentes, puis regagna la Ford, alluma une gauloise et ordonna à Jeff :

« Rentre à la maison.

— Nous avons un téléphone. Tu crois qu'il est branché sur une table d'écoute ?

— Penses-tu qu'il y ait quelque chose dont Donahure ne soit pas capable ? Deux choses, maintenant. J'ai appelé John Aaron de l'*Examiner* : il n'a pas entendu parler de l'enlèvement de San Ruffino. Il me fera savoir dès que quelque chose filtrera de cette affaire. J'ai aussi téléphoné au major Dunne du F.B.I. et je vais le voir d'ici peu. Quand tu m'auras déposé devant chez moi, entre, prends une arme et quelque chose qui puisse te servir de masque et va chez Donahure pour t'assurer qu'il est à la maison. Discrètement, bien sûr.

— Est-ce qu'il n'aura pas des visites, ce soir ?

— Oui, deux : la tienne et la mienne. S'il est chez lui, tu n'as qu'à m'appeler à ce numéro-ci. »

Ryder alluma la lampe de bord et écrivit sur un bloc-notes dont il déchira un feuillet : « The Redox, Bay Street. »

« Tu connais ? demanda-t-il à son fils.

— De réputation, répondit celui-ci sévèrement. Une boîte pleine de pédés, de trafiquants de drogue et de camés. Pas tellement ton genre, j'aurais cru.

— C'est bien pour cela que j'y vais. Je dois dire que Dunne, lui non plus, n'avait pas trop l'air d'aimer cela.

— Tu as l'intention de faire subir à Donahure le même traitement qu'à Raminoff ? demanda Jeff après avoir hésité.

— C'est tentant, mais non. Il n'aurait rien à nous dire. N'importe quel type assez malin pour avoir organisé le raid sur San Ruffino sera aussi assez malin pour n'avoir aucun contact direct avec un fantoche comme Donahure. Il aura certainement recouru à un intermédiaire,

voire à deux. Moi, je l'aurais fait.

— Alors que vas-tu chercher chez lui ?

— Je ne le saurai pas avant d'y être allé. »

Ryder s'était déguisé : il portait un costume sérieux d'homme d'affaires, fraîchement sorti du pressing, dont seuls les membres de sa famille connaissaient l'existence. Dunne, lui aussi, était déguisé : il portait un béret, des lunettes noires et une moustache dessinée au crayon, aucun de ces trois éléments ne lui allant bien et tous les trois le rendant – il en était désagréablement conscient – légèrement ridicule. Mais ses yeux gris restaient aussi vifs et intelligents que toujours. Il considérait avec répugnance l'étrange attifement de la clientèle, composée essentiellement de jeunes gens ayant moins de vingt ans ou ayant tout juste dépassé cet âge, et reniflait d'un air écœuré l'odeur qui flottait dans l'air.

« Cela pue comme dans un bordel.

— Vous fréquentez ce genre d'établissements ?

— Seulement en mission professionnelle, dit Dunne avec un sourire. Bon, bon, comme ça, personne ne viendra nous chercher ici ; en tout cas, moi, cela ne me viendrait pas à l'idée. »

Il s'interrompt au moment où une créature en pantalon rose déposa deux verres sur leur table. Dès que le serveur se fut éloigné, Ryder en déversa le contenu dans le pot d'une plante qui se trouvait opportunément placée à côté d'eux.

« Cela ne peut pas faire de mal à cette plante, dit-il. Une demi-cuillerée de whisky diluée dans de l'eau ! Heureusement, j'ai pensé à tout. »

Il sortit un flacon de la poche intérieure de son veston et remplit généreusement les deux verres.

« Du malt pur. Toujours prêt. À votre santé.

— Excellent. Et maintenant ?

— Quatre choses. Numéro un, le chef de la police. Juste pour que vous soyez informé : Donahure et moi nous ne voyons pas les choses de la même manière.

— Vous m'étonnez.

— Vous n'êtes probablement pas moitié aussi étonné que Donahure en ce moment. Je lui ai causé quantité de tracas. Par ma faute, il a perdu une camionnette, ce soir même : elle est tombée dans le Pacifique du haut d'une falaise. Je lui ai aussi confisqué quelques bricoles personnelles et j'ai... interviewé un mouchard qu'il m'avait collé aux fesses.

— Il est à l'hôpital ?

— En tout cas, il a besoin de soins. Mais en ce moment précis, il doit être en train de faire rapport à Donahure sur l'échec de sa

mission.

— Comment avez-vous su qu'il était envoyé par Donahure ?

— Il me l'a dit.

— Évidemment. Eh bien, je ne puis prétendre que tout cela me navre. Mais je vous ai averti : Donahure est dangereux. Ou, plutôt, ce sont ses amis qui le sont. Et vous savez comment se comportent les rats quand on les coince. Est-ce que vous avez pu établir un rapport entre lui et l'affaire de San Ruffino ?

— Les faits semblent l'indiquer. Plus tard, j'irai jeter un coup d'œil chez lui pour voir ce que j'y trouve.

— Il sera peut-être à la maison.

— Quelle différence ? Après cela, je pense que j'irai discuter un moment avec le juge LeWinter.

— Ah ! Oui ? Il est d'un autre calibre que Donahure. On a parlé de lui pour la présidence de la Cour suprême de l'État.

— Ils sont de la même farine. Que savez-vous de lui ?

— Nous avons un dossier à son sujet, dit Dunne en guignant dans son verre.

— Ce qui veut dire qu'il est dangereux ?

— Ma réponse sera réservée.

— Ah ! Bon. Eh bien, voici quelque chose pour votre dossier. Donahure est venu me rendre visite ce soir avec un mandat de perquisition établi sous un prétexte si manifestement artificiel que seul un juge véreux pouvait l'avoir signé.

— Un concours avec prix pour deviner son nom ?

— Non. Numéro deux. Pour ce qui va venir maintenant et pour les deux questions suivantes, votre aide me serait précieuse. »

Ryder sortit d'une grande enveloppe qu'il avait amenée avec lui le dossier de Carlton et les notes qu'il en avait tirées.

« Il s'agit de l'adjoint du chef du service de sécurité de San Ruffino. Une des sept personnes kidnappées cet après-midi. Voici son curriculum vitae, appelez ça comme vous voulez. Il a l'air au-dessus de tout soupçon.

— Toutes les fripouilles le sont.

— Oui. Il a été dans l'armée, dans les services de renseignement ; il a été chargé de la sécurité dans deux entreprises avant celle-ci. Comme il a toujours travaillé pour l'armée ou pour la Commission de l'énergie atomique, son passé doit être un livre ouvert. Néanmoins, j'aimerais bien avoir une réponse à quelques questions que j'ai notées sur ce bout de papier, et, en particulier, j'aimerais bien savoir avec qui il a été en contact précédemment. Peu importe s'il s'agit de relations apparemment sans importance.

— Vous avez quelque raison de soupçonner ce Carlton ?

— Je n'ai aucune raison de ne pas le soupçonner, ce qui revient au

même pour moi.

— Bon, c'est de la routine. Troisième point ? »

Ryder exhiba un autre papier : c'était la transcription faite par Marjory des phrases que Susan avait tracées en sténo au dos de la photographie ; il expliqua à Dunne comment il avait découvert ce message. Dunne le lut attentivement plusieurs fois de suite.

« Vous avez l'air de trouver cela intéressant ? dit Ryder.

— Bizarre, surtout. C'est cette phrase au sujet de "ne pas avoir les pieds mouillés". À peu près une fois par an depuis le début de notre siècle, un certain nombre de Californiens ont attendu de pied ferme le nouveau déluge universel. Des cinglés, bien entendu.

— Est-ce que les cinglés et les criminels hautement organisés, comme ce Morro ou Dieu sait comment il se nomme, n'ont pas quelque chose de commun ?

— Ils ne s'excluent en tout cas pas.

— Est-ce que le F.B.I. a leurs noms, à ces dingues-là ?

— Bien sûr. Mais il y en a des milliers.

— N'y pensons plus. Si vous deviez coffrer tous les non-conformistes qui résident dans cet État, la moitié de la population serait sous les verrous.

— Et peut-être pas la bonne. »

Dunne paraissait pensif.

« Vous venez de parler de criminels bien organisés. Nous connaissons des demi-cinglés qui ont constitué des groupes auxquels vous pourriez appliquer cet adjectif, des groupes qui ont fort bien réussi à se maintenir.

— Des subversifs ?

— Non, des originaux, plutôt. Mais des originaux qui se sont arrangés pour former des associations acceptables et cohérentes. Acceptables et cohérentes pour eux-mêmes, veux-je dire.

— Il y en a beaucoup, de ces groupes-là ?

— Je n'ai pas regardé la liste récemment. Peut-être deux cents.

— Pas plus d'une poignée. Pas de pierre que vous n'ayez retournée, autrement dit ?

— Et aucune voie non explorée. Je vais demander une liste. Mais ce n'est pas cela qui vous intéresse. Ce personnage, Morro. C'est un faux nom, bien sûr. Et il est *possible* qu'il ait les deux mains et l'œil droit abîmés. Pas très difficile. Alors, et votre point quatre ?

— C'est un peu plus personnel, major. »

Ryder sortit de sa poche une photographie et un morceau de papier.

« J'aimerais qu'on prenne soin de la sécurité de cette personne. »

Dunne examina la photographie d'un air approbateur.

« Jolie jeune femme. Mais il ne s'agit évidemment pas de la vôtre,

alors quel rapport ?...

— C'est Peggy. Ma fille.

— Ah ! dit Dunne qui, visiblement, n'était pas homme à se laisser désarçonner. Eh bien, M^{me} Ryder doit être fort belle !

— Merci beaucoup, dit Ryder en souriant. Ma fille est étudiante de seconde année à San Diego. Voici son adresse : c'est un appartement qu'elle partage avec trois autres jeunes filles. Voici aussi son numéro de téléphone : j'ai essayé de l'appeler mais personne ne répond. Je suis persuadé qu'un de vos hommes pourrait découvrir en moins de rien où elle se trouve. J'aimerais bien qu'elle sache ce qui est arrivé à sa mère avant qu'elle ne l'apprenne par la télévision ou la radio dans quelque discothèque bondée.

— Cela ne pose aucun problème. Mais ce n'est pas tout, n'est-ce pas ? Vous avez bien dit "prendre soin de sa sécurité" ?

— Ils ont déjà ma femme. Si Donahure est impliqué dans cette affaire – et je le saurai d'ici une heure –, il se peut bien que Morro et ses amis ne m'aient pas beaucoup.

— Votre requête est assez inhabituelle, dit Dunne d'un air hésitant.

— Les circonstances le sont aussi. Avez-vous des enfants, major ?

— Diable, oui. Quel âge a votre Peggy ?

— Dix-huit ans.

— Tout comme ma Jane. C'est un véritable chantage aux sentiments auquel vous vous livrez là, sergent. Bon, bon, je m'en occuperai. Mais vous savez que je suis censé collaborer activement avec Donahure et que vous me mettez dans une position difficile.

— Et moi, dans quel genre de position croyez-vous que je me trouve ? »

Ryder leva la tête en voyant le garçon au pantalon rose s'approcher de leur table et le dévisager.

« Vous êtes monsieur Green ?

— Comment l'avez-vous deviné ?

— J'ai au téléphone une personne qui demande un monsieur corpulent en costume foncé. Vous êtes le seul, ici, à répondre à cette description. Par ici, le téléphone. »

« Bien baraqué, pas *corpulent*, fiston, dit Ryder au téléphone. Alors, quelles nouvelles ?

— Raminoff est venu et reparti. Le domestique de Donahure l'a reconduit en voiture ; il saignait toujours. Il est sans doute allé chez un toubib radié de l'ordre.

— Donahure est chez lui ?

— Je n'imagine pas que Raminoff ait passé cinq minutes à discuter avec le domestique.

— Je te retrouve au coin de la Quatrième et de Hawthorne. Dans dix minutes, peut-être quinze. »

Ryder n'avait pas encore eu le temps de se rasseoir que le pantalon rose le rappela.

« Une seconde communication, monsieur Green. »

Une minute plus tard, il avait rejoint Dunne, s'était rassis et avait ressorti son flacon pour remplir les deux verres.

« J'ai eu deux appels, dit-il. Numéro un : mon mouchard est bel et bien allé faire son rapport à Donahure, mais il en est ressorti peu après. Le second appel provenait de John Aaron. Vous le connaissez ?

— Celui de l'*Examiner* ? Oui, je le connais.

— Associated Press et Reuter câblent à tour de bras. Un monsieur les a appelés pour leur donner la nouvelle. Vous ne devinerez jamais sous quel nom cet informateur s'est présenté.

— Morro.

— Morro, bravo. Il a dit que c'était lui qui avait manigancé le cambriolage de San Ruffino, dont il était certain que les agences de presse n'avaient pas encore entendu parler. Il a fourni des détails précis sur les quantités d'uranium-235 et de plutonium qui avaient été emportées et il a prié toutes les parties intéressées de comparer ces chiffres avec ceux de la centrale. Il a aussi donné les noms et les adresses des otages et a demandé aux personnes que cela intéresse d'entrer en contact avec les familles pour contrôler l'information.

— Rien d'autre que ce que vous attendiez, dit calmement Dunne. Votre téléphone doit être en train de carillonner tant et plus, en ce moment. Pas de menaces ?

— Aucune. Je pense qu'il voulait seulement nous fournir quelques renseignements et nous laisser le temps d'en envisager les sous-entendus.

— Aaron vous a dit quand la nouvelle serait diffusée ?

— Pas avant une heure. Les stations de radio et de télévision sont très énervées ; elles se demandent si ce n'est pas un canular et ne veulent pas avoir l'air ridicule. Même si la chose est confirmée, elles ne sont pas certaines qu'elles aient le droit d'en faire état sans contrevenir aux règlements nationaux relatifs à la sécurité. Personnellement, je n'ai jamais entendu parler de règlements de ce genre, mais il semble qu'ils attendent d'abord d'avoir une confirmation de la Commission de l'énergie atomique et son feu vert. S'ils l'ont, la nouvelle sera diffusée simultanément dans tout l'État à onze heures.

— Très bien. Cela me laisse tout le temps de charger un homme de dénicher votre Peggy.

— J'apprécie beaucoup le fait que vous y pensiez encore. Dans les circonstances actuelles, beaucoup de personnes oublieraient complètement de s'occuper d'une petite adolescente sans importance.

— Je vous ai dit que j'avais une fille du même âge. Est-ce que vous

avez votre voiture ? Si vous me déposez chez moi, j'appellerai immédiatement San Diego et je mettrai deux hommes sur l'affaire ; il ne faudra pas plus de dix minutes. Tout se fera calmement, sans énervement. Je ne pourrais pas en dire autant de tous les citoyens de notre État, ajouta Dunne d'un air songeur. Je suis sûr qu'ils vont suer de peur, demain matin. Diablement malin, ce Morro. Il ne faut pas le sous-estimer. Il a très habilement su établir le corollaire de notre vieille maxime : "Mieux vaut un démon qu'on connaît qu'un démon qu'on ignore." Désormais il faudra dire : "Le démon qu'on ne connaît pas est pire que celui qu'on connaît." Il va mettre tout le monde en transes.

— Ma foi, oui. Tous les citoyens de San Diego, de Los Angeles, de San Francisco et de Sacramento vont se demander quelle sera la première ville à être pulvérisée, chacun espérant naturellement que ce sera l'une des trois autres.

— Vous y croyez vraiment, sergent ?

— Je n'ai pas eu le temps de penser à ce que je crois. Je suis seulement en train d'imaginer ce que les autres vont penser. Maintenant, si vous voulez mon opinion : non, je n'y crois pas sérieusement. Les gens intelligents, comme notre ami Morro, ont un objectif en tête : or l'annihilation sans discrimination n'est certainement pas le moyen de parvenir à ses fins. La menace suffit largement.

— C'est bien mon avis. Mais il faudra quelque temps au grand public pour se rendre compte – en admettant qu'il y parvienne jamais – que nous avons affaire à une personne aussi maligne.

— Et pour une personne de ce genre, le climat d'angoisse qui va régner dès demain est exactement le bon. Pour lui, les choses ne pourraient aller mieux... Il y a quelque temps, nous avons eu la menace de la peste bubonique ; cela n'allait pas très loin, d'accord, mais cela a suffi pour donner le cauchemar à toute la Californie. Ensuite il y a eu le rouget du porc : même histoire. Maintenant, tout le monde, dans cet État, surtout sur la côte, est travaillé par la peur obsessionnelle et... comment dit-on ?

— Paranoïde... ?

— C'est ça ; excusez-moi, je n'ai pas été à l'université... la peur paranoïde du prochain tremblement de terre, qui sera le plus puissant et peut-être le dernier de tous. À présent, voilà du nouveau : l'holocauste nucléaire. Oui, oui, nous savons ou du moins nous croyons que nous savons que rien de pareil ne se produira. Mais essayez d'en persuader les gens ! »

Ryder posa quelques billets sur la table.

« Enfin ! Cela aura au moins un avantage ! Cela détournera leurs pensées des tremblements de terre... pour un moment. »

Ryder rencontra Jeff à l'endroit convenu. Ils laissèrent les deux voitures garées près du carrefour et remontèrent à pied Hawthorne Drive, un chemin étroit, raide et sinueux, bordé de palmiers.

« Le domestique est revenu, dit Jeff. Il est rentré seul : on peut donc penser que Raminoff est en train de se faire refaire le nez, ou alors qu'on l'a gardé pour la nuit à la salle des accidentés. Le domestique et sa femme ne dorment pas dans la maison ; ils ont un petit bungalow pour eux dans le bas du jardin. Ils y sont en ce moment, pour toute la nuit, je suppose. Monte sur le talus, ici. »

Ils escaladèrent un talus herbeux, se hissèrent jusqu'au sommet d'un mur et retombèrent de l'autre côté en écrasant quelques rosiers. La maison de Donahure était bâtie en demi-cercle autour de trois côtés d'une piscine oblongue. Le corps du bâtiment central était entièrement occupé par un living-room long et bas, brillamment illuminé. La nuit s'était rafraîchie et un peu de vapeur restait suspendue, immobile, au-dessus de la piscine ; mais elle n'était pas si opaque que les deux hommes ne puissent voir Donahure, verre en main, en train d'arpenter lourdement le living-room, les portes vitrées largement ouvertes.

« Va te mettre au coin, là-bas, dit Ryder. Cache-toi dans les buissons. Je vais me rapprocher autant que je le pourrai de ce salon. Lorsque j'agiterai le bras, essaie d'attirer son attention. »

Ils prirent position, Jeff au milieu des rosiers, Ryder de l'autre côté de la piscine, dans l'ombre épaisse, entre deux ifs (contrairement aux Européens, les Californiens ne relèguent pas les ifs et les cyprès dans les cimetières). Sur un signe de son père, Jeff émit une sorte de gémissement très sonore. Donahure s'immobilisa, écouta, alla jeter un coup d'œil entre les deux portes vitrées et tendit à nouveau l'oreille. Jeff réitéra son gémissement ; Donahure enleva ses chaussures et s'avança à pas de loup sur les carreaux qui recouvraient le sol autour de la piscine ; il tenait un revolver à la main. Mais il n'avait pas fait cinq pas que la crosse du Smith & Wesson le frappa derrière l'oreille droite.

Ils se servirent d'une paire de menottes appartenant à Donahure lui-même pour l'immobiliser en l'attachant au tuyau d'un radiateur, lui firent un bâillon avec du scotch tape trouvé dans son bureau et lui bandèrent les yeux avec un chemin de table.

« L'entrée principale doit se trouver derrière, dit Ryder. Descends au bungalow et assure-toi que le domestique et sa femme y sont toujours. Au retour, ferme la porte au verrou et si l'on sonne, ne réponds pas. Ferme toutes les portes et toutes les fenêtres de la maison. Tire les rideaux dans celle-ci et commence par fouiller le bureau. Moi, je m'occuperai de la chambre à coucher. S'il y a quelque chose à trouver, ce sera dans l'une de ces deux pièces.

— Tu ne sais toujours pas ce que nous cherchons ?

— Non. Mais il s'agit de quelque chose qui te ferait hausser les sourcils si tu le trouvais chez toi ou chez moi. »

Ryder jeta un coup d'œil circulaire.

« Pas trace de coffre-fort. Et dans une maison de bois, il ne peut y avoir de coffre caché dans les murs.

— Si j'en avais sur la conscience autant que tu dis qu'il en a, je ne garderais rien chez moi ; ce que j'aurais à cacher, je le mettrais dans un coffre à la banque. Enfin, tu auras au moins la satisfaction de penser au mal de tête qu'il aura à son réveil... Ah ! Il se peut qu'à part cette pièce-ci et sa chambre à coucher, il y ait un bureau ou un cabinet de travail. Cela arrive souvent dans ce genre de maison. »

Ryder acquiesça et sortit du living-room. Mais il n'y avait pas de bureau. La première chambre à coucher était visiblement inoccupée. La seconde était celle de Donahure. Ryder alluma une petite torche électrique, constata que les rideaux des deux pièces étaient ouverts, les ferma soigneusement et alluma les plafonniers et les lampes de chevet.

La chambre inhabitée témoignait de l'efficacité avec laquelle la domestique de Donahure entretenait sa maison, ce qui facilita la tâche de Ryder. Conscientieux et méthodique, il employa, l'un dans l'autre, un quart d'heure pour sa perquisition et ne trouva rien car il n'y avait rien à trouver ; mais il fit néanmoins une découverte intéressante. Un des placards avait été transformé en un véritable arsenal : revolvers, automatiques, fusils de chasse et carabines l'occupaient entièrement, mise à part une copieuse quantité de munitions. Il n'y avait à cela rien de particulièrement sinistre : beaucoup d'Américains sont des amateurs fanatiques d'armes et ils en amassent des collections privées auxquelles ils consacrent parfois une pièce entière de leur maison. Mais dans celle de Donahure, deux armes attirèrent l'attention de Ryder : des fusils légers de forme spéciale, appartenant à un type dont on ne trouvait aucun échantillon dans aucun magasin d'armes des États-Unis. Ryder s'empara de l'un et de l'autre, prit aussi une boîte de cartouches du même calibre et, pour faire bonne mesure, décrocha trois paires de la magnifique série de menottes que Donahure avait fixées à des crochets spéciaux ; il déposa ensuite son butin sur le lit pendant qu'il allait examiner la salle de bains, mais elle ne contenait rien que de tout à fait normal. Il reprit alors les armes posées sur le lit et rejoignit Jeff dans le living-room.

Donahure, menton sur sa poitrine, paraissait endormi. Pour s'en assurer, Ryder lui enfonça rudement le canon d'un fusil dans la région du plexus solaire, mais le sommeil n'était pas feint. Jeff, lui, était assis devant le bureau et inspectait un des tiroirs.

« Quelque chose ? demanda Ryder.

— Oui, répondit Jeff d'un air satisfait. J'ai le démarrage un peu

lent, mais quand je m'y mets...

— Qu'entends-tu par "démarrage un peu lent" ?

— Le bureau était fermé à clé. Il m'a fallu du temps pour la trouver ; elle était au fond de l'étui du revolver de Fatso. »

Jeff déposa sur la table un gros paquet de billets de banque, groupés en huit liasses séparées, chacune retenue par un élastique.

« Des centaines de billets, mais uniquement des petites coupures, dirait-on. Qu'est-ce qu'il foutait avec ces centaines de billets ?

— Je me le demande. As-tu des gants ?

— C'est maintenant qu'il me pose la question ! Est-ce que j'ai des gants ? J'ai des masques, ou plutôt des cagoules, parce que tu m'as dit d'en apporter. Mais maintenant que j'ai laissé des empreintes digitales partout – et toi aussi, je suppose – tu demandes des gants !

— Nos empreintes n'ont aucune importance. Crois-tu que Donahure aura le front de porter plainte et de déclarer la disparition de tout ce fric que nous allons emporter ? Si je t'ai demandé des gants, c'est que je voudrais que tu comptes tout de suite ces coupures et que tu n'effaces pas les empreintes qui s'y trouvent déjà. Les vieux billets importent peu, ils peuvent en porter des centaines, mais il se peut que dans le tas il y en ait des neufs. Compte-les en les prenant en bas à gauche ; la plupart des gens et des caissiers comptent les billets en les prenant en haut à droite.

— Où as-tu trouvé ces joujoux-là ?

— Dans la boutique à jouets de Donahure. J'ai toujours eu envie d'avoir un de ces machins, et je pense que ça te fera plaisir d'en avoir un aussi.

— Des fusils, tu en as.

— Pas de ce genre. Je n'en ai jamais vu, sauf en dessin.

— De quoi s'agit-il ?

— Tu vas être surpris. On ne peut pas les obtenir aux États-Unis. Nous nous imaginons que nous fabriquons les meilleurs fusils du monde, les Anglais pensent la même chose des leurs et les Belges des leurs. Mais tout le monde sait que ce sont ceux-ci les meilleurs de tous. Légers, d'une précision mortelle, on peut les démonter en quelques secondes et les cacher dans les poches d'un manteau. C'est une arme idéale pour des terroristes : c'est ce que les soldats britanniques d'Irlande du Nord ont découvert à leurs dépens.

— L'I.R.A. en a ?

— Oui. Ce fusil porte un nom : Kalachnikov. Si quelqu'un te poursuit de nuit avec un de ces machins muni d'un viseur télescopique à infrarouge, tu peux aussi bien te flinguer tout de suite. C'est du moins ce qu'on raconte.

— Une arme russe ?

— Oui.

— Catholiques et communistes ne vont pas très bien ensemble !

— Ceux qui se servent du Kalachnikov en Irlande du Nord sont protestants. C'est un groupe d'extrémistes désavoué par l'I.R.A. Mais les communistes se fichent pas mal de la religion de leurs clients, pourvu qu'ils puissent foutre la pagaïe. »

Jeff prit l'un des fusils, l'examina, jeta un coup d'œil à Donahure, toujours inconscient, puis regarda Ryder.

« Ne me pose pas de questions, répondit celui-ci à l'interrogation muette de son fils. Tout ce que je sais des origines de notre petit copain, c'est qu'il n'est Américain qu'à la première génération.

— Originaire d'Irlande du Nord ?

— Oui. Cela colle très bien. Probablement trop bien.

— Alors... communiste ?

— Il ne faut pas s'imaginer qu'il y a un rouge caché derrière chaque buisson. Du reste, aucune loi n'interdit d'être communiste, enfin plus depuis que le sénateur McCarthy a quitté la scène. Mais de toute façon, je ne crois pas que Donahure soit communiste. Il est trop stupide et trop égoïste pour s'intéresser à aucune idéologie. Cela ne veut pas dire, bien sûr, qu'il n'accepterait pas leur argent. Compte ces coupures et ensuite, inspecte le reste du bureau. Moi, je m'occupe du reste de la pièce. »

Ryder regarda Jeff compter les billets. Au bout de quelques minutes celui-ci leva vers son père un visage illuminé :

« Mon vieux, c'est intéressant. Huit paquets contenant chacun mille deux cent cinquante dollars. Dix mille en tout.

— Je m'étais donc trompé. Ce ne sont pas sept comptes en banque qu'il a : il en a un huitième, non officiel. Très intéressant, d'accord, mais il n'y a pas de quoi s'exciter.

— Ah ! Non ? Écoute : dans chaque liasse, il y a des billets neufs. Je ne les ai regardés que rapidement, mais pour autant que j'aie pu voir, ils constituent des séries. Et ce sont les billets de deux dollars qui ont été émis à l'occasion du bicentenaire.

— *Cela*, c'est intéressant. Ces coupures de deux dollars émises pour le bicentenaire, l'ingrat public américain les a boudées. De sorte qu'il y en a fort peu en circulation bien qu'il en ait été imprimé des quantités. S'il s'agit vraiment de séries, le F.B.I. devrait pouvoir en retrouver l'origine sans difficulté. »

Ils ne trouvèrent rien d'autre et s'en allèrent cinq minutes plus tard, après avoir libéré de ses menottes, de son bâillon et de son bandeau un Donahure qui commençait à remuer.

Le major Dunne était encore à son bureau, en train de téléphoner sur deux appareils à la fois.

« Pas encore couché ? lui demanda Ryder quand il eut raccroché.

— Non. Et je n'espère pas pouvoir le faire. Pas cette nuit, en tout cas. Mais j'aurai des compagnons d'infortune : tout l'État est mis en alerte vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Tout policier capable de marcher doit se tenir prêt. La description de Morro a été télexée ou est en train de l'être à travers tout le pays. Ah ! J'ai pris des dispositions pour obtenir une liste de ces organisations de cinglés, mais je ne l'aurai pas avant demain. Quant à votre Peggy, on s'en occupe.

— *Notre Peggy ?* demanda Jeff.

— J'ai oublié de t'en parler, dit Ryder. Les kidnappers ont alerté Associated Press et Reuter, sans faire de menaces mais en donnant la liste détaillée des matériaux nucléaires qu'ils ont volés et des personnes qu'ils ont enlevées. Le tout va être diffusé sur les ondes à 11 heures... d'ici une demi-heure. Et je n'avais pas envie que ta sœur éprouve un choc en apprenant par radio ou par t.v. l'enlèvement de sa mère. Le major Dunne a été assez aimable pour s'en occuper.

— Ce n'est qu'une idée qui me passe par la tête, dit Jeff en dévisageant son père, puis le major, mais avez-vous pensé que Peggy est peut-être en danger ?

— C'est une idée et elle nous est venue à nous aussi, répondit Dunne d'un ton sec et précis. Je m'en suis également occupé. »

Il jeta un coup d'œil intéressé au fusil que portait Ryder.

« Vous avez été faire du shopping, depuis tout à l'heure ?

— J'ai emprunté cet objet à votre ami Donahure.

— Ah ! Et comment va-t-il ?

— Il est sans connaissance. Oh ! Cela ne le change pas beaucoup de son état naturel. Il a heurté du crâne la crosse d'un automatique.

— C'est honteux, fit Dunne d'un air épanoui. Est-ce que vous aviez un motif particulier pour prendre ces armes ?

— Pour sûr ! Ces deux fusils sont des Kalachnikov, d'origine russe. Pourriez-vous voir avec Washington, service des importations, si l'on a délivré une autorisation spéciale pour ouvrir à ces armes les frontières du pays ? J'en doute beaucoup. Les Russes aiment bien livrer leurs armes à n'importe qui contre paiement comptant, mais cela m'étonnerait qu'ils consentent à céder le fusil le plus perfectionné du monde, ce qui est le cas de celui-ci.

— Détention illégale ? Cela ferait de Donahure un ex-chef de la police.

— C'est sans importance. De toute façon, c'est ce qu'il sera d'ici peu.

— Communiste ?

— Très improbable. Mais il peut à coup sûr servir d'homme de main pour n'importe quelle opération pourvu que l'argent soit bon.

— J'aimerais bien avoir ces armes, si possible.

— Désolé, l'inventeur d'un trésor en reste propriétaire. De toute

façon, admettriez-vous devant un tribunal que vous vous êtes fait le complice d'un vol avec effraction ? Allons, allons, ne prenez pas cet air bouleversé. Jeff a un petit cadeau pour vous. »

Jeff plaça la pile de billets de banque sur la table.

« Dix mille dollars, ni plus ni moins. Ils sont à vous. Combien de coupures récentes de deux dollars dont les numéros se suivent, Jeff ?

— Quarante.

— Quelle manne ! s'écria Dunne avec respect. Demain à midi, j'aurai le nom de la banque, du caissier et du tireur. C'est dommage que vous n'ayez pas pu savoir tout de suite le nom du tireur.

— Donahure dormait. Mais j'irai lui poser la question plus tard.

— Comme cela ? N'abusez pas de votre bonne étoile, sergent.

— Je n'en abuserai pas. J'ai le malheur de connaître le chef de la police depuis plus longtemps que vous : c'est un fanfaron. Je sais que c'est un lieu commun de dire que tous les fanfarons sont des lâches, et que ce n'est pas toujours vrai : mais dans son cas, ça l'est. Vous n'avez qu'à regarder son visage : une vraie catastrophe, mais c'est le seul qu'il ait, et il est probable qu'il y tient. Or il a vu ce qui est arrivé ce soir même à celui de son homme de main. »

L'expression béate de Dunne avait été remplacée momentanément par un froncement de sourcils ; ce n'était pas du tout à cause des propos de Ryder, mais parce qu'il tapotait d'un air perplexe le tas de billets déposés par Jeff sur son bureau.

« Comment vais-je expliquer la présence de ces coupures chez moi ? D'où dirai-je qu'elles proviennent ?

— Je n'y avais pas songé, dit Jeff en fronçant les sourcils à son tour.

— Facile, dit Ryder. C'est Donahure qui vous les a donnés.

— C'est Donahure qui... quoi ?

— Bien qu'il possède plus d'un demi-million de dollars gagnés de façon illicite et placés sous sept ou huit noms d'emprunt, nous savons tous qu'il est foncièrement honnête, droit, respectable et profondément attaché au bien de son prochain, à la défense de la justice et à l'anéantissement impitoyable de la corruption où qu'elle se manifeste. Le gang responsable du cambriolage de San Ruffino a pris contact avec lui et lui a remis cet argent en lui demandant, en contrepartie, de le renseigner au coup par coup sur les mesures prises par le gouvernement de l'État et par le gouvernement fédéral pour enquêter sur ce cas. Vous vous êtes mis d'accord, lui et vous, pour fournir à ces fripouilles une série de fausses informations soigneusement mises au point. Et, bien entendu, il vous a confié cet argent infâme pour que vous en assuriez la garde jusqu'à la fin de l'affaire. On ne peut qu'admirer l'intégrité de cet homme.

— Très ingénieux, mais vous avez négligé le principal : tout ce que

Donahure a à faire, c'est de nier cette version de A à Z.

— Avec ses empreintes digitales sur tous les billets, surtout sur ces coupures neuves de deux dollars ? Il sera bien obligé soit de confirmer l'histoire que je viens de vous raconter, soit d'avouer qu'il avait ces billets cachés chez lui, ce qui impliquera pour lui la tâche désagréable d'expliquer d'où ils proviennent. Quelle solution croyez-vous qu'il choisira ?

— Vous avez vraiment l'esprit tortueux, dit Dunne avec admiration.

— C'est l'histoire du voleur volé, dit Ryder en riant. Ah ! Deux choses, major. Lorsque vous toucherez ces coupures, ou lorsque n'importe qui les touchera, évitez de mettre le doigt sur le coin en haut à droite. Il doit s'y trouver des empreintes digitales, surtout sur les billets de deux dollars.

— Il doit y avoir environ deux mille coupures, dit Dunne. Vous attendez-vous à ce que je fasse relever les empreintes sur *tous* ces billets ?

— J'ai dit : vous ou n'importe qui d'autre.

— Merci bien. Et la seconde chose ?

— Avez-vous de quoi prendre des empreintes, ici ?

— Oui, bien sûr. Pourquoi ?

— Oh ! Je ne sais pas, dit Ryder d'un ton vague. On ne sait jamais à quel moment on peut avoir besoin de ces trucs-là. »

Le juge LeWinter vivait dans une maison extrêmement impressionnante, comme il convenait à un homme destiné très vraisemblablement à devenir le prochain président de la Cour suprême de Californie. À quelques kilomètres de la côte, on peut trouver une plus grande diversité de modèles architecturaux que n'importe où au monde ; mais même compte tenu de cette particularité de la région, la maison de LeWinter était exceptionnelle : réplique fidèle d'une demeure de l'Alabama datant d'avant la guerre de Sécession, d'une blancheur éblouissante, avec un porche à colonnes haut de deux étages, des balcons, une profusion de magnolias alentour et une pléthore de chênes blancs et d'usnées barbuës dont ni les uns ni les autres ne paraissaient trouver le climat tout à fait à leur goût. Dans une résidence si importante (on ne pouvait parler d'une simple « demeure »), ne pouvait siéger, eût-on pensé, qu'un pilier de la rectitude judiciaire. On se serait trompé.

C'est ce dont se rendirent immédiatement compte Ryder et son fils quand ils ouvrirent la porte de la chambre à coucher, sans avoir eu, il faut bien le dire, la courtoisie de frapper avant d'entrer : le lumineux symbole de la légalité se trouvait dans son lit, mais il n'y était pas seul, et ce n'était pas sa femme qui partageait sa couche. Très bronzé

sous ses cheveux blancs et sa moustache blanche (l'absence d'un col à rabats blancs et d'une cravate noire jetait presque une note discordante sur cette image de la respectabilité), le juge paraissait parfaitement à sa place dans le grand lit doré de l'ère victorienne, mais on ne pouvait en dire autant de sa compagne, une dame d'apparement très petite vertu, extrêmement peinturlurée, jeune encore, qui aurait visiblement été plus à son aise dans le cadre de ce qu'on peut élégamment désigner comme les franges extérieures de la société. Ce qui, par contre, rapprochait (outre la proximité physique) le juge de sa voisine de lit, c'était leur expression stupéfaite à l'un et à l'autre, ainsi que l'écarquille comique de leurs yeux : mimique qui n'a rien de surprenant chez deux personnes subitement confrontées à deux hommes encapuchonnés ayant chacun un revolver à la main. Toutefois, la similitude des visages se dissipa rapidement, l'expression de la fille se muant peu à peu en un air de culpabilité craintive, alors que le visage du juge, comme on pouvait s'y attendre, se transformait progressivement en portrait de la vertu outragée.

« Qui diable êtes-vous ? »

— Pas des amis, soyez-en sûr, dit Ryder. Nous savons qui vous êtes. Mais qui est cette jeune dame ? »

Sans se préoccuper du silence inévitable qui suivit cette question, il se tourna vers Jeff :

« Tu as pris ton appareil de photo, Perkins ? »

— Non, j'ai oublié.

— Dommage. Je suis sûr que monsieur aurait été ravi que nous envoyions un instantané à sa femme, pour lui prouver qu'il ne languissait pas trop durant son absence. »

Le juge continuait à adopter une expression outragée, mais Ryder n'en tint aucun compte.

« Allons, vas-y, Perkins, les empreintes. »

Jeff n'était pas expert en la matière ; mais il avait quitté l'école de police depuis trop peu de temps pour avoir oublié comment on relève de bonnes empreintes. LeWinter, dont l'arrogance avait flanché et qui, manifestement, trouvait que la situation le dépassait, n'éleva pas d'objection et n'offrit aucune résistance. Quand Jeff eut terminé, il jeta un coup d'œil à la fille, puis à son père, qui hésita avant d'acquiescer. Pendant qu'elle laissait passivement ses doigts à Jeff, Ryder lui dit :

« Personne ne vous fera de mal, mademoiselle. Comment vous appelez-vous ? »

Elle serra les lèvres et détourna la tête. Ryder soupira, ramassa un sac à main qui ne pouvait appartenir qu'à elle, l'ouvrit et en répandit le contenu sur une table. Après avoir un peu farfouillé, il exhiba une enveloppe sur laquelle il put lire à haute voix :

« Bettina Ivanhoe, 888 South Maple. »

Il examina la malheureuse créature à l'air épouvanté : elle avait les cheveux de lin et les hautes pommettes saillantes de certains peuples slaves ; sans les efforts qu'elle faisait pour contrarier la nature, elle eût même été fort jolie.

« Ivanhoe ? Il me semble qu'Ivanov conviendrait mieux. Russe ?

— Non, je suis née ici.

— Mais je parierais bien que vos parents ne l'étaient pas. »

Elle ne répondit pas. Il examina le contenu épars du sac et ramassa deux photographies, toutes deux représentant le juge et la fille, ce qui prouvait qu'elle n'était pas une visiteuse occasionnelle. Il devait bien y avoir quarante ans d'écart entre eux. « Philémon et Baucis », dit Ryder, avec dans la voix un mépris qu'il accentua en jetant les deux photographies par terre.

« Chantage ? » dit LeWinter en essayant de mettre à son tour une intonation méprisante dans cette exclamation, mais le cœur n'y était pas. « Extorsion de fonds, peut-être ?

— Oh ! Je vous ferai chanter à mort si vous êtes celui que je pense. D'ailleurs, je peux vous faire crever sans avoir besoin de vous faire chanter, dit Ryder d'un ton glacial. Mais pour l'instant, je suis sur une autre affaire. Où se trouve votre coffre et où en sont les clés ? »

LeWinter ricana, mais non sans qu'on pût discerner une ombre de soulagement dans sa voix :

« Truand de bas étage !

— Langage peu distingué pour un magistrat de votre rang. »

Ryder sortit un couteau de poche et, en faisant jaillir la lame, il s'approcha de la fille.

« Eh bien ! Monsieur LeWinter ? »

Le juge croisa les bras d'un air résolu.

« Le chevalier sans peur et sans reproche ! » fit Ryder en lançant le couteau à Jeff, qui le plaça adroitement sur le double menton de LeWinter et appuya légèrement.

« Il a le sang rouge, dit-il. Exactement comme nous tous. Est-ce que j'aurais dû stériliser la lame ?

— Plus bas à droite, dit Ryder. C'est là que se trouve la jugulaire extérieure. »

Jeff retira le couteau et l'examina. La lame était étroite et ne portait de traces de sang que sur un centimètre environ, mais à voir LeWinter, dont l'expression avait perdu tout caractère de résolution, on eût pu croire que le flot de son sang artériel était sur le point de jaillir. Il dit d'une voix enrouée :

« Le coffre est dans mon bureau, en bas. La clé est dans la salle de bains.

— Où ? demanda Ryder.

— Dans un pot de savon à barbe.

— Drôle d'endroit pour mettre une clé, quand on est un honnête homme. Le contenu du coffre doit être intéressant. »

Ryder passa dans la salle de bains et revint quelques secondes plus tard avec la clé.

« Avez-vous du personnel dans la maison ?

— Non.

— C'est probablement vrai. Il a dû penser aux histoires croustillantes que ces gens pourraient raconter à sa femme. Tu le crois, Perkins ?

— Par principe, non.

— Moi non plus. »

Ryder sortit de sa poche trois paires de menottes qui, récemment, avaient appartenu au chef de la police. Au moyen d'une des paires, il fixa le poignet droit de la fille à une des colonnes du lit, au moyen d'une autre le poignet gauche de LeWinter à l'autre colonne. La troisième paire, passée préalablement derrière un barreau de la tête du lit, servit à joindre le poignet gauche de Bettina au poignet droit du juge. Comme bâillons, ils employèrent des taies d'oreiller. Avant de nouer le bâillon du juge, Ryder lui dit :

« Un hypocrite comme vous qui passe son temps à faire des discours contre les marchands d'armes de Washington doit en avoir quelques-unes chez lui. Où se trouvent-elles ?

— Dans mon bureau. »

Jeff commença à perquisitionner soigneusement dans la chambre à coucher. Ryder, lui, descendit à l'étage inférieur, repéra le bureau, trouva l'armoire aux armes et l'ouvrit. Il ne s'y trouvait aucun Kalachnikov, mais un revolver d'un type particulier, inconnu de lui, attira son attention. Il l'enveloppa dans un mouchoir et le mit dans l'une des larges poches de sa veste.

Le coffre était massif, près d'un mètre sur deux ; il devait peser plus d'un quart de tonne et il avait été construit dans un lointain passé, à une époque où les casseurs n'avaient pas encore mis au point les techniques très sophistiquées qu'ils utilisent aujourd'hui. Le système de fermeture était tout à fait élémentaire, et si le coffre s'était trouvé isolé dans la pièce, Ryder l'aurait ouvert sans hésitation ; mais il était encastré dans un mur de brique sur plusieurs centimètres de profondeur, ce qui était tout à fait exceptionnel pour un coffre de ce genre. Ryder remonta donc à la chambre à coucher, retira le bâillon de LeWinter et sortit son couteau.

« Où se trouve l'interrupteur du coffre ?

— Quel interrupteur ?

— Vous m'avez dit beaucoup trop vite où se trouvait la clé. Vous teniez à ce que j'ouvre votre coffre. »

Pour la seconde fois, LeWinter fit une grimace douloureuse,

provoquée davantage par l'appréhension que par la douleur, lorsque le couteau de Ryder s'enfonça dans la peau de son cou, mais il garda le silence.

« Je répète : où est l'interrupteur ? Celui qui enclenche ou déclenche un signal d'alarme dans le bureau du shérif local. »

Cette fois, LeWinter se montra un peu plus obstiné dans son silence, mais il finit par céder. Ryder redescendit, fit glisser un panneau coulissant situé au-dessus de la porte du bureau et découvrit un commutateur d'un type très simple. Il le déclencha et ouvrit le coffre. Une partie de l'intérieur constituait une armoire à dossiers, ces derniers étant suspendus, de façon très traditionnelle, à deux rails parallèles au moyen d'oreilles métalliques. Presque toutes ces chemises contenaient des notes relatives à des affaires que LeWinter avait jugées. Deux dossiers portaient la mention « Correspondance personnelle », mais apparemment, il ne s'agissait pas d'une correspondance privée, du moins pas entièrement, car une partie des lettres avait été signée par procuration par la secrétaire de LeWinter, une demoiselle B. Ivanhoe. S'il s'agissait de la jeune personne qui se trouvait à l'étage au-dessus, elle avait fourni à son patron les marques d'un dévouement qui dépassait de très loin ce qu'exigeaient les tâches d'une secrétaire... Sur les rayons supérieurs du coffre, l'attention de Ryder ne fut requise que par trois objets, qu'il confisqua tranquillement. L'un était un carnet avec des listes de noms et de numéros de téléphone ; le second était une édition reliée en cuir d'*Ivanhoe* de Sir Walter Scott ; et le troisième était un carnet de notes, également relié en cuir, mais de couleur verte.

Pour un carnet de notes, celui-ci était assez grand (environ vingt centimètres sur douze) et il était doté d'un solide fermoir de laiton, qui aurait sans doute arrêté un gamin ou un simple curieux, mais qui ne résista pas au couteau d'un fouineur mal intentionné. Ryder se contenta, en fait, de couper le dos de cuir, et les pages du carnet apparurent, mais elles ne lui apprirent rien dans l'immédiat, car elles étaient couvertes de chiffres et non de lettres. Il ne perdit pas de temps à essayer d'y comprendre quelque chose : il ne connaissait rien à la cryptographie, mais le F.B.I. avait un service de déchiffrement très spécialisé qui était en mesure de décoder n'importe quel document excepté les textes militaires hautement sophistiqués, et même, en pareil cas, ils étaient capables d'y parvenir si on leur laissait suffisamment de temps. Le temps... Ryder regarda sa montre : il était 11 heures moins une minute.

Il trouva Jeff en train de fouiller méthodiquement toutes les poches des costumes de LeWinter, dont le nombre était considérable. LeWinter lui-même et sa secrétaire étaient toujours confortablement étendus ; Ryder les ignore et appuya sur le bouton de la télévision. Il

ne chercha pas une chaîne particulière : elles devaient toutes diffuser le même programme. Il ne regardait pas l'écran et, du reste, il ne semblait pas regarder quoi que ce soit, mais, en fait, il prenait soin que le couple étendu sur le lit n'échappât pas à sa vision périphérique.

L'annonceur, qui se trouvait par pure coïncidence être vêtu d'un costume et d'une cravate sombres, avait adopté un ton sépulcral, celui des commentateurs de funérailles nationales. Il se borna, au demeurant, à récapituler les faits. La centrale de San Ruffino avait été cambriolée tard dans l'après-midi et les criminels avaient réussi à s'enfuir en emportant avec eux des matériaux nucléaires susceptibles d'être transformés en armes et en emmenant des otages. Les quantités de matériaux nucléaires étaient précisées, ainsi que les noms et les adresses des otages. On n'avait pu identifier la personne qui avait fourni ces informations ni l'origine de celles-ci, mais leur authenticité était indiscutable, ce qu'avaient du reste confirmé les autorités. Ces mêmes autorités avaient mis en train des recherches très poussées. Le bla-bla habituel, pensa Ryder : ils ne disposent d'aucune piste pour entreprendre des recherches. Il éteignit la télévision et lança un coup d'œil à Jeff.

« Tu as remarqué quelque chose, Perkins ?

— La même chose que toi. Le visage de notre Casanova, ou du moins ce qu'on peut en voir, n'a fait montre d'aucun changement d'expression notable. Il est dans le bain jusqu'au cou, je dirais.

— Cela équivaut à une confession signée. Ces nouvelles n'en étaient pas pour lui. »

Il dévisagea LeWinter et parut pendant un instant plongé dans une réflexion profonde avant de déclarer :

« J'ai trouvé. Vos sauveteurs, j'entends. Je vais vous envoyer un reporter et un photographe du *Globe* pour vous délivrer.

— N'est-ce pas intéressant ? dit Jeff. Je crois que, cette fois, Don Juan a légèrement changé d'expression. »

En fait, l'expression de LeWinter avait énormément changé. La peau bronzée était devenue grisâtre et les yeux, soudain protubérants, paraissaient sur le point de fausser compagnie à leurs orbites. Le *Globe* était un journal qu'on pouvait feuilleter sans savoir lire. Il était spécialisé dans les portraits artistiques de dames analphabètes très déshabillées qui lisaient Sophocle dans le texte, dans les instantanés innocents représentant les grands de ce monde dans des postures apparemment compromettantes ou en tout cas indignes d'eux et, pour ceux des clients qui savaient lire, dans d'abondants ragots qui se voulaient des croisades contre les entorses à la morale. L'urgence évangélique et l'importance sociale des trois impératifs journalistiques que nous venons d'énumérer étaient telles qu'elles exerçaient sur l'équipe rédactionnelle du *Globe* une pression presque intolérable et

l'obligeaient fréquemment à condenser, à ajourner ou, le plus souvent, à passer complètement sous silence des sujets aussi banals que les nouvelles internationales ou les incidents locaux, excepté, bien entendu, les plus salaces. Il n'était pas besoin de recourir à la télépathie pour deviner que la sensibilité du juge serait mise en éveil par la seule mention du *Globe* et, plus particulièrement, par l'idée qu'à la « une » de cet organe de presse pût paraître une photographie sans retouches, considérablement agrandie, le représentant en compagnie d'une personne dont la seule parure était une paire de menottes. On pouvait faire confiance au *Globe* : la photo occuperait toute la page et ne laisserait de place qu'à une légende alléchante.

Une fois redescendu dans le bureau, mais cette fois avec Jeff, Ryder dit à ce dernier :

« Jette un coup d'œil à ces dossiers judiciaires. Tu y trouveras peut-être quelque chose d'intéressant, quoique j'en doute. Moi, il faut que je donne un coup de fil. »

Il composa un numéro et, en attendant la réponse, parcourut du regard la liste de noms et de numéros de téléphone qu'il avait prise dans le coffre. Quand une voix se fit entendre à l'autre bout du fil, il demanda à parler à M. Jamieson, qui était le responsable nocturne du central téléphonique ; il l'eut presque immédiatement en ligne.

« Ici le sergent Ryder. J'ai à vous demander un renseignement important et confidentiel. (Jamieson, qui cultivait certaines illusions sur sa propre importance, aimait à les voir nourrir par d'autres personnes.) J'ai ici un numéro de téléphone... il me semble que c'est la ligne privée du shérif Hartman à son domicile, mais je n'en suis pas certain et le numéro n'est pas dans l'annuaire. Pourriez-vous vérifier que je ne me trompe pas ?

— C'est important, bien sûr, dit Jamieson d'un ton vibrant tout en notant le numéro. Chut, chut !

— Vous ne pouvez même pas savoir combien c'est important. Vous avez entendu les nouvelles ?

— San Ruffino ? Mon Dieu, oui, je viens de les entendre. Sale affaire, hein ?

— Plus que vous ne sauriez croire. »

Il attendit patiemment que Jamieson eût procédé à sa recherche.

« Vous avez raison, dit finalement celui-ci. Le numéro et le nom correspondent. Dieu sait pourquoi il n'est pas dans l'annuaire. Voici l'adresse : 118 Rowena. »

« Qui est ce Hartman ? demanda Jeff quand son père eut remercié Jamieson et raccroché.

— Le shérif local. Ce coffre est branché sur son bureau. Quelque chose t'a échappé, là-haut, n'est-ce pas ?

— Je sais bien.

— Comment le sais-tu ?

— Si tel n'était pas le cas, tu ne le dirais pas !

— Tu as sans doute remarqué que LeWinter m'a bien vite indiqué la cachette de la clé de son coffre. Cela ne te dit rien au sujet du shérif Hartman ?

— Non, pas grand-chose. Pardon : rien de bon.

— Rien de bon, en effet. Il doit y avoir fort peu de gens à qui LeWinter fait suffisamment confiance pour accepter l'idée qu'ils le trouvent dans une situation aussi scandaleuse et compromettante ; le shérif Hartman doit être du nombre, car il sait qu'il tiendra sa langue. Donc il y a un lien entre eux.

— Il est malgré tout possible que LeWinter ait un ami ici-bas !

— Nous sommes en train de discuter de probabilités et non pas de ce qui est presque impossible. Chantage ? Très improbable. Si le juge faisait chanter Hartman, l'histoire d'aujourd'hui aurait été une occasion unique pour le shérif de faire cesser le chantage une fois pour toutes et LeWinter n'aurait pas risqué une chose pareille. Bien sûr, il se pourrait que LeWinter fût la *victime* du chantage, mais je n'arrive pas à le voir dans ce rôle. Je les vois plutôt tous les deux complices dans quelque magouille très profitable. Une affaire criminelle, sans doute, car un juge honnête ne se compromettrait pas avec un vulgaire shérif. Tout ce que je sais, c'est que LeWinter est une crapule ; j'ignore tout de ce Hartman, mais il ne vaut probablement pas davantage.

— En notre qualité de flics honnêtes, même si nous sommes momentanément en chômage, il nous appartient de découvrir quelles sont les activités illicites de ce shérif-là. Allons-nous recourir à ce qui semble être devenu notre méthode habituelle ? »

Ryder acquiesça.

« Est-ce que Donahure peut attendre ? reprit Jeff.

— Il attendra. As-tu trouvé quelque chose ?

— Diable non. Tous ces "attendu que" et "en vertu de quoi" me font tourner la tête.

— Laisse tomber. Même LeWinter n'exprimerait pas en termes pareils ses pensées profondes, ou plutôt ses intentions criminelles. »

Ryder composa un nouveau numéro sur le cadran du téléphone.

« Monsieur Aaron ? Ici le sergent Ryder. Ne vous méprenez pas sur mes intentions, mais je voudrais vous poser une question : aimeriez-vous qu'un de vos photographes prenne un cliché représentant un citoyen éminent de notre ville dans une situation compromettante ? »

La réponse d'Aaron exprimait une incompréhension totale : son ton n'était pas froid, il était simplement évasif.

« Sergent, vous m'étonnez. Vous savez bien que l'*Examiner* n'est pas un journal à scandales.

— Dommage. Je croyais que vous vous intéressiez aux petites

manies du juge LeWinter. »

Avec Donahure, LeWinter partageait le privilège d'être une des cibles favorites d'Aaron dans ses éditoriaux.

« Ah ! fit celui-ci, soudain intéressé, de quoi s'occupe en ce moment ce vieux bouc ?

— Il ne s'occupe de rien du tout. Il est couché. Avec sa secrétaire qui a l'âge d'être sa petite-fille. Quand je dis qu'il est couché avec, je veux dire qu'il couche avec. En cet instant précis, il est en outre intimement lié à elle – par des menottes. Et l'un et l'autre sont liés au lit – par des menottes également.

— Bon Dieu ! fit Aaron en toussant, sans doute pour étouffer un fou rire. Cela m'intrigue beaucoup, sergent, mais je continue à craindre que nous ne puissions publier...

— Personne ne vous demande de publier quoi que ce soit. Il suffit de prendre une photo.

— Je vois, dit Aaron après un court silence. Tout ce que vous voulez, c'est qu'il sache que cette photo a été prise ?

— Exactement. Je serais heureux que vos gars m'aident à entretenir le bobard que je lui ai raconté, à savoir que j'allais lui envoyer des reporters du *Globe*. »

Cette fois, Aaron ne se retint pas de pouffer.

« Voilà qui va le rendre fou de joie !

— Littéralement fou. Merci beaucoup. Votre photographe n'a qu'à entrer : la porte est ouverte. J'ai laissé les clés des menottes sur la table du bureau du juge. »

Comme il l'avait promis, Dunne était toujours à son bureau.

« Du nouveau ? demanda Ryder.

— Qu'ils aillent se faire foutre. Il est presque impossible de téléphoner depuis que la nouvelle a été annoncée ; le standard est bloqué. Il y a au moins cent personnes qui ont vu les criminels et, comme toujours, dans cent localités différentes. Et vous ?

— Je ne sais pas. Il faudrait que vous nous aidiez. D'abord, voici les empreintes digitales du juge LeWinter.

— Il vous les a... données ? demanda Dunne incrédule.

— Si l'on peut dire.

— Écoutez, Ryder, je vous ai averti. Si vous vous attaquez à cette vieille corneille, vous allez avoir de graves ennuis. Donahure a des amis puissants, mais seulement dans le bled. LeWinter, lui, a des appuis très bien placés à Sacramento et c'est ça qui compte. Ne me dites pas que vous avez usé de violence à son égard !

— En aucune manière. Nous l'avons laissé pacifiquement étendu dans son lit, sans aucun mal.

— Vous a-t-il reconnu ?

— Non. Nous portions des cagoules.

— Ah ! Merci, tant mieux. Comme si je n'en avais déjà pas assez sur les bras ! Est-ce que vous vous rendez compte du genre de nid de guêpes dans lequel vous avez été fouiner ? Et savez-vous où toutes ces guêpes vont finir par s'amasser ? Autour de moi. Je devine, ajouta-t-il en fermant les yeux, quelle va être la prochaine personne à m'appeler sur ce maudit téléphone.

— Ce ne sera pas LeWinter. Ses mouvements sont un peu... entravés en ce moment. Pour tout dire, nous l'avons laissé attaché par des menottes à une colonne de lit et à sa secrétaire. Il était couché avec elle quand nous sommes arrivés. Elle est russe. »

Dunne referma les yeux. Quand il eut assimilé tout ce que Ryder venait de lui dire et qu'il se fut cuirassé contre la perspective des désagréments que cela impliquait, il demanda prudemment :

« Et ensuite ?

— Voilà qui est intéressant, répondit Ryder en sortant de sa poche le mouchoir qui contenait le pistolet et en le développant sur la table. On se demande ce qu'un juge intègre peut faire avec un automatique silencieux. Pourriez-vous en faire contrôler les empreintes digitales ? Soit dit en passant, voici aussi celles de la fille. Et ça, c'est un carnet de notes codées ; je suppose que la clé se trouve dans cet exemplaire d'*Ivanhoe*. Peut-être le F.B.I. pourra-t-il débrouiller cela. Pour finir, voici une liste privée de numéros de téléphone. Il se peut qu'ils soient intéressants ; le contraire est également possible, mais je n'avais ni le temps ni les moyens de contrôler.

— Y a-t-il autre chose que vous aimeriez que je fasse pour vous ? demanda Dunne d'un ton pesamment sarcastique.

— Oui. J'aimerais avoir une copie du dossier que vous avez certainement à propos de LeWinter.

— Non, dit Dunne en secouant la tête. Uniquement à l'usage du F.B.I.

— Écoute-le, dit Jeff. Après tout le boulot harassant que nous venons de faire pour lui. Après tous les indices que nous venons de ramasser pour lui...

— Bon, bon, coupa Dunne d'un air las. Mais je ne promets rien. Où allez-vous, à présent ?

— Voir un autre serviteur de la loi.

— Il a d'avance toute ma sympathie. Est-ce que je le connais ?

— Non. Ni moi non plus. Il s'appelle Hartman. Ce doit être un nouveau. Il habite à Redbank. Un district du comté.

— Qu'a donc fait ce malheureux pour encourir votre inimitié ?

— C'est un copain de LeWinter.

— Voilà qui explique tout. »

Hartman habitait un petit bungalow sans prétention aux confins de la ville. Pour une maison californienne isolée, c'était presque un taudis : elle n'avait pas de piscine.

« Son acoquinement avec LeWinter doit être très récent, dit Ryder.

— Ma foi, oui. Il ne s'attache pas au superflu, lui. La porte est ouverte, est-ce qu'on frappe ?

— Pas de blagues, Jeff. »

Ils trouvèrent Hartman assis à sa table dans un petit bureau. C'était un homme costaud et bien bâti, qui devait faire dans les un mètre quatre-vingt-cinq quand il était debout ; mais le shérif Hartman ne serait plus jamais debout. Quelqu'un avait soigneusement trafiqué une balle qui avait pénétré dans sa personne par la joue gauche et dont l'effet dum-dum avait fait éclater tout l'arrière de la tête.

Il était inutile de fouiller la baraque ; quelle que fût la personne qui s'était trouvée là, elle avait certainement pris soin qu'aucun indice susceptible d'incriminer un tiers – ou des tiers – ne demeurât dans la maison.

Ils relevèrent les empreintes digitales du mort et s'en allèrent.

CHAPITRE 5

Ce fut la nuit du tremblement de terre.

Pas de la terre entière, bien sûr, mais pour une bonne partie des habitants de la Californie méridionale, ç'aurait aussi bien pu être le cas. Le séisme se produisit à minuit vingt-cinq et on en ressentit les effets au nord jusqu'à Merced, dans la vallée de San Joaquin, au sud jusqu'à Oceanside, entre Los Angeles et San Diego, à l'ouest jusqu'à San Luis Obispo sur le Pacifique, au sud-est jusque de l'autre côté du désert Mojave et à l'est jusqu'à la vallée de la Mort. À Los Angeles même, bien qu'aucun bâtiment n'eût été endommagé, toutes les personnes encore éveillées ressentirent le tremblement de terre, et il fut assez violent pour réveiller beaucoup de ceux qui étaient endormis. Dans les autres grandes villes – Oakland, San Francisco, Sacramento et San Diego – la population ne s'aperçut de rien, mais les sismographes enregistrèrent bel et bien un séisme mineur (4,2 à l'échelle de Richter).

Ryder et Jeff, assis dans le living-room de l'appartement de ce dernier, virent une lampe suspendue au plafond osciller pendant vingt secondes environ sur une distance d'une dizaine de centimètres. Dunne, toujours à son bureau, ressentit le séisme mais n'y prêta aucune attention, car il avait subi cette nuit-là bien d'autres chocs. LeWinter, qui était maintenant vêtu (ainsi que son aimable secrétaire), vit bouger fortement la porte de son coffre dont il examinait avec quelque anxiété le contenu restant. Même Donahure, bien qu'il eût fort mal au crâne et que son esprit fût en peu embué en raison des quatre scotchs tassés qu'il avait avalés pour se remettre, prit vaguement conscience de quelque chose d'anormal. Et quoique ses fondations fussent solidement enracinées dans le rocher inébranlable de la Sierra Nevada, le château d'Adlerheim éprouva les effets du tremblement de terre de manière plus aiguë que n'importe quel autre édifice, pour l'excellente raison que l'épicentre n'en était pas éloigné de plus d'une vingtaine de kilomètres. Ce qui est encore plus important, c'est que le phénomène fut fortement enregistré par le bureau sismographique installé dans l'une des caves à vin que von Streicher avait creusées dans le roc, ainsi que par deux autres sismographes que Morro avait placés avec prévoyance dans deux résidences privées qu'il possédait, chacune d'elles se trouvant à

environ vingt-cinq kilomètres d'Adlerheim, mais dans deux directions diamétralement opposées.

Les secousses furent, bien sûr, enregistrées également par des institutions qui – aurait-on pu supposer – s'intéressaient de façon beaucoup plus légitime que Morro aux phénomènes de ce genre : le Bureau d'études sismologiques ; le Département californien des ressources hydrauliques ; l'Institut californien de technologie ; le Centre national de recherches géologiques sur les tremblements de terre. Ces deux derniers, les plus importants sans doute, étaient situés à des emplacements fort adéquats, en ce sens qu'ils seraient les premiers à être démolis au cas où un tremblement de terre massif affecterait soit Los Angeles soit San Francisco : l'Institut de technologie se trouvait à Pasadena et le Centre de recherches sur les tremblements de terre à Menlo Park. Les centres nerveux des quatre institutions se trouvaient en contact direct et permanent les uns avec les autres et il ne leur avait fallu que quelques minutes pour repérer avec une précision absolue l'épicentre exact du séisme.

Alec Benson était un homme calme et massif, âgé d'un peu plus de soixante ans. Sauf dans les cérémonies officielles, qu'il évitait autant qu'il pouvait, il portait invariablement un costume de flanelle grise et un maillot gris à manches courtes, bien assortis aux cheveux gris qui couronnaient son visage rond, placide et généralement souriant. Directeur du département de sismologie, de l'Institut californien de technologie, il était professeur dans deux universités différentes et titulaire de tant de doctorats et de titres scientifiques que, pour simplifier les choses, ses collègues ne parlaient jamais de lui que sous le simple nom d'« Alec ». À Pasadena, en tout cas, on le considérait comme le meilleur sismologue du monde ; et bien que l'U.R.S.S. et la Chine eussent peut-être pu discuter la légitimité de cette opinion, il était notable qu'à n'importe quelle conférence sismologique internationale, les représentants de ces deux nations étaient les premiers à désigner Benson comme leur candidat à la présidence. Cette estime universelle provenait avant tout du fait que Benson n'avait jamais établi aucune distinction entre lui et ses collègues du monde entier et qu'il leur demandait leur avis aussi souvent qu'eux le sien.

Son premier assistant était le Pr Hardwick, homme de science tranquille et effacé, mais dont le dossier était presque aussi prestigieux que celui de Benson.

« Eh bien ! dit Hardwick, un tiers environ de la population californienne doit avoir ressenti cette secousse. On en a déjà parlé à la télévision et à la radio et il en sera question dans les dernières éditions des journaux du matin. Il doit y avoir au moins deux millions de sismologues amateurs en Californie. Qu'allons-nous leur dire ? La

vérité ? »

Pour une fois, Alec Benson ne souriait pas. Il considérait pensivement la demi-douzaine de chercheurs qui se trouvaient dans la pièce et qui constituaient le noyau d'une équipe remarquablement compétente. Il étudiait leurs expressions, qui n'étaient ni secourables ni hostiles ; ils attendaient manifestement que lui, Benson, leur indiquât ce qu'il fallait dire. Il soupira.

« Personne n'admire davantage que moi George Washington et sa courageuse franchise, mais... non, nous ne devons pas leur dire la vérité. C'est un pieux mensonge, qui ne restera même pas sur ma conscience. Que gagnerions-nous à dire la vérité, sinon d'épouvanter un peu plus nos concitoyens de Californie, de leur faire perdre la tête encore davantage ? Si quelque chose de pis doit arriver, eh bien ! Cela arrivera et nous ne pouvons rien y faire. Du reste, nous n'avons aucune preuve que ce soit le prélude d'un séisme plus important.

— Aucun avertissement, aucun conseil, rien ? demanda Hardwick d'un air dubitatif.

— À quoi cela servirait-il ?

— Mais... il ne s'est jamais produit de tremblement de terre dans cette région-là... enfin pas depuis que ces phénomènes sont enregistrés.

— Peu importe. Même s'il se produisait à cet endroit-là un séisme plus grave, les conséquences en seraient minimes. La dévastation des terrains et les pertes en vies humaines seraient insignifiantes, car la densité de la population y est très faible. Réfléchissez : le tremblement de terre d'Owens Valley, en 1872, est le plus grand séisme de toute l'histoire de la Californie, mais comme il a eu lieu dans une région peu peuplée, soixante personnes en tout et pour tout y ont péri. Celui d'Arvin-Techapi, en 1952, a été le plus important qu'ait connu la Californie méridionale ; il faisait 7,7 à l'échelle de Richter, mais il n'a causé la mort que d'une dizaine de personnes. Bien sûr, ajouta Benson en arborant à nouveau son sourire habituel, si la secousse que nous venons d'enregistrer s'était produite dans la faille d'Inglewood-Newport, j'émettrais un avis différent. »

La faille d'Inglewood-Newport, le long de laquelle avait eu lieu le séisme de 1933, à Long Beach, passait exactement sous la ville de Los Angeles.

« Les choses étant ce qu'elles sont, reprit Benson, je pense qu'il ne faut pas réveiller le chat qui dort. »

Hardwick acquiesça ; avec réticence, mais il acquiesça.

« Alors nous allons dire que c'est un coup de cette malheureuse faille du Loup blanc, qui n'a jamais fait grand mal ?

— Oui. Rédigeons un communiqué calme et rassurant pour les média. Rappelons brièvement notre programme E.S.P.P. ; disons-leur

que nous sommes contents, sous quelque réserve, de constater que les choses semblent se dérouler conformément à nos plans et que l'intensité de cette secousse correspond assez bien à notre évaluation du glissement de la faille.

— Directement aux stations de télévision et de radio ?

— Non. Au service télégraphique. Rien ne doit donner l'impression que nous attachons trop d'importance à nos... découvertes.

— Pas question de laisser la morale se mêler à nos décisions, hein ? » Se permit de faire remarquer Preston, autre assistant très qualifié de Benson.

« Scientifiquement, répliqua celui-ci d'un ton joyeux, ma position est indéfendable, je le sais. Mais du point de vue humanitaire... disons qu'elle est justifiable ! »

Le prestige qu'exerçait Benson peut se mesurer au fait que presque tout le monde se rangea à son avis.

Dans le grand réfectoire d'Adlerheim, Morro se montrait tout aussi réconfortant à l'égard des otages angoissés qui s'y étaient rassemblés.

« Je puis vous assurer, mesdames et messieurs, qu'il n'y a aucune raison de s'alarmer. J'admets que c'était une vilaine secousse, la pire que nous ayons subie depuis que nous sommes ici, mais même une secousse mille fois plus forte ne nous ferait aucun mal. Outre que vous avez sans doute déjà appris par la télévision qu'il n'y a pas eu le moindre dégât dans tout l'État, vous êtes assez intelligents et cultivés pour savoir que les séismes ne sont dangereux que pour les gens qui habitent des maisons construites sur des terrains récupérés et comblés, dans des sites marécageux asséchés ou non et sur des sols alluviaux. Il est extrêmement rare que soit endommagée une demeure bâtie sur le roc, et celle-ci s'élève sur des centaines de mètres de rocher. La Sierra Nevada est là depuis des millions d'années : il est peu probable qu'elle disparaisse en une seule nuit. Du point de vue des tremblements de terre, il serait difficile de trouver dans toute la Californie une résidence plus sûre et mieux sauvegardée. »

Il jeta un coup d'œil circulaire et souriant à son auditoire et hocha la tête en signe de satisfaction lorsqu'il vit que ses paroles avaient eu un effet rassurant.

« J'ignore quelles sont vos intentions, mesdames et messieurs, reprit-il, mais je ne tiens pas à laisser ce léger incident troubler mon sommeil. Aussi vous souhaiterai-je maintenant une excellente nuit. »

Quand Morro pénétra dans son bureau, le sourire avait complètement disparu de ses lèvres. Abraham Dubois était assis derrière la table de Morro, téléphone dans une main, crayon dans l'autre, penché sur une carte à grande échelle de la Californie.

« Eh bien ? demanda Morro.

— Ce n'est pas bien, dit Dubois en reposant le combiné et en pointant délicatement son crayon sur la carte. Ici. Exactement ici. »

Il prit une règle et s'en servit pour mesurer le kilométrage.

« Pour être précis, l'épicentre se trouve exactement à dix-huit kilomètres et demi d'Adlerheim. Ce n'est pas si bon, monsieur Morro.

— Non, ce n'est pas si bon, dit Morro en se laissant tomber dans un fauteuil. Ne trouvez-vous pas comique, Abraham, que nous ayons choisi, dans tout l'État de Californie, un endroit situé de telle manière qu'un tremblement de terre ait lieu à deux pas de notre porte de derrière, pour ainsi dire ?

— En effet. Ce peut être un mauvais présage. J'aimerais m'être trompé en procédant à ma triangulation, mais tel n'est pas le cas. J'ai vérifié et revérifié. Enfin, ajouta Dubois en souriant, du moins n'avons-nous pas choisi un ancien volcan qui s'avère n'être pas tellement éteint que cela. Cela aurait pu arriver... Du reste, de quelle solution de rechange disposons-nous ? D'aucune. Nous n'avons pas le choix ; nous n'avons pas le temps. Notre base d'opérations est ici. Notre repaire le plus sûr est ici. Notre arsenal est ici. Notre émetteur de radio à fréquences multiples est ici et c'est le seul que nous ayons. Tous nos œufs sont dans le même panier. Si nous prenons ce panier et que nous essayons d'aller ailleurs, nous risquons fort de nous casser la figure... et de nous retrouver avec les ingrédients en miettes de notre omelette !

— Sur ces bonnes paroles, je vais aller dormir. Mais je ne pense pas que je me réveillerai avec en tête une opinion différente de la vôtre, dit Morro en se levant. Ne laissons pas ce qui peut n'être qu'une coïncidence rarissime affecter nos pensées ni nos projets. Qui sait ? Peut-être ne se produira-t-il plus aucun séisme dans cette région d'ici un siècle. Après tout, il n'y en a pas eu depuis des centaines d'années, du moins pas que nous sachions, ou en tout cas, s'il y en a eu un, il n'a pas été enregistré. Allons, bonne nuit, dormez bien. »

Dubois ne dort pas bien, pour l'excellente raison qu'il n'alla pas se coucher. Morro, lui, dort mais seulement pendant environ une heure : il se réveilla lorsque Dubois alluma la lumière de sa chambre et le secoua par l'épaule.

« Excusez-moi, dit-il d'un air beaucoup plus joyeux qu'il ne paraissait une heure plus tôt, mais j'ai enregistré sur cassette vidéo le bulletin d'informations de la télévision et je crois que vous devriez le voir le plus vite possible.

— À propos du tremblement de terre ? Est-ce bon ou mauvais ?

— On ne peut pas dire que ce soit mauvais ; je crois même que cela pourrait bien se retourner en votre faveur. »

La projection de la copie vidéo du bulletin d'informations ne dura pas plus de cinq minutes. L'annonceur, un jeune homme plein d'allant

qui, manifestement, en savait assez sur son sujet pour n'avoir pas besoin d'un texte écrit d'avance déroulé en face de lui, était remarquablement en forme pour un garçon qui venait peut-être de se lever à 3 heures du matin. Une grande carte en relief de la Californie pendait derrière lui ; de temps en temps il se retournait et promenait sur cette carte une mince baguette, avec la dextérité d'un jeune Toscanini.

Il commença par donner quelques détails concis sur ce qu'on appelait déjà « le » tremblement de terre, sur la région dans laquelle il avait été ressenti, le degré d'appréhension éprouvé par les habitants des diverses zones et la quantité de dégâts qu'il avait causés, laquelle s'élevait à zéro. Puis il continuait de la façon suivante :

« D'après les déclarations les plus autorisées, il faut considérer ce séisme comme un bien et non comme un mal, donc comme un événement dont il faut se féliciter et non pas comme l'annonce d'une calamité future. Selon des sources sismologiques extrêmement sérieuses, il se pourrait bien qu'on ait affaire au premier tremblement de terre provoqué sciemment et délibérément par l'homme.

« Si cette information est juste, il s'agit donc d'une date mémorable dans l'histoire du contrôle des séismes : la première expérience réussie de l'E.S.P.P., ce qui, pour les Californiens, ne saurait être qu'une excellente nouvelle. Je me permets de vous rappeler la signification de ces initiales : elles veulent dire "Programme de prévention du glissement sismique^[4]", ce qui, soit dit en passant, est probablement l'un des noms les plus maladroits et les plus trompeurs qu'aient inventés les hommes de science au cours des dernières années. Par "glissement", on désigne simplement le processus de frottement, susceptible de produire un séisme, selon lequel une des huit ou dix plaques tectoniques (leur nombre n'est pas bien établi) sur lesquelles flottent les continents se déplacent les unes par rapport aux autres, l'une d'elles passant alors sur une autre, sous une autre ou à côté d'une autre. Si j'ai dit que le nom de ce programme était trompeur, c'est parce qu'il donne l'impression qu'on pourrait maîtriser les tremblements de terre en empêchant ces glissements d'avoir lieu ; or il s'agit exactement du contraire, c'est-à-dire de maîtriser les séismes en laissant ces glissements se produire, ou même en les encourageant ; mais en les incitant à se produire de façon continue et progressive ; ainsi la tension qui existe du fait de ces mouvements serait fortement allégée, puisqu'on permettrait aux plaques tectoniques de glisser doucement l'une contre l'autre au gré d'une série de séismes mineurs et sans danger, à intervalles rapprochés, au lieu de se heurter massivement à intervalles éloignés. Le secret réside, ce qui n'a rien de surprenant, dans la lubrification.

« C'est par l'effet d'un pur hasard qu'on a découvert cette

possibilité – qui apparaîtra maintenant comme une forte probabilité – de modifier les tremblements de terre en accroissant leur fréquence. Pour des raisons qui le regardent, quelqu'un a injecté une grande quantité d'eau dans un puits profond situé près de Denver, et il a découvert, à sa grande surprise, que cela provoquait une série de tremblements de terre : séismes minuscules, mais séismes indéniables. Depuis lors, on a procédé à nombre d'expériences, tant en laboratoire que sur le terrain, expériences qui ont démontré que la résistance au glissement dans une faille était diminuée quand on faisait décroître la contrainte le long de cette faille.

« Autrement dit, lorsqu'on augmente la quantité de liquide dans la faille, on diminue la résistance qui s'y manifeste, alors que lorsqu'on extrait du liquide de la faille, on accroît la résistance : si une tension se manifeste entre les faces de deux plaques tectoniques, on peut l'atténuer en injectant du liquide et en provoquant de petits séismes dont l'envergure peut assez facilement être modulée en contrôlant la quantité de liquide injectée. On en a eu la preuve, voici quelques années, quand les chercheurs du Centre d'études géologiques, procédant à des expériences dans les champs pétrolifères de Rangeley dans le Colorado, ont découvert qu'ils pouvaient provoquer des tremblements de terre à volonté en contraignant alternativement le liquide à sortir de terre et à y rentrer.

« On pourra peut-être porter une fois pour toutes au crédit des sismologues de notre État le fait d'avoir été les premiers à mettre en pratique ces théories. De là à là – poursuit le présentateur, qui paraissait prendre grand plaisir à sa propre démonstration, en indiquant du bout de sa baguette une ligne allant de la frontière mexicaine à la baie de San Francisco – on a pratiqué, au moyen de trépons massifs conçus spécialement pour cela, des trous d'une incroyable profondeur, allant jusqu'à douze mille mètres, dans dix régions choisies le long d'un axe approximatif sud-est-nord-ouest. Toutes ces perforations ont eu lieu dans des failles connues et des zones où se sont produits quelques-uns des séismes les plus graves qu'on ait jamais enregistrés.

« Donc, dix perforations au total, continua le présentateur en les désignant au fur et à mesure, à partir du Sud. Les chercheurs ont procédé dans ces cavités à des expériences qui faisaient appel à divers mélanges d'eau et de pétrole : en fait, ce n'étaient pas de véritables mélanges, puisque le pétrole et l'eau ne se combinent pas ! On commençait par injecter du pétrole, puis une matière qu'ils appellent de la boue, le tout forcé sous terre, par des fentes dans les rochers, au moyen d'eau sous haute pression. »

Il s'interrompt, fixa la caméra pendant cinq secondes de suspense dramatique, se retourna, plaça le bout de sa baguette sur un point de

la carte situé à l'extrême sud de la vallée de San Joaquin, puis, laissant sa baguette dans la même position, il fit de nouveau face à la caméra pour dire :

« Il semble qu'on ait injecté du pétrole à cet endroit-ci, à 1 h 25 du matin aujourd'hui, à trente ou quarante kilomètres au sud-est de Bakerfield : c'est le lieu exact d'un séisme violent qui s'est produit voici un quart de siècle ; c'est aussi le lieu exact de la sixième perforation, à partir du sud, pratiquée par nos sismologues. Mesdames et messieurs, je vais maintenant vous révéler le nom du scélérat de la tragédie : la faille du Loup blanc ! »

Il arbora un sourire enfantin pour conclure :

« Et maintenant, mes amis, vous en savez autant que moi sur cette question ; pas grand-chose, j'en ai peur, mais ne craignez rien : je suis bien persuadé que les véritables experts en sismologie vous renseigneront mieux que moi ces prochains jours. »

Sans mot dire, Dubois et Morro se levèrent de leurs sièges, se regardèrent, puis allèrent examiner la carte toujours déployée sur la table de Morro.

« Vous êtes tout à fait certain que la triangulation est juste ? demanda ce dernier.

— Nos trois sismologues le jurent.

— Et ils placent tous les trois l'épicentre dans la faille de Garlock, pas dans celle du Loup blanc ?

— Ils doivent savoir ce qu'ils disent. Ce sont des gars extrêmement experts ; de plus, nous nous trouvons pratiquement juste au-dessus de cette faille de Garlock !

— Le Bureau d'études sismologiques, l'Institut californien de technologie, le Centre d'études géologiques et Dieu sait combien d'autres organismes scientifiques... comment est-ce possible qu'ils aient tous abouti à la même erreur, d'autant qu'ils travaillent certainement en collaboration ?

— Ils n'ont pas abouti à la même erreur, dit Dubois d'un ton très positif. Nous nous trouvons dans la région du globe où les tremblements de terre sont le mieux surveillés et les hommes qui travaillent dans ces institutions sont parmi les meilleurs experts du monde.

— Alors ils ont menti ?

— Oui.

— Pourquoi mentiraient-ils ?

— Je n'ai pas eu beaucoup de temps pour y réfléchir, dit Dubois avec une intonation qui semblait presque quêter des excuses. Je pense qu'il y a à cela deux raisons. La Californie est hantée par l'appréhension, presque par la certitude qu'un jour, qui pourrait être très proche selon certains chercheurs éminents, le grand séisme va se

produire, celui qui fera paraître par comparaison le tremblement de terre de San Francisco en 1906 un petit accident sans importance ; il est plus que possible que les autorités de l'État tentent d'atténuer cette crainte en annonçant que le séisme de cette nuit a été provoqué par la main de l'homme. D'autre part, il se pourrait bien que tous ces sismologues tellement astucieux vivent, eux, dans une appréhension d'un genre nouveau : celle d'avoir péché en eau trouble, de ne pas bien savoir ce qu'ils font. Ils se disent peut-être qu'en trafiquant les diverses failles comme ils le font, ils peuvent avoir provoqué par inadvertance un accident qu'ils ne prévoyaient pas, dans le cas particulier un mouvement dans la faille de Garlock où, précisément, ils n'avaient pas percé de trou. Mais ils ont tout un équipement de perforation installé au col de Tejon, sur la faille de San Andréas ; or à Frazier Park, près de Fort Tejon, il y a intersection de la faille de San Andréas et de celle de Garlock.

« Je suppose même que cette appréhension de nos savants correspond à une possibilité *réelle*. Si tel était le cas, l'affaire de cette nuit pourrait se reproduire, peut-être même à plus grande échelle, et je ne pense pas que cela nous ferait plaisir. »

Morro serra les lèvres, puis dit avec un léger sourire :

« Vous avez eu plus de temps que moi pour y réfléchir. Je crois me rappeler que vous avez dit que cela pourrait bien se retourner en notre faveur. »

Dubois sourit à son tour et acquiesça.

« 3 h 10 du matin. Quelle meilleure heure y aurait-il pour boire un verre de votre merveilleux Glenfiddich, n'êtes-vous pas d'accord ?

— Pour nous donner de l'inspiration ?

— Exactement. Ne pensez-vous pas que nous devrions apaiser les craintes de ces prestigieuses institutions sismologiques ? Ils doivent redouter que le public n'en arrive à associer les tremblements de terre inattendus – je veux dire ceux qui se produisent au mauvais endroit – avec les manigances auxquelles ils se livrent sans discrimination sur les failles sismiques... Vous vous dites peut-être que le public a le droit de connaître la vérité, n'est-ce pas ?

— Quelque chose comme cela, dit Morro en souriant à nouveau. Je me réjouis d'avance à l'idée de rédiger ce communiqué. »

Ryder, lui, ne souriait pas du tout quand il se réveilla : il émit, calmement mais avec une ferveur intense, un juron sonore dont les échos vibraient encore quand il décrocha le téléphone placé à la tête de son lit. C'était Dunne qui l'appelait.

« Navré de vous réveiller, Ryder.

— Pas de quoi. J'ai réussi à dormir presque trois heures.

— Vous avez de la chance : moi, je ne me suis pas couché. Avez-

vous vu l'émission, peu avant 3 heures ce matin ?

— À propos de la faille du Loup blanc ? Oui.

— Eh bien ! Il y en aura une autre, encore plus intéressante, d'ici moins de cinq minutes. Elle passera sur toutes les chaînes.

— De quoi s'agit-il, cette fois ?

— Je crois que l'impression que vous ressentirez sera plus forte si vous regardez vous-même. Rappelez-moi après cela. »

Ryder reposa le récepteur, puis le souleva à nouveau pour appeler un Jeff maussade auquel il annonça qu'une émission intéressante allait passer à la télévision. Tout en jurant à nouveau entre ses dents, Ryder passa dans le living-room et alluma la télévision. Le présentateur – c'était le même joyeux drille qu'il avait vu trois heures auparavant – aborda son sujet sans préambule.

« Nous avons reçu une nouvelle communication de ce M. Morro qui, hier soir, avait affirmé être responsable du cambriolage de la centrale nucléaire de San Ruffino et du vol de combustible atomique. Nous n'avons aucune raison de mettre en doute sa responsabilité, car les quantités d'uranium et de plutonium qu'il prétend avoir volées correspondent précisément à celles qui l'ont été effectivement. Notre station ne peut évidemment pas garantir l'authenticité de cette nouvelle communication ; c'est-à-dire que nous ne pouvons garantir qu'elle émane de la même personne. Il peut s'agir d'un canular. Mais comme les divers moyens de communication de masse ont reçu ce nouveau message exactement de la même manière que le précédent, nous considérons de prime d'abord qu'il s'agit d'un message authentique. Quant à savoir si le renseignement qu'il fournit est également correct, il ne nous appartient pas d'en décider. En voici le contenu :

« La population de Californie a été victime d'une supercherie ; les autorités de l'État en matière de sismologie lui ont délibérément menti. Le tremblement de terre qui a eu lieu à 1 h 25 ce matin ne s'est pas produit, comme on l'a faussement prétendu, dans la faille du Loup blanc, ce qu'on pourra aisément vérifier en consultant les propriétaires de sismographes privés qui existent à nombre d'endroits dans cet État. Aucun d'eux n'oserait, tout seul, remettre en question l'autorité des institutions officielles de l'État ; mais si l'on combine tous leurs témoignages individuels, on arrivera à la conclusion claire et nette que ces institutions officielles mentent. Je compte bien que les déclarations de ces personnes apporteront une confirmation massive de ce que j'affirme.

« Si ces institutions ont procédé à une affirmation mensongère, c'est, d'une part, qu'elles espèrent atténuer la peur

croissante ressentie par la population à l'égard de l'imminence d'un séisme d'une envergure sans précédent ; c'est, d'autre part, qu'elles redoutent que les citoyens de l'État n'associent l'apparition de nouveaux séismes dans des zones autres que celles où se déroule le programme E.S.P.P. avec ces tentatives très controversées d'intervenir dans l'activité de l'écorce terrestre.

« Sur ce dernier point, je puis les rassurer. Les sismologues officiels ne sont pas responsables de la secousse sismique de la nuit dernière : c'est moi qui le suis. L'épicentre ne s'en trouve pas à la faille du Loup blanc mais à la faille de Garlock qui, après celle de San Andréas, est la plus grande de l'État : comme elle est parallèle à celle du Loup blanc et qu'elle en est très proche, les sismologues ont pu facilement croire qu'ils avaient mal lu les données de leurs sismographes ou que leurs instruments étaient déréglés.

« Pour être honnête, je ne m'attendais pas à déclencher cette petite secousse, car il ne s'était jamais produit, du moins d'après ce que nous apprennent les documents historiques, de tremblement de terre qui aide à expliquer l'existence de cette vaste fracture. Le petit engin atomique que j'ai fait exploser à 1 h 25 ce matin n'avait qu'un objectif purement expérimental : il s'agissait de voir s'il fonctionnait ou non. Les résultats ont été très encourageants.

« Il est possible que beaucoup de personnes, dans l'État de Californie, refusent de me croire. Mais personne, ni dans cet État ni dans tout le pays, ne conservera le moindre doute lorsque j'aurai fait exploser demain un second engin atomique, en un lieu et à une heure que j'annoncerai plus tard. Cet engin est déjà en place ; sa puissance est de l'ordre de celle de la bombe qui a détruit Hiroshima.

« Voilà, conclut le présentateur qui, cette fois, ne se permit pas le moindre sourire. Il *se peut* qu'il s'agisse d'un canular. Au cas contraire, la perspective est au mieux inquiétante, au pis effrayante. Il serait intéressant de spéculer sur les effets et les intentions de... »

Ryder éteignit la télévision. Il était tout à fait capable de *spéculer* tout seul. Il prépara du café et en but plusieurs tasses tout en prenant sa douche, en se rasant et en s'habillant pour ce qui promettait d'être une très longue journée. Il en était à sa quatrième tasse de café lorsque Dunne téléphona en s'excusant de ne pas l'avoir fait plus tôt.

« Comme vous me l'aviez garanti, dit Ryder, l'impression était forte. Mais il y a une question qui me tracasse : est-ce que l'État, sous les espèces de nos sismologues, nous a réellement menti ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Moi j'en ai une.

— C'est une probabilité. Je n'ai pas de ligne directe en circuit fermé qui me permette d'en discuter avec Pasadena. Mais j'en ai une qui me relie à notre bureau de Los Angeles ; il y a là-bas Sassoon, qui paraît très ennuyé et vous n'en êtes pas la moindre cause. Il veut nous voir. À 9 heures. Venez avec votre fils. Aussi vite que possible.

— Maintenant ? Il n'est que 6 h 40.

— J'ai des choses à vous dire, dont je ne puis pas parler sur une ligne téléphonique ordinaire.

— Des tables d'écoute par ici, des tables d'écoute par là, gémit Ryder. Il n'y a plus d'intimité possible, dans cet État. »

Accompagné de Jeff, il arriva chez Dunne, quelques minutes après 7 heures. Alerte, précis et efficace comme toujours, Dunne ne présentait aucun signe d'une nuit sans sommeil. Il était seul dans son bureau.

« Pas de micros cachés dans cette pièce ? grogna Ryder.

— Quand j'y laisse deux suspects seuls, oui. Pas le reste du temps.

— Où est le grand chef blanc ?

— Sassoon est toujours à Los Angeles et il y reste pour l'instant. Comme je vous l'ai dit, il est très ennuyé. D'abord parce que tout cela s'est produit chez lui ou presque. Ensuite, le directeur du F.B.I. arrive à tire d'aile de Washington. Troisièmement, la C.I.A. a eu vent de l'affaire et veut entrer en action. Or, comme tout le monde le sait sans doute fort bien, le F.B.I. et la C.I.A. ne se parlent guère ces jours-ci, et même quand ils se parlent, on peut entendre la glace craquer.

— Comment veulent-ils entrer en action ?

— Je vais y venir. Dans un moment, nous allons faire un petit tour en hélicoptère, destination Pasadena. Le patron a dit 9 heures et nous le rencontrerons exactement à 9 heures.

— Le F.B.I., fit remarquer Ryder avec douceur, n'a pas juridiction sur un policier qui a donné sa démission.

— Je ne me donnerai même pas la peine de vous dire "s'il vous plaît". Du reste, un troupeau de chevaux sauvages ne vous empêcherait pas de faire ce qui vous plaît. »

Dunne rangea soigneusement quelques papiers en pile sur son bureau.

« Pendant que Jeff et vous, vous vous reposiez confortablement, reprit-il, nous avons travaillé dur, selon notre habitude, sans désespérer de la nuit. Vous désirez prendre des notes ?

— Pas besoin. Jeff me sert de banque de données. Il est capable d'identifier plus d'un millier de plaques minéralogiques dans un rayon de cinquante kilomètres.

— J'aimerais bien que nous n'ayons à nous occuper que de plaques

minéralogiques. Eh bien !... pour commencer : notre ami Carlton, le chef-adjoint du service de sécurité de la centrale, qui a été enlevé hier avec le combustible nucléaire. Il y a ici une espèce de dossier à son sujet. Il a été capitaine dans l'armée, au service de renseignements puis à une base de l'O.T.A.N. en Allemagne. Rien d'extravagant, pas de roman de cape et d'épée, pas d'affaire d'espionnage ou de contre-espionnage. Mais il semble qu'il se soit infiltré dans une cellule communiste formée par des Allemands qui travaillaient à la base, et on l'a soupçonné – sans preuve – d'être devenu un peu trop intime avec eux. On lui a alors offert de le transférer dans un bataillon de chars régulier, il a refusé et il a démissionné. Il n'a pas été dégradé et on ne l'a pas obligé à démissionner ; disons que l'armée n'a pas pris cette position-là, c'est du moins ce qu'elle affirme. Probablement est-ce exact. Quelque injustifiés que puissent être les soupçons qui pèsent sur un homme, il est compréhensible que l'armée ne prenne pas de risques. Fin de citation : enfin, tant que le Pentagone sera décidé à la boucler.

— En somme, il subsiste une probabilité de collusion avec les communistes ?

— Cela serait suffisant pour la C.I.A. Vous ne pouvez pas vous balader du côté du Pentagone sans vous casser le nez sur leurs agents. Quand ils s'imaginent voir le fantôme d'un rouge sous un lit, ils sortent leur pistolet à cyanure ou une autre arme du même tabac avant que vous ayez le temps de dire ouf.

« Passons. Maintenant les références de Carlton dans le domaine de la sécurité : il a travaillé pour une centrale de la Commission de l'énergie atomique dans l'Illinois. Le rapport est excellent ; le chef du service de sécurité de cette centrale a contrôlé tous les contacts qu'il prenait. Après cela, il a donné la référence d'une centrale nucléaire de Brown's Ferry, une filiale de la Tennessee Valley Authority, à Decatur dans l'Alabama : or il n'y est jamais allé ; enfin, en tout cas, pas sous le nom de Carlton et pas au service de sécurité. Peut-être à un autre titre et sous un autre nom, mais c'est improbable. Soit dit en passant, il s'est produit là-bas, au moment où il a prétendu y être, un incendie désastreux, mais ce n'est certainement pas lui qui l'a provoqué : c'était un technicien qui cherchait une fuite avec une bougie allumée... et qui l'a trouvée.

— Alors comment Carlton a-t-il pu donner cette référence ? demanda Jeff.

— Un faux.

— Est-ce que Ferguson, le chef du service de sécurité de San Ruffino, n'a pas vérifié la chose ?

— Il reconnaît ne pas l'avoir fait, dit Dunne qui, pendant un bref instant, eut l'air très fatigué. Ferguson lui-même avait travaillé

apparaissant dans cette centrale de l'Alabama ; il dit que Carlton était informé de tant de détails sur cette usine, y compris sur le fameux incendie, qu'il a jugé inutile de contrôler.

— Comment Carlton a-t-il pu être informé de cet incendie ?

— Ce n'était pas un secret. Le public était au courant.

— Combien de temps était-il censé y avoir été ? demanda Ryder.

— Quinze mois.

— Il pourrait donc avoir quitté la scène durant toute cette période ?

— Sergent Ryder, un homme qui a du savoir-faire peut disparaître pendant quinze ans, aux États-Unis, sans jamais faire surface ?

— Il se peut qu'il ne soit pas resté aux États-Unis. Rien ne prouve qu'il n'ait pas un passeport chez lui. »

Dunne regarda Ryder, acquiesça et nota quelque chose sur un papier.

« Washington a effectué un contrôle, reprit-il, au bureau de la Commission de l'énergie atomique, 1717 Rue H. On y prend note de toutes les demandes de renseignements, des noms de ceux qui consultent les fichiers et les registres relatifs aux installations atomiques. Mais personne n'a jamais obtenu de renseignements sur San Ruffino, pour la bonne raison qu'il n'y en a pas. Alors j'ai tiré Jablonsky de son lit pour l'interroger ; il a commencé par se montrer très réticent, il a fallu que je recoure aux menaces habituelles du F.B.I., et il a fini par reconnaître qu'ils projetaient de construire un surrégénérateur à San Ruffino. Celui-ci dépendrait évidemment de la Commission de l'énergie atomique. Secret absolu, donc aucun dossier à Washington.

— Ainsi, vous pensez que Carlton est bien notre homme ?

— Oui. Mais cela ne nous avance pas beaucoup, maintenant qu'il est planqué avec Morro. »

Dunne consulta un autre papier.

« Vous vouliez une liste de toutes les organisations... "Réussies", avez-vous dit, je crois, de dingues ou d'excentriques en Californie. La voilà ; je vous avais parlé de deux cents, il y en a en fait seulement cent trente-cinq. Mais même comme cela, on m'a dit qu'il faudrait une éternité pour enquêter à leur sujet. En outre, si ceux auxquels nous pensons sont aussi intelligents et bien organisés qu'ils semblent l'être, ils bénéficient certainement d'une protection sans défaut.

— On peut réduire de beaucoup cette liste. D'une part, il ne peut s'agir que d'un très grand groupe. D'autre part, ce doit être un groupe relativement récent, qui ne s'est constitué que pour cette affaire-là. Disons au cours de l'année écoulée.

— Les effectifs et les dates, nota Dunne avec résignation. Est-ce que vous vous rendez compte du boulot que nous avons ? Bon.

Maintenant vient le tour de notre ami Morro. Bien entendu, ni nos services ni ceux de la police ne savent rien de lui, ni d'aucun criminel qui porte un bandeau sur l'œil et ait les mains abîmées.

— La note sténographiée de Susan, intervint Jeff en regardant son père. Rappelle-toi. Elle a écrit "Américain ?" Américain, point d'interrogation.

— C'est vrai. Eh bien, major, notez encore, s'il vous plaît, qu'il vous faut contacter Interpol à Paris.

— D'accord, Interpol, c'est noté. Passons maintenant aux coupures que vous avez piquées chez Donahure. Oh ! C'était très facile, il suffisait de réveiller la moitié des directeurs de banque et des caissiers du comté. Elles ont été prélevées à l'agence locale de la Banque d'Amérique, il y a quatre jours, par une jeune femme portant de grosses lunettes teintées et ayant de longs cheveux blonds.

— C'est-à-dire une dame emperruquée qui jouissait d'un angle de vision de 360 degrés.

— À peu près. Elle a donné comme nom M^{me} Jean Hart, 800 Cromwell Ridge. Effectivement, il y a une M^{me} Jean Hart à cette adresse. Elle a dans les soixante-dix ans et n'a pas de compte à cette agence. Le caissier n'a pas compté les billets ; il s'est contenté de lui remettre dix mille dollars en dix liasses.

— Que Donahure a répartis ensuite en huit, pour les remettre à huit banques, sans doute. Il faut relever les empreintes.

— C'est fait. Un de mes gars, avec l'aide d'un ami à vous, un certain sergent Parker – qui, tout comme vous, n'a pas l'air de chérir particulièrement Donahure – les a relevées ce matin sur le coup de 3 heures.

— Vous avez vraiment eu beaucoup de boulot.

— Pas moi. Moi, je suis resté assis ici à faire grossir les frais téléphoniques du F.B.I. Mais j'ai eu quatorze gars solides qui ont travaillé pour moi durant toute la nuit. Il m'a fallu gratter les fonds de tiroir des effectifs policiers de la Californie méridionale pour les trouver, mais je les ai eus. Pour en revenir aux empreintes : oui, on a trouvé des spécimens tout à fait nets de celles de Donahure sur ces billets. Ce qui est plus intéressant, c'est qu'on y a aussi trouvé de bons échantillons des empreintes digitales de LeWinter.

— C'est lui le payeur. Et qu'en est-il de son automatique ?

— Rien. Il n'est pas enregistré. LeWinter ne peut être suspecté à cause de cela : les juges sont sans cesse menacés et doivent se défendre. L'arme n'a pas été utilisée récemment : il y a de la poussière dans le canon. Quant au silencieux, c'est probablement un indice révélateur du type d'homme qu'est LeWinter, mais on ne peut pas pendre quelqu'un à cause de cela.

— Et le dossier du F.B.I. à son propos ? Vous manifestez toujours

certaines réticences à m'en parler ?

— Non, plus maintenant. Il n'y a rien de précis. Rien de très bon non plus. À ce qu'on sait il n'a jamais été lié avec des criminels ; et sa liste de numéros de téléphone ne révèle non plus rien de ce genre. Mais elle semble révéler qu'il connaît tous les politiciens et les gros bonnets de cet État.

— Et vous prétendez qu'il n'est lié avec aucun criminel ? De quoi d'autre s'agit-il ?

— Nous sommes très mécontents, et la police l'est également, de certaines sentences qu'il a prononcées durant les dernières années, reprit Dunne en consultant un papier. Il a condamné à de lourdes peines des ennemis de ses vieux copains et à des peines légères, voire dérisoires, des criminels amis de ces mêmes compères ; mais lui-même, je vous le répète, n'a aucun lien direct avec aucun repris de justice.

— Il a été acheté ?

— Aucune preuve, mais que peut-on penser d'autre ? En tout cas, il est moins naïf que son protégé Donahure : il n'a pas de compte dans des banques locales sous de faux noms, du moins pas que nous sachions. Mais nous surveillons de temps en temps sa correspondance, sans l'ouvrir.

— Vous ne valez pas mieux que le K.G.B.

— Il reçoit parfois des lettres de Zurich, dit Dunne en ignorant l'interruption. Mais il n'en envoie jamais là-bas. Autrement dit, il surveille extrêmement bien les pistes qui partent de chez lui, notre ami le juge.

— Il fait probablement verser ses... commissions par des intermédiaires sur un compte numéroté.

— Comment pourrait-il en être autrement ? Aucun espoir de rien trouver de ce côté-là. Les banques suisses ne lèvent le secret que dans le cas d'un criminel convaincu.

— Et l'exemplaire d'*Ivanhoe* qu'il avait dans son coffre ? Le carnet de notes en code ?

— Il semble, à première vue, que ce soit un mélange d'adresses et de numéros de téléphone, principalement en Californie et au Texas, et de quelque chose qui ressemble à des bulletins météorologiques. On avance dans le décodage. Enfin, pas nous, Washington. En Californie, nous n'avons aucun spécialiste de la cryptographie russe.

— Russe ?

— Apparemment. Il semble que LeWinter ait usé d'une simple variante – enfin, simple pour eux – d'un code bien connu des Russes. Cela veut-il dire qu'il y a des rouges dans les parages ? Ce n'est pas sûr, mais c'est sans doute l'une des raisons pour lesquelles la C.I.A. s'intéresse tellement à cette affaire : elle a dû en être informée, car

sans en être certain, j'imagine que le gros des cryptographes de Washington est payé par la C.I.A., d'une manière ou d'une autre.

— N'oubliez pas que la secrétaire de LeWinter est russe, ou en tout cas d'ascendance russe. Ne serait-ce pas elle, la responsable du chiffre ?

— Si nous nous trouvions dans un des douze pays du monde auxquels je pense, la blonde Bettina serait déjà ici et j'en aurais tiré la vérité en dix minutes. Mais nous ne sommes dans aucun de ces pays-là... Et dire, reprit-il après une pause, que Donahure a ou plutôt avait des fusils d'origine russe !

— Ah ! Justement. Les Kalachnikov. Le permis d'importation ?

— Il n'y en a jamais eu. Donc, officiellement, il n'existe aucun exemplaire de cette arme aux États-Unis. À la vérité, le Pentagone en a quelques-uns, mais il ne dit pas comment il se les est procurés. Les Britanniques, j'imagine, doivent en avoir découvert dans les cachettes de l'I.R.A. en Irlande du Nord.

— Et Donahure est d'origine irlandaise à la seconde génération.

— Mon Dieu ! Comme si je n'avais pas assez mal à la tête comme cela ! »

Pour illustrer ce qu'il venait de dire, Dunne appuya pendant un instant ses mains sur son front ; puis il releva la tête.

« Soit dit en passant, qu'est-ce que Donahure est venu chercher chez vous, hier soir ?

— J'y ai réfléchi et voilà à quelle conclusion je suis arrivé, dit Ryder qui ne paraissait pas trop satisfait du résultat de sa réflexion. Si l'on me laisse une vie entière pour cogiter, je finirai peut-être par savoir que deux et deux font quatre. Il n'est pas venu parce que Jeff et moi nous n'avions pas été gentils avec son mouchard et que nous l'avions dépouillé de quelques-unes de ses affaires personnelles, y compris de sa camionnette d'espion : non, il n'est pas venu à cause de cela, car il n'aurait jamais osé laisser voir qu'il y avait un lien entre ce type et lui. Il n'est pas venu non plus rechercher l'indice que j'avais piqué à San Ruffino, car il ignorait que j'en avais eu l'occasion et il n'avait pas eu le temps d'aller lui-même à la centrale. Pour la même raison, il n'avait pas eu le temps d'aller chez LeWinter chercher le mandat de perquisition, et il n'aurait d'ailleurs pas osé le faire, car s'il avait avoué à LeWinter pour quelle raison il souhaitait avoir ce mandat, LeWinter aurait considéré que Donahure devenait si dangereux pour lui qu'il ne se serait pas contenté de le lui refuser : il aurait sans doute cherché à l'éliminer définitivement.

— Je vous ai déjà dit que j'avais mal à la tête », murmura Dunne qui n'avait plus du tout l'air aussi frais et dispos que lorsque Ryder et Jeff étaient arrivés.

« Si on procédait à une perquisition plus approfondie de la maison

ou du bureau de Donahure, je suppose qu'on y trouverait toute une série de mandats de perquisition signés et estampillés d'avance par LeWinter ; tout ce que Donahure avait à faire, c'était donc de remplir les blancs de celui qu'il m'a agité sous le nez. Mais la raison de sa visite, la voici : je lui avais parlé du dossier que j'avais contre lui ; c'est pour cela qu'il est venu. C'était tellement évident que, sur le moment, je n'y ai même plus pensé. Mais je lui ai dit qu'il était assez stupide pour avoir agi à coup sûr de sa propre initiative, et là j'avais raison. Or, s'il a agi de sa propre initiative, c'est qu'il cherchait quelque chose qui le concernait, lui personnellement, et ne concernait que lui.

— C'était certainement le cas. Eh bien ! Ils vont sans doute chercher tous les deux à se faire protéger.

— Je ne le pense pas. Ils ne savent pas que les pièces à conviction se trouvent dans *nos* mains. Comme Donahure est un escroc par nature, il supposera automatiquement que ce sont des escrocs qui lui ont volé l'argent et les armes et que, par conséquent, ils n'ont aucun intérêt à le dénoncer. Quant à LeWinter, je ne pense pas qu'il entreprenne la moindre action, lui non plus. Bien sûr, il a dû commencer par faire une maladie en constatant qu'on lui avait volé son carnet de notes en code et qu'on avait pris ses empreintes digitales. Mais quand il s'apercevra (si ce n'est déjà fait) que la photographie redoutée qui le représente avec sa complaisante secrétaire n'a pas paru dans le *Globe*, il procédera à une enquête discrète et découvrira que les deux hommes qui sont venus chez lui n'étaient pas envoyés par le *Globe* : il arrivera donc presque inévitablement à la conclusion que ce sont des maîtres-chanteurs, peut-être chargés de faire obstacle à sa nomination de président de la Cour suprême. Vous avez dit vous-même qu'il a des amis puissants : du même coup, il doit évidemment avoir aussi des ennemis puissants. Quoi qu'il en soit, il n'aura pas peur des maîtres-chanteurs ; les maîtres-chanteurs sont incapables de déchiffrer un code emprunté aux Russes. Il est vrai que nous avons aussi pris ses empreintes digitales, mais les flics ne portent pas de cagoules et ne viennent pas prendre vos empreintes pendant que vous êtes au lit : ils commencent par vous arrêter. Pour ce qui est des maîtres-chanteurs, il est tout à fait capable d'en prendre soin tout seul : la loi californienne est féroce pour eux, et LeWinter représente la loi.

— Tu aurais pu me le dire d'avance, dit Jeff d'un ton de reproche.

— Je croyais que tu l'avais compris tout seul.

— Vous aviez calculé tout cela avant d'entreprendre votre équipée ? » Demanda Dunne.

Ryder fit signe que oui.

« Vous êtes beaucoup plus malin qu'un policier moyen. Peut-être

même qu'un agent du F.B.I. Vous avez des suggestions à me faire ?

— Brancher une table d'écoute sur la ligne de LeWinter.

— C'est illégal. Le Congrès est extrêmement à cheval sur ces pratiques en ce moment : probablement, suppose-t-on, parce que les représentants sont terrifiés à l'idée qu'on pourrait brancher des tables d'écoute sur leurs propres lignes. Enfin, je vais essayer. Cela va prendre une heure ou deux.

— Je pense que vous vous rendez compte que ce sera la seconde table d'écoute branchée sur la ligne de LeWinter.

— La seconde... ?

— Oui. Pourquoi pensez-vous que le shérif Hartman soit mort ?

— Parce qu'on voulait l'empêcher de parler ? C'était une nouvelle recrue, pas encore trop emberlificotée dans leurs histoires, qui aurait essayé de s'en tirer avant que ce ne soit trop tard ?

— Probable. Mais comment a-t-on fait pour le descendre si vite ? Je vais vous l'expliquer. C'est que Morro a une table d'écoute branchée sur la ligne de LeWinter. J'ai appelé le service téléphonique de nuit, de chez LeWinter, pour avoir l'adresse de Hartman, qui ne se trouvait pas dans l'annuaire, probablement parce qu'il n'est installé que récemment dans le secteur. Quelqu'un a intercepté mon appel et s'est rendu chez Hartman avant que Jeff et moi nous y allions. Soit dit en passant, inutile d'essayer de récupérer la balle qui l'a tué. C'est une balle dum-dum qui se sera totalement déformée en s'enfonçant dans le mur de briques, au point d'en devenir méconnaissable. Les experts en balistique ne sont pas des sorciers : on ne peut pas leur demander d'identifier, avec ce qui reste de cette balle, l'arme dont elle est sortie.

— Vous avez dit : "quelqu'un" s'est rendu chez Hartman... ?

— Ce pourrait être Donahure ; il était en train de reprendre connaissance quand nous l'avons quitté. Mais, plus probablement, une de ses relations clandestines. Raminoff n'était pas seul de son espèce.

— Est-ce que vous avez donné votre nom, au téléphone ?

— Il a bien fallu ; sans cela je n'aurais pas eu le renseignement que je voulais, l'adresse de Hartman.

— Alors Donahure sait que vous vous trouviez chez LeWinter et LeWinter le saura également.

— Je ne risque pas grand-chose. Pour que Donahure le dise à LeWinter, il devrait lui avouer qu'il surveillait sa ligne de téléphone ou du moins que quelqu'un d'autre la surveillait et que lui, Donahure, en était informé ; pour la même raison, d'ailleurs, si l'on a surpris ma conversation avec Aaron de l'*Examiner*, je doute que ni Donahure ni qui que ce soit d'autre en fasse part à LeWinter. Mais il me paraît improbable que cette seconde conversation ait été interceptée. La personne qui écoutait a dû se précipiter chez Hartman dès qu'elle a entendu que je mentionnais son nom.

— En un mot, dit Dunne d'un air curieux et même presque respectueux, vous avez pensé à tout.

— J'aimerais bien. Mais tel n'est pas le cas, malheureusement. »

L'un des téléphones qui se trouvait sur le bureau sonna. Dunne souleva le récepteur et écouta en silence, les lèvres serrées, sans que son visage reflêtât la moindre expression. Il hocha plusieurs fois la tête, dit : « Oui, je vais m'en occuper » et reposa le combiné, puis il dévisagea Ryder en silence. Sans aucune inflexion particulière, celui-ci reprit la parole :

« Je viens de vous le dire ; je n'ai pas pensé à tout. Ils ont pris Peggy ?

— Oui. »

La chaise de Jeff bascula en arrière. Il s'était mis debout avec violence, le visage complètement blanc.

« Peggy ! Qu'est-il arrivé à Peggy ?

— Ils l'ont prise. Comme otage.

— Comme otage ! Mais vous nous aviez promis... Allez vous faire foutre, vous et votre sacré F.B.I. !

— Deux hommes de mon sacré F.B.I., comme vous dites, ont été abattus à coups de feu et sont à l'hôpital, dit Dunne d'une voix calme. L'un d'eux est dans un état critique. Peggy, du moins, n'a pas été atteinte.

— Assied-toi, Jeff, dit Ryder, toujours sans la moindre inflexion. On me demande de me tenir tranquille, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Dunne. Reconnaissez-vous l'améthyste qu'elle porte au petit doigt de la main gauche ? Surtout, disent-ils, si le petit doigt se trouve avec ? »

Jeff avait remis sa chaise sur ses pieds, mais il était toujours debout, les deux mains posées sur le dossier qu'elles serraient comme si elles avaient voulu l'écraser. Sa voix était étrangement rauque.

« Bon Dieu, papa, ne reste pas comme ça immobile ! Ce n'est pas... ce n'est pas humain ! C'est Peggy ! Peggy ! On ne peut pas rester ici... Partons, nous pouvons y être en un rien de temps.

— Du calme, Jeff, du calme. Où pouvons-nous être en un rien de temps ?

— À San Diego. »

Cette fois, Ryder conféra délibérément une intonation un peu froide à sa voix.

« Tu ne feras jamais un vrai policier avant d'avoir appris à penser comme un policier, Jeff. Peggy, San Diego... Elle est seulement prise dans les fils d'une toile d'araignée : ce qu'il faut, c'est trouver l'araignée au centre de la toile. La trouver et la tuer. Et elle ne réside pas à San Diego.

— J'irai tout seul, alors ! Tu ne peux pas m'arrêter. Si tu tiens à

rester assis...

— Bouclez-la ! fit Dunne d'une voix aussi délibérément rude que celle de Ryder était froide. Écoutez, Jeff, reprit-il d'un ton plus doux, nous savons très bien que c'est votre sœur, votre sœur unique, votre petite sœur chérie... Mais San Diego n'est pas un bled perdu dans la nature : c'est la troisième ville de l'État. On y trouve des centaines de flics, des bandes de détectives parfaitement préparés à leur tâche, le F.B.I., bref tous les spécialistes de la chasse à l'homme. Vous, non seulement vous n'êtes pas un spécialiste, mais vous ne connaissez même pas bien la ville. En ce moment, il y a probablement plus d'une centaine d'hommes qui essayent de la retrouver. Que pourriez-vous espérer faire de plus qu'eux ? »

La voix de Dunne se fit encore plus raisonnable, encore plus persuasive.

« Votre père a raison. Ne serait-il pas préférable que vous alliez tuer l'araignée au cœur de sa toile ? »

— Oui, sans doute », dit Jeff qui s'était enfin rassisi, mais dont un léger tremblement de la main décelait encore la rage aveugle et l'angoisse irraisonnée. « Oui, sans doute... Mais papa, pourquoi ? Pourquoi s'en prend-on à toi à travers Peggy ? »

Ce fut encore Dunne qui répondit.

« Parce qu'ils ont peur de lui. Parce qu'ils connaissent sa réputation, sa résolution, le fait qu'il ne renonce jamais. Et, surtout, ils sont effrayés de voir qu'il agit tout seul, sans se préoccuper des lois, et qu'il réussit. LeWinter, Donahure, Hartman... trois rouages de leur machine, quatre si l'on compte Raminoff, qu'il a réussi à éliminer du circuit en quelques heures. Un homme qui aurait agi dans le cadre de la loi n'y serait jamais parvenu. Il n'en aurait pas atteint un seul : pas ces hommes-là.

— Oui, mais comment ont-ils su...

— Très facile à déduire... après coup, dit Ryder. J'ai dit tout à l'heure que Donahure n'oserait pas dire à LeWinter que nous nous trouvions chez lui... parce qu'il ne voudrait pas avouer qu'une table d'écoute avait été branchée sur sa ligne téléphonique. Mais il l'aura dit à la personne qui lui avait ordonné de brancher cette table d'écoute ! Maintenant que c'est trop tard, je me rends compte que Donahure est bien trop bête pour avoir pensé tout seul à surveiller le téléphone du juge.

— Et quelle est... la personne qui lui a ordonné de le faire ?

— Probablement une voix au téléphone, tout simplement. Un homme de liaison. Un homme à Morro. Et je dis que Donahure est bête ! Que devrais-je dire de moi-même ? »

Il alluma une gauloise et regarda la fumée qui s'élevait dans l'air.

« Ce bon vieux sergent Ryder, murmura-t-il. Il a pensé à tout... »

CHAPITRE 6

Les matins dorés sont loin d'être rares en Californie : celui-ci en était un. L'air était calme et clair, le soleil déjà chaud dans un ciel dépourvu de nuages. Le panorama qu'on pouvait avoir de la Sierra, par-dessus la vallée de San Joaquin nimbée de brume, jusqu'aux sommets et aux vallons ensoleillés de la chaîne côtière, était d'une beauté époustouflante : c'était un panorama capable de réchauffer tous les cœurs, excepté ceux des personnes très malades, très myopes ou irrémédiablement misanthropes, et, dans le cas particulier, excepté aussi ceux des otages détenus derrière les hautes et tristes murailles d'Adlerheim. Il faut ajouter que la vue qu'ils pouvaient avoir des créneaux du château, situés au-dessus de la grande cour, était altérée pour eux, psychologiquement sinon matériellement, par celle de la triple clôture de barbelés qu'aggravait un courant invisible de 2000 volts.

Susan Ryder, en tout cas, n'éprouvait aucun encouragement à regarder cette vue. Rien ne pouvait la faire paraître moins jolie, mais elle était pâle et fatiguée, et les cernes bleuâtres qui soulignaient ses paupières inférieures ne devaient rien au fard. Elle n'avait dormi en tout et pour tout qu'un quart d'heure, après quoi elle s'était réveillée avec la conviction profonde qu'il se passait quelque chose de beaucoup plus grave, de beaucoup plus terrible que son incarcération et celle de ses compagnons. Susan, dont la mère était écossaise, avait souvent affirmé – et elle ne plaisantait qu'à moitié – qu'elle possédait le don de *première* vue, à distinguer du don de « seconde vue » dont se targuent certaines personnes : elle savait que quelque chose de terrible, quelque part, était en train de se produire au moment même où cette chose avait lieu (et non pas que cette chose était « sur le point de se produire » dans un avenir proche). En fait, elle s'était éveillée exactement au moment où les deux gardes du F.B.I. qui surveillaient sa fille avaient été atteints de plusieurs coups de feu, à San Diego. Avoir le cœur lourd est une sensation autant physique que morale, et elle aurait été embarrassée s'il lui avait fallu rendre compte exactement de ce qu'elle ressentait. Tant pis, pensa-t-elle avec morosité, pour ma réputation de femme joyeuse, souriante, extravertie, capable d'ensoleiller toute compagnie dans laquelle elle se trouve ! Elle aurait donné tout au monde pour qu'en ce moment une main effleurât son

bras, pour voir se pencher sur elle le visage infiniment rassurant de son mari, pour sentir sa présence solide à côté d'elle.

Et, de fait, une main effleura son bras : c'était Julie Johnson. Les yeux de la jeune fille étaient légèrement hébétés et teintés de rouge, comme si elle avait passé une partie de la nuit blottie près du petit bar dont Morro avait si aimablement pensé à pourvoir toutes les chambres de ses « invités ». Susan passa son bras autour des minces épaules de sa compagne de captivité et la garda serrée contre elle. Aucune des deux ne prononça un seul mot : il n'y avait rien à dire, semblait-il.

Les deux femmes étaient seules sur les créneaux du château. Cinq des autres otages se promenaient, apparemment sans but, autour de la grande cour ; aucun n'adressant la parole aux autres. Il se pouvait que chacun d'eux eût envie de se trouver seul avec ses pensées ; il se pouvait aussi qu'ils commençassent seulement à bien se rendre compte de la situation catastrophique dans laquelle ils se trouvaient. Et par ailleurs, l'effet d'inhibition et d'intimidation que produisaient ces sombres murailles était suffisant pour réduire à néant la bonne éducation des hommes les mieux élevés et les plus sociables du monde.

La sonnerie du réfectoire leur parvint comme un soulagement. Susan et Julie descendirent le grand escalier avec précaution, car il n'y avait pas de main-courante, et rejoignirent leurs compagnons à l'une des grandes tables, sur laquelle était servi le petit déjeuner. C'était un petit déjeuner de grande classe, qui aurait fait honneur à n'importe quel hôtel cinq étoiles, mais mis à part les Drs Healey et Bramwell, qui mangeaient avec la délectation d'hôtes de longue date susceptibles d'apprécier les mérites du logis, les otages se contentèrent de siroter un peu de café et d'émietter quelques toasts. Quant à l'atmosphère, on eût pu comparer ce repas du matin à la Sainte Cène.

Ils venaient de terminer ce que certains d'entre eux n'avaient pas même commencé quand Morro et Dubois firent leur entrée, souriants, affables, courtois, distribuant les « bonjour » et les « j'espère que vous avez passé une bonne nuit ».

Puis Morro leva un sourcil railleur.

« Je constate que deux de nos nouveaux hôtes, le professeur Burnett et le Dr Schmidt, sont absents. Achmed, cria-t-il à l'un de ses acolytes en gandoura blanche, va leur demander d'être assez aimables pour se joindre à nous. »

Cinq minutes plus tard, les deux physiciens apparurent. Leurs vêtements étaient aussi froissés que s'ils avaient dormi sans se déshabiller, ce qui était du reste le cas. Ils n'étaient pas rasés et leurs yeux semblaient accuser Morro d'avoir eu tort de laisser à leur disposition des rations si généreuses de « rafraîchissements ». Mais, en toute honnêteté, il était probable que Morro ignorait que leur

impressionnante réputation de physiciens n'était égalée que par leur non moins imposante réputation d'excellents convives et surtout d'excellents buveurs.

Après avoir laissé s'écouler un intervalle de temps décent, Morro déclara :

« Un simple détail. J'aimerais bien que vous acceptiez tous de signer de vos noms. Abraham, s'il vous plaît... ? »

Dubois acquiesça aimablement, prit une liasse de feuilles de papier sur une table et fit le tour de celle du petit déjeuner en déposant devant chacun des neuf otages une lettre tapée à la machine, une enveloppe et une plume.

« Qu'est-ce que cela signifie, imbécile ? » s'écria, inévitablement, le Pr Burnett, dont le mauvais caractère légendaire était en ce moment exacerbé par un abominable mal de tête. « C'est la copie dactylographiée de la lettre que j'ai écrite à ma femme la nuit dernière !

— Mais oui, mot pour mot. Vous n'avez qu'à signer.

— Le diable m'emporte si je le fais !

— Oh ! Cela m'est tout à fait égal, dit Morro. C'est par pure courtoisie que je vous ai demandé d'écrire ces lettres, pour vous permettre de rassurer les personnes que vous aimez et leur dire que vous êtes sains et saufs. Allons ! En commençant par le haut de la table, vous allez tous signer vos lettres, puis vous rendrez les plumes à Abraham. Merci. Vous paraissez désespérée, madame Ryder ?

— Moi, désespérée ? dit Susan avec un sourire qui n'était pas des plus réussis. Désespérée, monsieur Morro, pourquoi le serais-je ?

— À cause de cela, répliqua Morro en posant devant elle une enveloppe, le côté de l'adresse sous les yeux de Susan. C'est bien vous qui avez écrit ceci ?

— Bien sûr. C'est mon écriture.

— Merci. »

Morro retourna l'enveloppe et elle constata, la bouche sèche, que les deux bords en avaient été fendus. Morro rabattit la partie inférieure et déploya complètement le papier, révélant à l'intérieur de l'enveloppe un petit griffonnage grisâtre.

« Bien entendu, l'intérieur de cette enveloppe était tout à fait blanc quand elle est parvenue entre nos mains ; mais il existe certaines substances chimiques qui font apparaître l'écriture la plus invisible. Je doute toutefois que la femme d'un policier, fût-elle extrêmement dévouée à son mari, transporte toujours avec elle de l'encre sympathique. Cette petite fioriture a été tracée avec de l'acide acétique, cette base bien connue pour être utilisée dans la fabrication de l'aspirine, mais qui entre aussi, parfois, dans celle du vernis à ongles. J'ai remarqué que vous utilisez un vernis à ongles incolore,

madame Ryder. Votre mari est un détective très expérimenté et peut-être même brillant ; il s'attend certainement à ce que sa femme lui fasse parvenir des signes d'intelligence de ce genre. Quelques minutes après avoir reçu votre lettre, il n'aurait pas manqué de la faire analyser par un laboratoire de la police. Vous avez recouru à la sténographie, bien sûr. Qu'est-ce que cela signifie, madame Ryder ?

— Adlerheim, répondit-elle d'une voix sourde.

— Très très vilain, madame Ryder. Vous avez certes l'esprit entreprenant, vous êtes intelligente, courageuse, tout ce qu'on voudra, mais c'est très, très vilain de votre part. »

Susan baissa les yeux et regarda la table.

« Qu'allez-vous faire de moi ? demanda-t-elle.

— Faire de vous ? Quinze jours au pain et à l'eau ? Non, non, madame Ryder. Nous ne nous en prenons jamais aux femmes. Votre seule punition... sera le chagrin que vous éprouvez en ce moment. »

Morro fit du regard le tour de la table.

« Professeur Burnett, docteur Schmidt, docteur Healey, docteur Bramwell... je vous serais reconnaissant de bien vouloir m'accompagner. »

Morro les conduisit dans une vaste pièce contiguë à son bureau. Elle avait ceci de particulier qu'elle n'avait aucune fenêtre et qu'elle était garnie de trois côtés par de hauts classeurs métalliques. La quatrième paroi était, de façon assez incongrue, ornée de tableaux baroques d'une laideur repoussante dans de lourds cadres dorés – ils avaient sans doute fait partie de la collection de peinture de von Streicher – ainsi que d'un miroir également pourvu d'un cadre doré. Le centre de la pièce était occupé par une grande table, entourée d'une douzaine de chaises, sur laquelle était posée une pile de grandes feuilles de papier (environ 60x120 centimètres) : celle du dessus présentait visiblement une espèce de diagramme. À l'un des bouts de la table se trouvait un bar roulant splendidement équipé.

« Eh bien ! Messieurs, je vous saurais gré de m'accorder une faveur. Cela ne vous coûtera pas le moindre effort, je vous assure. Soyez assez aimables pour examiner ceci et pour me dire ce que vous en pensez.

— Le diable m'emporte si nous obéissons ! s'écria Burnett de son ton naturellement provocant et brutal. Je parle pour moi-même, bien entendu.

— Mais oui, vous allez m'obéir, dit Morro en souriant.

— Ah ! Oui ? Et comment m'y contraindrez-vous ? Par la force ? Par la torture ?

— Voilà que vous devenez puéril ! Mais non ! Vous allez examiner ces diagrammes, et cela pour deux raisons. D'une part, vous serez vaincu par votre curiosité scientifique naturelle. D'autre part, je suis

persuadé, messieurs, que vous désirez savoir pour quelle raison vous vous trouvez ici ? »

Il sortit de la pièce et ferma la porte derrière lui. On n'entendit pas le bruit d'une clé dans la serrure, ce qui, en soi, était plutôt rassurant. Mais un verrou actionné par un système hydraulique peut fonctionner de façon totalement silencieuse.

Morro se dirigea vers Dubois qui était assis, dans son bureau, devant un grand écran de verre, complètement transparent. Cet écran était séparé par un vide d'un peu plus d'un centimètre d'épaisseur du miroir – sans tain – qui décorait l'autre pièce. Ce n'était pas en vue de l'isolation thermique que ce vide avait été prévu entre l'écran de verre côté bureau et la glace côté pièce aux classeurs : il avait pour but d'empêcher les personnes assises dans cette dernière pièce d'entendre ce qui se disait dans l'autre. Par contre, les deux hommes installés dans le bureau pouvaient fort bien suivre la conversation des quatre physiciens grâce à quatre micros cachés, opportunément installés à distance suffisante l'un de l'autre dans la pièce aux classeurs. Ces micros étaient raccordés à un haut-parleur placé au-dessus de la tête de Dubois et, en même temps, à un magnétophone posé à côté de lui.

« Ne prenez pas tout, fit remarquer Morro, la plupart des choses qu'ils vont dire sera impubliable ou, plutôt, indiffusable. N'en conservez que la substantifique moelle.

— Vous avez raison. Mais je préfère pécher par excès de prudence en enregistrant le tout. On pourra toujours pratiquer des coupures après coup. »

Dans l'autre pièce, les quatre hommes s'entreregardaient avec incertitude. Puis Burnett et Schmidt échangèrent un coup d'œil et, cette fois, il n'y avait plus aucune incertitude dans leur expression : ils se dirigèrent d'un pas décidé vers le bar roulant, Burnett choisissant l'inévitable Glenfiddich, Schmidt le gin Gordon. Un bref instant suivit pendant que les deux hommes se servaient généreusement et tâchaient de réparer les chocs subis par leur système nerveux. Healey les regardait faire avec quelque aigreur ; puis il émit, à propos de Morro, quelques remarques qui n'avaient rien d'allusif et qui constitueraient sans doute l'un des passages que Morro et Dubois devraient supprimer dans la version finale de l'entretien entre les quatre savants. Après quoi il poursuivit :

« Mais que diable ! Il a raison sur un point : je n'ai fait que jeter un coup d'œil sur le plan qui se trouve au-dessus de la pile et je dois dire qu'il m'intéresse beaucoup. Mais il m'intéresse d'une manière qui ne me plaît pas du tout : j'aimerais bien savoir ce que nous foutons ici ! »

Burnett examina en silence le diagramme pendant trente secondes pleines : même lorsqu'il souffre d'une forte migraine, un grand physicien est capable d'enregistrer un grand nombre d'informations

pendant ce laps de temps. Il dévisagea ensuite ses trois collègues, constata avec stupeur que son verre était vide, retourna vers le bar roulant, puis rejoignit les autres avec à la main un nouveau verre de whisky qu'il éleva au niveau de ses yeux perplexes en disant :

« Messieurs, ce n'est pas pour soigner mon mal de tête que j'ai pris ce viatique ; c'est pour m'armer de courage en vue de ce que nous allons découvrir ou, plus précisément, ce que je crains que nous ne découvrirons. Et maintenant, messieurs, pouvons-nous regarder ces documents ? »

Dans le bureau, Morro donna à Dubois une petite tape sur l'épaule, avant de le laisser seul écouter la suite de la conversation.

Avec son visage gras, jovial et rubicond, à l'expression ingénue et aux yeux bleus d'enfant, Barrow avait l'air d'un pasteur (pour être honnête, il faudrait plutôt dire d'un évêque) en civil : c'était le grand patron du F.B.I. et il était presque aussi redouté par ses agents que par les criminels, la grande passion de son existence consistant à mettre ces derniers sous les verrous pour une période au moins équivalente au maximum permis par la loi, voire plus longue. Sassoon, le chef du bureau californien du F.B.I., était, tout au contraire, grand, mince, ascétique, et son expression absente faisait penser qu'il eût été mieux à sa place dans une université que dans une institution vouée à la recherche du crime : erreur que nombre de coupables regrettaient d'avoir commise après qu'il les eut convaincus de crime. Crichton, le chef adjoint de la C.I.A., était le seul à paraître ce qu'il était : grand, gros, massif, lèvres serrées et nez aquilin, il avait le regard froid et gris qu'on prête aux policiers. Ni lui ni Barrow n'éprouvaient l'un pour l'autre des sentiments très chaleureux, ce qui symbolisait fort bien les relations entre les deux organisations qu'ils représentaient.

Alec Benson, accompagné du Pr Hardwick, abaissa sur les trois hommes un regard qui ne manifestait ni trouble ni impression quelconque, puis il tourna les yeux vers Dunne et les deux Ryder et dit à son assistant :

« Eh bien ! Arthur, il nous est fait beaucoup d'honneur, aujourd'hui : trois personnalités importantes du F.B.I. et une de la C.I.A. ! C'est un jour à marquer d'une pierre blanche pour notre faculté ! Ma foi, je peux comprendre leur présence ici ; je ne la comprends pas très bien mais je la comprends... »

Il dévisagea Ryder et Jeff et ajouta :

« Je ne voudrais pas vous blesser, messieurs, mais quant à vous, je me demande si vous êtes bien à votre place dans cette assemblée si distinguée... Pardonnez-moi l'expression, mais vous n'êtes que... des policiers ordinaires, s'il en existe, bien sûr.

— Vous ne nous blessez pas, professeur, répondit Ryder. Il existe

des policiers ordinaires et une grande partie d'entre eux est même beaucoup trop ordinaire. Mais nous, nous ne sommes même pas des policiers ordinaires : nous sommes d'ex-policiers ordinaires. »

Benson haussa les sourcils d'un air surpris ; Dunne jeta un coup d'œil à Barrow, qui prit la parole :

« Le sergent Ryder et son fils, qui était agent de la circulation autoroutière, ont donné leur démission hier, pour des raisons urgentes et personnelles. Ils en savent davantage sur les circonstances particulières qui entourent cette affaire que n'en sait chacun de nous. Ils se sont livrés à ce propos à une action beaucoup plus poussée que ne l'a fait aucun d'entre nous ; à vrai dire, nous n'avons rien fait du tout jusqu'à présent, ce qui n'est guère surprenant si l'on songe que l'affaire n'a commencé qu'hier soir. Pour faire bonne mesure, la femme et la fille du sergent Ryder ont été kidnappées l'une et l'autre et elles sont détenues comme otages par ce Morro.

— Doux Jésus ! dit Benson, qui ne paraissait plus aussi imperturbable. Excusez-moi, sergent... et permettez-moi de vous exprimer ma sympathie. Il se pourrait, dans ces conditions, que ce soit mon assistant et moi qui n'ayons pas le droit de nous trouver ici...

« Vous êtes ici, reprit-il en s'adressant à Barrow, le doyen des enquêteurs présents, pour savoir si l'Institut californien de technologie, porte-parole des diverses autres institutions de l'État, et surtout si moi, porte-parole des porte-parole, pour ainsi dire, nous avons commis la faute d'induire le public en erreur ; ou, plus carrément, si j'ai été pris en flagrant délit de mensonge ? »

Même Barrow eut un moment d'hésitation. Homme redoutable, il savait reconnaître un autre homme redoutable quand il le rencontrait et il connaissait la réputation de Benson. Il se contenta de demander :

« Est-ce que ce tremblement de terre peut avoir été déclenché par un engin atomique ?

— C'est certainement possible, mais il est impossible de l'affirmer. Un sismographe est incapable de déceler la nature de l'origine d'ondes de choc. En général, il n'existe presque aucun doute sur l'origine de la secousse : les Américains, les Britanniques et les Français préviennent toujours avant de procéder à des essais nucléaires ; les deux autres membres de ce qu'on a appelé le "club atomique" sont plus discrets, mais on est néanmoins renseigné. Quand les Chinois ont fait exploser un engin atomique de l'ordre d'une mégatonne – vous savez sans doute qu'une mégatonne est l'équivalent d'un million de tonnes de T.N.T. – des nuages de gaz radioactifs ont dérivé ensuite au-dessus des États-Unis ; ces nuages étaient ténus, très élevés et ils n'ont eu aucun effet fâcheux, mais on les a facilement repérés ; c'était en novembre 1976. D'autre part, un séisme se reconnaît au fait qu'il est presque invariablement suivi de plusieurs répliques.

« Il existe une exception à cette règle de l'identification de l'origine des séismes : elle s'est produite également, coïncidence curieuse, en novembre 1976. Des stations sismologiques situées en Suède et en Finlande ont détecté un tremblement de terre au large des côtes estoniennes : pas un gros séisme, il faisait 4 et quelque chose à l'échelle de Richter. D'autres hommes de science ont contesté que ce fût un véritable séisme ; ils ont prétendu que les Soviétiques étaient responsables, accidentellement ou non, d'une explosion nucléaire qui aurait eu lieu sur le plateau continental de la Baltique. On continue à en discuter aujourd'hui encore et l'Union soviétique n'a naturellement pas jugé nécessaire de fournir aucun éclaircissement à ce propos.

— Mais, dit Barrow, il n'y a pas de tremblement de terre, dans cette région-là du globe !

— Monsieur Barrow, je n'essaierais pas, moi, de vous renseigner sur les questions judiciaires... alors n'essayez pas de m'apprendre où il peut y avoir des séismes. La Baltique est une zone peu importante à cet égard, mais c'en est une.

— Le F.B.I. reconnaît son erreur, dit Barrow avec son sourire le plus jovial.

— Ainsi, je ne suis pas en mesure de vous dire si ce Morro a fait exploser un petit engin nucléaire à cet endroit, reprit Benson, qui ajouta en regardant Hardwick : Croyez-vous qu'aucun sismologue digne de ce nom, dans cet État, s'aventurerait à exprimer une opinion à ce sujet, Arthur ?

— Non.

— Voilà la réponse à votre question : elle n'est pas satisfaisante, je le sais, mais ce n'est certainement pas la question que vous désiriez réellement poser. Ce que vous voulez savoir, c'est si nous avons été précis – si j'ai été, moi, précis – en situant l'épicentre de la secousse dans la faille du Loup blanc au lieu de le situer, comme l'a fait Morro, dans la faille de Garlock. Messieurs voici la réponse : je mentais effrontément. »

Comme on pouvait s'y attendre, il y eut un long silence.

« Pourquoi ? demanda finalement Crichton, qui n'était pas connu pour sa loquacité.

— Parce que, vu les circonstances, il me semblait que c'était la meilleure chose à faire, répondit Benson, qui ajouta en hochant la tête : Quel dommage que ce type, Morro, soit venu tout ficher en l'air !

— Pourquoi ? Insista Crichton, qui était en revanche célèbre pour son opiniâtreté.

— Je vais essayer de vous l'expliquer. M. Sassoon, le major Dunne et ces deux policiers – pardon, ces deux ex-policiers – me comprendront aisément. Pour vous et pour M. Barrow, je crains que ce

ne soit pas si facile.

— Pourquoi ? »

Alec Benson eut l'impression que Crichton était un homme doté d'un vocabulaire extrêmement limité, mais il s'abstint de tout commentaire.

« Parce que ces quatre personnes sont californiennes et que vous ne l'êtes pas.

— Un État à part, dit Barrow en souriant. Je l'ai toujours su. La sécession est proche, n'est-ce pas ?

— Un État à part, comme vous dites, mais pas dans ce sens-là. Il est à part parce que c'est le seul État de l'Union où, dans l'inconscient – peut-être pas si inconscient que cela – de toute personne sensée et intelligente réside l'idée du lendemain. Non pas le souci de savoir quand demain viendra, messieurs. Celui de savoir *si* demain viendra. Les Californiens vivent dans un état permanent de peur, de résignation peureuse, ou simplement de résignation tout court. Il y a toujours chez eux la pensée vague, l'idée de la vague possibilité qu'un jour le gros tremblement de terre nous frappera.

— Le gros tremblement de terre ? dit Barrow.

— Un séisme de proportions dévastatrices. Cette peur ne s'était pas vraiment cristallisée avant 1976 : c'est la troisième fois que je mentionne cette année, n'est-ce pas ? 1976 a été une mauvaise année, celle où les habitants de cet État ont été forcés de penser à des choses auxquelles ils auraient préféré ne pas penser. 4 février, Guatemala, 7,5 à l'échelle de Richter, des dizaines de milliers de morts. 6 mai, Italie du Nord, 6,5 à l'échelle de Richter, des centaines de morts, de grandes dévastations et, plus tard la même année, un second séisme au même endroit qui est venu balayer les quelques édifices qui étaient restés debout après le premier. 16 mai, Asie centrale soviétique, 7,2 à l'échelle de Richter, on ignore le nombre de morts et l'étendue des dégâts car les Soviétiques n'aiment pas parler de ces choses. 27 juillet, Tangchan, 8,2 à l'échelle de Richter, deux tiers de million de morts et trois quarts de million de blessés : comme le séisme a eu lieu dans une zone à forte densité de population, des grandes villes comme Pékin et Tientsin ont été atteintes. Puis, le mois suivant, ce fut le tour de la partie méridionale des Philippines : 8 à l'échelle de Richter, dévastations énormes, nombre de tués inconnu mais de l'ordre de plusieurs dizaines de milliers, ces décès étant dus en partie au séisme et en partie au *tsunamai*, le gigantesque raz de marée qui s'est produit parce que le tremblement de terre avait eu lieu sous la mer. Le 9 novembre, il y a eu un nouveau séisme aux Philippines, un peu plus au nord ; il faisait 6,8 à l'échelle de Richter, mais on n'a aucun chiffre précis quant aux dégâts. En fait, novembre 1976 a été un mois record pour le nombre de tremblements de terre : il y en a eu encore un

troisième aux Philippines, un en Iran, un en Grèce septentrionale, cinq en Chine et deux au Japon. Le pire a eu lieu en Turquie : il a fait cinq mille morts.

« Et à l'exception des séismes de Grèce, d'Italie et de Turquie, tous ces séismes découlaient du mouvement de ce qu'on appelle la plaque pacifique, responsable de ce qu'on désigne sous le nom d'“anneau de feu” et qui fait le tour de l'océan. Comme tout le monde le sait, la partie de cet “anneau” qui nous concerne le plus, c'est précisément la fameuse faille de San Andréas, c'est-à-dire l'endroit où la plaque tectonique pacifique allant vers le nord-est frotte contre la plaque tectonique américaine appuyant vers l'ouest. En fait, messieurs, géologiquement parlant, nous ne nous trouvons pas vraiment en Amérique, mais sur la plaque pacifique ; et il n'est pas besoin d'avoir fait de fortes études pour deviner que, dans un avenir pas très lointain, nous ne ferons plus non plus partie de l'Amérique, physiquement parlant : un beau jour, la plaque pacifique emportera la côte occidentale de la Californie dans l'équivalent océanique de l'au-delà. L'endroit où nous sommes assis en ce moment même se trouve à l'ouest de la faille de San Andréas : oh ! Pas très loin, à quelques kilomètres, seulement : elle passe juste sous San Bernardino, après quoi elle dérive et file à l'est. Pour faire bonne mesure, nous sommes à peu près à la même distance de la faille de Newport-Inglewood à l'ouest (c'est ce qui a provoqué le séisme de Long Beach en 1933) et nous ne nous trouvons pas si loin de la faille de San Fernando, au nord, qui a été responsable, vous vous en souvenez sans doute, des incidents fort désagréables de février 1972. Du point de vue sismologique, il faut être fou pour choisir d'habiter le comté de Los Angeles. C'est une idée réconfortante, n'est-ce pas, messieurs ? »

Benson jeta un coup d'œil circulaire, mais personne n'avait l'air de trouver cette idée tellement réconfortante.

« Rien d'étonnant, poursuivit-il, que les pensées des gens aient commencé à tourner dans leur tête. Rien d'étonnant qu'ils aient commencé à se demander de plus en plus souvent : quand viendra notre tour ? Nous sommes carrément à cheval sur l'anneau de feu et notre tour peut venir n'importe quand. Ce n'est pas agréable de vivre avec cette idée-là. Et les gens ne pensent pas à un tremblement de terre du genre de ceux qu'il y a eu autrefois. Dans le passé que nous connaissons, il n'y a eu que quatre grands tremblements de terre, dont deux vraiment importants, de l'ordre de 8,3 à l'échelle de Richter, celui d'Owens Valley en 1872, et celui de San Francisco en 1906. Mais, je le répète, les gens ne pensent pas à ceux-ci ; ils ne pensent pas à un “grand” tremblement de terre mais à un tremblement de terre “monstre”, dont deux seulement ont été enregistrés dans l'histoire, l'un et l'autre faisant environ 8,9 à l'échelle de Richter, soit six fois la

force destructrice du célèbre séisme de San Francisco. »

Benson secoua la tête.

« Un tremblement de terre qui dépasserait la magnitude dix à l'échelle de Richter est théoriquement possible, et même un séisme de magnitude douze, mais l'esprit le plus sèchement scientifique se refuse à en envisager l'horreur.

« Pourtant deux séismes monstres de cet ordre de magnitude ont déjà eu lieu, l'un en 1906, l'autre en 1933, le premier en Équateur, le second au Japon. Je ne vous en décrirai pas les effets, car si je le faisais, les deux Washingtoniens qui se trouvent parmi nous se lèveraient immédiatement pour aller prendre l'avion et rentrer chez eux, à condition qu'ils puissent gagner l'aéroport de Los Angeles avant que le sol ne s'ouvre sous leurs pieds... Et l'Équateur et le Japon se trouvent à cheval sur le fameux "anneau de feu" du Pacifique... de même que la Californie. Pourquoi ne serait-ce pas notre tour ?

— Hum ! L'idée d'aller prendre l'avion commence à me sourire ! dit Barrow. Qu'arriverait-il, si l'un de ces tremblements de terre se produisait maintenant ?

— Pour parler très sérieusement, je dois admettre que j'y ai pas mal réfléchi. Disons qu'il ait lieu à l'endroit où nous nous trouvons en ce moment. Vous vous réveilleriez demain matin (à moins que vous ne soyez mort) pour constater que le Pacifique se trouve à l'emplacement de Los Angeles et que Los Angeles est ensevelie dans ce qui était naguère la baie de Santa Monica et le canal de San Pedro. Et les monts de San Gabriel pourraient bien s'être écroulés sur la colline où nous nous trouvons... Maintenant, si le séisme avait lieu dans la mer...

— Comment serait-ce possible ? demanda Barrow, beaucoup moins jovial qu'il ne l'avait été. Vous avez dit que la faille traverse la Californie.

— Dans sa partie la plus orientale. Elle passe dans le Pacifique au sud de San Francisco, traverse la Golden Gate, pour rejoindre le continent plus au nord. Un séisme monstre dans la Golden Gate serait intéressant. Pour commencer, San Francisco ne serait plus qu'un souvenir ; probablement toute la péninsule de San Francisco disparaîtrait-elle. Le comté de Marin suivrait le même chemin, selon toute vraisemblance. Mais les vrais dégâts...

— Les vrais dégâts... ? interrogea Crichton.

— Oui, les vrais dégâts seraient provoqués par l'immense masse d'eau qui s'engouffrerait dans la baie de San Francisco. Quand je dis : immense, je veux dire : immense. Jusqu'en Alaska, nous en avons la preuve, certains tremblements de terre ont fait monter le niveau de l'eau de plus d'un mètre de hauteur au-dessus de la normale. Richmond, Berkeley, Oakland, jusqu'à Palo Alto et à San José, seraient immergés entièrement. Les monts de Santa Cruz deviendraient une île.

Et, ce qui est pis encore – car, monsieur Crichton, je le dis tout de suite pour prévenir vos objections, il y *aurait* pis –, le cœur agricole de la Californie, les deux grandes vallées de San Joaquin et de Sacramento, seraient inondées, car la plus grande partie de ces vallées est située à une altitude de moins de cent mètres au-dessus du niveau de la mer. Je n'y avais pas vraiment songé jusqu'à présent, mais si l'on va par là, je n'aimerais pas du tout aller habiter la capitale de l'État : la première grande masse d'eau qui envahirait la vallée de Sacramento balaierait la ville du même coup. Peut-être commencez-vous par comprendre, à présent, pourquoi mes collègues et moi-même nous préférons ménager la santé mentale du public en lui épargnant de telles réflexions ?

— Oui, je crois que je commence à comprendre, dit Barrow en regardant Dunne. Dites-moi, en tant que Californien, quelle impression tout cela vous fait-il ?

— Une très mauvaise impression.

— Vous partagez les vues du Pr Benson ?

— Si je partage ses vues ? Je crois que je vais même plus loin. Mais en ce moment, j'ai le sentiment désagréable que M. Benson est en train de me dépasser à son tour.

— Peut-être, dit Benson. Mais d'autres facteurs entrent aussi en ligne de compte. Au cours des dernières années, les gens ont commencé à se plonger dans les archives de la question, puis ils ont regretté de l'avoir fait. Prenons, par exemple, la partie septentrionale de la faille de San Andreas. On sait qu'il s'y est produit un grand séisme en 1833, mais à cette époque, on ne savait pas en mesurer la magnitude. Soixante-treize ans plus tard, en 1906, a eu lieu le grand tremblement de terre de San Francisco. Depuis lors, il y en a eu un à Daly City en 1957, mais géologiquement insignifiant : 5,3 de magnitude. Ainsi, il n'y a pas eu, si j'ose dire, de tremblement de terre proprement dit dans la partie septentrionale de la Californie depuis soixante et onze ans. Il pourrait donc être imminent.

« Dans la partie méridionale de la faille de San Andréas, les choses sont encore plus frappantes : il n'y a pas eu de grand séisme depuis 1857, soit depuis cent vingt ans. D'autre part, des études géodésiques ont montré que la plaque tectonique pacifique se déplace, par rapport à la plaque tectonique américaine, de cinq centimètres par an en direction du nord-est. Lors d'un tremblement de terre, l'une des deux plaques se déplace brusquement vers l'avant, par rapport à l'autre, et c'est ce qu'on appelle un glissement latéral ; en 1906, on a mesuré des glissements de ce type sur des distances de six à huit mètres. En se fondant sur un déplacement de cinq centimètres par an, en cent vingt ans, une pression potentielle équivalente à plus de six mètres pourrait s'être accumulée entre les deux plaques. Si l'on accepte cette façon de

calculer – mais elle n'est pas admise par tout le monde – un grand tremblement de terre dans la région de Los Angeles pourrait être encore plus imminent.

« Dans la zone centrale de la faille de San Andréas, on n'a jamais enregistré aucun grand séisme ; Dieu seul sait donc depuis combien de temps il n'y en a pas eu et s'il est imminent qu'il s'en produise un. Et, bien entendu, il peut s'en produire dans n'importe laquelle des autres failles, par exemple dans celle de Garlock, la seconde en importance dans l'État, qui s'est tenue tranquille pendant des siècles. Voilà une possibilité, messieurs, ajouta Benson en souriant : un monstre tapi dans la faille de Garlock...

« La troisième raison pour laquelle le public a commencé à se préoccuper de tout cela, c'est que des hommes de science réputés se sont mis à parler à haute voix dans les journaux, à la radio et à la télévision, des perspectives qui se présentent à nous du fait de cet état de choses. S'ils ont eu raison ou non de le faire, c'est à eux d'en décider en fonction de leurs principes et de leurs consciences : moi, je préfère me taire, mais je ne suis pas nécessairement dans le vrai.

« Un physicien très estimé, Peter Franken, pense que le prochain tremblement de terre sera un séisme géant et il a prédit expressément le nombre de morts qu'il entraînerait : entre vingt mille et un million. Il a aussi prédit que s'il se produisait dans la partie centrale de la faille de San Andréas, si longtemps en repos, la violence des ondes de choc atteindrait de plein fouet et Los Angeles et San Francisco, "les effaçant très possiblement de la carte", pour reprendre ses propres termes : dès lors, il n'est pas très surprenant que la Californie consomme, par tête d'habitant, plus de tranquillisants et de somnifères que n'importe quelle autre région du globe.

« Prenez le plan d'urgence de San Francisco. Tout le monde sait qu'il y a seize hôpitaux de secours, sous forme réduite mais déployables en quelques instants, répartis dans divers quartiers de la ville et prêts à être montés en cas de désastre. Mais un savant en vue a fait tristement remarquer que la plupart de ces hôpitaux de secours, en cas de fort séisme, seraient détruits immédiatement, et que si la ville était inondée ou la presqu'île coupée du reste du pays, ils seraient inutilisables. Les citoyens de San Francisco doivent trouver cette déclaration extrêmement encourageante.

« D'autres hommes de science ont fixé à cinq ans maximum, la durée de vie de San Francisco et de Los Angeles à partir de maintenant ; mais certains parlent seulement de deux ans et un sismologue a, lui, prédit qu'il nous restait moins d'une année d'existence. Il s'agit d'un fumiste, direz-vous ? D'une Cassandra ? Pas du tout. C'est la personne même qu'on devrait écouter avant toute autre : James H. Whitcomb, de l'Institut californien de technologie,

sans doute le plus grand spécialiste du monde en matière de prévision sismologique. Il a toujours prédit les séismes des années précédentes avec un degré d'exactitude inquiétant. Le tremblement de terre dont il parle n'aura pas forcément son épïcêtre dans la faille de San Andréas ; mais en tout cas, il aura lieu d'ici peu.

— Vous le croyez ? demanda Barrow.

— Eh bien ! Je dirais ceci : si le toit nous tombait sur la tête pendant cette réunion, je ne lèverais pas un sourcil, en admettant que j'aie le temps et la possibilité de le faire. Personnellement, je ne doute pas que tôt ou tard, mais plutôt tôt que tard, Los Angeles sera rasé de fond en comble.

— Et quelles ont été les réactions aux prédictions de M. Whitcomb ?

— Ma foi... elles ont terrifié beaucoup de gens. Certains hommes de science, toutefois, ont haussé les épaules en faisant remarquer que la prévision des séismes est une science encore balbutiante ou, au meilleur cas, inexacte. Ce qui est plus significatif, c'est que Whitcomb a été immédiatement menacé d'une action judiciaire par un fonctionnaire municipal de Los Angeles, avec comme attendu le fait que de telles déclarations faisaient baisser la valeur des terrains. Ce que je vous dis là est absolument authentique ! Tout cela, ajouta Benson avec un soupir, fait partie de ce que l'on a appelé le "syndrome des *Dents de la mer*" ; je parlerais plutôt de cupidité, tout simplement. Rappelez-vous le film en question : personne de ceux qui avaient un intérêt commercial en jeu ne voulait croire à l'existence du requin meurtrier ! Même chose dans le cas de la déclaration Whitcomb. Et même chose encore il y a une douzaine d'années au Japon : dans un endroit nommé Matsuhira, des savants originaires du lieu ont annoncé l'imminence d'un tremblement de terre de telle et telle magnitude pour telle et telle période. Les hôteliers locaux furent pris de rage et menacèrent les savants de Dieu sait quoi. Mais cela n'empêcha pas le séisme annoncé de se produire à l'endroit prévu, au jour prévu et avec la magnitude prévue.

— Et comment s'est terminée l'histoire ?

— Les hôtels se sont écroulés, voilà tout... Ah ! Les intérêts commerciaux, parlons-en ! Admettons que le Dr Whitcomb prédise que le séisme aura lieu dans la faille de Newport-Inglewood. Une chose en découlera à coup sûr : la fermeture du champ de courses de Hollywood Park. Il est situé presque exactement au-dessus de la faille et on ne peut prendre le risque de rassembler des dizaines de milliers de gens au-dessus d'une véritable trappe. Bon. Là-dessus, une semaine s'écoule, puis deux, puis trois, et rien ne se produit. Les pertes subies par les propriétaires du champ de courses s'élèvent à plusieurs millions. Imaginez-vous les poursuites contre le Dr Whitcomb, les

dommages et intérêts qui lui seront réclamés ?

« Mais en fait, le syndrome des *Dents de la mer* n'est pas autre chose qu'un aspect de la politique de l'autruche : vous mettez la tête dans le sable, vous faites semblant que le danger n'existe pas, et hop ! Le tour est joué, le danger disparaît.

« Seulement voilà, il y a de moins en moins de gens qui réagissent ainsi, de sorte que dans beaucoup de régions, la peur est en train d'atteindre un stade dangereusement proche de l'hystérie. Permettez-moi de vous raconter une histoire ; elle n'est pas de moi, c'est une nouvelle de caractère très prophétique, écrite voici quelques années par un écrivain nommé R.L. Stevens. Si mes souvenirs sont exacts, elle s'intitule *Le Monde interdit*. Dans ce récit, l'État de Californie promulgue une loi interdisant, sous peine de cinq ans de prison, toute allusion à des tremblements de terre, dans la presse ou en public, la raison de cette loi étant que l'État a perdu, au cours des années précédentes, la moitié de sa population par suite des séismes, que ce soit directement, parce que les gens ont péri, ou indirectement, parce qu'ils se sont enfuis. Une autre loi interdit aux habitants de quitter la Californie et toutes les routes sont étroitement surveillées aux limites de l'État.

« Là-dessus, un homme et une jeune fille sont arrêtés pour avoir prononcé en un lieu public les mots "tremblement de terre"... Eh bien ! Je me demande si nous en arriverons à avoir des lois de ce genre au moment où la montée de l'hystérie nous aura amenés à une situation proche de celle du célèbre *1984* de George Orwell ?

— Et comment cela se termine-t-il ? demanda Barrow. Dans la nouvelle de Stevens, j'entends ?

— Oh ! Cela ne nous concerne plus. Dans la nouvelle, le gars et la fille réussissent à s'enfuir et à gagner New York, qui est surpeuplée en raison de l'afflux de millions de Californiens ; là-bas, ils sont arrêtés pour avoir prononcé le mot "amour" en public, car une Commission de régulation démographique a obtenu un décret dans ce sens. Morale de l'histoire : on ne peut pas s'en tirer. Même chose pour nous : nous ne pouvons pas nous en tirer. Faut-il avertir les gens, crier casse-cou, prêcher que la fin du monde est proche ? Ou ne pas les mettre en garde pour tâcher d'atténuer la panique ? Pour moi, il y a un facteur crucial qui entre en ligne de compte ; comment peut-on évacuer trois millions de personnes, la population de Los Angeles, sur une simple prédiction ? Nous vivons dans une société libre ; comment serait-il possible de parquer Dieu sait où les dix millions de personnes, peut-être davantage, qui vivent sur la côte californienne, et de les faire attendre durant un laps de temps indéterminé l'accomplissement ou le non-accomplissement d'une prophétie ? Où irait-on, où les mettrait-on ? Comment peut-on les induire à partir alors qu'ils savent qu'ils ne

peuvent aller nulle part ? C'est ici qu'ils ont leur foyer, leur travail, leurs amis ; ailleurs, pas de maison, pas de boulot, pas de copains, nulle part. Oui, tous ces gens vivent ici, c'est ici qu'ils devront continuer à vivre et, tôt ou tard, c'est ici qu'ils sont voués à mourir.

« Et en attendant qu'ils meurent, je crois qu'on doit leur permettre de vivre avec une âme aussi paisible que possible, même s'il ne peut s'agir que d'une paix relative. Vous êtes chrétien, les Romains vous ont emprisonnés dans leurs cachots et vous savez que d'ici peu de temps vous serez jeté aux lions dans l'arène : à quoi cela vous avance-t-il d'y penser minute après minute ? Tant qu'il y a de la vie il y a de l'espoir... si irrationnel qu'il soit.

« Je vous ai expliqué mon attitude : c'est aussi ma réponse à vos questions. J'ai menti effrontément et j'ai l'intention de continuer à le faire. Nous accueillerons par des dénégations véhémentes toute insinuation tendant à prouver que nous nous sommes trompés. Ce faisant, messieurs, ce n'est pas à mentir que je m'engage : c'est à me conformer à ma conviction profonde. Je crois que j'ai clairement exposé ma position. L'acceptez-vous ? »

Barrow et Crichton se regardèrent brièvement, puis se tournèrent vers Benson et, à l'unisson, firent signe que oui.

« Merci, messieurs. Quant à ce maniaque, Morro, je ne puis vous être à son propos d'aucune aide. Je crains que son cas ne relève que de vous seul. Si je comprends bien, ajouta-t-il après un silence, il menace de faire exploser une bombe atomique ou quelque chose de ce genre. En tant que simple citoyen, je dois dire que j'aimerais bien savoir ce qu'il manigance. Est-ce que vous croyez à ce qu'il dit ?

— Nous n'en savons rien, dit Crichton.

— Pas le moindre soupçon de ce qu'il est en train de faire ?

— Non.

— Suspense, guerre de nerfs, tension... Il essaie de créer la panique et de vous induire à une action précipitée et mal dirigée ?

— Très vraisemblablement, dit Barrow. Mais, de toute façon, nous n'avons jusqu'à présent aucun indice qui nous permette d'agir contre lui.

— Tant qu'il n'aura pas fait exploser un engin sous ma chaise ou dans une autre zone habitée... Eh bien, messieurs, si vous êtes informés du lieu et du moment de cette... démonstration, auriez-vous l'extrême obligeance de me procurer une place à la tribune d'honneur ?

— Nous allions vous le proposer, dit Barrow. Messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers les autres, avez-vous encore une question à poser au Pr Benson ?

— Oui, dit Ryder. Me serait-il possible de disposer de quelques textes, si possible récents, sur les tremblements de terre ? »

Tout le monde le dévisagea d'un air perplexe, excepté Benson.

« Mais avec plaisir, sergent. Vous n'avez qu'à remettre de ma part cette carte au bibliothécaire.

— Une dernière question, intervint Dunne. Ce programme de prévention du glissement sismique que vous avez entrepris... Devrait-il vraiment retarder ou atténuer le grand tremblement de terre que tout le monde a l'air de croire proche ?

— Si ce programme avait démarré il y a cinq ans, peut-être. Mais nous sommes seulement en train de le mettre en route. Il faudra trois ans, peut-être quatre, avant d'obtenir le moindre résultat. Et j'ai l'intuition que le monstre frappera plus vite que cela. Il est là, tapi sur le seuil de la porte : il attend. »

CHAPITRE 7

À 10 heures et demie, ce matin-là, Morro entra pour la seconde fois dans son bureau. Dubois n'était plus devant la « fenêtre » à observer ce qui se passait dans la pièce voisine : il était assis à la table de Morro, en train d'écouter la bande qui tournait sur le magnétophone placé devant lui. Il l'arrêta et leva la tête.

« Les délibérations sont terminées ? demanda Morro.

— Depuis vingt minutes. Ils parlent d'autre chose, à présent.

— De la façon de nous arrêter, je pense.

— De quoi d'autre parleraient-ils ? J'ai cessé d'écouter depuis un moment : ils ne seraient pas en état d'arrêter un enfant de cinq ans mentalement arriéré. Ils ne sont même plus capables de parler de façon cohérente, encore moins de penser rationnellement. »

Morro traversa la pièce, se plaça devant la « fenêtre » et mit en marche le haut-parleur au-dessus de sa tête. Les quatre physiciens étaient assis, ou plus exactement vautrés autour de la table, les bouteilles posées devant eux, ce qui leur évitait d'avoir à se lever et à aller jusqu'au bar roulant. C'était Burnett qui parlait : son visage était congestionné par l'alcool, par la colère ou par les deux choses à la fois, et sa diction était extrêmement pâteuse.

« Qu'ils aillent se faire foutre. Qu'ils aillent tous se faire foutre. Et qu'ils en reviennent aussi sec... Nous sommes là... tous les quatre. Regardez-nous. Les plus grands cerveaux du pays... enfin c'est ce que nous sommes censés être. Les plus grands cerveaux dans le *nucléaire*... oui, messieurs, dans le nucléaire ! Messieurs, est-il vraiment au-delà de nos aptitudes... je dis bien : de nos aptitudes ! Est-il au-delà de notre intelligence, de notre in-tel-li-gence... d'élaborer un moyen de cir-con-ve-nir, oui, j'entends bien cir-con-ve-nir les machinations diaboliques de ce monstre, Morro ? Ce que j'affirme, c'est que...

— Oh ! La ferme ! Rugit Bramwell. C'est la quatrième fois que nous entendons le même laïus ! »

Il se versa un peu de vodka, se laissa aller sur son siège et ferma les paupières. Healey, lui, avait les coudes posés sur la table et les mains sur les yeux. Schmidt fixait son regard sur l'infini, en train de chevaucher un nuage de gin. Morro arrêta le haut-parleur et se retourna vers Dubois.

« Je ne connais ni Burnett ni Schmidt, dit-il, mais je suppose que

pour ce genre de compétitions particulières, ils sont à égalité. En revanche, je suis un peu surpris de l'attitude de Healey et de Bramwell ; d'habitude, ils sont plutôt sobres. Évidemment, on peut dire qu'ils ne sont pas dans leur état normal. Pendant les sept semaines qui viennent de s'écouler... oui, ils ont été très modérés.

— Mais au cours de ces sept semaines, leur système nerveux n'a pas été soumis à un tel choc. Ils n'en ont probablement jamais subi de pareil, de toute leur vie.

— Est-ce qu'ils savent... ? Peut-être la question est-elle superflue.

— Ils ont soupçonné quelque chose d'entrée de jeu. Au bout d'un quart d'heure, c'était devenu une certitude. Pendant tout le reste du temps, ils ont essayé de trouver une erreur, une faute, n'importe laquelle, dans les projets. Ils n'ont pas pu. Et ils savent, tous les quatre, *comment* on fabrique une bombe à l'hydrogène.

— Je vois que vous êtes en train de mettre leur texte au net. Combien de temps vous faut-il encore... ?

— Disons vingt minutes.

— Et si je vous aide ?

— Dix.

— Bon. D'ici un quart d'heure, nous allons leur causer un deuxième choc, qui aura pour effet de les dégriser considérablement sinon totalement. »

Un quart d'heure plus tard, les quatre physiciens furent ramenés dans le bureau de Morro ; celui-ci se donna la peine de les installer personnellement dans de profonds fauteuils, avec un verre posé sur un guéridon à côté de chacun d'eux. Outre Morro et Dubois, il y avait deux acolytes en gandoura dans le bureau : Morro ne savait pas quelle serait exactement la réaction des quatre hommes, mais ses acolytes pouvaient sortir leurs mitraillettes Ingram de dessous leurs gandouras avant que les physiciens aient eu le temps de se lever de leurs sièges.

« Très bien, dit Morro. Glenfiddich pour le Pr Burnett, gin pour le Dr Schmidt, vodka pour le Dr Bramwell, bourbon pour le Dr Healey. »

Morro était un adepte convaincu de la méthode qui consiste à saper la confiance en soi des hommes les plus assurés. Au moment où ils étaient entrés, Burnett et Schmidt avaient une expression de fureur menaçante, Bramwell paraissait songeur et Healey semblait animé de quelque chose qui ressemblait à de l'appréhension. Maintenant, ce qui prédominait chez tous les quatre, c'était une sorte de suspicion mêlée de surprise. Bien entendu, Burnett s'exclama, le premier, avec sa brusquerie habituelle :

« Comment diable avez-vous deviné ce que nous étions en train de boire ?

— Nous sommes observateurs. Nous aimons faire plaisir aux autres. Nous sommes aussi pleins de prévenances et nous avons pensé

que vos boissons favorites vous aideraient à surmonter ce qui pourrait constituer un choc pour vous. Au fait. Qu'avez-vous pensé de ces diagrammes ?

— Comment aimeriez-vous qu'on vous envoie au diable ? dit Burnett.

— Peu importe, nous nous retrouverons tous chez lui un jour ou l'autre. Je répète ma question.

— Et moi ma réponse.

— Vous finirez certainement par me dire ce que vous avez pensé.

— Comment avez-vous l'intention de nous obliger à parler ? Par la torture ? dit Burnett, dont la violence avait été remplacée par le mépris. Nous ne pouvons pas vous dire ce que nous ignorons nous-mêmes !

— Par la torture ? Oh ! Mon Dieu, non. Je pourrais... en fait je peux avoir besoin de vous plus tard. Mais la torture ? Br... cela ne m'est pas même venu à l'esprit. Et à vous, Abraham ?

— À moi ? Non, monsieur Morro, dit Dubois après avoir réfléchi. Mais c'est une idée... »

Il s'approcha de Morro et lui murmura quelque chose à l'oreille. Morro parut choqué.

« Abraham ! Vous me connaissez. Vous savez très bien que je ne m'en prendrai jamais à des innocents.

— Sale hypocrite ! Aboya Burnett. Bien sûr, c'est pour cela que vous avez enlevé des femmes et que vous les avez amenées ici... !

— Mon cher ami... »

Bramwell intervint d'une voix lasse.

« C'est une espèce de bombe. C'est évident. Il se pourrait que ce soit le schéma d'une bombe atomique : nous y avons pensé immédiatement, bien sûr, étant donné votre propension à voler des matières fissiles ! Mais si elle peut fonctionner, nous n'en avons pas la moindre idée. Il existe des centaines de spécialistes de la physique nucléaire, aux États-Unis. Mais le nombre de ceux qui peuvent faire, de ceux qui peuvent vraiment *fabriquer* une bombe atomique est très limité. Nous ne faisons pas partie de cette élite. Quant à ceux qui peuvent *faire le plan* d'une bombe à l'*hydrogène*... eh bien ! Personnellement, je n'en ai jamais rencontré un seul. Nous nous consacrons exclusivement à la science nucléaire à des fins pacifiques. Healey et moi nous avons été kidnappés lorsque nous travaillions dans un laboratoire qui ne produisait rien d'autre que de l'électricité. Burnett et Schmidt, à ce que nous savons, ont été enlevés à la centrale de San Ruffino. Pour l'amour du ciel, mon garçon ! Vous savez bien qu'on ne fabrique pas des bombes à l'hydrogène dans des centrales atomiques !

— Très astucieux, dit Morro d'un ton quasiment approuvateur. Voilà

le raisonnement sain d'un homme qui a les deux pieds sur terre... ou plutôt qui est bien installé dans son fauteuil. Cela suffit. Abraham, le petit passage que nous avons sélectionné... combien de temps cela va-t-il prendre ?

— Trente secondes. »

Dubois appuya sur le bouton du magnétophone, fit revenir la bande en arrière, l'œil fixé sur le compteur, puis arrêta l'appareil et enclencha le son en disant : « C'est Healey qui parle le premier. » Et voici ce qu'on entendit :

« VOIX DE HEALEY : Donc pas le moindre doute ?

« VOIX DE SCHMIDT : Aucun. Je n'en ai pas eu, d'ailleurs, dès que j'ai posé les yeux sur ces foutus diagrammes.

« VOIX DE BRAMWELL : Câblage, matériaux, isolants, détonateur, schéma général, tout y est. Votre confirmation finale, Burnett ?

« VOIX DE BURNETT (étrangement amortie, après une pause) : Excusez-moi, messieurs, j'avais absolument besoin d'un verre... C'est tante Sally elle-même, sans l'ombre d'un doute. Puissance estimée : trois mégatonnes et demie, environ quatre cents fois la puissance des bombes qui ont détruit Hiroshima et Nagasaki. Bon Dieu ! Dire que Willi Aachen et moi nous avons sablé le champagne, le soir où nous avons terminé le plan de ce joujou ! »

Dubois arrêta le magnétophone et Morro déclara :

« Je suis persuadé, professeur Burnett, que vous pourriez même reproduire ces plans de mémoire si cela devenait nécessaire. Vous êtes vraiment un homme utile. »

Les quatre physiciens paraissaient comme plongés dans un rêve profond. Ils n'avaient même pas l'air abasourdi : on aurait simplement dit qu'ils étaient incapables d'enregistrer quoi que ce soit.

« Venez ici, messieurs », reprit Morro.

Il les conduisit jusqu'à la « fenêtre » pratiquée dans l'une des parois de son bureau, appuya sur un interrupteur et éclaira la pièce dans laquelle les quatre hommes de science avaient examiné les diagrammes ; puis il les dévisagea, mais sans que ses traits indiquassent la moindre satisfaction, le moindre plaisir ou le moindre triomphe. Ce genre de sentiments semblait, à vrai dire, lui être peu familier.

« L'expression de vos visages était plus que suffisante pour nous indiquer tout ce que nous désirions savoir. »

Si les quatre hommes n'avaient pas été accablés par l'énormité de la situation dans laquelle ils se trouvaient, par la facilité dérisoire avec laquelle on les avait mystifiés, ils se seraient rendu compte que Morro, qui avait certainement l'intention de se servir encore d'eux par la suite, ne faisait rien d'autre que de bien démontrer le pouvoir dont il disposait sur eux, en leur faisant cruellement ressentir à quel point ils

étaient démunis d'aide et d'espoir.

« Toutefois, ajouta-t-il sans ironie apparente, il est évident que l'enregistrement de votre conversation nous a aidés. C'est d'ailleurs bien ce à quoi je m'attendais d'abord... mais hélas ! Mise à part votre spécialité, on constate à vous écouter que des hommes d'une intelligence exceptionnelle ne se conduisent pas de façon plus sensée que des bébés. Abraham, combien de temps dure l'ensemble de la version révisée de la conversation ?

— Sept minutes et demie, monsieur Morro.

— Faites-la savourer à nos amis. Je vais m'occuper de l'hélicoptère et je reviens d'ici un instant. »

Il reparut au bout de dix minutes. Trois des physiciens étaient effondrés dans leurs fauteuils, le visage amer, l'air abattu et soumis. Burnett, lui, comme on pouvait s'y attendre, essayait de se remonter le moral au moyen du Glenfiddich, dont la provision paraissait inépuisable.

« Je vais vous demander une petite contribution supplémentaire, messieurs. Je voudrais que chacun de vous fasse un petit rapport établissant que j'ai en ma possession les diagrammes complets nécessaires à la fabrication d'une bombe à l'hydrogène dont la puissance est de l'ordre de la mégatonne. Ne faites pas mention de ses dimensions, n'indiquez pas son nom de code "tante Sally" – les sobriquets puérils que vous décernez à ces joujoux sont une preuve supplémentaire de l'indigence de l'imagination des savants dès qu'ils sortent de leur spécialité – et, surtout, ne faites aucune référence au fait que le Pr Burnett est coresponsable, avec le Pr Willi Aachen, de la conception de cette bombe.

— Pourquoi garder ces foutues indications secrètes, demanda Schmidt, alors que vous allez diffuser dans le monde entier tout le reste de ce que vous savez maintenant ?

— Vous le comprendrez très bien au cours des deux prochains jours.

— Vous nous avez pris au piège, vous nous avez tournés en ridicule, vous nous avez humiliés et, surtout, vous vous êtes servi de nous comme si nous étions de simples pions, dit Burnett, les dents serrées. Mais on ne peut pas pousser un homme au-delà de certaines limites, Morro. Et nous sommes encore des hommes ! »

Morro soupira, fit un petit geste de lassitude, puis ouvrit la porte et laissa pénétrer dans son bureau Susan Ryder et Julie Johnson, qui jetèrent l'une et l'autre un coup d'œil circulaire. Elles paraissaient étonnées et curieuses, mais ne manifestaient ni peur ni appréhension.

« Donnez-moi ce foutu microphone ! » cria Burnett qui, sans attendre l'autorisation de Dubois, attrapa sur la table le micro du magnétophone. « Prêt ? ajouta-t-il d'un ton agressif.

— Prêt. »

Quoique chargée d'une émotion (provoquée uniquement par la rage), la voix de Burnett était remarquablement claire et ferme ; elle ne décelait en rien que, depuis un petit déjeuner quasiment inexistant, il avait avalé une bonne partie d'une bouteille de Glenfiddich : ce qui militait autant en faveur du Glenfiddich que du Pr Burnett.

« Ici le professeur Andrew Burnett de San Diego. Ce n'est pas quelqu'un qui essaie d'imiter ma voix : les enregistrements de mes cours se trouvent en sûreté à l'université et on peut comparer. Un noir salopard nommé Morro a en sa possession un jeu complet de plans pour la fabrication d'une bombe à l'hydrogène d'une puissance de l'ordre de la mégatonne. Vous feriez bien de me croire, et de croire également les Drs Schmidt, Healey et Bramwell. Les deux derniers cités sont en captivité dans cette foutue maison depuis sept semaines. Je répète, pour l'amour de Dieu, croyez-moi. Il y a ici un plan complet de cette bombe, étape par étape, entièrement composé, entièrement intégré. D'après tout ce que je sais, ajouta-t-il après une pause, cette ordure d'individu pourrait bien en avoir déjà fabriqué une. »

Morro fit un signe à Dubois, qui arrêta l'appareil et dit :

« La première et la dernière phrase, monsieur Morro... ?

— Laissez-les telles quelles, dit Morro avec un sourire. Laissez-les ; ainsi il n'y aura pas besoin de comparer la voix avec les enregistrements qui se trouvent à l'université. On retrouve dans ces deux phrases la saveur caractéristique des discours colorés du Pr Burnett. Vous pouvez vous occuper des autres, Abraham ? Question ridicule, bien sûr. Allons, mesdames, venez. »

Il les fit passer dans la pièce voisine et ferma la porte.

« Verriez-vous un inconvénient à nous expliquer ce qui se passe, monsieur Morro ? demanda Susan.

— Certainement pas, mes chères. Eh bien ! Pour me rendre service, nos éminents physiciens se sont acquittés d'une certaine corvée, ce matin même. À vrai dire, ils n'en étaient pas conscients : mais, sans qu'ils le sachent, j'ai enregistré leur conversation. Je leur ai montré une série de plans ; je leur ai prouvé que j'étais en possession des secrets de la fabrication de bombes à l'hydrogène. Et maintenant, ils sont en train d'en témoigner à la face du monde entier. C'est simple !

— Est-ce donc pour cela que vous les avez amenés ici ?

— J'ai encore une autre tâche importante à leur confier ; mais en priorité, c'était bien pour cela, oui.

— Et nous, pourquoi nous avez-vous fait venir dans votre bureau et dans cette pièce ?

— Vous êtes une personne curieuse : j'ai voulu satisfaire votre curiosité.

— Je suis peut-être curieuse, mais Julie ne l'est pas. »

Julie approuva vigoureusement ce que venait de dire Susan, mais, pour quelque raison mal définie, elle paraissait prête à pleurer.

« Je voudrais sortir d'ici ! murmura-t-elle.

— Que se passe-t-il donc ? demanda Susan en lui secouant le bras.

— Vous le savez très bien. Vous savez pourquoi il nous a fait venir ici. Les physiciens refusaient de faire ce qu'il voulait : c'est pourquoi il *nous* a fait venir.

— L'idée m'a traversé l'esprit, dit Susan. Voyons, monsieur Morro, seriez-vous allé jusqu'à... jusqu'à nous tordre les bras ou à nous les faire tordre par votre affreux géant, pour nous faire hurler ? Étiez-vous prêt à nous jeter dans des oubliettes ? Les châteaux ont toujours des oubliettes, n'est-ce pas ? Et dans ces oubliettes, il y a des poucettes, des chaînes et d'autres instruments de torture ? Mettez-vous vos victimes sur la roue, monsieur Morro ?

— Un affreux géant ! Quelle façon de parler, madame Ryder ! Abraham serait très, très vexé. C'est un géant, d'accord, mais un gentil géant, un homme d'une grande douceur. Quant au reste... mon Dieu, quelle erreur ! Voyez-vous, madame Ryder, l'intimidation directe est bien moins efficace que l'intimidation indirecte. Si les gens sont capables de se persuader de certaines choses, ce processus est toujours beaucoup plus efficace que lorsqu'il faut leur en fournir la preuve.

— Ah ! Oui ? Mais... cette preuve, ne l'auriez-vous pas administrée ? Ne nous auriez-vous pas torturées le cas échéant ?

— Je n'y aurais même pas songé.

— Ne le croyez pas ! Ne le croyez pas ! s'écria Julie d'une voix tremblante. C'est un monstre et un menteur !

— C'est un monstre, oui, dit Susan très calmement et même méditativement. Peut-être est-il menteur. Mais dans le cas particulier, je le crois. C'est étrange mais c'est ainsi.

— Vous ne savez pas ce que vous dites ! cria Julie, au bord du désespoir.

— Oh ! Si, je crois que je le sais. Je crois que M. Morro n'aura plus besoin de nous.

— Comment pouvez-vous dire une chose pareille ? »

Morro regarda Julie d'un air presque paternel.

« Un jour, dit-il, vous serez peut-être aussi sage et aussi intelligente que M^{me} Ryder. Mais auparavant, il vous faudra rencontrer un grand nombre de personnes et apprendre à connaître un grand nombre de caractères. Voyez-vous, M^{me} Ryder *sait* que toute personne qui vous touchera du bout du doigt aura à en répondre devant moi. Elle sait que, moi, je ne le ferai jamais. Et, bien sûr, elle saura en convaincre ces messieurs incrédules que nous venons de quitter : ils apprendront ainsi que je n'userai plus jamais de cette menace. Je n'en aurai pas besoin ! Comme l'a dit M^{me} Ryder elle-même : je n'ai plus besoin de

vous. Vous ne me servez plus à rien... Oh ! Pardon, ma chère. Cette phrase a une résonance vaguement menaçante ! Disons plutôt : il ne vous sera fait aucun mal. »

Julie le dévisagea brièvement, les yeux toujours pleins de crainte et de suspicion, puis détourna brusquement son regard.

« Eh bien ! Mademoiselle, j'ai essayé de vous convaincre... Bien sûr, je ne peux pas vous blâmer ! Vous n'avez peut-être pas entendu ce que j'ai dit ce matin à la table du petit déjeuner : nous ne nous en prenons jamais aux femmes. Même les monstres sont obligés de vivre avec leur propre monstruosité... »

Il tourna les talons et s'en alla. Susan le regarda partir et murmura :

« Et c'est précisément là que gît le germe de sa propre destruction.

— Je... je n'ai pas bien saisi, dit Julie en la regardant. Qu'avez-vous dit ?

— Rien. Je divaguais... Je crois que l'atmosphère de cet endroit est en train de me faire perdre la tête, à moi aussi. »

Mais elle savait très bien que tel n'était pas le cas.

« Temps perdu pour rien du tout. »

Jeff était de fort mauvaise humeur et ne s'en cachait pas ; mais il lui fallait presque crier pour couvrir le bruit du moteur de l'hélicoptère.

« Rien, trois fois rien. Un tas de bla-bla-bla académique sur les tremblements de terre et une heure perdue dans le bureau de Sassoon. Trois fois rien. Nous n'avons rien appris. »

Ryder leva les yeux des papiers qu'il était en train d'étudier et dit, d'une voix aussi douce que possible, compte tenu du vacarme :

« Oh ! Je ne sais pas. Nous avons en tout cas appris que même les professeurs les plus érudits sont capables, à l'occasion, de trafiquer la vérité s'ils le jugent nécessaire. Et nous avons aussi appris, enfin moi, du moins, quantité de choses intéressantes sur les tremblements de terre et, surtout, sur ce syndrome de panique... Quant à Sassoon, personne ne s'attendait à apprendre quoi que ce soit de sa bouche : comment aurait-il pu nous apprendre quelque chose puisqu'il ne sait rien lui-même ? C'est nous qui lui avons appris certaines choses.

— Mais bon Dieu de bon Dieu ! Tonna Jeff pendant que son père se remettait tranquillement à parcourir ses notes, ces salauds-là ont pris Susan, ils ont pris Peggy, et tout ce que tu es capable de faire, c'est de rester assis à compulser un tas de conneries, comme si... »

Dunne se pencha vers Jeff ; on commençait à remarquer, sur son visage, les effets d'une nuit sans sommeil.

« Jeff, dit-il, accordez-moi une faveur...

— Laquelle ?

— Fermez-la. »

Une pile de papiers s'entassait sur le bureau de Dunne. Il les considéra sans aucun enthousiasme, posa sa serviette à côté de la pile, ouvrit un tiroir, en sortit une bouteille de Jack Daniels et regarda Ryder et son fils d'un air interrogateur. Ryder sourit mais Jeff secoua la tête : il gardait encore rancune à Dunne de sa brusquerie. Verre en main, Dunne ouvrit une petite porte derrière son bureau : dans le petit réduit auquel elle conduisait, on pouvait entrevoir un lit de camp tout préparé.

« Je ne suis pas un surhomme comme certains de mes agents du F.B.I. qui peuvent passer cinq jours et cinq nuits sans dormir, dit-il. Je vais appeler Delage, un de mes assistants, pour répondre au téléphone. On pourra m'atteindre n'importe quand, mais il vaudrait mieux que ce soit pour une raison sérieuse.

— Un tremblement de terre, par exemple ? »

Dunne sourit, s'assit, parcourut les documents qui étaient arrivés en son absence, en écarta la plus grande partie et garda entre ses mains une enveloppe épaisse qu'il ouvrit avec un coupe-papier.

« Devinez quoi ? dit-il après avoir guigné à l'intérieur.

— Le passeport de Carlton.

— Le diable vous emporte, on ne peut rien vous cacher. Enfin, je suis bien content de voir qu'il y en a qui se démènent un peu, pendant que je reste ici. » Il sortit le passeport de l'enveloppe, le feuilleta et le tendit à Ryder.

« Et, le diable vous emporte une fois encore, vous aviez deviné juste.

— Intuition : la pierre de touche du détective de grande classe, fit Ryder en parcourant à son tour le passeport, plus lentement que Dunne. C'est bizarre, reprit-il, mais cela ne couvre que quatorze mois sur les quinze pendant lesquels il paraissait avoir disparu. En tout cas, il avait été piqué par un drôle de démon du voyage, n'est-ce pas ? Los Angeles, Londres, New Delhi, Singapour, Manille, Hong Kong, de nouveau Manille, Singapour, encore Manille, Tokyo, Los Angeles. Il est tombé amoureux de l'Orient mystérieux, ma parole, dit-il en passant le passeport à Jeff. Surtout des Philippines.

— Ça vous donne une idée ? demanda Dunne.

— Pas la moindre. J'ai dormi davantage que vous, mais apparemment cela ne suffisait pas. Voilà ce dont nous avons besoin, mon esprit et moi, un peu de sommeil. Peut-être aurai-je une lueur d'inspiration en me réveillant, mais je n'en jurerais pas. »

Ryder déposa Jeff devant chez lui.

« Tu vas dormir ?

— Tout droit au lit.

— Le premier debout réveille l'autre, d'accord ? »

Jeff fit signe que oui et rentra chez lui, mais il n'alla pas tout droit au lit : il se dirigea vers la fenêtre de son living-room et guigna dans la rue. Il pouvait très bien voir, de là où il se trouvait, la petite contre-allée qui conduisait à la porte de l'immeuble où habitait son père.

Pas davantage que son fils, Ryder n'alla se coucher. Il appela le bureau de la police et demanda à parler au sergent Parker.

« Dave ? Pas de si, pas de mais. On se retrouve chez *Delmino* d'ici dix minutes. »

Il se dirigea vers le radiateur à gaz, le tira légèrement en avant, sortit un classeur vert enveloppé de plastique qui était caché derrière, descendit à son garage, glissa le dossier sous le siège arrière de la Peugeot, se mit derrière le volant et recula jusqu'à la rue. Dès que Jeff aperçut l'arrière de la voiture qui émergeait, il courut à son propre garage, fit démarrer sa voiture, attendit le passage de celle de son père et la suivit. Ryder paraissait pris d'une folie des records : bien avant d'arriver au premier carrefour, il roulait à une vitesse presque double des cinquante-cinq kilomètres/heure réglementaires ; mais il n'était pas en ville un agent de la circulation qui ne connût la vieille Peugeot et son propriétaire et qui eût été assez stupide pour arrêter le sergent Ryder quand il était sur une affaire. Il passa au vert, mais Jeff fut arrêté par le rouge, et il y était encore quand il vit la Peugeot passer le feu suivant, qui avait également viré au rouge lorsque Jeff y arriva. Quand il put enfin démarrer, la Peugeot avait disparu. Jeff lâcha un juron, se gara et réfléchit.

Parker était installé, chez *Delmino*, à sa place habituelle, en train de boire un scotch ; il en avait déjà commandé un autre pour Ryder qui, au moment où il s'assit en face de son ami, songea qu'il n'avait encore rien mangé ce jour-là ; mais cela n'affectait pas le goût du whisky.

« Où est Fatso ? demanda-t-il sans autre préambule.

— Il a ses vapeurs. Je suis ravi de t'apprendre qu'il est chez lui avec une forte migraine.

— Rien d'étonnant. C'est très dur, la crosse d'un revolver de trente-huit, et peut-être l'ai-je frappé plus fort que je ne croyais. Enfin, ça m'a fait bien plaisir tout de même. Mais d'ici une vingtaine de minutes, il va se sentir encore drôlement plus fragile, le mec. Merci, Dave. Je vais m'en occuper.

— Une minute, une minute, John. C'est *toi* qui as cogné Donahure ? Raconte. »

Très brièvement et avec un peu d'impatience, Ryder résuma ce qui s'était passé la nuit précédente, au grand émerveillement de Parker.

« Dix mille dollars ! Deux flingues russes ! Et en plus, ce dossier que tu as contre lui ! Eh bien, notre ex-patron, le voilà bien arrangé !

Mais écoute, John, il y a tout de même une limite à ce que tu peux faire par toi-même, en dehors de la loi.

— Aucune limite, dit Ryder en posant sa main sur celle de Parker. Dave, ils ont pris Peggy. »

Pendant un court instant, Parker sembla n'avoir pas compris, puis ses yeux se glacèrent. Il avait tenu Peggy sur ses genoux dès l'âge de quatre ans, et bien souvent depuis lors : elle avait l'habitude malicieuse et un peu déconcertante de poser le coude sur l'épaule de Parker, de placer son menton dans la paume de sa menotte et, dans cette posture, de dévisager l'ami de son père à quinze centimètres de son nez. Quatorze ans plus tard, brune, jolie, toujours malicieuse, elle avait persisté dans cette habitude d'enfant et s'y livrait tout spécialement lorsqu'elle voulait extorquer quelque faveur à son père, s'imaginant à tort qu'en cajolant ainsi Parker elle rendrait Ryder jaloux.

Parker demeura silencieux, mais son regard parlait pour lui.

« À San Diego, cette nuit, reprit Ryder. Ils ont tiré sur des agents du F.B.I. qui la surveillaient.

— Je vais t'accompagner.

— Non. Tu es toujours un serviteur de la loi : quand tu verras ce que je fais à Fatso, tu seras obligé de m'arrêter.

— Ne crois pas cela. Maintenant, je m'en fiche complètement.

— Je t'en prie, Dave. Il se peut que j'enfreigne la loi, mais je reste partisan de la loi et j'ai besoin de connaître au moins une personne qui soit au service de la loi et sur qui je puisse compter. Tu es le seul.

— Bon, d'accord. Mais s'ils maltraitent Susan ou Peggy, je te préviens, je démissionnerai comme toi.

— Tu seras le bienvenu dans les rangs des chômeurs. »

Parker et Ryder sortirent du bar. Dès que la porte se fut refermée derrière eux, un grand Mexicain avec une moustache hirsute qui lui allait jusqu'au menton se leva du box voisin de celui où les deux hommes avaient été assis, se dirigea vers le téléphone, mit une pièce de monnaie dans la fente et composa un numéro. Pendant toute une minute, la sonnerie retentit sans qu'on répondît. Il recommença son appel sans aucun résultat. Après avoir fouillé dans ses poches, il alla faire de la monnaie au comptoir, retourna au téléphone et composa un autre numéro. Il se livra à deux tentatives infructueuses, et, tandis qu'il regardait sa montre, on aurait pu observer l'exaspération qui montait en lui. Mais la troisième fois, il eut plus de succès et se mit à baragouiner à toute vitesse, à voix basse, dans un espagnol rocailleux.

La position qu'avait adoptée Donahure pour dormir n'était guère esthétique. Il était couché sur le ventre, tout habillé, la main gauche pendant jusqu'au sol de façon à se trouver à portée d'un verre de

bourbon à moitié plein, les cheveux en désordre et les joues mouillées non pas, comme on aurait pu l'imaginer, par la transpiration mais par l'eau qui s'égouttait d'un sac de glace que Donahure avait placé stratégiquement sur le dos de sa tête. On peut supposer que l'assoupissement que décelaient ses ronflements sonores n'était pas causé par la grosse bosse dissimulée sans nul doute sous le sac de glace mais par le bourbon : car il semble difficile qu'un homme revenant à lui après avoir reçu un coup, parvienne à téléphoner à son bureau pour l'informer qu'il sera absent toute la journée, puis retombe dans l'inconscience par la faute du même coup. Ryder posa à terre le dossier vert qu'il avait pris avec lui, s'empara du revolver de Donahure et le bouscula sans aucune douceur à l'aide du canon de l'arme.

Donahure grogna, remua, déplaça le sac à glace en tournant la tête et essaya d'ouvrir un œil. Sa première réaction dut être celle d'un homme qui voit devant lui un long tunnel obscur. Mais quand cette impression première se fut lentement dissipée, l'image qui, dans son cerveau embrumé, se substitua à celle du tunnel fut celle d'un canon d'arme à feu – celui de son propre quarante-cinq – et, derrière la silhouette du revolver, son œil unique finit par accommoder le visage de Ryder. Alors se produisirent simultanément deux phénomènes : il ouvrit vivement les yeux et son teint normal, entre puce et ponceau, vira brusquement au gris sale.

« Asseyez-vous », dit Ryder.

Donahure resta étendu ; ses bajoues tremblaient. Puis il poussa un hurlement de douleur quand Ryder le prit par les cheveux et le força à redresser le torse. Évidemment, une bonne partie de sa chevelure était enracinée dans la bosse qui se trouvait au dos de son crâne et la douleur du scalp produisit sur les glandes lacrymales de Donahure un effet prévisible : ses yeux injectés de sang ressemblèrent soudain à deux poissons rouges dans un bocal d'eau boueuse.

« Vous savez comment on mène un interrogatoire, Fatso ? demanda Ryder.

— Oui.

— Non, vous ne savez pas, mais je vais vous apprendre. Pas d'après un manuel, ce qui, je le crains, ne vous arrivera plus jamais. Mais pour vous consoler, je vous dirai que, par comparaison, l'interrogatoire que vous subirez au banc des accusés sera presque agréable. Où est l'homme qui vous paie, Donahure ?

— Pour l'amour de Dieu, où est-ce que... »

Il s'interrompit avec un hurlement de douleur, plaqua ses deux mains sur sa figure, mit dans sa bouche l'index et le pouce droits, en retira une dent et la jeta par terre. Sa joue gauche était entaillée, tant dehors que dedans, et le sang coulait jusque sur son menton : d'une main lourde, Ryder avait frappé Donahure au visage avec le canon de

son revolver ; après quoi il avait fait passer l'arme dans sa main gauche.

« Quel est l'homme qui vous paie, Donahure ?

— Où diable... »

Il poussa un nouveau hurlement et mit la main sur la partie droite de son visage ; le sang coulait à flots de sa bouche et maculait maintenant le haut de sa chemise. Ryder fit passer le revolver dans sa main droite.

« Qui est-ce qui vous paie, Donahure ?

— Le Winter. »

Le nom était à peine intelligible au milieu de l'étrange gargouillement qu'avait émis Donahure : il avait dû avaler son sang. Ryder le dévisagea sans aucune compassion :

« Pour quoi faire ? »

Le nouveau gargouillement qui sortit de la bouche de Donahure était, cette fois, tout à fait inintelligible.

« Pour détourner l'attention ? »

Donahure acquiesça d'un léger hochement de tête. Son regard était dénué de haine : on n'y lisait que la peur.

« Pour détruire les indices qui pourraient accuser les coupables et pour fabriquer des preuves contre les innocents ? »

Nouvel acquiescement.

« Combien vous êtes-vous fait de fric avec ça, Donahure ? Pendant toutes ces années, j'entends. Y compris le chantage, bien sûr ?

— Je ne sais pas. »

Ryder leva à nouveau l'arme.

« Vingt mille, peut-être trente », dit précipitamment Donahure. Puis il hurla une fois de plus : son nez avait subi le même sort que celui de Raminoff.

« Je ne dirai pas que cette séance m'est aussi désagréable qu'à vous, car ce ne serait pas vrai, dit Ryder. J'y prends grand plaisir et je suis tout prêt à la faire durer des heures. Mais je sais bien que vous ne tiendrez pas plus de vingt minutes et je n'ai pas envie que votre figure soit transformée en une telle bouillie que vous ne soyez plus capable de parler. Auparavant, en tout cas, je vous casserai les doigts un à un. »

Ryder était bien décidé à faire ce qu'il disait, et la terreur abjecte qu'on lisait sur ce qui restait du visage de Donahure montrait qu'il savait que Ryder pensait ce qu'il disait.

« Combien Donahure ?

— Je ne sais pas, bégaya-t-il derrière ses deux mains levées. Je ne sais pas combien. Des centaines.

— De mille ? »

Il acquiesça. Ryder ramassa la chemise de plastique, en sortit son

dossier et le montra à Donahure.

« Au total cinq cent cinquante mille dollars, dans sept banques sous sept noms différents. Cela doit être à peu près juste. »

Nouvel acquiescement. Ryder remit les papiers dans la chemise de plastique. Si telle était la part de Donahure, combien LeWinter devait-il avoir en réserve à Zurich ?

« Ta dernière paie, dit Ryder avec mépris. Dix mille dollars. C'était pour quoi ? »

Donahure était tellement paralysé par la douleur et par l'épouvante qu'il ne lui vint même pas à l'idée de demander à Ryder comment il était au courant de cette somme.

« Les flics, bredouilla-t-il.

— Pour quoi faire ?

— Couper toutes les lignes des téléphones publics entre ici et chez Ferguson. Couper la ligne de Ferguson. Saboter son émetteur de police. Dégager les routes.

— Dégager les routes ? Pas de patrouilles sur le trajet du camion détourné par les gangsters, c'est ça ? »

Donahure acquiesça une fois de plus. Il trouvait manifestement plus facile de hocher la tête que de parler.

« Seigneur, dit Ryder, vous faites une belle équipe ! J'aurai les noms plus tard. Mais d'abord : qui t'a donné ces armes russes ?

— Des armes... ? »

Un léger froncement se manifesta dans l'étroite bande de chair qui séparait les sourcils de Donahure de la racine de ses cheveux : indication visible qu'une partie au moins de son cerveau avait recommencé à fonctionner.

« C'est *vous* qui les avez pris ! grogna-t-il. Et le fric. Et c'est vous qui... »

Il toucha le derrière de sa tête.

« C'est moi qui pose les questions, dit Ryder. Qui t'a donné ces fusils ?

— Je ne sais pas. »

Donahure leva les mains pour se protéger du pistolet que brandissait à nouveau Ryder.

« Vous pouvez écrabouiller toute ma figure, je ne saurai quand même pas. Je les ai trouvés un soir en rentrant. Une voix au téléphone m'a dit de les garder.

— Et cette voix avait un nom ?

— Non. »

Ryder ne mit pas en doute ce que disait Donahure. Aucune personne intelligente n'aurait été assez folle pour livrer son nom à Donahure dans un cas pareil.

« C'est la même voix qui t'a ordonné de faire brancher une table

d'écoute sur la ligne de LeWinter ?

— Comment diable savez-vous ?... »

Donahure s'interrompt, non pas, cette fois, en raison d'un coup qu'il aurait reçu ou appréhendé de recevoir, mais parce que le sang qu'il avalait à la fois par le nez et par la bouche commençait à l'empêcher de respirer. Il put enfin glapir dans un hoquet :

« Oui.

— Morro, ça te dit quelque chose ?

— Morro ? Morro qui ?

— T'occupe pas. »

Si Donahure ignorait le nom de l'intermédiaire de Morro, il ne savait très certainement rien de Morro lui-même.

Jeff avait d'abord essayé de se rendre au *Redox*, à Bay Street, le bar louche où son père avait donné rendez-vous à Dunne. Mais il semblait bien que personne qui répondît à la description de Ryder n'eût passé par là ce matin, ou, en tout cas, on refusa de le lui dire. De là, il était allé au bureau du F.B.I. D'après ce qu'avait dit Dunne, c'était un nommé Delage qui devait s'y trouver, et tel était bien le cas ; mais Dunne était là aussi. Manifestement, il n'était pas allé se coucher, et il devisagea Jeff avec surprise :

« Encore ! Qu'est-ce qu'il y a ?

— Est-ce que vous avez vu mon père ?

— Non, pourquoi ?

— Quand nous sommes rentrés, il m'a dit qu'il allait se coucher, mais il n'en a rien fait. Il est reparti au bout de deux ou trois minutes. Je l'ai suivi, je ne sais pas bien pourquoi : j'avais l'impression qu'il avait rendez-vous avec quelqu'un et que c'était dangereux pour lui. Mais j'ai perdu sa piste à un feu rouge.

— C'est plutôt pour l'autre que je me ferais du souci, répliqua Dunne, qui ajouta après une seconde d'hésitation : J'ai quelques nouvelles pour vous, mais pas des meilleures. Les deux hommes du F.B.I. qui ont été blessés cette nuit à San Diego étaient assoupis, à l'hôpital, sous l'effet des analgésiques. Or l'un d'eux vient de se réveiller, et il a dit que la première personne qui ait été atteinte, hier, n'était ni lui ni son camarade... mais Peggy. Elle a reçu une balle dans l'épaule.

— Ce n'est pas possible.

— Je crains que oui, mon garçon. Je connais très bien le type qui a dit ça et il ne raconte pas de bobards.

— Mais alors... mais alors... si elle est blessée, on a dû la soigner, la mener à l'hôpital, elle doit avoir...

— Jeff, je suis navré, mais nous ne savons rien de plus. N'oubliez pas que les kidnappers l'ont emmenée avec eux. »

Jeff ouvrit la bouche pour parler, puis, brusquement, tourna les talons et partit en courant. Du F.B.I., il se rendit directement au *Delmino*, le rendez-vous favori des policiers du bureau central. Oui, les sergents Ryder et Parker s'étaient trouvés là un moment auparavant. Non, le barman ignorait où ils étaient allés ensuite.

Jeff parcourut les quelque cent mètres qui le séparaient du bureau central et y trouva Parker avec le sergent Dickson.

« Tu as vu mon père ?

— Oui, pourquoi ?

— Tu sais où il se trouve à présent ?

— Oui, mais encore une fois, pourquoi ?

— Dis-le-moi, c'est tout.

— Je ne suis pas tout à fait sûr que je doive te le dire, Jeff. »

Il dévisagea Jeff, lut dans ses yeux l'urgence et une décision intense : il ne pouvait pas savoir que c'était à cause de ce que le jeune homme venait d'apprendre sur sa sœur, mais cela le détermina à dire, fût-ce avec quelque réticence :

« Il est chez Donahure. Mais je ne suis pas certain... »

Il s'interrompit : Jeff était déjà parti. Parker jeta un coup d'œil à Dickson et haussa les épaules.

Ryder dit, presque sur le ton de la conversation :

« Vous avez entendu dire que ma fille avait été enlevée ?

— Non, bredouilla Donahure, mais je jure sur le Christ...

— Bon, bon, ça va. Avez-vous la moindre idée comment quelqu'un a pu connaître son adresse à San Diego... ? »

Donahure fit non de la tête, mais son regard avait vacillé pendant une demi-seconde. Ryder ouvrit le revolver, constata que le percuteur se trouvait en face d'une des deux cases vides du barillet, referma l'arme, obligea Donahure à glisser l'index boudiné de sa main droite entre le pontet et la détente, saisit dans sa propre main canon et crosse du revolver et déclara :

« À trois, je tords ma main et la vôtre. Une...

— C'est moi, glapit Donahure.

— Comment l'avez-vous eue ?

— Il y a une ou deux semaines. Vous étiez sorti pour déjeuner...

— Et j'avais laissé mon carnet d'adresses dans le tiroir de mon bureau. Vous avez eu l'amabilité de recopier quelques noms et quelques adresses... Je devrais vous casser le doigt rien que pour cela. Mais si je vous le cassais, vous ne seriez plus capable de signer une déclaration, n'est-ce pas ?

— Une déclaration ?

— Je ne suis plus agent de police, je suis un simple citoyen, mais je vous arrête au nom de la loi, et c'est tout aussi légal. Je vous arrête,

Donahure, pour vol, corruption, concussion, encaissement de pots-de-vin et... assassinat. »

Donahure ne disait rien. Plus gris que jamais, son visage avait plongé entre ses épaules. Ryder renifla le revolver.

« Il a été utilisé il n'y a pas longtemps. Il manque deux balles ; mais comme nous n'en mettons jamais que cinq dans le barillet, ça veut dire qu'il n'y en a eu qu'une de tirée récemment. »

Il retira du barillet une des balles qui restaient et en gratta la pointe du bout de l'ongle.

« Balle déformable, comme celle qui a tué le shérif Hartman. Je parierais qu'elle s'adapte tout à fait bien à ce canon-ci ! »

Ryder savait très bien que la balle qui avait frappé Hartman était introuvable, ou si déformée que la vérification était impossible, mais sans doute Donahure l'ignorait-il : en tout cas, il était bien trop amorti pour pouvoir raisonner à ce propos.

« De plus, reprit Ryder, vous avez laissé vos empreintes sur la poignée de la porte, ce qui était très imprudent.

— Ce n'est pas moi, c'est l'homme qui m'a téléphoné...

— Garde ces salades-là pour le juge.

— Pas un geste », fit une voix aiguë dans le dos de Ryder.

Si Ryder avait survécu jusqu'à l'âge qu'il avait, c'était parce qu'il savait exactement ce qu'il fallait faire au moment opportun. En cet instant précis, la chose à faire semblait bien être d'obéir. Il se tint parfaitement immobile.

« Laisse tomber ce feu. »

Ryder laissa tomber le revolver, avec d'autant moins de regrets que c'était par le canon qu'il tenait l'arme et que le barillet était grand ouvert.

« Maintenant, tu te retournes gentiment et tranquillement. »

« Ce type est nourri de films de série B », pensa Ryder. Mais cela ne le rendait pas moins dangereux : il se retourna donc « gentiment et tranquillement ». Le visiteur imprévu portait un foulard noir noué autour du visage juste au-dessous des yeux, un costume noir, une chemise noire, une cravate blanche, et, en plus, un feutre mou noir également. Ce n'était pas seulement d'un film de série B qu'il sortait, mais d'un film de série B datant des années trente. Et il en avait aussi le style de dialogue.

« Donahure n'ira pas devant le juge, mais toi, tu vas aller devant le Créateur. Tu n'auras pas même le temps de faire ta prière.

— Laisse tomber ton arme », intervint une voix, du seuil de la pièce.

Malgré son style 1930, l'homme au foulard noir était manifestement plus jeune que Ryder, car il ne savait pas ce qu'il faut faire en pareil cas. Il vira sur lui-même et tira un coup de feu en

direction de la porte. Compte tenu des circonstances, le résultat doit être porté à son crédit, car il réussit à érafler le haut de la manche droite de Jeff ; mais la riposte de Jeff fut beaucoup plus efficace. L'homme se plia en deux comme une charnière qu'on referme et s'écroula sur le plancher. Ryder s'agenouilla à côté de lui.

« J'ai visé la main qui tenait l'arme, dit Jeff d'un ton incertain, mais j'avoue que je l'ai ratée.

— C'est vrai, mais tu n'as pas raté le cœur, répondit Ryder en dénouant le foulard noir. Quelle honte ! Lennie la Linotte vient de franchir la ligne de partage des eaux...

— Lennie la Linotte ? interrogea Jeff, visiblement secoué.

— Oui. Linotte, comme l'oiseau qui chante. Eh bien ! Où que Lennie soit en train de chanter en ce moment, je doute que ce soit avec un accompagnement de harpe. »

Tout en parlant, Ryder avait jeté un regard de côté, s'était redressé, avait attrapé le revolver que Jeff tenait encore d'une main molle et fait feu, le tout comme au ralenti. Pour la cinquième fois en moins d'une heure, Donahure hurla de douleur et le revolver qu'il avait ramassé au moment de l'intervention de Lennie la Linotte tomba à nouveau sur le sol.

« Calmez-vous, dit Ryder. Vous êtes encore capable de signer la déclaration. Et on ajoutera à l'inculpation d'assassinat celle de tentative d'assassinat.

— J'ai bien appris ma leçon, n'est-ce pas ? dit Jeff.

— Merci, fiston, répondit Ryder en lui tapant sur l'épaule.

— Je ne voulais pas le tuer, tu sais.

— Pas de larmes inutiles sur Lennie. C'était un trafiquant d'héroïne. Tu m'as suivi ?

— J'ai essayé ; c'est Parker qui m'a dit où tu étais. Mais ce type-là, comment est-il arrivé ici, lui ?

— Ah ! Ça... Si tu désires voir le détective John Ryder au meilleur de sa forme, il vaudrait mieux attendre la fin de l'histoire pour l'interroger. Je pense qu'il y avait une table d'écoute branchée sur ma ligne, et comme j'ai téléphoné à Parker pour lui donner rendez-vous chez *Delmino*... Il ne m'est pas venu à l'idée qu'ils avaient pu planquer un mouchard là-bas.

— Ainsi, dit Jeff en regardant Donahure, c'est pour ça que tu ne voulais pas que je t'accompagne... Il est entré dans un camion, ou quoi ?

— Non, ce sont des blessures qu'il s'est faites lui-même. Automutilation, tu sais bien. Dorénavant, sois tranquille, tu m'accompagneras dans toutes mes expéditions si tu le veux. Va chercher des serviettes à la salle de bains. Je ne veux pas qu'il saigne à mort avant son procès. »

Jeff hésita : il fallait absolument qu'il raconte à son père ce qui était arrivé à Peggy ; mais il craignait un peu pour la vie de Donahure.

« Des nouvelles pas très bonnes, dit-il finalement. Peggy a été blessée la nuit dernière. Un coup de feu.

— Un coup de feu ? »

Ryder serra les lèvres à tel point qu'elles devinrent blanches. Il tourna son regard vers Donahure et sa main se crispa sur le revolver de Jeff ; mais il gardait la maîtrise de lui-même et demanda seulement à son fils :

« C'est grave ?

— Je ne sais pas. Assez grave, je pense. Elle a été blessée à l'épaule gauche.

— Va chercher ces serviettes, dit simplement Ryder, puis il saisit le téléphone et appela le bureau central. Dave ? dit-il. Viens ici tout de suite, s'il te plaît. Amène une ambulance et le Dr Hinkley, le chirurgien. Emmène Kramer avec toi, pour qu'il enregistre une déclaration. Et demande aussi au major Dunne de venir. Et Dave... Peggy a été blessée la nuit dernière. À l'épaule. »

Parker passa les consignes à Kramer, puis monta voir le lieutenant Mahler. Mahler le dévisagea de la même manière qu'il considérait la vie en cet instant : d'un œil las et bilieux.

« Je vais chez Donahure, dit Parker. Il s'est passé quelque chose là-bas.

— Quoi ?

— Je ne sais pas. Il paraît qu'il faut une ambulance.

— Qui a dit cela ?

— Ryder.

— Ryder ! s'écria Mahler en repoussant sa chaise et en se levant. Qu'est-ce que Ryder a à foutre là-bas ?

— Il ne me l'a pas dit. Je crois qu'il voulait avoir un bout de conversation avec Donahure.

— Je le ferai coffrer ! Je m'en charge personnellement !

— J'y vais avec vous, lieutenant.

— Non, vous restez ici. C'est un ordre, sergent Parker.

— J'irai à titre personnel, lieutenant. »

Parker déposa son insigne sur le bureau de Mahler.

« Je n'ai plus d'ordre à recevoir », ajouta-t-il.

Les cinq hommes arrivèrent ensemble : deux brancardiers, Kramer, le major Dunne et le Dr Hinkley, qui était en tête du cortège comme il se doit. Petit, sec, les yeux vifs, il était sinon aigri par la vie, du moins plein d'une sorte de résignation cynique. Il regarda d'abord l'homme étendu sur le plancher.

« Seigneur Dieu ! Lennie la Linotte ! Jour de deuil national pour les

États-Unis. »

Il examina de plus près la cravate blanche et le trou bordé de rouge qui l'ornait.

« Lésion au cœur. Cela fauche les hommes de plus en plus jeunes, de nos jours... Et qu'est-ce que je vois là ? Le chef de la police Donahure ? »

Il s'approcha de Donahure, assis sur son lit, soutenant précautionneusement de sa main gauche la serviette tachée de sang qui entourait sa main droite. Sans douceur, Hinkley enleva la serviette et s'écria :

— Miséricorde, où se trouve le reste de ces deux doigts-là ?

— Il a essayé de me tirer dessus, dit Ryder. Dans le dos, bien sûr.

— Ryder, dit le lieutenant Mahler qui apparut à ce moment précis sur le seuil, une paire de menottes à la main, je vous arrête.

— Rengainez ces saloperies si vous ne voulez pas avoir l'air encore plus ridicule que vous ne l'êtes et être vous-même accusé d'obstruction à la justice. Je procède, ou plutôt j'ai procédé à une arrestation parfaitement légale de cet homme : arrestation par simple citoyen, ce que la loi prévoit. Je l'ai inculpé de vol, concussion, corruption, encaissement de pots-de-vin, tentative d'assassinat et assassinat. Je puis prouver le bien-fondé de tous ces chefs d'accusation et il les admettra lui-même. En outre, il a été complice de l'enlèvement de ma fille, au cours duquel elle a été blessée par balle.

— Votre fille a été blessée ? »

Curieusement, ce simple fait paraissait affecter davantage Mahler que l'accusation de meurtre portée contre son supérieur ; il fit disparaître les menottes. C'était un pète-sec, mais il n'était pas dépourvu d'une certaine loyauté humaine.

« Donahure a une déclaration à faire, dit Ryder à Kramer, mais comme, en ce moment, il a un peu de difficulté à parler, je la ferai à sa place et il la signera. Bien entendu, vous allez procéder d'abord aux avertissements habituels : vous lui rappellerez les droits que la loi lui accorde et vous le mettrez en garde contre le fait que sa déclaration pourra être utilisée comme témoignage à charge. Vous connaissez la formule. »

Il ne fallut pas à Ryder plus de quatre minutes pour énoncer la déclaration faite au nom de Donahure, et quand il en eut terminé, il ne restait personne dans la pièce, Mahler y compris, qui ne fût prêt à témoigner que cette confession était volontaire. Après quoi, le major Dunne prit Ryder à part :

« Très bien, mon cher. Vous avez réglé son compte à Donahure. Mais je pense qu'il ne vous aura pas échappé que vous avez réglé le vôtre du même coup. Dans ce pays, on ne peut emprisonner un homme sans énoncer explicitement les charges qui sont relevées

contre lui : et ces charges doivent être rendues publiques.

— Parfois, j'admire le système juridique soviétique.

— Moi aussi. Donc, d'ici quelques heures, Morro saura que son homme de main a mangé le morceau : et c'est lui qui détient Susan et Peggy.

— Je n'ai pas l'impression d'avoir le choix entre plusieurs solutions. Quelqu'un doit faire quelque chose et je n'ai pas remarqué que ni la police, ni le F.B.I., ni la C.I.A. se soient montrés particulièrement actifs.

— Pour faire des miracles, il faut du temps, dit Dunne avec un peu d'impatience. Et, en attendant, ils ont toujours votre femme et votre fille.

— Oui, je commence à me poser des questions... À me demander si elles sont en danger, je veux dire.

— Bon Dieu ! En danger ? Bien sûr qu'elles sont en danger. Regardez ce qui est arrivé à Peggy !

— C'est un accident. Ils auraient facilement pu la tuer : mais un otage mort ne sert plus à rien.

— Je pourrais vous traiter de salaud sans cœur, mais je ne vous vois pas sous ce jour. Vous savez quelque chose que j'ignore ?

— Non. Vous connaissez tous les faits que je connais. Mais j'ai le sentiment qu'on nous mène en bateau, que nous sommes en train de suivre aveuglément la ligne même qu'ils désirent nous faire suivre. J'ai déjà dit à Jablonsky, hier soir, que je ne pensais pas qu'ils se soient emparés de ces physiciens pour les forcer à fabriquer une bombe : ils les ont enlevés dans un autre but. Et puisque tel est mon avis, je ne puis penser non plus qu'on ait kidnappé les femmes pour obliger les physiciens à fabriquer une bombe en les menaçant de torturer Susan et l'autre fille. Pas davantage pour faire pression sur moi : avant les événements, en quoi pouvais-je, moi, simple policier, les inquiéter ?

— Admettons. Mais alors, qu'est-ce qui vous tourmente, Ryder ?

— J'aimerais bien savoir pourquoi Donahure a... pourquoi il avait ces fusils Kalachnikov en sa possession. Il n'avait pas l'air de le savoir lui-même.

— Je n'arrive pas à vous suivre.

— Malheureusement, je n'arrive pas à me suivre moi-même. »

Dunne resta silencieux pendant un moment. Puis il regarda Donahure, fit une grimace au spectacle du visage tuméfié de l'ex-chef de la police et murmura :

« Quel va être le prochain bénéficiaire de vos soins dévoués ? LeWinter ?

— Pas encore. Nous avons en main assez d'éléments pour le soumettre à un interrogatoire, mais pas assez pour l'arrêter, sur le

témoignage non corroboré d'un homme qui n'est pas encore condamné. Et contrairement à Donahure, c'est un rusé compère qui ne révélera rien. Mais je pense que j'irai rendre visite à sa secrétaire d'ici une heure ou deux... après avoir dormi un moment. »

Le téléphone sonna. Jeff répondit, puis tendit l'appareil à Dunne qui écouta un instant, raccrocha et dit à Ryder :

« Je crains que vous ne deviez encore une fois renoncer à vous reposer. Nous avons reçu un nouveau message de nos amis. »

CHAPITRE 8

Delage se trouvait dans le bureau de Dunne avec un homme que Ryder et Jeff n'avaient jamais vu : il était jeune, large d'épaules, blond, vêtu d'un costume de flanelle grise à la coupe assez ample pour dissimuler les armes qu'il pouvait avoir sur lui, et porteur de ces grosses lunettes de soleil qu'affectionnent les agents des services secrets qui surveillent les présidents et les chefs d'État. Dunne le présenta à ses amis.

« Leroy. Il est de San Diego. C'est lui qui est en liaison avec Washington au sujet des notes codées de LeWinter. Il est aussi en contact avec la centrale de la Commission de l'énergie atomique en Illinois, pour contrôler les relations que Carlton a pu avoir naguère. Leroy a mis un groupe de travail sur la liste des associations d'excentriques. Vous avez trouvé quelque chose, Leroy ?

— En fin d'après-midi, peut-être, dit Leroy en secouant la tête.

— Et vous, Delage, reprit Dunne, qu'est-ce que c'est que ce message dont vous ne vouliez pas parler au téléphone ? Pourquoi tout ce mystère ?

— Le mystère ne durera pas longtemps. Les services télégraphiques en sont déjà informés, mais Barrow les a priés de le tenir au chaud pendant quelque temps. Nous, nous l'avons directement enregistré sur magnétophone. Je crois que Durrer, de l'E.R.D.A., a reçu une copie de la bande. »

Il appuya sur un bouton et une voix douce s'éleva : c'était la voix d'un homme cultivé, qui s'exprimait en anglais, mais n'avait pas l'accent américain.

« Mon nom est Morro et, comme le savent déjà beaucoup d'entre vous, c'est moi qui suis responsable de l'affaire de San Ruffino. J'ai des messages à vous transmettre de la part d'hommes de science éminents et je vous suggère de les écouter très attentivement. C'est dans votre propre intérêt : s'il vous plaît, veuillez écouter avec beaucoup d'attention. »

Dunne leva la main et Delage arrêta le magnétophone.

« Quelqu'un d'entre vous reconnaît-il cette voix ? demanda Dunne. Quelqu'un peut-il identifier cet accent ? Est-ce que cet accent vous

suggère quelque chose quant à l'origine de Morro ?

— L'Europe ? L'Asie ? dit Delage. Il peut venir de n'importe où. Il peut même s'agir d'un Américain ayant un accent factice.

— Pourquoi ne demandez-vous pas à des experts ? fit remarquer Ryder. Dans une université ou une autre, entre Stanford et San Diego, il doit bien y avoir un professeur ou un chargé de cours capable de reconnaître l'origine de cet individu. N'a-t-on pas proclamé que, dans cet État-ci, on peut apprendre n'importe quelle langue de premier plan et même la plupart des langues mineures ?

— Vous avez raison. Il se peut que Barrow et Sassoon y aient déjà pensé, mais nous le leur signalerons. »

Il fit signe à Delage de remettre l'appareil en marche. Une voix rauque et indignée se fit entendre :

« Ici le professeur Andrew Burnett de San Diego. Ce n'est pas quelqu'un qui essaie d'imiter ma voix : les enregistrements de mes cours se trouvent en sûreté à l'université et on peut comparer. Un noir salopard nommé Morro... »

Burnett poursuivit sa tirade furibonde. Après quoi vint le tour de Schmidt, qui ne paraissait pas moins indigné. Healey et Bramwell étaient beaucoup plus modérés, mais les quatre hommes avaient quelque chose en commun : ils étaient extrêmement persuasifs. Sans s'adresser à personne en particulier, Dunne demanda :

« Est-ce que nous les croyons ?

— Moi, je les crois, dit Delage d'un ton de certitude absolue. C'est la quatrième fois que j'écoute cet enregistrement et à chaque fois je me sens plus convaincu. On ne peut pas dire qu'ils ont été contraints, qu'ils se trouvent sous l'influence de drogues, qu'on les a soumis à l'intimidation physique ou n'importe quoi de ce genre. Surtout pas le Pr Burnett : on n'imité pas ce genre de colère. Sous réserve, bien sûr, que ces quatre messieurs soient bien ceux qu'ils disent être, mais tel est certainement le cas : ce message passera à la télévision et à la radio et il doit y avoir des centaines de collègues, d'amis et d'étudiants qui pourront confirmer l'authenticité de leurs voix. Une mégatonne ? C'est l'équivalent d'un million de tonnes de T.N.T., n'est-ce pas ? Drôlement vilain.

— Ce message répond en partie aux questions que nous nous posions tout à l'heure chez Donahure, dit Ryder à Dunne. Ils ont enlevé les physiciens pour confirmer l'existence de leurs plans et nous épouvanter à mort. Nous et toute la Californie. Et ils sont en train d'y réussir, non ?

— Ce qui m'intrigue, dit Leroy, c'est qu'ils ne nous ont pas fourni la moindre indication sur les objectifs qu'ils visent.

— Et c'est ce qui va frapper tout le monde, riposta Ryder. Cela fait partie de leur guerre des nerfs. C'est un moyen de plus de nous épouvanter à mort.

— En fait d'épouvante, je crains qu'ils ne nous réservent encore quelques gentilles surprises. »

Dunne remit le magnétophone en marche et la voix de Morro se fit entendre à nouveau :

« Post-scriptum : les autorités affirment que le tremblement de terre qu'on a ressenti ce matin dans la partie méridionale de l'État avait comme épïcéntré la faille du Loup blanc. Comme je l'ai déjà dit, c'est un mensonge. Comme je l'ai déjà dit, c'est moi qui en suis responsable. Pour prouver que les autorités de l'État mentent, je ferai exploser un autre engin atomique à dix heures exactement demain matin. Cet engin est déjà en place, en un site choisi spécialement, de telle façon que je puisse le surveiller en permanence : toute tentative de repérer l'engin ou de s'en approcher ne me laissera pas d'autre choix que de le faire exploser immédiatement par commande radio téléguidée.

« Je conseille à toute personne d'éviter de s'approcher de l'emplacement en question ; si quiconque s'aventure à moins de vingt-cinq kilomètres de l'endroit, je ne me tiendrai pas pour responsable de sa vie. Si quiconque se rapproche du site à plus de vingt-cinq kilomètres mais sans porter des lunettes noires spéciales, je ne me tiendrai pas pour responsable de sa vue.

« Le site en question se trouve dans le Nevada, à une vingtaine de kilomètres au nord-ouest de Skull Peak, là où le plateau de Yucca et celui du Français se rejoignent.

« L'engin a une puissance de l'ordre de la kilotonne : c'est à peu près celle des bombes qui ont détruit Hiroshima et Nagasaki. »

Delage arrêta l'appareil. Après une trentaine de secondes de silence, Dunne dit pensivement :

« Eh bien ! C'est une délicate attention, je dois dire. Il recourt au terrain d'essai des États-Unis pour ses propres fins... Comme vous l'avez déjà dit, à quoi diable vise cet individu ? Et est-ce que quelqu'un, ici, croit à ce qu'il vient de dire ?

— Moi, dit Ryder. Je le crois absolument. Je crois que l'engin est déjà en place, je crois qu'il explosera à l'heure dite et je crois que nous ne pouvons rien faire pour l'empêcher. Je crois que tout ce que vous pouvez faire, c'est d'essayer d'empêcher autant que possible les casse-cou d'aller là-bas et de se faire incinérer, irradié ou Dieu sait quoi encore. En somme, c'est un problème de contrôle de la circulation !

— Pour contrôler la circulation, dit Jeff, il faut des routes. Il n'y a pas de routes, par là-bas, seulement des pistes.

— Et ce n'est pas notre boulot, fit remarquer Dunne. C'est l'affaire de l'armée, de la garde nationale, avec des chars, des voitures blindées, des jeeps et un ou deux Phantoms pour décourager les fureteurs pourvus de petits avions. Non, je ne crois pas que l'encercllement de la zone en cause pose de graves problèmes. Et pour autant que je sache, la plupart des gens chercheront plutôt à fuir dans la direction opposée. Tout ce qui me préoccupe, moi, c'est de savoir pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ? Chantage et menaces, bien sûr, mais pourquoi, pourquoi, pourquoi ? Dans un cas pareil, on se sent complètement paumé. On ne peut rien faire, on ne peut partir dans aucune direction.

— Moi, je sais dans quelle direction je vais aller, dit Ryder. Je vais aller au lit. »

L'hélicoptère Sikorsky atterrit dans la cour d'Adlerheim, mais aucune des personnes assises dans le réfectoire n'y prêta la moindre attention : l'hélicoptère, qui assurait à peu près tout l'approvisionnement d'Adlerheim, ne cessait de faire la navette et chacun avait appris à vivre avec son bruit assourdissant. En outre, Morro, ses gardes, les otages et Dubois s'intéressaient beaucoup plus à ce qui se passait sur l'écran de la télévision. Le présentateur, bras croisés en une posture noblement résignée et le visage revêtu d'une gravité appropriée aux circonstances, venait de terminer la transmission de l'enregistrement des déclarations des quatre physiciens ; il procédait maintenant à la diffusion du post-scriptum de Morro. Le pilote de l'hélicoptère, dans son uniforme de plaid écossais, s'approcha de Morro et voulut lui dire quelque chose, mais Morro lui fit signe de se taire et de s'asseoir. Non qu'il prêtât beaucoup d'intérêt à l'audition de sa propre voix, mais il paraissait prendre grand plaisir à observer les commentaires et les changements d'expression des autres. Dès que la transmission du message de Morro fut terminée, Burnett se tourna vers Schmidt et dit à très haute voix :

« Eh bien, qu'est-ce que je vous disais, Schmidt ? Cet homme est fou furieux. »

La remarque ne parut pas blesser Morro : à vrai dire, rien, jamais, ne semblait le blesser. Mais il la releva néanmoins.

« Si c'est de moi que vous parlez, professeur Burnett, et je suppose que tel est le cas, c'est là une conclusion qui manque vraiment de charité. Comment y êtes-vous parvenu ?

— D'abord, vous n'avez pas de bombe atomique...

— Et, qui pis est, c'est une conclusion stupide. Je n'ai jamais affirmé que j'avais une bombe atomique : j'ai parlé d'un *engin*

atomique. Le résultat est le même, du reste. Et il ne faut pas considérer à la légère un engin de dix-huit kilotonnes.

— C'est vous, et personne d'autre, qui prétendez que... dit Bramwell.

— Demain matin, à 10 h 01, je suis persuadé que le Pr Burnett et vous, vous aurez la courtoisie de me faire des excuses.

— Même si cet engin existe, dit Bramwell qui ne semblait plus aussi sûr de lui, à quoi cela servirait-il de le faire exploser dans le désert ?

— C'est très simple. Il s'agit uniquement de prouver aux gens que je dispose d'explosifs nucléaires. Et si je puis leur prouver une chose pareille, qu'est-ce qui les empêchera de croire que je dispose d'une puissance nucléaire illimitée ? Ainsi on crée d'abord un climat d'incertitude, puis une atmosphère d'appréhension, puis la peur pure et simple, puis une terreur panique.

— Disposez-vous d'autres engins analogues ?

— Ce soir même, je satisferai votre curiosité scientifique et celle de vos collègues.

— Au nom du ciel, dit Schmidt, à quoi essayez-vous de jouer, Morro ?

— Je n'essaie pas et je ne joue pas : les citoyens de cet État et ceux du monde entier s'en apercevront bientôt.

— Ah, ah ! Voilà le nœud psychologique de l'affaire, n'est-ce pas ? Qu'ils imaginent ce qu'ils veulent. Qu'ils méditent longuement sur les possibilités. Qu'ils imaginent le pire. Et alors, vous leur ferez savoir que le pire est encore pire que tout ce dont ils ont rêvé. Est-ce bien cela ?

— Excellent, Schmidt. Je dirai même : splendide. Je vais mettre cela dans ma prochaine émission de radio-télévision. "Imaginez ce que vous voulez. Réfléchissez aux possibilités. Imaginez le pire. Mais pouvez-vous imaginer que le pire est encore pire que tout ce dont vous avez rêvé ?" Oui, c'est cela. Merci, Schmidt. Bien entendu je prendrai tout cela à mon compte : ne m'en veuillez pas. »

Morro se leva, s'approcha du pilote de l'hélicoptère, se pencha pour écouter quelques mots que celui-ci lui chuchota à l'oreille, hocha la tête, se redressa et se dirigea vers Susan.

« Venez avec moi, madame Ryder, s'il vous plaît. »

Il la précéda le long d'un couloir.

« De quoi s'agit-il, monsieur Morro ? demanda-t-elle avec curiosité. Voulez-vous me faire une surprise ? Me causer un choc, peut-être ? Vous avez l'air d'aimer beaucoup choquer les gens. Vous avez commencé par nous causer un choc en nous amenant ici, puis vous en avez causé un autre aux quatre physiciens en leur montrant vos plans de bombe à l'hydrogène, et maintenant vous cherchez à choquer des

millions de Californiens... Cela vous procure-t-il vraiment un tel plaisir ?

— Non, pas vraiment, dit Morro après avoir réfléchi. Les chocs que j'ai provoqués jusqu'à présent étaient ou inévitables ou conçus de façon à servir mes desseins. Mais cela ne m'occasionne pas de plaisir pervers ou sadique. Je me demandais seulement, pour l'instant, comment j'allais vous annoncer la nouvelle... Oui, bien sûr, vous allez ressentir un petit choc, mais pas un choc très grave parce qu'il ne s'agit pas d'une chose grave et vous n'avez pas de raison de vous faire du souci. Madame Ryder, votre fille se trouve ici... et elle a été blessée. Mais pas grièvement. Elle s'en remettra très bien.

— Ma fille ! Peggy ! Ici ? Au nom de Dieu, que fait-elle ici ? Et comment s'est-elle blessée ? »

Pour toute réponse, Morro ouvrit une porte qui donnait sur le couloir où ils se trouvaient. Cette porte livrait accès à une petite salle d'hôpital, contenant trois lits dont un seul était occupé. La jeune fille qui y était étendue avait le visage très pâle et de longs cheveux noirs qui constituaient la seule différence sensible entre elle et sa mère, à qui elle ressemblait trait pour trait. Ses lèvres s'entrouvrirent et ses yeux bruns se firent plus grands, tandis que, d'un air stupéfait, elle tendait le bras droit. Son épaule gauche était enveloppée de bandages serrés, très visibles. La mère et la fille échangèrent les exclamations, les caresses et les petites phrases de sympathie auxquelles on pouvait s'attendre, tandis que Morro, de la main droite, retenait sur le seuil de la porte un homme en blouse blanche portant un stéthoscope autour du cou et une trousse noire à la main.

« Ton épaule, Peggy, dit Susan. Te fait-elle mal ?

— Non, pas en ce moment. Enfin si, un peu.

— Comment est-ce arrivé ?

— J'ai reçu un coup de feu. Quand on m'a kidnappée.

— Ah ! Je vois. Tu as reçu un coup de feu quand on t'a kidnappée... »

Susan secoua la tête et fixa Morro.

« C'est vous, bien sûr.

— Maman, intervint Peggy d'un air complètement ahuri, que se passe-t-il ? Où suis-je ? Dans quel hôpital... ?

— Tu n'es pas à l'hôpital. C'est la résidence privée de M. Morro. M. Morro est l'homme qui a cambriolé l'usine de San Ruffino. C'est l'homme qui t'a kidnappée. C'est l'homme qui m'a kidnappée.

— Toi ?

— M. Morro n'est pas une mauviette, dit amèrement Susan. Il ne fait pas les choses à demi. Il détient ici huit autres otages.

— Je ne comprends pas, fit Peggy en se laissant aller sur les oreillers.

— Cette jeune fille est très fatiguée, monsieur, fit remarquer le médecin en effleurant le bras de Morro.

— C'est vrai, dit Morro. Venez, madame Ryder. Votre fille a besoin de soins attentifs. Le Dr Hitushi est un médecin hautement qualifié. Je suis vraiment navré de ce qui est arrivé, ajouta-t-il en se tournant vers Peggy. Dites-moi, avez-vous remarqué quelque chose de particulier chez l'un de ceux qui vous ont attaquée ?

— Oui, dit Peggy avec un petit frisson. L'un d'eux, un homme de petite taille... il n'avait pas de main gauche.

— Avait-il quelque chose à la place ?

— Oui. Comme deux doigts recourbés, mais ils étaient en métal, avec des bouts en caoutchouc.

— Je reviendrai bientôt te voir », dit Susan.

Elle se laissa guider par Morro le long du couloir, mais une fois sortie de là, elle dégagea son bras avec colère.

« Était-il nécessaire de faire cela à cette pauvre enfant ?

— Je regrette beaucoup. Elle est ravissante.

— Vous aviez dit que vous ne vous en preniez pas aux femmes ! »

Morro aurait dû réagir sur-le-champ, mais il ne le fit pas.

« Et pourquoi l'avez-vous amenée ici ? reprit Susan.

— Je ne blesse jamais une femme et je ne permets pas qu'on en blesse une. C'est un accident. Et je l'ai fait amener ici parce que je pensais qu'elle se trouverait mieux en compagnie de sa mère.

— Ainsi vous aimez provoquer des chocs, vous dites des mensonges et, maintenant, vous êtes hypocrite. »

À nouveau, Morro ne réagit pas immédiatement.

« Votre mépris est compréhensible, votre courage est louable, dit-il enfin, mais vous vous trompez sur les trois points. J'ajoute que j'ai aussi fait amener votre fille ici pour qu'elle y soit bien soignée.

— Pourquoi n'aurait-elle pu l'être à San Diego ?

— J'y ai des amis mais je n'y connais pas de médecin.

— Je vous ferai remarquer, monsieur Morro, qu'on y trouve d'excellents hôpitaux.

— Et moi, je vous ferai remarquer que les hôpitaux de San Diego sont surveillés par la police. Combien pensez-vous qu'il y ait à San Diego de petits Mexicains avec une prothèse métallique à la place de la main gauche ? Il se serait fait prendre en quelques heures et, par lui, la police serait arrivée jusqu'à moi. Je regrette, madame Ryder, mais je ne pouvais pas risquer cela. Mais je ne pouvais pas non plus laisser votre fille chez mes amis, car elle s'y serait trouvée isolée, sans personne qui soit capable de soigner sa blessure, ce qui eût été fort mauvais pour elle, tant physiquement que moralement. Ici, elle vous a et elle dispose de soins médicaux attentifs. Dès que le médecin aura fini de traiter sa blessure, je suis persuadé qu'il autorisera son

transport dans votre appartement, où elle pourra habiter avec vous.

— Vous êtes vraiment un homme étrange, monsieur Morro », dit Susan.

Il la regarda sans que son visage dénotât la moindre émotion, tourna les talons et s'en alla.

Ryder se réveilla à 5 h 30 de l'après-midi, moins reposé qu'il n'aurait dû l'être, car il n'avait dormi qu'irrégulièrement : non point tant à cause du souci que lui occasionnait le sort de sa famille (bien que ce sentiment fût irrationnel, il était de plus en plus convaincu que les risques courus par sa femme et sa fille n'étaient pas aussi graves qu'on l'avait cru d'abord) qu'en raison des idées multiples qui tourbillonnaient dans sa tête. Il se leva, se prépara du café et des sandwichs et les avala en potassant la documentation relative aux tremblements de terre qu'on lui avait prêtée à Pasadena. Mais ni le café ni la documentation ne lui firent beaucoup de bien. Il sortit de chez lui et, d'une cabine, appela le F.B.I. Ce fut Delage qui répondit.

« Est-ce que le major Dunne est là ? demanda Ryder.

— Je crois qu'il dort. Est-ce urgent ?

— Non. Laissez-le dormir. Vous avez des nouvelles pour moi ?

— Pas moi, mais Leroy en a, je crois.

— Vous avez enquêté au 888 South Maple ?

— Oui. Rien d'intéressant. Un voisin fureteur, vieux satyre aux yeux chassieux qui aimerait bien connaître de plus près Bettina Ivanhoe (en admettant que tel soit son nom), dit qu'elle n'est pas allée travailler aujourd'hui ; elle n'est pas sortie de toute la matinée.

— Il en est bien sûr ?

— Oui. Foster, l'homme que nous avons placé là-bas et qui a passé la majeure partie de son temps autour de la maison, confirme que c'est vrai.

— Et le voisin en question la surveille sans arrêt ?

— Probablement avec des jumelles. Elle est sortie cet après-midi, finalement, mais à pied : il y a un supermarché au coin de la rue et elle en est revenue avec deux sacs à provisions. Foster en a profité pour bien la zyeuter et il a trouvé que le vieux satyre n'avait pas tous les torts. Pendant l'absence de Bettina, Foster s'est introduit chez elle et il a branché un micro sur son téléphone.

— Et alors... ?

— Elle ne s'en est pas servi depuis lors. Mais la surveillance de la ligne de notre ami le juge a été, elle, plus instructive. Il a téléphoné deux fois aujourd'hui ; seule la seconde conversation était intéressante. La première était destinée à son cabinet, pour expliquer qu'il était retenu chez lui par un lumbago et qu'il fallait envoyer à la cour un substitut pour le remplacer. Le second coup de téléphone, il

ne l'a pas donné, il l'a reçu et la teneur en était très énigmatique. Son interlocuteur lui a dit de faire durer son lumbago pendant deux jours encore et qu'après cela, tout irait bien. C'est tout.

— D'où provenait l'appel ?

— De Bakersfield.

— Bizarre.

— Pourquoi ?

— Drôlement près de la faille où était censé se trouver l'épicentre du tremblement de terre.

— Comment le savez-vous ?

— Ma culture personnelle. »

En fait, Ryder n'avait été renseigné à ce sujet que dix minutes plus tôt, grâce à l'obligeance de la bibliothèque de l'Institut californien de technologie.

« Pure coïncidence, sans doute, reprit-il. L'appel provenait d'une cabine ?

— Oui.

— Merci. Je vais bientôt venir vous voir. »

Il rentra chez lui, appela Jeff – il n'avait rien à dire à son fils qui pût intéresser une écoute téléphonique – et le pria de venir le voir, mais dans une autre tenue que la nuit précédente. Tout en l'attendant, il alla lui-même se changer. Quand Jeff vit son père revêtu de son vieux costume chiffonné, contrastant avec le pli impeccable de son propre pantalon bleu, il ne put s'empêcher de faire remarquer :

« Eh bien ! Personne ne pourra t'accuser d'enrichir les tailleurs. Sommes-nous censés être déguisés ?

— Quelque chose comme ça. Pour la même raison, j'ai l'intention de téléphoner, en chemin, à Parker et de lui demander de nous rejoindre au bureau du F.B.I. Delage m'a dit qu'il y aura peut-être du nouveau pour nous. Après quoi, nous allons avoir le plaisir d'un entretien avec une dame, mais je doute beaucoup que ce plaisir soit réciproque. Bettina Ivanhoe, ou Ivanov, ou Dieu sait quoi d'autre. Elle aurait pu reconnaître les vêtements que nous portions la nuit dernière ; elle ne pourra pas reconnaître nos visages, mais elle risquerait d'identifier nos voix, c'est pourquoi j'aimerais donner préalablement des instructions à Parker et le prier de nous accompagner là-bas pour parler à notre place.

— Qu'arrivera-t-il s'il te vient à l'esprit (ou même à moi) une question particulière à lui poser au cours de l'entretien ?

— C'est bien pour cela que je n'y envoie pas Parker tout seul. Nous conviendrons avec lui d'un signal spécial et il lui dira que nous devons sortir un instant pour aller contrôler quelque chose avec le bureau central au moyen de l'émetteur de radio de la voiture. C'est un truc qui ne rate jamais avec les personnes à la conscience chargée. Cela

pourra même l'inciter à lancer un s.o.s. à quelqu'un, et son téléphone à elle est surveillé.

— Ah ! Les flics, quelle engeance ! » Fit Jeff.

Son père lui lança un bref coup d'œil mais n'ouvrit pas la bouche. Ce n'était pas nécessaire.

« Commençons par Carlton, dit Leroy. Le chef du service de sécurité, à la Centrale atomique de l'Illinois où il a travaillé, ne l'a pas très bien connu personnellement, non plus qu'aucun autre membre du personnel, en tout cas aucun de ceux qui restent, car, en deux ans, beaucoup ont changé d'emploi. Il semble bien que Carlton était du genre réservé.

— Je ne peux pas l'en blâmer, dit Ryder. Je préfère m'occuper de mes propres affaires, en dehors des heures de travail, bien sûr. Mais dans son cas... ? Que faisait-il ? Vous avez un tuyau ?

— Un seul, mais pas très solide. Le chef du service de sécurité, qui se nomme Daimler, a retrouvé la vieille logeuse de Carlton et elle lui a raconté au téléphone qu'il était un grand copain de son fils (le fils de la logeuse, bien sûr) et qu'ils partaient souvent ensemble pendant le week-end. Elle dit qu'elle ne sait pas où ils allaient, mais Daimler pense plutôt qu'elle s'en fichait ! C'est une dame financièrement assez à son aise, ou du moins elle l'était : son mari lui a laissé une belle pension en mourant ; mais elle prend tout de même des pensionnaires car la plus grande partie de son argent est consacrée au gin et aux cartes. La plus grande partie de son temps aussi, et presque tout son intérêt dans la vie, dirait-on.

— Son mari a eu une bonne idée de mourir.

— Cas de légitime défense. Daimler m'a proposé, sans enthousiasme, d'aller voir cette dame, mais je lui ai dit que nous enverrions plutôt un de nos gars : la carte du F.B.I. produit un certain effet sur les gens qu'on interroge. Il va y aller ce soir. Le fils vit toujours avec sa mère. Elle dit que c'est le genre fou mystique et qu'il pourrait bien finir enfermé.

— C'est sans doute l'amour maternel qui s'exprime de cette façon. Autre chose ?

— Le carnet d'adresses de LeWinter. Nous avons repéré presque tous ceux dont il avait les numéros de téléphone, pour la plupart des Californiens ou des Texans, on vous l'a déjà dit. Une bonne partie d'entre eux paraissent très respectables ; du moins nos enquêtes préliminaires n'ont-elles rien révélé de suspect. À côté de cela, il y a un certain nombre de types dont l'association avec un vieux juge comme LeWinter semble bizarre.

— J'ai beaucoup d'amis et connaissances qui ne sont pas flics, dit Jeff, mais aucun d'entre eux, que je sache, n'a jamais comparu devant

un tribunal et encore moins été mis au clou.

— Sans doute. Mais ce qui est frappant, ici, c'est qu'on a à faire à un juriste éminent, ou du moins à ce que le monde considère comme un juriste éminent, dont les relations semblent être principalement des ingénieurs, et surtout des spécialistes : des pétrochimistes, des métallurgistes, des géologues, mais aussi des propriétaires d'équipements de prospection du pétrole, des foreurs et des experts en explosifs.

— Peut-être LeWinter prémédite-t-il de se lancer dans l'exploitation de puits de pétrole ? fit remarquer Ryder. Cette vieille canaille a probablement accumulé suffisamment de fric en pots-de-vin et dessous-de-table pour financer quelque entreprise de ce genre... Non, cela me paraît un peu tiré par les cheveux. Plus vraisemblablement, ces noms ont quelque chose à voir avec des cas qu'il a eu à juger. Il peut s'agir de gens qu'il a appelés à la barre en qualité de témoins.

— Croyez-le ou non, dit Leroy avec un sourire ironique, mais nous y avons pensé tout seuls. Nous nous sommes reportés à la liste des affaires civiles, non criminelles, qu'il a eues à juger au cours des ans, et, effectivement, il a traité un grand nombre de cas en relation avec le pétrole : poursuites intentées pour prospection illicite, fuites, pollution, contestation de sociétés effectuant des forages sous-marins, Dieu sait quoi encore. Avant de devenir juge, il a d'ailleurs été conseiller juridique, aussi apprécié et recherché qu'on peut s'y attendre, s'agissant d'une crapule de ce genre...

— Simple supposition.

— Ah ! Oui ? Vous venez de dire vous-même que c'est une vieille canaille ! Il s'est donc fait une grande réputation en défendant les intérêts juridiques de diverses compagnies pétrolières qui avaient manifestement transgressé la loi, bien que LeWinter ait réussi à prouver le contraire. En fait, le nombre de litiges en rapport avec le pétrole est, dans notre bel État, absolument renversant... Mais tout cela me semble sans relation avec notre affaire présente. À moi, en tout cas ; vous, je ne sais pas ce que vous en pensez. Quoi qu'il en soit, LeWinter nage dans le pétrole, si je puis dire, depuis près de vingt ans, mais je ne vois pas ce que cela a à voir avec l'histoire de San Ruffino.

— Moi non plus, dit Ryder. D'un autre côté, il n'est pas impossible qu'il se soit préparé pour l'affaire d'aujourd'hui pendant toutes ces années et qu'il ne mette qu'aujourd'hui ses connaissances en usage ; mais, une fois encore, cela me semble tiré par les cheveux, car s'il existe le moindre rapport entre l'affaire qui nous occupe et la prospection ou l'extraction du pétrole, je ne le vois pas. Et l'autre carnet ? Celui dont le code se trouvait dans *Ivanhoe* ? On m'avait dit que les décodeurs russes de Washington progressaient dans son

déchiffrage.

— Oui, peut-être, mais malheureusement, ils sont devenus très réservés à ce sujet. Le centre d'intérêt de leurs recherches semble s'être déplacé vers Genève, à présent.

— Pourriez-vous me dire, demanda patiemment Ryder, ou vous ont-ils par hasard fait comprendre quel rapport il y a entre Genève et un vol de combustible nucléaire en Californie ?

— Non, je ne peux pas vous renseigner, attendu qu'ils sont muets comme des carpes. À mon avis, ils le font exprès : exemple typique du climat de jalousie qui règne entre la C.I.A. et le F.B.I.

— Autrement dit, la C.I.A. est de nouveau en train de se mêler de ce qui ne la regarde pas...

— Elle est en pleine action. Passe encore quand elle commence à fouiner dans des pays amis, alliés si vous préférez, comme la France ou la Grande-Bretagne, sans demander la permission de ses hôtes. Mais se mettre à farfouiller dans un pays neutre comme la Suisse...

— En principe, elle n'opérerait pas là-bas ?

— Absolument pas. Les agents dont on a prétendu qu'ils hantaient les couloirs de l'O.N.U., de l'O.M.S. et de Dieu sait combien d'autres organisations internationales n'étaient que des produits de l'imagination des Suisses !...

— Allons, allons, ne soyez pas si caustique. Espérons que, du moins dans le cas qui nous occupe, vos différends avec la C.I.A. soient rapidement résolus... À propos, est-ce qu'Interpol vous a appris quelque chose sur Morro ?

— Non. Rappelez-vous que beaucoup plus de la moitié des habitants de la planète n'ont jamais eu affaire à Interpol et ne connaissent même pas le mot. Si l'on avait la moindre idée de l'origine de ce scélérat, cela les aiderait peut-être... et nous du même coup.

— N'avez-vous pas envoyé des copies de l'enregistrement de sa voix à d'éminents phonologistes californiens ?

— Oui, à quelques-uns, mais pas depuis assez longtemps pour obtenir beaucoup de commentaires. Nous avons tout de même eu quatre réponses jusqu'à présent. Selon l'un de ces messieurs, il n'y a pas le moindre doute, l'homme est originaire du Proche-Orient, et il est même plus précis encore : il vient de Beyrouth. Seulement, comme Beyrouth est le rendez-vous de toutes les nationalités du monde, Européens, Proche-Orientaux, Extrême-Orientaux et pas mal d'Africains, je ne vois guère sur quoi ce professeur-là fonde sa conviction. Un autre a dit, mais sans en jurer, qu'il devait être Indien. Selon un troisième, Morro provient sans discussion possible du Sud-Est asiatique. Et pour le dernier, qui a passé vingt ans au Japon, il affirme qu'il reconnaîtrait n'importe où l'anglais d'une personne qui l'a appris au Japon, et que tel est le cas.

— Ma femme l'a décrit comme un type d'un mètre quatre-vingt à la large carrure, fit remarquer Ryder.

— Et il n'y a pas beaucoup de Japonais qui répondent à cette description. Je commence à perdre toute confiance dans les universitaires californiens ! Soupira Leroy. Eh bien, à l'exception du cas de Carlton, et même là les probabilités commencent à me sembler très faibles, nous n'avons pas fait beaucoup de progrès. Mais peut-être aurons-nous quelque chose de plus encourageant à vous offrir si l'on se tourne du côté de ces associations d'excentriques sur lesquelles vous nous avez demandé d'enquêter. Vous vous intéressiez surtout aux groupes nombreux ayant seulement une année d'existence. Nous ne prétendons pas que vous ayez eu tort, mais il nous est venu à l'idée qu'il pouvait aussi bien s'agir d'un groupe plus petit ou plus ancien, dans lequel Morro et ses amis se seraient infiltrés ou dont ils auraient réussi à prendre la tête. Voici la liste : je ne prétends pas qu'elle soit complète, car aucune loi ne vous oblige à déposer vos statuts en spécifiant que vous êtes fou et associé à d'autres qui le sont également. Mais j'imagine qu'elle est aussi complète qu'elle peut l'être compte tenu du temps limité dont nous avons disposé pour l'établir. »

Ryder jeta un coup d'œil à la liste, la tendit à Jeff, alla dire quelques mots au sergent Parker qui venait d'entrer, puis revint vers Leroy.

« Pour ce qui est de la date de fondation et du nombre approximatif des membres, cette liste est bien faite, mais elle ne dit pas de quel genre de dinguerie ces membres sont atteints.

— Est-ce important ?

— Comment savoir ? répliqua Ryder, légèrement irrité sans qu'on pût comprendre pourquoi. Cela pourrait me donner une idée, un soupçon, enfin l'ombre d'un indice... Dieu sait quoi, que je ne suis pas capable de deviner tout seul. »

De l'air d'un prestidigitateur qui tire un lapin d'un chapeau, Leroy produisit une seconde feuille de papier.

« Voici ce que vous demandez. Enfin, un résumé. Ils sont si prolixes quant à leurs motivations, aux raisons de leur existence en tant que groupe organisé, qu'il était impossible de reproduire tout cela sur une feuille de papier.

— Y a-t-il des associations religieuses, dans le tas ?

— Pourquoi ?

— Vous m'avez dit que Carlton était censé s'être associé ou avoir été associé avec un mystique. D'accord, la relation est extrêmement lointaine, mais un homme qui se noie se raccroche à n'importe quel fétu de paille.

— Il me semble que vos métaphores sont parfois risquées, dit gentiment Leroy, mais je vois ce que vous voulez dire. Eh bien... la

plupart de ces organisations sont des groupements religieux, comme on peut bien s'y attendre, du reste. Mais une grande quantité d'entre elles existent depuis trop longtemps pour qu'on puisse vraiment dire qu'il s'agit d'associations de cinglés : le temps crée une sorte de respectabilité, n'est-ce pas ? Vous ne pouvez pas traiter de dingues les adeptes du bouddhisme zen, les groupes de gourous indiens, les disciples de Zoroastre et ceux d'un certain nombre de sectes nées en Californie (il y en a au moins huit), sans vous faire immédiatement poursuivre pour diffamation.

— Oh ! Appelez-les comme il vous plaira ! » Dit Ryder excédé.

Il saisit la seconde feuille de papier, l'examina sans trop d'espoir, puis déclara avec dépit :

« Je n'arrive pas à prononcer la moitié de ces noms, et encore moins à les comprendre.

— Nous vivons dans un État très cosmopolite, sergent Ryder », répliqua sentencieusement Leroy.

Ryder le dévisagea d'un air soupçonneux, mais l'expression de Leroy était parfaitement sérieuse.

« Les Borindiens. Les Corinthiens. Les Juges. Les chevaliers du Calvaire. La Croix-Bleue. La Croix-Bleue ?

— Rien à voir avec la Croix-Rouge.

— Les Chercheurs ?

— Ce n'est pas un groupe choral.

— Quatre-vingt-dix-neuf ?

— C'est le jour de la fin du monde.

— Ararat ?

— Une dissidence du groupe Quatre-vingt-dix-neuf. Vous savez bien que l'arche de Noé s'est échouée au sommet du mont Ararat. Ils travaillent en liaison avec un autre groupe, les "Révélations", tout en haut de la Sierra, à construire un bateau en vue du prochain déluge.

— Ils n'ont peut-être pas tort. À en croire le Pr Benson de l'Institut californien de technologie, un bon morceau de la Californie est sur le point de disparaître dans le Pacifique. Mais il se peut qu'ils doivent attendre un bout de temps, un million d'années, à peu près. Ah ! Nous y voilà ! Un groupe de plus de cent membres qui n'existe que depuis huit mois : le Temple d'Allah.

— Des musulmans. Ils ont également leur siège dans la Sierra Nevada, mais un peu moins haut. Laissez tomber : nous avons contrôlé leurs activités.

— Tout de même : Carlton est, paraît-il, l'ami d'un fou mystique...

— Si vous traitez les musulmans de fous mystiques, que dire des chrétiens !

— Je n'ai fait que citer le mot de la logeuse de Carlton ; probablement traite-t-elle de fou mystique toute personne qui passe le

seuil d'une église. Morro pourrait bien venir de Beyrouth, une ville où il y a beaucoup de musulmans.

— Et beaucoup de chrétiens. Ils ont passé l'année 1976 à s'entretuer. J'ai exploré cette impasse, sergent, et j'en suis sorti. Morro pourrait être indien : Carlton a été à New Delhi, souvenez-vous-en, et s'il est Indien, il n'est pas musulman. Il pourrait aussi être originaire d'Asie du Sud-Est, or Carlton est allé à Singapour, à Hong Kong et à Manille : dans les deux premières villes, la religion principale est le bouddhisme, dans la troisième le catholicisme. Il peut encore être japonais, et Carlton a également été à Tokyo, où la religion est le shintoïsme. Vous ne pouvez pas choisir comme cela au hasard la religion qui a l'air de coller avec votre théorie ; d'autre part, nous n'avons aucun indice que Carlton ait jamais été à Beyrouth. D'ailleurs, je vous l'ai dit, nous avons déjà effectué toutes les vérifications concernant cette association. Le chef de la police ne jure que par eux...

— Cela devrait vous suffire pour les faire arrêter immédiatement.

— Tous les chefs de la police ne sont pas des Donahure. Celui-ci – il se nomme Curragh – est respecté par tout le monde ; et c'est le gouverneur de la Californie en personne qui patronne le groupe dont nous parlons. Ils ont donné deux millions de dollars, je dis bien deux millions, à des œuvres charitables...

— Bien, bien, dit Ryder en levant la main. J'ai pris note. Et... où siègent ces parangons de vertu ?

— Dans un château. Adlerheim, sauf erreur.

— Ah ! Oui, je le connais, j'y suis allé. C'est le produit de l'imagination malade d'un nommé Von Streicher... Musulman ou non, tout homme qui choisit d'aller habiter là-bas doit être cinglé. »

Ryder resta un instant silencieux, comme s'il avait voulu dire quelque chose, puis qu'il avait changé d'avis.

« Je regrette de ne pouvoir vous aider davantage, reprit Leroy.

— Merci quand même. J'emporterai ces listes avec moi, si vous le permettez. Avec cette documentation que j'ai là sur les séismes, elles devraient me ramener au point de départ !... »

Ils sortirent du bureau ; profitant du fait que Parker se trouvait un peu en avant, Jeff demanda calmement à son père :

« Allons, accouche. Qu'est-ce que tu étais sur le point de dire quand tu t'es arrêté de parler ?

— Je songeais à la dimension de la Californie... et au fait qu'Adlerheim ne se trouve qu'à un jet de pierre de Bakersfield, la ville d'où LeWinter a reçu un mystérieux coup de fil.

— Est-ce que cela peut vouloir dire quelque chose ?

— Cela peut vouloir dire qu'aujourd'hui, je suis d'humeur à tenir des raisonnements tirés par les cheveux. Cela peut aussi vouloir dire

autre chose. Il serait intéressant de savoir s'il existe une ligne téléphonique directe entre Adlerheim et Bakersfield. »

Ils montèrent en voiture. En route, Ryder donna à Parker des instructions aussi précises que possible sur ce qu'il devait faire.

South Maple était une artère courte, en ligne droite, bordée d'arbres : c'était un quartier agréable et tranquille où toutes les maisons étaient construites en style mauresque, selon une mode architecturale très populaire en Californie méridionale. À deux cents mètres de son point de destination, Ryder se gara derrière une voiture noire sans immatriculation, sortit de la sienne et s'avança vers l'homme assis au volant de l'autre véhicule, qui le dévisagea d'un air interrogateur.

« Vous devez être George Green, dit Ryder.

— Et vous le sergent Ryder. On m'a appelé du bureau.

— Vous avez écouté continuellement ?...

— Pas besoin, dit Green en tapotant la base carrée de son téléphone. Le micro qui a été placé chez elle est très calé ; il déclenche une petite sonnerie ici chaque fois qu'elle soulève le récepteur. De plus, il enregistre automatiquement les conversations.

— Nous allons avoir un brin d'entretien avec elle et nous avons l'intention de trouver un prétexte pour la quitter une minute. Il se peut qu'elle soit prise de panique et donne un coup de fil affolé pendant notre absence.

— Soyez tranquille, j'en prendrai note. »

Bettina Ivanhoe vivait dans une maison ravissante, pas très grande par comparaison avec celles de Donahure ou de LeWinter, mais suffisamment pour susciter immédiatement chez le visiteur l'impression que cette petite secrétaire de vingt et un ans se débrouillait étonnamment bien, ou, alors, que quelqu'un prenait de son confort un soin tout aussi étonnant. Elle vint ouvrir en personne et dévisagea avec appréhension les trois hommes.

« Nous sommes des agents de police, dit Parker. Est-ce que nous pourrions discuter avec vous un instant ?

— Des agents de police ? Ma foi, je pense que oui... »

Elle les précéda dans un petit salon et s'assit en repliant ses jambes sous elle, pendant que les trois hommes s'installaient chacun dans un fauteuil. Elle paraissait charmante, posée et convenable, mais cela ne permettait guère de porter aucun jugement sur elle : elle paraissait tout aussi charmante et posée (sinon tout aussi convenable) lorsqu'elle s'était trouvée enchaînée à LeWinter dans son lit.

« Est-ce que je me trouve... est-ce que je me trouve en contravention... ?

— Nous espérons que non », dit Parker qui avait une de ces voix

profondes et retentissantes dont le rare privilège est de paraître à la fois chaleureuses, rassurantes et menaçantes. « Nous sommes seulement en quête de quelques renseignements susceptibles de nous aider. Nous sommes en train de vérifier certaines allégations – mais je crains qu'il ne s'agisse de faits plus graves que cela – relatives à des tentatives de corruption, bien entendu illégales et sur grande échelle, impliquant des étrangers et plusieurs fonctionnaires haut placés de cet État-ci. Voici un an ou deux, des Coréens du Sud ont distribué ici des millions, apparemment pour des raisons charitables. Et à présent, ajouta Parker avec un soupir, ce sont les Russes qui s'y mettent... Vous comprendrez qu'il m'est impossible d'être plus précis.

— Oui, oui, je comprends, dit Bettina qui, manifestement, ne comprenait rien du tout.

— Depuis combien de temps habitez-vous ici ? »

La tonalité rassurante de la voix allait diminuendo.

« Cinq mois. »

L'appréhension était toujours présente dans la voix de Bettina, mais il s'y était joint une certaine défiance.

« Pourquoi ? reprit-elle.

— C'est mon métier de poser des questions. Vous avez une très jolie maison, dit Parker en jetant un coup d'œil circulaire. Quelle est votre profession, miss Ivanhoe ?

— Je suis secrétaire.

— Depuis combien de temps ?

— Deux ans.

— Et... avant cela ?

— J'ai fait des études. À San Diego.

— À l'université de Californie ? »

Elle fit un signe affirmatif de la tête.

« Vous avez quitté l'université ? »

Autre hochement de tête.

« Pourquoi ? »

Bettina hésita.

« N'oubliez pas que nous pouvons contrôler toutes vos réponses. Vous avez échoué aux examens ?... »

— Non. Je ne pouvais plus subvenir...

— Ah ! Vous ne pouviez plus subvenir ?... dit Parker en jetant un nouveau coup d'œil autour de lui. Et au bout de deux ans, simple secrétaire, débutante, vous avez pu louer cette maison ? Une secrétaire moyenne doit en général se contenter, au début, d'une seule chambre, ou alors il faut qu'elle habite chez ses parents. »

Il se frappa le front comme s'il avait eu une idée.

« Mais bien sûr ! Ce sont vos parents qui vous aident ! Ils doivent être très compréhensifs, pour ne pas dire généreux.

— Mes parents sont morts.

— Toutes mes condoléances... Mais dans ce cas, quelqu'un d'autre doit avoir été très généreux avec vous.

— Je ne suis pas inculpée, dit Bettina en serrant les lèvres et en reposant ses pieds sur le parquet. Je ne répondrai plus à aucune autre question avant d'avoir consulté un homme de loi.

— Le juge LeWinter ne répond pas au téléphone aujourd'hui. Il a un lumbago. »

Cette phrase eut l'air de l'atteindre au cœur. Elle se laissa aller sur les coussins et, soudain, parut étrangement vulnérable et sans défense. Il se pouvait qu'elle jouât la comédie, mais c'était peu probable ; cependant, si Parker éprouva quelque pitié, il n'en laissa rien paraître.

« Vous êtes russe, n'est-ce pas ?

— Non, non, non !

— Oui, oui, oui. Où êtes-vous née ?

— À San Diego.

— Trouvez autre chose. Votre nom n'est enregistré sur aucun registre d'état civil », dit Parker qui n'avait pas la moindre idée à ce sujet mais trouvait cette affirmation raisonnablement vraisemblable.

« Allons. Où êtes-vous née ?

— À Vladivostok. »

Elle avait renoncé à nier.

« Où sont enterrés vos parents ?

— Ils sont vivants. Ils sont retournés à Moscou.

— Quand ?

— Il y a quatre ans.

— Pourquoi ?

— Je pense qu'on les a rappelés là-bas.

— Ils étaient naturalisés ?

— Oui, depuis longtemps.

— Où travaillait votre père ?

— À Burbank.

— Chez Lockheed, je suppose ?

— Oui.

— Comment avez-vous trouvé votre emploi ?

— J'ai répondu à une annonce sous chiffre. On demandait une secrétaire américaine qui sache parler russe et chinois.

— On ne devait pas se bousculer au portillon ?

— J'étais la seule.

— Ainsi, le juge LeWinter a des clients privés ?

— Oui.

— Dont des Russes et des Chinois ?

— Oui. On a parfois besoin d'une traductrice au tribunal.

— Et... n'a-t-il pas aussi besoin de traductions... en dehors du

tribunal ?

— Quelquefois, dit Bettina après avoir hésité.

— Affaires militaires. En russe, bien sûr. Et en code. »

La voix de Bettina n'était plus qu'un souffle.

« Oui.

— Vous avez eu quelque chose à traduire sur les conditions météorologiques ?...

— Comment savez-vous ?... murmura-t-elle, les yeux élargis par la peur.

— Ignorez-vous que c'est interdit ? Ignorez-vous que ce genre de travail est rangé sous le chef de trahison ? Ignorez-vous quelles sont les peines requises en cas de trahison ? »

Elle posa le bras sur le rebord du divan et laissa ses longs cheveux blonds retomber sur sa main. Elle ne répondit pas à la question de Parker.

« Aimez-vous LeWinter ? » interrogea soudain Ryder.

Elle ne parut pas avoir remarqué que cette voix était la même qu'elle avait entendue la nuit précédente.

« Je le hais ! Je le hais ! Je le hais ! »

La voix était tremblante mais d'une véhémence qui interdisait l'incrédulité. Ryder se leva et tourna la tête du côté de la porte ; Parker déclara :

« Nous allons appeler le bureau central. Nous reviendrons d'ici une minute. »

Les trois hommes sortirent ; Ryder murmura à Parker :

« Elle déteste LeWinter et moi je te déteste.

— Je me déteste moi-même.

— Jeff, va voir si l'homme du F.B.I. est en train d'intercepter une conversation téléphonique. Mais nous perdons notre temps, j'en suis persuadé.

— Pauvre ange blond, dit Parker en secouant la tête. Imagine que ce pourrait être Peggy !

— C'est exactement à cela que je pensais... Son père est un espion, probablement spécialisé dans l'espionnage industriel. On l'a rappelé en Russie pour qu'il fasse son rapport et maintenant, les Soviétiques le gardent, sans doute avec la mère, en exerçant un chantage sur la pauvre fille et réciproquement. Enfin, cet entretien nous a tout de même appris quelque chose : nous allons peut-être pouvoir dire à nos espions de la C.I.A., à Genève, ce qu'ils peuvent faire. Cette gamine-là est intelligente ; je suis persuadé qu'elle se rappelle par cœur ces fameux rapports russes sur la météo ou je ne sais plus quoi.

— Est-ce qu'elle n'a pas déjà eu sa dose, John ? Et que risque-t-il d'arriver à ses parents, si nous la dénonçons ?

— Rien du tout, je pense. Enfin, rien si on fait savoir à Moscou

qu'elle a été arrêtée, ou qu'elle a disparu : c'est ainsi qu'ils procéderaient eux-mêmes.

— Mais ce n'est pas ainsi qu'on procède dans notre grande démocratie américaine !

— Ils n'y croient pas, à notre grande démocratie américaine. »

Un instant plus tard, Jeff reparut, les regarda tous les deux et secoua la tête.

« C'est évident, dit Ryder. Notre pauvre petite Bettina se trouve sans aucun recours ; elle ne sait où aller. »

Ils retournèrent chez elle. Elle était toujours assise, mais toute droite, maintenant, et elle les dévisagea sans qu'il y eût dans son regard la moindre lueur d'espoir. Ses yeux étaient comme hébétés et on voyait sur ses joues des traces de larmes. Les trois hommes restèrent debout ; elle regarda fixement Ryder.

« Je sais qui vous êtes.

— Alors vous êtes plus avancée que moi. Moi, je ne vous avais jamais vue de ma vie. Nous avons l'intention de vous mettre sous garde protectrice.

— Je sais ce que cela signifie. Garde protectrice ! Sous inculpation d'espionnage, de trahison et de mauvaises mœurs ! »

Ryder lui prit le poignet, la força à se mettre debout et lui mit les deux mains sur les épaules.

« Vous êtes en Californie, pas en Sibérie. Vous mettre sous garde protectrice, cela signifie que nous allons vous emmener et assurer votre sécurité jusqu'à ce que l'affaire qui nous a amenés ici soit liquidée. Il n'y aura aucune charge portée contre vous, car vous n'êtes inculpée de rien du tout. Nous vous promettons qu'on ne vous fera aucun mal, ni maintenant, ni plus tard. »

Il la conduisit jusqu'à la porte, qu'il ouvrit toute grande.

« Si vous voulez partir, vous êtes libre. Emballez quelques affaires, mettez-les dans votre voiture et allez-vous-en. Mais il fait froid, c'est la nuit et vous serez toute seule. Vous êtes trop jeune pour rester seule. »

Elle jeta un coup d'œil dehors, puis se retourna avec un mouvement des épaules qui pouvait être un geste de résignation ou un frisson. Elle dévisagea Ryder d'un air d'incertitude.

« Nous allons vous installer dans un endroit tout à fait sûr, où vous vous trouverez avec une auxiliaire de la police : pas un chien de garde, soyez tranquille, mais une gentille jeune fille pour vous tenir compagnie. Mon fils prendra grand soin, et même grand plaisir, à choisir exactement la compagne qu'il vous faut. »

Jeff sourit aimablement, et ce fut peut-être, bien davantage que le discours de Ryder, ce qui acheva de la convaincre.

« Bien sûr, reprit Ryder, vous aurez un homme armé qui surveillera la maison, mais ce ne sera pas pour plus de deux ou trois jours. Donc

pas besoin d'emporter trop de choses avec vous. Allons, ne soyez pas stupide : tout ce que nous voulons faire, c'est de veiller sur vous. »

Elle sourit pour la première fois, hocha la tête en signe d'acquiescement et quitta la pièce.

« Je me suis souvent demandé, dit Jeff avec un nouveau sourire, comment tu t'y étais pris pour piéger Susan : maintenant, je commence à voir...

— Green n'a plus rien à faire ici, coupa Ryder d'un air glacial. Va lui expliquer ce qui se passe. »

Jeff sortit, souriant toujours.

Healey, Bramwell et Schmidt s'étaient réunis dans le salon de Burnett après le dîner, qui avait été excellent comme l'était toujours la chère à Adlerheim, mais passablement sombre, comme l'étaient la plupart des repas, d'autant plus que celui-ci n'avait pas bénéficié de la présence de Susan, qui avait mangé avec sa fille. Carlton, lui non plus, n'avait pas paru à table, mais on s'en était à peine aperçu, car le chef-adjoint du service de sécurité de San Ruffino était devenu extrêmement insociable : sombre, renfermé, voire dissimulé. Les autres supposaient qu'il remâchait ses carences et ses échecs dans l'exécution de sa mission. Donc, après avoir mangé rapidement, dans un silence funèbre, ils s'étaient retirés aussi vite qu'ils pouvaient le faire décemment, et maintenant, Burnett leur dispensait avec sa générosité habituelle une hospitalité postprandiale qui, dans le cas particulier, consistait en un excellent cognac.

« La femme n'est pas normale, dit Burnett qui, à l'accoutumée, énonçait un axiome indiscutable au lieu de parler simplement.

— Quelle femme ? demanda prudemment Bramwell.

— Quelle femme ? répéta Burnett, dont le ton donnait à penser qu'il ne tenait pas le M.L.F. en haute estime. Je faisais allusion à M^{me} Ryder, évidemment !

— Elle est charmante, me semble-t-il, dit Healey.

— Charmante ? Bien sûr, bien sûr. Charmante. Et même belle. Mais dérangée, fit Burnett avec un geste vague. Oh ! C'est sans doute la conséquence de tout ce qui a eu lieu ici... Les femmes ne sont pas capables de supporter cela. Écoutez : je suis allé la voir après le dîner pour lui présenter mes hommages et lui exprimer ma sympathie pour ce qui est arrivé à sa fille. Foutument jolie, la fille, soit dit en passant. Elle était couchée, là, victime d'un coup de feu... »

À entendre Burnett, on aurait pu croire que la malheureuse avait été abattue à coups de mitrailleuse.

« Eh bien ! Vous me connaissez, je suis le gars tranquille, d'humeur égale – Burnett paraissait sincèrement ignorer la réputation qu'il avait –, mais je dois dire que je suis presque sorti de mes gonds. Je lui

ai dit que Morro était au pis un monstre glacé qu'il fallait abattre comme une bête, au mieux un dingue qu'il faudrait enfermer. Vous me croirez si vous voulez : elle ne m'a pas approuvé du tout ! »

Burnett médita un instant sur l'énormité des erreurs de jugement dont étaient capables les femmes en général et Susan Ryder en particulier, puis il secoua la tête comme pour dire que cela passait la compréhension normale.

« Elle a admis qu'il faudrait qu'il passe en cour d'assises, mais elle a ajouté qu'il était aimable, plein de considération et même, parfois, altruiste ! Une femme intelligente, j'aurais même dit très intelligente ! »

Burnett secoua à nouveau la tête, soit pour se reprocher sa propre erreur de jugement à l'égard de M^{me} Ryder, soit parce qu'il se représentait avec tristesse ce qu'il pouvait en être, dans ces conditions, du développement mental du reste de la gent féminine ; puis il trempa les lèvres dans son cognac qui, visiblement, ne lui apportait aucun plaisir.

« Je vous pose la question, messieurs, je vous pose la question...

— C'est un maniaque, sans doute, je vous l'accorde, dit Bramwell toujours avec prudence. Mais il n'est pas amoral comme devrait l'être un authentique fou. S'il voulait vraiment produire un effet impressionnant avec sa bombe atomique, en admettant qu'il en ait vraiment une, mais cela, je crois que malheureusement aucun d'entre nous n'en doute, s'il voulait vraiment produire un effet fracassant, il la ferait exploser sans avertissement sur Wilshire Boulevard, et non pas en plein désert après avoir averti tout le monde.

— Foutaises ! C'est l'astuce suprême de la folie parvenue à son dernier degré. Il veut convaincre les gens qu'ils ont affaire à un être rationnel. Mais, ajouta Burnett en contemplant son verre vide et en se levant pour aller le remplir, moi en tout cas, il ne m'en convaincra jamais. Je déteste les clichés mais, messieurs, notez bien ce que je vous dis ! »

Ils « notèrent », en silence, et ce silence se prolongeait encore lorsque Morro et Dubois pénétrèrent dans la pièce. Morro ignore l'expression fulminante du visage de Burnett et ne prêta pas davantage attention à la tristesse que reflétaient ceux des autres.

« Excusez-moi de vous déranger, messieurs, mais les soirées sont un peu mornes, ici, et je pense que vous pourriez prendre plaisir à voir quelque chose de nature à stimuler votre curiosité scientifique. Je ne voudrais pas ressembler à un montreur dans un cirque, mais je suis certain que vous serez surpris, je devrais même dire abasourdi, par ce qu'Abraham et moi avons l'intention de vous faire voir. Est-ce que cela ne vous ennuie pas de m'accompagner, messieurs ? »

Burnett n'avait cure de laisser passer une occasion d'exercer son

agressivité coutumière.

« Et si nous refusons ?

— C'est votre droit. Et j'entends bien, le vôtre, personnellement, professeur. Car j'ai l'impression que vos collègues, eux, prendront grand intérêt à la chose et grand plaisir à vous la raconter ensuite. Bien entendu, vous pouvez tous refuser de venir. Je n'exercerai aucune pression sur vous.

— Moi, je suis né curieux, dit Healey en se levant. Ici, la nourriture est excellente, mais pour ce qui est de l'amusement, zéro. Rien de convenable à la télévision ; ce n'est pas que d'habitude on y voie grand-chose d'intéressant, mais en ce moment, il n'est question que des précautions prises pour empêcher les gens de s'approcher du plateau de Yucca, assorties de spéculations épouvantées quant aux prochaines menaces éventuelles et aux motivations qui se cachent derrière ces menaces. Au fait, quelle est-elle, la motivation, Morro ?

— Plus tard. En attendant, ceux d'entre vous qui ont envie de venir... »

Ils avaient tous envie de venir, même Burnett. Deux hommes en gandoura les attendaient dans le couloir : cela n'émut pas outre mesure les quatre physiciens, car il n'y avait là rien de nouveau, et il était tout aussi certain qu'ils avaient des mitraillettes cachées dans les plis de leurs robes. Mais ce qui était inhabituel, c'est que l'un d'eux portait un magnétophone. Comme toujours, Burnett fut le premier à élever des objections.

« Qu'est-ce que votre esprit retors a encore manigancé, Morro ? À quoi doit servir ce foutu magnétophone ?

— À prendre un enregistrement, répondit patiemment Morro. J'ai pensé que vous aimeriez être le premier à informer vos concitoyens de ce que j'ai ici et de ce que cela implique pour eux. Ainsi, nous mettrons un terme à ce que le Dr Healey a appelé des "spéculations épouvantées" et le public connaîtra l'effrayante réalité. Presque certainement, sa peur sera alors remplacée par une panique aveugle, telle que jamais aucune population n'en a connue auparavant. Mais cela se justifie. Cela se justifie parce que cela me permettra de réaliser ce que je souhaite et, ce qui est plus important de votre point de vue à vous, de le réaliser en épargnant les vies de millions de personnes, dont la mort est tout à fait concevable si vous refusez de collaborer avec moi. »

La voix tranquille de Morro était empreinte d'une conviction totale ; mais quand l'esprit est confronté à ce qui lui paraît inconcevable, il se réfugie dans l'incrédulité et le refus.

« Vous êtes fou, complètement fou, dit Burnett qui, pour une fois, s'exprimait sans fureur ni violence, mais avec une conviction équivalente à celle de Morro. Et si nous refusons de... collaborer avec

vous, comme vous dites ? Vous nous torturerez ? Vous menacerez de torturer les femmes ?

— M^{me} Ryder n'aura pas manqué de vous dire que nous ne nous en prenons jamais aux femmes et que je n'ai pas touché à un cheveu de sa tête. Vraiment, professeur, il vous arrive d'être fastidieux. Quant à la torture... la seule qui vous sera infligée, c'est celle de votre propre conscience : la pensée, qui vous poursuivra votre vie durant, d'avoir été en mesure de sauver des existences innombrables et d'avoir choisi de ne pas le faire.

— En somme, dit Healey, vous voulez dire que les gens risquent de ne pas vous croire et de penser que vous bluffez, tandis qu'ils nous croiront, nous, et ne prendront pas de risques ?

— C'est certainement un peu vexant pour mon amour-propre, dit Morro avec un sourire, mais oui, c'est exactement cela.

— Eh bien ! allons-y. Allons voir jusqu'où va votre folie. »

L'ascenseur était extraordinaire. En surface, il ne faisait guère plus d'un mètre et demi sur deux, mais le plafond s'élevait au moins à cinq mètres du plancher. Les visages des quatre physiciens manifestant leur étonnement, Morro dit, avec un nouveau sourire, tandis que l'ascenseur se mettait à descendre avec un grincement plaintif :

« Je reconnais que la forme de cette cabine est bizarre, mais vous en comprendrez la raison d'ici un instant. »

L'appareil s'arrêta, la porte s'ouvrit et les huit hommes pénétrèrent dans une pièce carrée d'environ six mètres de côté. Parois et plafond paraissaient taillés dans le roc, mais le sol était fait de béton lisse. Contre l'un des murs étaient entassées des feuilles d'acier, trempé ou inoxydable, on ne pouvait le dire ; contre un autre, des feuilles d'aluminium. Pour le reste, la pièce constituait un atelier de mécanique équipé de façon très complète : tours, presses, perceuses, cisailles, chalumeau oxyhydrique, râteliers d'outils étincelants.

« C'est ce qu'on appelle, dans une fabrique d'automobiles, l'atelier de carrosserie. C'est ici que nous fabriquons les récipients. Je n'ai pas besoin de vous en dire davantage. »

Tout le long du plafond courait un rail de métal auquel étaient suspendues des chaînes mobiles ; il continuait dans la pièce suivante, laquelle abritait une longue table, garnie tout autour de brides circulaires en métal. Des deux côtés de la table se dressaient des étagères de rangement grillagées, contenant des récipients d'acier bien séparés les uns des autres et placés à intervalles réguliers. Morro ne s'arrêta même pas.

« Plutonium à gauche, uranium-235 à droite, dit-il, tout en poursuivant son chemin jusqu'à une troisième pièce plus petite. Voici l'atelier d'électricité, messieurs. Mais cela ne vous intéressera sûrement pas. C'est la prochaine étape qui va vous fasciner. Toujours

en termes de fabrication d'autos, c'est ce qu'on appelle l'atelier d'assemblage. »

Morro ne s'était pas trompé : les quatre physiciens étaient littéralement fascinés, comme ils ne l'avaient jamais été de leur vie. Non pas par les détails de l'atelier d'assemblage : ce qui, d'entrée de jeu, captiva leur attention incrédule et horrifiée, ce fut le rayon fixé à la paroi de droite ou, plus précisément, ce que ce rayon supportait : tenus verticalement côte à côte par des brides d'acier, dix cylindres de trois mètres et demi de haut et d'une douzaine de centimètres de diamètre. Ils étaient peints en noir mat, sur lequel ressortaient deux bandes rouges, de deux centimètres et demi d'épaisseur chacune, qui entouraient chaque cylindre au tiers et aux deux tiers de sa hauteur. À l'extrémité la plus éloignée de la rangée, deux brides supplémentaires ne tenaient rien du tout. Morro regarda l'un après l'autre les quatre physiciens : sur chaque visage on pouvait lire la même expression, c'est-à-dire une consternation profonde associée à une certitude écœurée. Quant au visage de Morro, il n'exprimait rien du tout : ni humour, ni triomphe, ni satisfaction, rien. Le silence se prolongea durant un temps qui parut interminable : mais en certaines circonstances effroyables, les secondes ne peuvent se mesurer selon les critères temporels habituels. Selon ces critères-là, il ne s'écoula en fait que vingt secondes avant que Healey ne rompît le silence. Son visage était gris, sa voix rauque, et il lui fallut s'arracher à une sorte de paralysie pour regarder Morro.

« C'est un cauchemar, dit-il.

— Ce n'est pas un cauchemar. D'un cauchemar, on peut se réveiller. Pas de ceci : car c'est l'affreuse réalité. Si vous voulez, c'est un cauchemar éveillé.

— La tante Sally ! dit Burnett d'une voix aussi rauque que celle de Healey.

— Les tantes Sally, corrigea Morro. Il y en a dix. Vous êtes un admirable concepteur d'armes à l'hydrogène, professeur, et votre enfant est maintenant parvenu à sa forme définitive. On eût pu souhaiter, évidemment, que vous le voyiez dans des circonstances plus heureuses. »

Dans les yeux de Burnett étincelait quelque chose qui ressemblait beaucoup à de la haine.

« Et vous, Morro, vous êtes un salaud. Un salaud méchant et vindicatif.

— Économisez votre salive, professeur, et cela pour deux raisons : votre affirmation est inexacte, car je ne retire aucune satisfaction maligne de la possession de ces objets. Et, en outre, vous auriez dû remarquer depuis longtemps que je suis absolument imperméable aux insultes. »

Au prix d'un effort herculéen, Burnett maîtrisa sa colère et, dévisageant Morro avec une expression méditative et soupçonneuse, il dit lentement :

« Je dois reconnaître que ces machins *ressemblent* à tante Sally.

— Vous êtes en train de suggérer... quoi, professeur Burnett ?

— Je suggère que tout ceci est un canular, un bluff gigantesque. Je suggère que toute la quincaillerie de fantaisie que vous avez assemblée ici, les feuilles d'acier et d'aluminium, le combustible nucléaire, l'atelier d'électricité, le prétendu atelier d'assemblage, tout cela n'est qu'une devanture, un étalage à grande échelle. Je suggère que vous êtes en train d'abuser mes collègues et d'essayer de m'abuser moi aussi, pour nous inciter à déclarer au monde entier que vous possédez effectivement ces armes nucléaires alors qu'en fait il ne s'agit que de maquettes. Vous auriez pu faire faire des cylindres analogues à ceux-ci à cent endroits différents, rien qu'en Californie, sans éveiller le moindre soupçon. Mais vous n'auriez pas pu faire fabriquer les composants, qui sont d'une grande complexité et très sophistiqués, sans fournir des plans également très complexes et très sophistiqués, et cela, cela aurait éveillé des soupçons. Or vous n'êtes pas ingénieur, Morro. Pour fabriquer ici les composants de ces armes, il vous aurait fallu toute une équipe d'ouvriers hautement spécialisés : découpeurs de métaux, modeleurs, tourneurs, mécaniciens-ajusteurs. Ce sont des spécialistes très difficiles à trouver, très bien payés, qui ne souhaitent pas compromettre leur carrière en travaillant pour un criminel.

— Bien dit, fit Morro. Observations intéressantes mais, si je puis m'exprimer ainsi, purement et simplement divertissantes. Avez-vous terminé ? »

Burnett ne répondant pas, Morro traversa la pièce et se dirigea vers une grande plaque d'acier encastrée dans l'un des murs. Il appuya sur un bouton et la plaque coulissa avec un petit grincement, révélant une porte carrée en treillis de fil de fer. Au-delà de la porte, on pouvait voir six hommes dont deux étaient assis à regarder la télévision, deux lisaient et deux jouaient aux cartes. Tous les six tournèrent la tête vers la porte en treillis : leurs visages étaient pâles et tirés et exprimaient quelque chose qui n'était ni la haine ni la peur mais une sorte de mélange des deux.

« Sont-ce là les hommes dont vous parliez, professeur ? dit Morro, toujours sans la moindre nuance de satisfaction ou de triomphe. L'un est modeleur, l'autre découpeur de métaux, deux d'entre eux sont fraiseurs, le cinquième est mécanicien-ajusteur et le dernier électricien ou, plutôt, spécialiste en électronique. Peut-être, ajouta-t-il en se tournant vers les six hommes, pourriez-vous confirmer que vous êtes bien des techniciens spécialisés dans les branches que je viens d'énumérer ? »

Les six hommes se tournèrent vers Morro et gardèrent le silence : mais leurs lèvres serrées et leurs visages dégoûtés parlaient pour eux. Morro haussa les épaules.

« Bon, bon. Cela leur arrive de se comporter ainsi : refus irritant, mais momentané, de coopération... Plus exactement, ils n'ont jamais appris à coopérer comme il le faudrait... »

Morro traversa la pièce, pénétra dans une sorte de cagibi qui servait de bureau et prit le téléphone. On ne pouvait entendre ce qu'il disait et il resta dans la petite cabine jusqu'au moment où un homme que les physiciens ne connaissaient pas entra dans la pièce. Morro alla à sa rencontre et l'amena vers le petit groupe.

« Je vous présente Lopez », dit-il.

Lopez était un petit homme rondouillard, au visage potelé, au front bas, aux cheveux et à la moustache noirs, avec un sourire de bonne humeur qui paraissait être fixé en permanence sur ses lèvres. Il salua et, sans dire un mot, garda son sourire pendant que Morro parlait.

« Lopez, dit Morro d'un ton sévère mais avec un sourire assorti à celui de Lopez, je suis un peu déçu par vous. Quand je pense au salaire magnifique que je vous paie... !

— Je suis désolé, señor, répondit Lopez qui ne paraissait pas désolé le moins du monde et dont le sourire restait au beau fixe. Si vous aviez la bonté de me faire savoir en quoi j'ai pu ne pas être à la hauteur... »

Morro désigna les six hommes de l'autre côté du treillis. Maintenant, c'était la peur et non plus la haine qui prédominait dans leurs expressions.

« Ils refusent de me répondre, dit Morro.

— J'essaie de leur apprendre les bonnes manières, señor Morro, dit Lopez avec un soupir, mais Lopez lui-même n'est pas un magicien. »

Il appuya sur un second bouton et la porte en treillis s'ouvrit. Avec un sourire de plus en plus réjoui, il fit signe à l'un des hommes.

« Viens, Peters. Nous irons dans ma chambre pour y avoir un bout de conversation, n'est-ce pas ? »

Aussitôt la langue de l'homme se délia :

« Mon nom est John Peters, récita-t-il d'un trait. Je suis fraiseur. »

On ne pouvait se tromper quant à l'origine de la terreur abjecte qui se lisait sur son visage et résonnait dans sa voix. Les quatre physiciens se regardèrent avec consternation.

« Je suis Conrad Bronowsky, dit un second ouvrier. Je suis électricien. »

De la même manière, avec la même précision, chacun des quatre autres déclina son nom et sa spécialité.

« Merci, messieurs », dit Morro en appuyant sur les deux boutons, l'un après l'autre, et en fixant sur les physiciens un regard interrogateur pendant que la porte puis la plaque d'acier venaient

obturer l'issue de la pièce voisine.

Mais Burnett et ses collègues ne prêtaient aucune attention à Morro : ils contemplaient Lopez.

« Quel est cet homme ? demanda Schmidt.

— Lopez ? C'est leur guide et leur précepteur. Vous avez pu constater vous-mêmes comment ils ont réagi à sa gentillesse et à sa bonne humeur. Merci, Lopez.

— À votre service, señor Morro. »

Avec une difficulté considérable, Burnett détacha son regard de Lopez pour le poser sur Morro.

« Ces hommes. Ils... ils ressemblent à ceux que j'ai vus dans un camp de concentration. Travaux forcés. Et celui-ci... c'est leur geôlier... Leur bourreau. Je n'ai jamais vu une telle terreur sur des visages humains.

— Vous êtes à la fois désagréable et injuste. Lopez est très soucieux du sort de son prochain. Quant à ces six hommes, je reconnais qu'ils sont ici sous contrainte, mais ils vont...

— Ils ont été kidnappés, c'est cela que vous voulez dire ?

— Si vous préférez. Mais comme j'étais sur le point de vous le dire, ils retrouveront d'ici peu leurs familles, sans avoir subi aucun tort.

— Vous voyez ? dit Burnett en se tournant vers ses trois collègues. C'est exactement ce qu'a dit M^{me} Ryder. Aimable, plein de considération et altruiste. Vous êtes un foutu hypocrite, Morro !

— Verbiage, professeur. Alors, si nous passions à notre petit enregistrement ?

— Une minute, intervint Healey, sur le visage duquel la perplexité avait remplacé l'horreur. En admettant que ces hommes soient ce qu'ils disent être ou ce que ce monstre leur a fait dire qu'ils sont – l'indécrochable sourire de Lopez restait fixé sur ses lèvres : il était manifestement aussi imperméable aux insultes que l'était Morro –, il est impossible qu'ils aient monté le mécanisme de ces engins sans bénéficier de la direction d'un physicien de premier ordre, spécialiste de la science nucléaire. Ce qui m'amène à penser que vos prétendus ouvriers ont simplement subi un lavage de cerveau pour leur faire dire ce qu'ils viennent de dire.

— Astucieux, répliqua Morro, mais superficiel. Si je n'avais eu besoin que de la parole de six hommes pour leur faire dire ce que vous venez d'entendre, j'aurais certainement recouru à six de mes acolytes, qui auraient parfaitement joué ce rôle-là sans qu'il soit besoin ni de les en persuader ni de les incarcérer. Qu'en pensez-vous, docteur Healey ? »

L'expression abattue de Healey semblait prouver que l'argument avait porté ; cependant, Morro ajouta avec un soupir de résignation :

« Lopez, voulez-vous avoir l'obligeance de rester ici, dans le

bureau ? »

Lopez eut un sourire un peu plus accentué, cette fois, comme s'il se réjouissait de quelque chose, et il pénétra dans le petit cagibi d'où Morro l'avait appelé. Pendant ce temps, Morro conduisit les quatre physiciens à une seconde porte d'acier pratiquée dans une autre paroi, appuya sur un bouton qui fit glisser automatiquement cette porte, puis sur un second pour ouvrir le battant grillagé qui se trouvait derrière.

La cellule à laquelle cette porte donnait accès n'était pas très bien éclairée, mais elle l'était suffisamment pour qu'on pût y voir un vieil homme affalé dans un fauteuil éventré, seul meuble, au demeurant, qui évoquât ici la moindre idée de confort. Il avait des cheveux blancs crépus, un visage hagard et incroyablement ridé, et des vêtements en loques qui pendaient sur un corps aussi émacié que son visage. Ses yeux étaient fermés et il paraissait endormi. Si l'on n'avait pas vu de temps en temps les veines bleuâtres de son poignet saillir sous l'effet des pulsations, on aurait pu croire qu'il était mort.

« Le reconnaissez-vous ? » demanda Morro avec un geste.

Les quatre hommes de science examinèrent attentivement le vieillard endormi sans le reconnaître, puis Burnett leva les yeux vers Morro et lui dit avec mépris :

« C'est donc là votre atout majeur ? Le maître d'œuvre qui a mis au point vos prétendues armes atomiques ? Je crois que vous avez oublié, Morro, que je connais tous les bons physiciens des États-Unis. Et je n'ai jamais vu cet homme de ma vie.

— Les gens peuvent changer », murmura Morro avec douceur.

Il pénétra dans la cellule et secoua l'épaule du vieillard jusqu'au moment où celui-ci ouvrit les paupières, révélant des yeux embués et injectés de sang. En passant une main sous son bras, Morro réussit à le persuader de se lever de son fauteuil et il l'amena pas à pas jusque dans la grande pièce, sous l'éclairage aveuglant des projecteurs.

« Peut-être le reconnaissez-vous, maintenant ?

— Qu'est-ce que c'est que ce nouveau bluff ? grogna Burnett après avoir examiné l'homme, puis secoué la tête. Je vous répète que je ne l'ai jamais vu de ma vie.

— Il est vraiment triste de constater que certaines personnes oublient leurs vieux amis, dit Morro. Vous le connaissez pourtant très bien, professeur. Représentez-vous simplement que ce monsieur pèse, disons trente kilos de plus, qu'il n'a pas de rides et qu'il a les cheveux noirs. Et réfléchissez bien, professeur, réfléchissez bien. »

Burnett réfléchit. Soudain, son regard inquisiteur devint fixe, son visage perdit toute expression et il devint pâle comme la mort ; puis il empoigna le vieillard par les épaules.

« Jésus tout-puissant ! Willi Aachen ! Willi Aachen ! Au nom du ciel ! que vous ont-ils fait ?

— Mon vieil Andy ! murmura le vieillard, dont la voix faible et tremblante ne démentait pas l'aspect. Quelle joie de vous revoir !

— Que vous ont-ils fait, Willi ?

— Eh bien, vous voyez, on m'a kidnappé, dit Aachen en frissonnant, mais en s'efforçant néanmoins de sourire. Et ils m'ont... persuadé de travailler pour eux... »

Burnett voulut se jeter sur Morro, mais il ne réussit pas à parcourir la moitié de l'espace qui le séparait de lui : les grosses pattes de Dubois se refermèrent sur ses bras. Burnett était solidement bâti et sa rage lui conférait momentanément une force herculéenne, mais il n'avait pas plus de chance d'échapper à l'étau des mains de Dubois que n'en aurait eu le pauvre Aachen lui-même.

« Cela ne sert à rien, murmura tristement Aachen, cela ne sert à rien, Andy. Nous sommes impuissants. »

Burnett cessa de se débattre, comprenant que c'était inutile, mais il demanda pour la troisième fois, en haletant d'émotion :

« Que vous ont-ils fait ? Comment ? Qui ? »

Sans doute en réponse à quelque signal invisible de Morro, Lopez apparut à ce moment, juste à côté d'Aachen. Celui-ci l'aperçut et, involontairement, fit un pas en arrière, en levant un bras comme pour protéger son visage, subitement convulsé de terreur. Morro, qui le tenait toujours par le bras, sourit à Burnett.

« Comme les plus hautes intelligences peuvent être naïves et puériles ! Il n'existe, professeur Burnett, que deux exemplaires des plans de tante Sally, qui ont été dressés par le Pr Aachen et par vous-même. Et ces deux exemplaires se trouvent à l'abri, dans les sous-sols de l'immeuble de la Commission de l'énergie atomique. Vous savez certainement qu'ils n'en ont pas bougé ; par conséquent, je ne puis avoir obtenu ces plans que de deux hommes en Amérique. En ce moment, ils se trouvent tous deux avec moi. Vous comprenez ? »

Burnett avait toujours de la peine à respirer.

« Je connais le Pr Aachen. Je le connais mieux que personne. Personne ne peut l'avoir forcé à travailler pour vous. Personne ! Personne ! »

Le sourire inaltérable de Lopez s'élargit un peu.

« Peut-être, señor Morro, peut-être que si j'avais une gentille petite conversation avec le Pr Burnett, dans ma chambre... ? Dix minutes suffiraient, je pense.

— Je suis d'accord. Dix minutes suffiraient à lui prouver que n'importe qui au monde accepterait de travailler pour moi.

— Non, non, non ! s'écria Aachen, soudain au bord de l'hystérie. N'y allez pas ! Pour l'amour du ciel, Andy, vous feriez mieux de croire Morro ! Ce monstre, murmura-t-il en regardant Lopez avec horreur, ce monstre est capable de tortures plus affreuses, plus diaboliques que

celles qu'aucun homme sain d'esprit ne peut imaginer ! Au nom du ciel, Andy, ne soyez pas fou : cet individu vous brisera comme il m'a brisé !

— Je suis convaincu », dit brusquement Healey.

Il s'était avancé et avait saisi Burnett par le bras au moment précis où Dubois l'avait lâché. Il regarda Schmidt et Bramwell, puis posa à nouveau les yeux sur Burnett.

« Nous sommes convaincus, tous les trois. Nous le sommes absolument. À quoi bon vous faire écarteler sur l'équivalent moderne du chevalet médiéval, si cela ne sert plus à rien ? La preuve, hélas ! Nous *savons*. Dieu du ciel ! Vous avez été incapable de reconnaître un vieil ami que vous avez vu pour la dernière fois il y a dix semaines... n'est-ce pas là une preuve suffisante ? Et ces six zombies de techniciens... n'est-ce pas une autre preuve ? Mais, ajouta-t-il en regardant Morro, il doit y avoir une preuve supplémentaire. Si ces tantes Sally sont d'authentiques bombes, vous avez obligatoirement prévu un dispositif pour les faire exploser. Ce détonateur ne peut être actionné que par un mécanisme d'horlogerie ou par radio. J'exclus la première hypothèse, car un mécanisme d'horlogerie vous engagerait à une décision irrévocable et je vois mal un homme comme vous acceptant de s'y soumettre : je suppose donc que vous avez choisi un détonateur déclenché par impulsions radio.

— Bien, bien, dit Morro avec un sourire. Cette fois, docteur Healey, vous ne vous êtes pas contenté d'un raisonnement superficiel. Et, bien entendu, vous avez raison. Suivez-moi, messieurs. »

Il les ramena au petit cagibi d'où il avait téléphoné un instant plus tôt ; la paroi sur laquelle il était édifié recélait une troisième porte métallique, mais celle-ci n'était pas commandée par un bouton : à côté de la porte se trouvait un petit panneau de laiton, très brillant, de vingt-cinq centimètres sur quinze. Morro plaqua contre ce panneau la paume de sa main, doigts déployés, et la porte coulisssa doucement.

Elle donnait accès à une toute petite pièce, d'environ deux mètres sur deux ; contre la paroi située en face de la porte se trouvait une petite table, qui supportait un émetteur de radio extrêmement simple, plus petit qu'une mallette, avec des cadrans à graduations et des boutons de réglage. Un bouton rouge protégé par un dôme de plexiglas surmontait l'appareil. À l'un des bouts de la table était fixé un cylindre de vingt centimètres de hauteur et de dix centimètres de diamètre ; le haut en était muni d'une poignée pivotante. L'autre extrémité du cylindre était raccordée par un conducteur isolé à une prise sur le côté de l'émetteur ; deux autres prises apparaissaient sur ce côté, dont l'une était branchée par un fil à une batterie posée sur le sol et l'autre était raccordée à une prise dans le mur.

« Dispositif extrêmement simple, presque enfantin, messieurs, dit Morro. Un émetteur de radio tout à fait ordinaire pour le plus extraordinaire des objectifs. Il est programmé au moyen d'un code spécifique, sur une longueur d'ondes préétablie : le risque que n'importe qui retrouve ce même code sur la même longueur d'ondes est donc d'une probabilité si astronomiquement faible qu'on peut le qualifier de nul. Par ailleurs, comme vous pouvez le voir, nous nous sommes garantis contre toute coupure de courant : nous avons une prise sur le secteur, une batterie et un générateur à manivelle. »

Ce disant, il désignait le cylindre surmonté d'une poignée pivotante. Puis il toucha du doigt le plexiglas qui protégeait le bouton rouge.

« Pour mettre le dispositif en marche, il suffit de dévisser ce dôme de plastique, de tourner le bouton de quatre-vingt-dix degrés et d'appuyer. »

Il fit sortir les physiciens de la petite pièce, posa à nouveau la main sur le panneau de laiton et regarda la porte coulissante se refermer.

« Pour ouvrir une porte aussi essentielle, fit-il remarquer, on ne peut guère se contenter d'un simple bouton : une personne négligente pourrait s'appuyer dessus par accident.

— Seule l'empreinte de votre main peut ouvrir cette porte ? demanda Healey.

— Vous ne vous imaginez tout de même pas que cette plaque n'est qu'un simple bouton plus élaboré ? Eh bien ! Messieurs, à présent... notre petit enregistrement !

— Un dernier point, dit Burnett en désignant la rangée de "tantes Sally". Il y a au bout de ce rayon deux places vides. Pourquoi ?

— J'étais certain que vous me poseriez cette question », dit Morro avec son éternel sourire.

Les quatre physiciens étaient assis autour d'une table dans la chambre de Burnett, contemplant leurs verres de cognac et l'avenir d'un même regard attristé.

« Je l'avais annoncé, n'est-ce pas ? dit pesamment Burnett. "Notez bien ce que je vous dis", c'est ainsi que je me suis exprimé, non ? »

Personne ne lui répondit. Il ne semblait pas qu'il y eût quoi que ce soit à ajouter.

« Même cette salle de commande pourrait faire partie d'un énorme canular », dit Schmidt, qui se raccrochait à n'importe quel fétu de paille.

Personne ne répondit à Schmidt davantage qu'à Burnett, et pour la même raison.

« Quand je songe que nous avons dit qu'il n'était pas aussi amoral qu'un véritable fou, reprit Burnett. Que s'il était vraiment fou, il ferait

exploser sa bombe atomique sur Wilshire Boulevard ! »

Personne, une fois de plus, n'émit la moindre réponse. Burnett se leva et dit :

« Je reviens dans un instant, messieurs. »

Peggy était toujours couchée, mais elle avait bien meilleure mine que lors de son arrivée à Adlerheim. Sa mère était assise dans un fauteuil à côté de son lit. Burnett avait un verre de cognac à la main : il ne l'avait pas apporté avec lui, mais il s'était dirigé vers le bar situé derrière Susan, sans en demander l'autorisation, à l'instant même où il avait pénétré dans la chambre ; il se trouvait toujours au même endroit, un coude posé sur le bar, lançant un regard apocalyptique à son auditoire et s'exprimant sur un ton en harmonie avec son regard. L'heure du Jugement Dernier était proche et l'ange noir était venu l'annoncer.

« Vous ne pouvez mettre en doute, mesdames, la conclusion unanime à laquelle nous sommes arrivés : nous nous trouvons au-dessus d'une accumulation de combustible nucléaire suffisante pour creuser le cratère le plus gigantesque de tous les temps, suffisante pour nous mettre tous sur orbite autour de la terre... à l'état gazeux, il va de soi. L'équivalent de trente-cinq millions de tonnes d'explosifs traditionnels : de quoi provoquer un gros "bang", n'est-ce pas ? »

Mais c'était décidément la soirée des questions sans réponse et Susan et Peggy gardèrent le silence comme l'avaient fait Healey et Bramwell. Le regard accablant de Burnett s'arrêta sur Susan.

« Aimable, doux, humain, plein de considération, voilà comment vous avez qualifié Morro... ! Il se pourrait bien que son nom reste dans l'histoire comme celui du monstre le plus froid, le plus calculateur, le plus épouvantable qui ait jamais existé ! Il y a dans le sous-sol de ce château sept hommes brisés qu'il a torturés ou fait torturer au-delà de la limite des souffrances qu'on peut tolérer. Humain, plein de considération !...

« Et cet aimable individu, où a-t-il mis la bombe à l'hydrogène qui manque sur le rayon ? Il s'agit d'une version un peu réduite de tante Sally, une bagatelle d'une mégatonne et demie, environ soixante-quinze fois plus puissante que les bombes qui ont détruit Hiroshima et Nagasaki. Lâché à une altitude de trois à quatre mille mètres, un joujou de ce genre pourrait anéantir la moitié de la population de la Californie méridionale. Ceux que l'explosion épargnerait, les radiations et les incendies ne les rateraient pas. Mais comme la bombe manquante est déjà en place, elle ne peut se trouver qu'au niveau du sol ou dans le sous-sol. Ce qui n'empêche que le résultat sera encore effroyable. Eh bien ! Dites-moi, où pensez-vous que ce doux personnage à face de Christ a placé sa bombe à l'hydrogène, de

manière à éviter de faire le moindre mal aux enfants du Seigneur ? »

Burnett fixait toujours Susan, mais elle ne le regardait pas. Elle évitait son regard ; comme celui des autres, son esprit était obnubilé par le choc et l'incompréhension. Elle ne voyait rien, elle ne pouvait rien voir.

« Dois-je vous le dire ? »

C'était toujours la nuit du silence.

« À Los Angeles. »

CHAPITRE 9

Le lendemain matin, le taux d'absentéisme fut le plus fort de toute l'histoire de la Californie. Il en alla probablement de même dans les autres États de l'Union et, à un moindre degré, dans beaucoup de pays civilisés de la planète, car le reportage télévisé de l'explosion atomique qui était prévue, ou du moins dont on était menacé, sur le plateau de Yucca était transmis par satellite. Cependant, on n'aurait pu parler d'absentéisme dans les pays européens : en effet, en raison du changement de fuseau horaire, la plupart des travailleurs se trouvaient déjà chez eux à l'heure du reportage.

Mais en Californie, la grève était presque générale. Même les sociétés chargées des services publics, les moyens de transport et la police durent fonctionner avec des effectifs squelettiques. Ce qui aurait pu faire de cette journée une date bénie pour les criminels, en particulier les voleurs et les cambrieurs : mais eux aussi étaient restés devant leur téléviseur.

Que ce soit par prudence, par paresse, en raison de la position inaccessible du plateau de Yucca ou parce qu'il était tellement plus commode de s'en remettre à la télévision, il n'y eut pas un Californien sur dix mille, ce matin-là, pour tenter de se rendre sur les lieux de l'explosion. Ceux qui essayèrent de le faire (et il ne peut guère y en avoir eu plus de deux mille en tout) furent refoulés par les membres des forces armées, de la garde nationale et de la police qui, beaucoup plus nombreux que les visiteurs, constatèrent que leur mission consistant à maintenir les civils à la distance réglementaire de huit kilomètres de leur propre position était presque ridiculement facile.

Parmi les spectateurs présents, on reconnaissait la plupart des hommes de science éminents de l'État, et surtout les spécialistes de la physique nucléaire et ceux de la sismologie. Pourquoi, en fait, ces personnalités s'étaient déplacées, il était difficile de le comprendre, attendu que le choc, le souffle et les radiations provoqués par l'explosion d'un engin de dix-huit kilotonnes étaient connus avec une grande précision depuis plus de trente ans. On pourrait penser que la plupart de ces hommes, tout savants qu'ils fussent, n'avaient jamais assisté à une explosion atomique, mais la raison de leur présence était autre. Bénédiction ou malédiction, la curiosité insatiable qui a constitué la force ou le fléau de tous les chercheurs depuis que le

monde est monde les incitait à voir de leurs yeux l'endroit où la bombe exploserait. Bien entendu, ils en auraient su tout autant en restant chez eux : mais un authentique chercheur est sur le terrain ou il n'est pas.

Parmi ceux qui restèrent chez eux, il faut mentionner le major Dunne, à son bureau, et le sergent Ryder, dans sa maison. Le trajet aller-retour faisait plus de huit cents kilomètres, et même par hélicoptère, cela eût représenté pour Dunne la perte d'un temps qu'il pouvait consacrer à ses enquêtes ; pour Ryder, cela eût représenté la perte d'un temps consacré à une réflexion qu'il ne considérait plus comme nécessairement valable mais qu'il jugeait quand même préférable à l'absence de toute réflexion. Jeff, lui, avait d'abord songé à se rendre à Yucca, mais quand son père lui avait demandé froidement comment il espérait aider sa famille en allant perdre plusieurs heures irremplaçables à faire le badaud, il avait tout de suite accepté de renoncer à ce projet, d'autant plus que Ryder avait ajouté qu'il avait besoin de son aide. Jeff n'en estimait pas moins que son père avait une idée très particulière de ce que voulait dire « aider sa famille » : d'après ce qu'il pouvait observer, Ryder ne faisait présentement rien du tout. Il avait demandé à Jeff de se remémorer et de taper à la machine dans les moindres détails, fussent-ils en apparence insignifiants, tous les éléments de l'enquête telle qu'elle avait été menée jusqu'alors, y compris, si possible, une reconstitution mot pour mot de toutes les conversations ; et plein de bonne volonté, Jeff y appliquait son excellente mémoire du mieux qu'il pouvait. Mais, de temps en temps, il lançait un coup d'œil rancunier à son père, qui avait l'air de ne rien faire si ce n'est de parcourir paresseusement la pile de documents relatifs aux tremblements de terre que lui avait procurés le Pr Benson.

Dix minutes environ avant 10 heures, Jeff alluma la télévision. Sur l'écran apparut une étendue bleuâtre, apparemment un secteur d'un désert extrêmement peu attrayant, morne spectacle dont le commentateur essayait à grand-peine de contrebalancer la fâcheuse impression par un compte rendu prolixe et essoufflé de ce qui se passait : effort louable mais voué d'avance à l'échec, car il ne se produisait absolument rien. Il informa les spectateurs que la caméra était installée sur le plateau du Français, à huit kilomètres au sud-ouest du point où l'on estimait que se produirait l'explosion : comme si quiconque s'était inquiété de savoir à partir de quel emplacement visait l'œil de la caméra ! Il expliqua que, l'engin étant presque certainement enterré à une profondeur considérable, il ne fallait pas trop s'attendre à voir quelque chose qui ressemble à une boule de feu, ce que tout le monde savait car on n'avait cessé de le répéter au cours des heures précédentes. Il spécifia que l'on avait dû recourir à un filtre

de couleur, ce que toute personne non daltonienne avait déjà remarqué. Enfin, il ajouta qu'il était 10 heures moins neuf minutes, comme s'il eût été la seule personne de toute la Californie et de tout le Nevada à posséder une montre. Certes, il fallait bien que ce pauvre homme dise quelque chose : mais pour un événement qui pouvait s'avérer historique, ses propos paraissaient extrêmement vides et mondains. Jeff lança avec un peu d'exaspération un coup d'œil à son père : Ryder ne regardait pas l'écran et il n'écoutait probablement pas un mot de ce que disait le présentateur. Il ne feuilletait plus les brochures : il avait arrêté son regard, mais apparemment sans rien voir, sur une page en particulier. Puis il posa le document et se dirigea vers le téléphone.

« Papa, dit Jeff, s'il te plaît : il est 10 heures moins une.

— Ah ! » Répondit Ryder placidement, en retournant à sa place et en dirigeant son regard vers l'écran.

Le commentateur parlait maintenant de cette voix tendue, haletante, presque hystérique, qu'affectionnent les présentateurs de courses lorsqu'ils veulent créer une excitation artificielle vers la fin de l'épreuve. Mais dans le cas particulier, ce ton était parfaitement déplacé : une voix calme et détendue aurait beaucoup mieux convenu à la circonstance, car celle-ci comportait par elle-même tout le suspense qu'on pouvait en attendre. De plus, le commentateur avait misé sur le compte à rebours, qu'il entreprit trente secondes avant l'explosion, l'ampleur dramatique de sa voix décroissant en même temps que les chiffres, mais l'effet fut complètement raté, car, soit que sa montre retardât, soit que celle de Morro avançât, l'engin explosa quatorze secondes avant le moment prévu.

Pour des spectateurs accoutumés depuis longtemps à voir des explosions atomiques sur l'écran de leur téléviseur ou celui d'un cinéma, pour des millions de gens blasés que le spectacle des fusées lancées de Cap Canaveral ennuie, l'effet visuel de cette démonstration des progrès à rebours de la science fut étrangement décevant. Ou, peut-être, cette déception n'était-elle pas si étrange que cela. Pourtant, la boule de feu était beaucoup plus grande qu'on ne l'avait annoncé (l'éclair bleu-blanc fut d'une telle intensité qu'il obligea beaucoup de téléspectateurs à cligner ou même à fermer les yeux) ; mais la colonne de fumée, de feu et de poussière qui s'éleva dans le ciel bleu du Nevada (dont le filtre de la caméra intensifiait spectaculairement la couleur), et qui culmina en formant le fameux champignon radioactif, se conforma fidèlement au scénario habituel. Pour les habitants de l'Amazonie centrale, cette convulsion titanesque eût sans doute représenté l'annonce de la fin du monde ; pour la population plus sophistiquée des États-Unis, ce spectacle était déjà démodé, vieux jeu, et s'il s'était déroulé dans quelque atoll du Pacifique, il est probable

que la grande majorité des gens n'aurait même pas pris la peine de le regarder.

Mais il ne s'était pas déroulé dans un atoll lointain du Pacifique ; et l'intention de Morro n'avait pas été de procurer aux Californiens un spectacle divertissant pour les distraire de la quotidienneté ennuyeuse de leurs existences. Son intention était de leur prodiguer un avertissement glaçant, de proférer une menace sinistre, d'autant plus effrayante qu'elle n'était pas spécifiée, la menace d'un malheur imminent, d'un désastre inimaginable qui les frapperait selon la fantaisie de celui qui avait installé là-bas et fait exploser un engin atomique : en termes plus concrets l'explosion du plateau de Yucca tendait à montrer qu'il existait un homme dont les actes se conformaient à la parole, qui n'était pas un simple plaisantin et qui avait tout à la fois la possibilité et la volonté de mettre ses menaces à exécution. Et si telle avait été l'intention de Morro – et il était bien évident qu'il n'en avait pas eu d'autre – il avait réussi dans une mesure telle qu'il n'en avait peut-être pas lui-même évalué la possibilité. Il avait instillé la terreur dans le cœur de la grande majorité des Californiens, et, à partir de ce moment-là, il n'y eut pratiquement plus qu'un seul sujet de conversation dans tout l'État : où et quand ce dément aux décisions imprévisibles allait-il frapper à nouveau, et quelles pouvaient être, au nom de ce qu'il y avait de plus sacré (les gens ne s'exprimaient pas tout à fait ainsi, mais c'était le fond de leur pensée), les motivations de ses actes. À vrai dire, ce genre de conversations ne devait se prolonger que pendant soixante minutes : après quoi, le public allait être doté d'un sujet de préoccupation concret et défini ; ou, plus précisément, la partie de la Californie que cette préoccupation-là concernait allait passer rapidement d'un état de terreur irraisonnée à un climat de panique pure et simple.

« Eh bien ! dit Ryder en se levant de son siège, nous n'avons jamais douté que ce fût un homme de parole. N'es-tu pas content de t'être dispensé d'aller voir de près cette exhibition ? Car il ne s'agissait pas d'autre chose. Enfin ! Cela aura eu au moins un avantage : celui de détourner l'esprit du bon public des problèmes d'impôts et des manigances de Washington. »

Jeff ne répondit pas et on pouvait se demander s'il avait même entendu. Il continuait à regarder le champignon en train de grossir dans le ciel du Nevada et à écouter la voix opportunément sinistre du commentateur décrivant, avec une foule de détails inutiles, ce que toute personne dotée d'une vue même réduite avait pu observer par elle-même. Ryder secoua tristement la tête et saisit le téléphone. À l'autre bout du fil, Dunne répondit à son appel.

« Avez-vous du nouveau ? dit Ryder. Vous savez que cette ligne est surveillée.

- Des trucs sont en train d'arriver.
- Interpol ?
- Des trucs sont en train d'arriver.
- Dans combien de temps... ?
- Une demi-heure. »

Ryder raccrocha, appela Parker, convint avec lui qu'ils se retrouveraient au F.B.I. trente minutes plus tard, se rassit, rumina un instant sur le fait que tant Dunne que Parker avaient sans doute considéré la réalité de la menace de Morro comme si certaine qu'ils n'avaient même pas éprouvé le besoin de commenter l'événement, puis reprit sa lecture. Cinq bonnes minutes s'écoulèrent avant que Jeff éteignît la télévision, dévisageât son père avec un peu d'irritation, s'assît à sa table, tapât quelques mots à la machine, puis dit d'un ton acide :

« J'espère que je ne te dérange pas.

— Pas du tout. Combien de pages as-tu déjà faites ?

— Six.

— Nous partirons d'ici un quart d'heure pour aller voir Dunne, dit Ryder en tendant la main pour prendre les six pages en question. Il a reçu quelque chose ou il est en train de recevoir quelque chose.

— Quoi ?

— Tu as peut-être oublié qu'un des acolytes de Morro porte un casque à écouteurs branché sur ce téléphone ? »

Jeff, grognon, reprit son travail pendant que Ryder commençait placidement la lecture des notes de son fils.

C'était un Dunne reposé par une bonne nuit de sommeil qui les attendait, entouré de Delage et de Leroy, lesquels paraissaient beaucoup moins frais : on pouvait supposer que leur nuit avait été moins bonne que celle de Dunne.

« Deux agents dévoués, confirma Dunne en les désignant. Pendant toute la nuit, ils ont rassemblé des bouts de papier. Quelques renseignements peut-être utiles, d'autres sans intérêt. Qu'avez-vous pensé de la démonstration de notre ami Morro ?

— Impressionnante. Et vous ?

— Nous ne sommes pas ici pour échanger des propos de salon, sergent Ryder, fit Dunne avec un soupir. J'ai reçu un rapport de Daimler ; vous vous souvenez de son nom ?

— Le chef du service de sécurité de la centrale de l'Illinois ?

— Oui. Vous avez une excellente mémoire.

— Celle de Jeff est encore meilleure. Je viens de lire quelques notes qu'il a tapées à la machine. Eh bien ?

— Daimler raconte que Carlton s'était acoquiné avec un groupe de gens bizarres. Mais comme je vous l'ai déjà dit, nous avons préféré

faire faire une enquête par un envoyé spécial. Nous avons donc expédié là-bas un gars qui a interrogé le fils de l'ex-logeuse de Carlton. Il n'a pas été très explicite ; il a dit qu'il n'était allé qu'à deux ou trois réunions du groupe en question, puis il y a renoncé ; il ne pouvait pas supporter leur rituel, a-t-il dit.

— Quel était le nom de ce groupe ?

— Les disciples de Damas. On ne sait rien d'eux. Ils n'ont jamais été inscrits sur la liste des églises ou des sectes religieuses. Et ils semblent s'être dispersés au bout de six mois.

— Mais ils avaient une religion ? Je veux dire : ils prêchaient un message ?

— Ils ne prêchaient pas, mais ils avaient en effet un message : ils préconisaient la damnation éternelle de tous les chrétiens, de tous les juifs, de tous les bouddhistes, de tous les shintoïstes, enfin, pour autant que je puisse m'en rendre compte, de tous ceux qui n'étaient pas Damascènes.

— Ce n'est pas très original. Mais... est-ce que les musulmans figuraient sur leur liste ?

— C'est bizarre, ils n'y figurent pas, dit Dunne après avoir consulté le message de son envoyé. Pourquoi ?

— Simple curiosité. Est-ce que le fils de la logeuse pourrait reconnaître l'un ou l'autre de ces disciples de Damas ?

— Ce serait difficile. Il paraît que ces Damascènes-là portaient des dominos, des masques et des chapeaux de sorcier pointus comme ceux qu'affectionnait le Ku-Klux-Klan. Mais eux, ils s'habillaient en noir.

— Plusieurs choses en commun avec le Ku-Klux-Klan, tout de même, car je crois me rappeler que le Klan n'était pas très tendre pour les juifs, les catholiques et les nègres. Quoi qu'il en soit... aucun moyen de les identifier, les Damascènes ?

— Aucun. Si ce n'est que le fils de la logeuse a dit à notre agent que l'un des disciples en question était l'homme le plus grand qu'il ait jamais vu, un géant d'au moins deux mètres de haut avec des épaules comme un percheron.

— Est-ce qu'il n'a rien remarqué de particulier à propos de leurs voix ?

— Ma foi, non... À en croire notre agent, ce garçon est presque demeuré.

— Mais Carlton ne l'est pas. C'est intéressant, n'est-ce pas ? Et vous avez du nouveau à propos de Morro ?

— À propos de son accent ? Nous avons reçu quantité de nouveaux rapports émanant de phonologistes dans tout l'État ; il y en a déjà eu trente-huit et il en arrive encore. Tous ces experts sont prêts à jurer sur leur réputation, etc. Or le fait est que vingt-huit d'entre eux affirment que le type est originaire de l'Asie du Sud-Est.

— Ah ! Oui ? Mais ont-ils fait la moindre tentative pour indiquer une origine plus précise ?

— Ils n'ont pas pu aller plus loin.

— Également intéressant. Et Interpol ?

— Rien de ce côté-là.

— Avez-vous une liste de tous les endroits qu'ils ont contactés ? »

Dunne jeta un coup d'œil à Leroy, qui fit oui de la tête.

« Les Philippines, par exemple ? demanda Ryder.

— Non, dit Leroy après avoir consulté la liste.

— Essayez d'avoir un contact avec Manille. Demandez-leur de chercher dans la région de Cotabato, à Mindanao.

— La région de quoi... où... ?

— Mindanao est la plus grande des Philippines, tout au sud, et Cotabato est l'un des ports de cette île. Oh ! Il est probable que Manille ne s'intéressera guère à ce qui se passe à Cotabato, qui se trouve à près de mille kilomètres à vol d'oiseau et à près du double par train et par bateau, mais essayez tout de même.

— Je vois, dit Dunne après un silence. Est-ce que vous savez quelque chose que nous ignorons ?

— Non, et je risque bien de me rendre ridicule, car il s'agit d'une conjecture hasardeuse fondée sur une improbabilité grotesque, or je préférerais tout de même n'avoir pas l'air trop niais. Et notre ami LeWinter ?

— Deux choses. La première est extraordinairement étrange. Vous vous rappelez que, dans son carnet d'adresses, il avait noté les numéros de téléphone d'une série de gens avec lesquels on n'aurait pas pensé qu'il puisse se trouver en relations sociales ou professionnelles : des ingénieurs, des foreurs, des spécialistes des équipements de prospection pétrolière. Au total, quarante-quatre personnes. Pour des raisons qu'il connaît mieux que moi – il est presque aussi renfermé que vous –, Barrow a chargé un agent de nos services d'aller interroger personnellement chacun de ces types.

— Cela fait quarante-quatre agents. C'est beaucoup, même pour le F.B.I.

— Nous en avons à peu près huit mille rien que dans cet État-ci, dit patiemment Dunne. Si Barrow décide de charger un demi pour cent de son effectif d'une mission particulière, c'est son privilège : il pourrait aussi bien envoyer en mission quatre cent quarante agents si ça lui chantait. Mais le fait est que vingt-six de ces agents sont revenus avec le même résultat surprenant, je dirai même ahurissant : vingt-six des hommes dont les noms figurent dans le carnet d'adresses de LeWinter ont disparu. Leurs femmes, leurs enfants, leurs parents, leurs amis, personne n'a la moindre idée où ils peuvent être, et ils n'avaient pas manifesté la moindre intention de s'en aller. Que vous en semble ?

— Eh bien ! C'est intéressant.

— Intéressant, intéressant, intéressant. C'est tout ce que vous trouvez à dire ?

— Comme vous l'avez dit vous-même, c'est extrêmement étrange.

— Écoutez, Ryder, si vous avez la moindre idée, si vous êtes en train de garder quoi que ce soit par-devers vous...

— Si je fais obstacle à l'action de la justice, c'est cela que vous entendez ?

— Exactement.

— Je me trouvais, tout à l'heure, parfaitement ridicule, Dunne. Mais maintenant, c'est vous qui l'êtes. »

Il y eut un silence qui ne dura pas très longtemps mais fut extrêmement inconfortable.

« Bien sûr, reprit Ryder, que je fais obstacle à l'action de la justice. Combien de personnes de *votre* famille Morro a-t-il prises en otage ? » Après un nouveau silence, il ajouta : « J'ai l'intention d'aller discuter avec notre ami LeWinter. Ou plutôt, c'est lui qui va devoir discuter avec moi ! Il est aussi clair que le nez au milieu du visage que c'est pour Morro qu'il a établi cette liste et que c'est Morro qui a suborné ces vingt-six types ou les a enlevés par la force. Et vos vingt-six agents pourraient avec profit enquêter sur les antécédents criminels de ces hommes... LeWinter parlera. Pour sûr, qu'il parlera. »

La férocité froide et tranquille qui imprégnait la voix de Ryder glaça tous ceux qui se trouvaient dans la pièce. Jeff se lécha les lèvres : il avait rarement vu son père sous ce jour-là. Parker regarda le plafond. Delage et Leroy lancèrent un coup d'œil à Dunne, qui inspectait le dos de sa main, puis s'en servit pour se lisser les sourcils.

« Peut-être ne suis-je pas à la hauteur, dit enfin Dunne. Peut-être le F.B.I. tout entier n'est-il pas à la hauteur. Je vous prie de nous excuser. Vous allez sans doute nous accuser bientôt d'être une bande de flics timorés et incompetents. Mais, bon Dieu ! Sergent, il y a une limite au-delà de laquelle il ne vous sera pas possible de vous avancer sans enfreindre la loi ! Bien sûr, LeWinter avait une liste dans laquelle figuraient les noms de vingt-six hommes qui ont disparu... Eh bien ! Une douzaine d'autres citoyens peuvent avoir détenu des listes analogues à des fins parfaitement inoffensives, que diable ! Vous procédez par conjectures : il n'existe pas l'ombre d'une preuve, directe ou indirecte, qu'il y ait un lien entre LeWinter et Morro.

— Je n'ai pas besoin de preuve.

— Vous venez de dire, dit Dunne en se lissant à nouveau les sourcils du dos de la main, vous venez de dire en présence de trois fonctionnaires du gouvernement, que vous étiez prêt à recourir à la torture pour obtenir des renseignements.

— Qui a parlé de torture ? Disons que l'excellent juge donnera

l'impression d'avoir eu une petite crise cardiaque... Mais vous aviez deux informations à me donner à son sujet ; or vous ne m'en avez livré qu'une seule.

— Mon Dieu ! Soupira Dunne, qui avait cessé de se lisser les sourcils pour se les éponger. Delage, c'est vous qui avez recueilli cette information. Moi, j'ai besoin d'un moment pour réfléchir.

— Oui, oui, dit Delage qui ne paraissait guère plus heureux que son supérieur. M^{lle} Ivanhoe, si c'est bien son nom, la secrétaire de LeWinter, a révélé certaines choses. Il semble qu'il y ait une relation entre LeWinter et... Genève. Tout ce qu'elle raconte ressemble à de la science-fiction et même si ce n'est qu'à moitié vrai, c'est assez effrayant. Mais ce doit être vrai, puisque la plupart des nations de la planète, enfin les principales, trente en tout pour être précis, en discutent, paraît-il, à la Conférence du désarmement à Genève.

— Je dispose de toute ma matinée pour vous écouter, dit Ryder.

— Excusez-moi. Eh bien ! Ce que M^{lle} Ivanhoe a dit ne semblait pas très clair, aussi nous sommes-nous adressés à l'E.R.D.A., nous avons soumis à l'un des principaux assistants du Dr Durrer ce que M^{lle} Ivanhoe nous avait révélé et il n'a eu aucune peine, lui, à le comprendre. Il faut dire que c'est un spécialiste de la question.

— Mais je ne puis pas rester tout l'après-midi, dit Ryder.

— Un instant, s'il vous plaît. Donc, cet expert de l'E.R.D.A. a rédigé un rapport condensé sur la question et voici ce qu'il a à dire...

— Rapport secret ?

— Non, communicable. Sa façon de s'exprimer est un peu cuistre, mais le contenu est intéressant. Voici donc ce qu'il écrit : « On a admis depuis longtemps que toute guerre nucléaire, même limitée, causerait des millions de morts. Mais l'Agence américaine pour le désarmement et le contrôle des armements est arrivée, voici quelques années, à la conclusion que des millions de morts pourraient aussi provenir d'un autre type d'action qui n'implique pas une guerre atomique directe. La succession d'un grand nombre d'explosions nucléaires, surtout si elles ont une puissance de l'ordre de la mégatonne, pourrait endommager la couche d'ozone qui protège la terre des rayonnements ultraviolets du soleil, lesquels sont mortels.

« La plupart des gens s'imaginent que l'ozone est un gaz qu'on inhale au bord de la mer. Il n'en est rien : l'ozone est un état allotropique de l'oxygène ; il comporte trois atomes d'oxygène au lieu de deux comme l'oxygène normal, et on peut, en effet, l'inhaler au bord de la mer, où il se dégage en raison de l'électrolyse de l'eau ou lors d'une décharge électrique dans l'air comme cela se produit au cours d'un orage. Mais à l'état naturel, l'ozone ne se trouve que dans la basse stratosphère, entre quinze et cinquante mille mètres d'altitude.

« La chaleur intense dégagée par une explosion nucléaire provoque la combinaison, dans l'atmosphère, de molécules d'oxygène et d'azote ; il se forme ainsi des oxydes d'azote, que le nuage atomique transporte plus haut. Des réactions se produisent alors entre ces oxydes d'azote et la couche d'ozone, de sorte que celle-ci, par une réaction chimique bien connue, se modifie : les trois atomes de l'ozone sont convertis en oxygène normal comportant seulement deux atomes, et celui-ci n'offre aucune protection contre les rayonnements ultraviolets. Un trou se produit alors dans la couche d'ozone et la partie du globe terrestre qui se trouve sous ce trou est exposée aux effets directs du soleil.

« Deux effets restent encore mal compris. Le premier... »

Delage fut obligé de s'interrompre, car le téléphone avait sonné. Leroy prit l'appareil, écouta en silence, remercia l'interlocuteur et raccrocha en disant :

« Je me demande pourquoi je lui ai dit merci ! C'était la station locale de télévision. Il paraît que Morro a voulu battre le fer pendant qu'il était chaud et qu'il va faire une nouvelle déclaration à 11 heures juste, c'est-à-dire dans huit minutes. Bien entendu, elle va être transmise par toutes les chaînes de radio et de télévision de Californie, et cela ne m'étonnerait pas qu'elle le soit aussi par les autres chaînes des États-Unis.

— N'est-ce pas extraordinaire ? dit Dunne. C'est une matinée dont je me souviendrai. Je me demande pourquoi ce message n'a pas d'abord passé par le F.B.I... enfin, il me semble que si tel avait été le cas, nous l'aurions su, n'est-ce pas ?

— Ma foi, dit Ryder, je ne les blâme pas. Après ce que le F.B.I. a fait, ou plutôt n'a pas fait, pour empêcher l'explosion atomique dans le Nevada ce matin ! Cette affaire concerne désormais toute la nation et pas seulement le F.B.I. Depuis quand avez-vous le pouvoir d'imposer la loi martiale ? L'attitude de la télévision, et probablement l'attitude de tous les citoyens du pays, c'est que le F.B.I. peut aller se faire voir ailleurs. Alors, Delage, le premier de ces effets mal compris... ?

— Vous êtes drôlement culotté, Ryder », aboya Dunne qui, sans le moindre doute, pensait ce qu'il disait.

Très mal à son aise, Delage lança un regard à Dunne, mais celui-ci avait le visage caché dans ses mains et Delage retourna à ses notes.

« Nous ne savons pas ce qui se produira au juste. Les conséquences peuvent être assez réduites ou, au contraire, catastrophiques. Il se peut que nous soyons seulement tous un peu plus bronzés que d'habitude ; il se peut aussi que les rayons ultraviolets détruisent toute vie, humaine, animale et végétale. En toute hypothèse, l'existence souterraine et aquatique ne subira pas de graves répercussions. Nous n'avons aucun moyen de le savoir.

« Joyeux luron, n'est-ce pas ? ajouta Delage en levant la tête.

— On en discutera plus tard, dit Ryder. Voyons le second effet...

— Eh bien ! Il dit : "On ignore si ce trou dans la stratosphère restera localisé et tournera au même rythme que la terre ; et ce qui est pis, on ne sait s'il ne risque pas de s'étendre progressivement à tout le reste de la couche d'ozone. On ignore quelles sont les réactions chimiques susceptibles de se produire à ce niveau et elles sont imprévisibles : il peut se produire un effet analogue à ce qui se passe dans un surrégénérateur ; et, dans ce cas, des régions entières de la terre pourront être dévastées.

« "Il faut envisager le fait qu'une nation pourrait avoir déjà fait l'expérience, dans certaines régions éloignées et inhabitées..."

— La Sibérie ? demanda Parker.

— Il ne spécifie pas. Il poursuit seulement : "Dans ce cas, il se pourrait qu'on ait démontré que le trou pratiqué dans la couche d'ozone est stable, tant quant à sa position que quant à son étendue. Mais il s'agit d'une simple conjecture.

« "Et voici la relation qui existe entre ce problème et les discussions de Genève. Le 3 septembre 1976, la Conférence du désarmement, qui réunit trente nations, a soumis à l'Assemblée générale des Nations Unies un projet de traité interdisant toute modification de l'environnement à des fins militaires. Comme on pouvait s'y attendre, la question est toujours en délibération.

« "Selon les termes du communiqué, ce traité serait destiné à interdire aux forces armées de n'importe quel pays de provoquer artificiellement des phénomènes tels que les tremblements de terre..."

— Les tremblements de terre ! s'écria Ryder en sursautant.

— Oui, les tremblements de terre. Il continue : "... les raz de marée..."

— Les raz de marée ? répéta Ryder qui, soudain, semblait commencer à comprendre quelque chose.

— C'est ce qu'il dit ici. Il ajoute encore : "... le déséquilibre écologique, l'altération du temps et du climat et la modification des courants océaniques, de l'état de la couche d'ozone de la stratosphère ainsi que de celui de l'ionosphère, autrement dit un changement quelconque dans les couches d'Appleton et de Kennelly-Heaviside. Puis il ajoute que le délégué des États-Unis à la conférence de Genève, un certain M. Joseph Martin, croit que ce traité conduirait à limiter très fortement, en pratique, le recours à des techniques de transformation de l'environnement à des fins hostiles ; mais l'auteur du rapport fait remarquer que M. Martin semble avoir oublié ou ignorer le fait que le seul effet des S.A.L.T. a été d'encourager les Soviétiques, au nom sacré de la détente, à se lancer dans un programme massif de construction d'une nouvelle génération de

missiles balistiques intercontinentaux plus grands et plus efficaces que les précédents.” Il s’étend encore un peu sur ce sujet, conclut Delage en parcourant la fin de la page, mais là, son objectivité scientifique est remplacée par une certaine ironie amère dont je vous fais grâce. Je crois que je vous ai lu tout ce qui correspond à la mise en forme cohérente des propos décousus de M^{lle} Ivanhoe.

— Allumez la télévision, dit Dunne : il ne reste plus qu’une minute à peu près. Votre commentaire en soixante secondes, sergent Ryder ?

— Bla-bla-bla. Ou si vous voulez, en termes clairs et nets...

— C’est tout à fait clair et net. Alors vous ne croyez plus aux agents soviétiques cachés sous le lit de LeWinter... ?

— Je n’ai pas dit cela. Et je n’ai pas dit non plus que je ne croyais pas à cette histoire – à cette théorie si vous préférez – du trou pratiqué dans la couche d’ozone. Je ne suis pas un homme de science. Tout ce que j’entendais, c’est que je ne crois pas que cela ait le moindre rapport avec les circonstances qui nous occupent. Vous imaginez-vous que les Soviétiques, ou du reste qui que ce soit d’autre, se serviraient d’une innocente jeune fille, d’une mauviette prête à craquer sous la moindre pression, pour coder ou décoder des messages ou des documents prétendument secrets, qui, du reste, se trouvent dans le domaine public depuis deux ans ? C’est une idée absurde.

— Une fausse piste, vous voulez dire ?

— Oui. Non.

— Vous avez oublié de dire : peut-être.

— Mais c’est en effet peut-être que je voulais dire. L’intention de Morro est peut-être tout à fait différente : ou peut-être ne l’est-elle pas tant que ça. Il peut avoir trouvé l’idée si extravagante qu’il s’est dit que nous l’écarterions d’emblée, aussi a-t-il décidé d’aller de l’avant et de s’en servir ; mais ce peut être le contraire. Il se peut que les Russes *soient* dans le coup, ou qu’ils n’aient rien à voir dans cette affaire. C’est la vieille histoire des trois ranchers. Trois fermiers courent après un voleur de bétail qui a disparu dans un cañon. À mi-chemin, ce cañon se divise en deux. Le rancher A pense que le voleur est parti au triple galop dans la vallée principale. Le rancher B pense qu’il est plus malin que A et que le voleur, calculant que ses poursuivants continueront dans la voie principale, a bifurqué dans le cañon secondaire. Et le fermier C, plus astucieux que A et que B, escompte que le fuyard a calculé que B ferait ce raisonnement et que, pour déjouer B, il prendra la voie principale. De la même manière, nous pourrions ainsi nous surpasser en finesse les uns les autres, à l’infini. Bien sûr, ajouta Ryder après un silence, il peut y avoir un embranchement du cañon dont nous ne savons rien. Du reste, nous n’en savons pas davantage à propos du cañon lui-même.

— C’est un rare privilège, dit Dunne sans ironie apparente, de voir

un détective réfléchir à haute voix.

— Autre chose d'intéressant, reprit Ryder, qui semblait ne pas avoir entendu. Cet expert de l'E.R.D.A., je suppose que c'est un spécialiste de la physique nucléaire. Or, cette tentative de pratiquer un trou dans la couche d'ozone... Si les Russes, ou n'importe qui d'autre, s'étaient livrés à de telles expériences, en faisant exploser Dieu sait combien de bombes à l'hydrogène, il me semble que nous l'aurions su obligatoirement, ou en tout cas que l'un ou l'autre de nos alliés l'aurait su. Cela aurait fait de gros, gros titres à la une de tous les journaux du monde. Or je n'en ai jamais vu aucun. Est-ce qu'il y en a eu ? »

Personne n'en savait rien.

« Bon, cela veut dire qu'il n'y a pas eu d'expériences de ce genre. Il se peut que les Russes, ou n'importe quel autre pays qui s'y intéresse, soient aussi effrayés que nous des résultats éventuels de l'explosion des bombes à l'hydrogène. Il se peut qu'aucune guerre nucléaire n'ait jamais lieu sur terre. Certains pensent qu'elle aura lieu dans l'espace. Et notre ami de l'E.R.D.A. suggère, je crois, qu'on pourrait aussi recourir à des engins atomiques souterrains ou aquatiques. Ne risquons-nous pas d'avoir les pieds mouillés ?

— Il va y avoir une ruée sur les bottes de pêcheurs, dit Dunne en se tournant vers la télévision. Je suis sûr que notre ami Morro va nous éclairer à ce propos. »

Cette fois, le présentateur était un homme beaucoup plus âgé, ce qui, en soi, ne présageait rien de bon. Ce qui était d'encore plus mauvais augure, c'est qu'il était habillé comme pour des obsèques, d'un costume extrêmement sombre qu'un journaliste de télévision californien n'aurait même pas voulu mettre le jour de sa mort. Mais ce qui plaçait définitivement l'émission sous les auspices les plus funestes, c'était l'expression du speaker : un masque de Jugement Dernier, généralement réservé aux occasions où les as locaux du football ont été injustement battus par des métèques venus d'un autre État. Bien entendu, le ton de la voix était assorti aux vêtements et à l'expression.

« Nous avons reçu une nouvelle communication du criminel Morro. »

Manifestement, l'annonceur tenait en profond mépris le principe fondamental de la loi anglo-saxonne, au terme duquel tout homme est présumé innocent jusqu'au moment où on a établi sa culpabilité.

« Ce message contient un sinistre avertissement, une menace d'une gravité sans précédent dirigée contre les citoyens de la Californie, qu'on ne saurait prendre à la légère, compte tenu de ce qui s'est produit ce matin sur le plateau de Yucca. J'ai avec moi dans ce studio une équipe d'experts qui vous expliqueront plus tard tout ce qu'implique cette menace. Mais voici d'abord la voix de Morro.

« Bonsoir. Ce message est enregistré à l'avance. »

Comme les fois précédentes, la voix était calme et détendue : il aurait pu tout aussi bien discuter de quelques changements mineurs dans l'indice Dow Jones.

« Je l'ai enregistré d'avance, car j'ai pleine confiance dans le résultat de ma petite expérience du plateau de Yucca, et au moment où vous entendrez ces mots, vous saurez que ma confiance n'était pas déplacée.

« Cette petite démonstration de mes ressources nucléaires n'a incommodé personne et n'a fait de mal à personne. La prochaine démonstration aura lieu sur une beaucoup plus grande échelle, elle pourra incommoder des millions de personnes et elle pourrait s'avérer désastreuse pour un nombre incalculable de gens s'ils étaient assez stupides pour ne pas apprécier à sa juste valeur la gravité de cet avertissement. Toutefois, je suis persuadé qu'il vous plaira d'en avoir la confirmation scientifique au niveau le plus élevé dont je dispose en ce moment. Professeur Burnett ?

— Il dispose de tous les moyens, ce noir salaud ! »

C'était la voix de Burnett qui, pour un homme aussi brillant, paraissait doté d'un vocabulaire singulièrement pauvre lorsqu'il s'agissait de trouver des épithètes adéquates.

« Il m'est odieux de recourir au verbe supplier en présence d'un monstrueux dément, mais je vous supplie de me croire : il dispose des ressources qu'il prétend avoir. Mes collègues et moi ne conservons aucun doute à cet égard. Il ne détient pas moins de onze engins nucléaires à l'hydrogène dont chacun pourrait transformer la Californie méridionale en un désert aussi aride que la vallée de la Mort. Ce sont des engins d'une puissance de l'ordre de trois mégatonnes et demie, c'est-à-dire que chacun d'eux a une puissance explosive de trois millions et demi de tonnes de T.N.T. Vous vous rendrez mieux compte de la signification de mes paroles si je vous dis que chacune de ces bombes est environ deux cents fois plus puissante que celle qui a détruit Hiroshima ; et il possède onze de ces monstres.

« Rectification : il n'en a que dix ici ; la onzième est déjà en place. L'endroit où ce salopard dément l'a placée...

— La révélation de l'endroit où est situé cet engin, - interrompt Morro, est un privilège que je me réserve. Docteur Schmidt, docteur Healey, docteur Bramwell, peut-être

serez-vous assez aimables, maintenant, pour confirmer la déclaration de votre collègue ? »

Avec des degrés divers de vigueur, de gravité et d'indignation, les trois autres physiciens s'efforcèrent de dissiper chez les auditeurs le moindre doute quant à l'effrayante authenticité de la menace. Quand Bramwell eut fini de parler, Morro reprit la parole :

« Et maintenant, voici la confirmation la plus éclatante de toutes, celle que va nous fournir le Pr Willi Aachen, probablement le physicien le plus éminent du pays en matière d'armement nucléaire, qui a personnellement supervisé chaque étape de la construction de ces bombes. Vous vous rappelez sans doute que le Pr Aachen a disparu voici un peu plus de sept semaines. Depuis lors, il a travaillé avec moi.

— Moi, j'ai travaillé avec vous ? Travaillé avec vous ? Chevrota Aachen dont la voix avait les résonances pathétiques de la sénilité. « Monstre ! Vous... vous... Jamais je ne travaillerai avec vous... ! »

Il éclata en sanglots, et il y eut un bref silence.

« Il a été torturé ! cria Burnett. Torturé, je vous le dis. Lui et six techniciens kidnappés ont été soumis aux plus inexprimables... »

Sa voix se brisa dans un curieux hoquet, comme s'il avait été étranglé, et on était sans doute en train de tenter de le faire.

« Comme vous y allez, professeur Burnett ! reprit Morro d'un ton résigné. Eh bien ! Professeur Aachen, qu'en est-il du bon fonctionnement de ces bombes ?

— Elles fonctionneront, dit Aachen d'une voix faible et tremblante.

— Comment le savez-vous ?

— C'est moi qui les ai construites, murmura Aachen avec une profonde lassitude. Il n'y a guère qu'une demi-douzaine de physiciens... si je devais indiquer les caractéristiques de leur conception...

— Ce ne sera pas nécessaire. »

Il y eut un bref silence, puis Morro reprit :

« Bon, nous y sommes. Vous avez entendu la confirmation des faits apportée de façon si explicite que même le plus arriéré des

arriérés mentaux doit l'avoir comprise. Une petite rectification, pourtant. Les dix bombes qui restent ici sont en effet d'une puissance de l'ordre de trois mégatonnes et demie, mais celle qui est déjà en place n'a qu'une puissance d'une mégatonne et demie, car, à franchement parler, je ne suis pas certain de l'effet d'une bombe de trois mégatonnes et demie, qui pourrait déchaîner des forces que je ne désire pas libérer, pas pour l'instant du moins. »

Il s'arrêta de parler pendant un court moment, et Dunne dit d'un air très convaincu : « Il est tout à fait siphonné.

— On dirait bien, acquiesça Ryder. Mais il faut dire une chose : il aurait fait un acteur du tonnerre. Il sait prendre un temps au moment nécessaire, pour produire des effets. »

« Cette bombe, reprit Morro, un petit objet de cinquante centimètres sur un mètre qui tiendrait aisément dans le coffre d'une voiture, se trouve au fond du Pacifique, un peu en dehors de Los Angeles, en gros aux confins de la baie de Santa Monica. Quand elle explosera, la lame de fond qui en résultera sera, on l'a calculé, d'une hauteur de cinq à sept mètres, mais quand le raz de marée s'engouffrera dans les artères est-ouest de Los Angeles, il pourrait bien atteindre deux fois cette hauteur. Les effets s'en feront ressentir au moins jusqu'à Point Arguello au nord et jusqu'à San Diego au sud. Les personnes qui résident dans les îles, en particulier à Santa Catalina, auraient intérêt à chercher refuge plus haut. Ce qu'on ignore, j'en ai peur, c'est si ce raz de marée est susceptible de déclencher un séisme dans la faille de Newport-Inglewood, mais je suppose que cette région de la ville serait évacuée en toute hypothèse.

« Je n'ai pas besoin, je pense, de mettre quiconque en garde contre toute tentative de repérer l'emplacement de cet engin. En effet, je puis provoquer l'explosion de la bombe à n'importe quel moment, et je le ferai si l'on cherche par n'importe quel moyen à l'empêcher : en pareil cas, l'explosion aurait lieu avant qu'on puisse procéder au moindre début d'évacuation de la zone menacée et le résultat ne saurait manquer d'être catastrophique. Autrement dit, toute personne qui enverrait un avion, un hélicoptère ou un bateau pour explorer une zone située en gros entre l'île de Santa Cruz et celle de Santa Catalina serait directement responsable de la mort de centaines de milliers de personnes.

« J'ai certaines exigences à formuler : elles seront annoncées à 1 heure cet après-midi. Si ces exigences ne sont pas satisfaites aujourd'hui à minuit, je ferai exploser la bombe à l'hydrogène

dont je viens de parler demain matin à 10 heures. Si, après cela, mes exigences ne sont toujours pas satisfaites, les autres bombes – pas une bombe, mais toutes celles qui restent – exploseront à un moment non précisé, entre le crépuscule et l'aube, dans la nuit de samedi. »

Le message de Morro s'achevait sur cette note encourageante. Le présentateur commença alors à présenter son équipe d'experts, mais Dunne éteignit la télévision, en faisant remarquer que si Morro lui-même n'était pas certain des effets précis de l'explosion, il était peu probable que les experts en sachent davantage.

« Eh bien ! Ryder, ajouta-t-il, vous pouvez vous considérer comme un prophète ; à vous l'honneur. Vous êtes même un prophète inspiré. Nous risquons, comme vous le disiez tout à l'heure, d'avoir les pieds mouillés. Vous le croyez ?

— Bien sûr. Pas vous ?

— Si. Que faire ?

— C'est une question que doivent trancher les autorités, quelles qu'elles soient. Moi, je vais prendre la route des collines.

— Moi, je ne le crois tout simplement pas, dit Delage.

— Bravo ! fit Dunne. C'est avec ce beau courage que nous avons fait la conquête de l'Ouest ! Écoutez, Delage, je vais vous dire ce qu'il faut faire : laissez-nous le soin de votre famille et allez vous promener demain matin sur le front de mer du côté de Long Beach. Encore mieux : prenez le ferry pour Santa Catalina et choisissez une bonne place sur le pont. »

Il lança un regard glacé au malheureux Delage, puis se tourna vers Ryder :

« Vous parieriez sans doute que les habitants de Los Angeles vont être plutôt préoccupés durant le reste de la journée ?

— C'est un euphémisme. Nous allons assister à la plus grande panique qui ait jamais eu lieu dans la ville la plus névrosée du monde. Un prétexte parfait pour donner libre cours à toutes les phobies et les névroses cachées. Les pharmacies vont faire des affaires d'or durant les prochaines heures.

— Il est clair que Morro ne pense pas que ce second avertissement sera suffisant, dit Parker, sinon il n'aurait pas toutes ces bombes en réserve. Seigneur Dieu ! Ses exigences doivent être démesurées !

— Et nous ne savons même pas en quoi elles peuvent consister, soupira Dunne. Encore deux heures à attendre ! Le salopard ! Ah ! Il s'y entend à faire monter la tension psychologique ! Mais je me demande pourquoi il n'a pas fait effacer de l'enregistrement ces références à la torture. Cela ternit un peu son image, non ?

— L'avez-vous cru ? demanda Ryder, et sur la réponse positive de

Dunne, il poursuivit : Eh bien ! Voilà. C'était voulu. Ce n'était pas de la comédie ; il voulait prouver que tout était vrai. Conviction, donc authenticité. Ce qui m'intéresse davantage, c'est le pourquoi de ce comportement : *il se peut* que Morro soit en train de relâcher sa prudence habituelle ; *il se peut aussi* qu'il soit si sûr de lui qu'il parle trop. Pourquoi, par exemple, a-t-il empêché Aachen de nous fournir aucune précision spécifique sur ces bombes, alors qu'il nous a ensuite informés sans raison apparente que l'engin mesurait un mètre sur cinquante centimètres ou quelque chose de ce genre ? Ce n'est pas dans son personnage : c'est un orateur laconique et cette remarque était inutile. Si c'était Aachen qui nous avait fourni des détails, ils auraient été précis. Bien sûr, Morro ne nous a pas fourni les spécifications de la bombe, mais j'ai le vague soupçon que les mesures qu'il nous a indiquées ne sont pas justes. Alors pourquoi cherche-t-il à nous induire en erreur ?

— Je ne vous suis pas bien, dit Dunne. Où voulez-vous en venir ?

— J'aimerais bien le savoir moi-même. Il serait instructif de découvrir sur quel genre de bombes Aachen avait l'habitude de travailler. S'il n'était pas au courant de la conception, comment aurait-il pu en superviser la construction ? Je me demande si vous ne pourriez pas vous renseigner à ce propos.

— Je vais téléphoner au directeur et essayer de le savoir. Mais je n'ai pas grand espoir : il s'agit sûrement d'une information secrète et il existe un certain nombre de personnes auprès desquelles le F.B.I. a fort peu de pouvoirs. La Commission de l'énergie atomique fait tout entière partie de celles-là.

— Même en cas de catastrophe nationale ?

— Je vous ai dit que j'allais essayer.

— Et tant que vous y êtes, ne pourriez-vous pas vous renseigner sur les antécédents du shérif Hartman ? Ne demandez pas son dossier à la police : on peut être certain que soit LeWinter soit Donahure, soit l'un et l'autre ont patronné son installation ici, par conséquent son dossier doit être maquillé. Je voudrais connaître ses *véritables* antécédents.

— Cette fois, nous sommes en avance sur vous, sergent : l'enquête est en train.

— Je vous en remercie. Compte tenu de ce que nous venons d'entendre, que pensez-vous maintenant de mon intention d'aller fouler aux pieds les droits civiques de LeWinter ?

— LeWinter ? Qui est LeWinter ? dit Dunne imperturbable.

— C'est justement la question », dit Ryder en se levant.

Il sortit, suivi de Parker et de Jeff.

Ils firent une brève escale à l'*Examiner* ; Ryder pénétra dans

l'immeuble, eut un bref entretien avec Aaron et revint deux minutes plus tard avec une enveloppe dont il sortit une photographie qu'il montra à Parker et à Jeff. Parker l'étudia avec intérêt.

« La Belle et la Bête ? Avril et décembre ? Combien pensez-vous que le *Globe* paierait pour ce chef-d'œuvre ? »

LeWinter était chez lui et paraissait décidé à y rester. S'il était animé d'une belle joie de vivre et de sentiments chaleureux à l'égard de son prochain, il le cachait bien. En fait, il ne fit aucun effort pour dissimuler son mécontentement lorsque les trois policiers le bousculèrent un peu en pénétrant dans son luxueux salon. Ce fut Parker qui dirigea l'entretien.

« Nous venons du bureau central. Nous voudrions vous poser quelques questions.

— Je suis juge, répliqua LeWinter avec une froide dignité. Où est votre mandat ?

— Vous étiez juge. Mais que vous le soyez ou que vous l'ayez été, votre question est stupide. Pour un simple interrogatoire, pas besoin de mandat. Ce qui m'amène sans transition à ma première question : pourquoi avez-vous remis à Donahure des mandats de perquisition signés en blanc ? Ne savez-vous pas que c'est illégal ? Vous, un juge ? Où est-ce que vous niez le fait ?

— Certainement, je le nie.

— C'était une imprudence stupide de la part d'un magistrat qui est censé bien connaître la loi. Pensez-vous que nous formulerions une accusation de ce genre sans en avoir des preuves ? Ces preuves, nous les avons. Vous pouvez aller les voir au bureau central. Bon, ce n'est qu'un début. Nous avons établi que vous étiez un menteur. Par conséquent, nous mettons en doute toute déclaration que vous ferez désormais, à moins qu'elle ne soit corroborée par ailleurs. Vous niez toujours ? »

LeWinter garda le silence. Parker était passé maître dans l'art d'intimider et de démoraliser les prévenus. Il poursuivit :

« Nous avons trouvé ces mandats dans le coffre de Donahure. Nous avons perquisitionné chez lui.

— En vous fondant sur quels motifs ?

— Vous n'êtes plus juge. Donahure a été arrêté. »

LeWinter oublia qu'il n'était plus juge et demanda :

« Sous quelle inculpation ?

— Concussion et corruption. Vous savez : chantage, encaissement de sommes indûment gagnées, redistribution d'une partie de cet argent à des flics malhonnêtes. Bien entendu, il en a gardé la plus grande partie pour lui-même. Vous auriez dû, continua Parker en lançant à LeWinter un coup d'œil réprobateur, lui apprendre l'ABC du métier.

— Que diable entendez-vous par là ?

— Vous auriez dû lui apprendre à mieux escamoter les sommes illégales. Saviez-vous qu'il avait un demi-million, sur huit comptes différents ? Il aurait dû être plus malin. L'imbécile a mis le fric dans des banques locales. C'est en Suisse qu'il faut le placer. Ainsi votre compte sous numéro, à Zurich : nous en avons les coordonnées. Pour une fois, la banque a fait un effort de coopération. »

L'expression outragée de LeWinter frisait le pathétique.

« Si vous insinuez que moi, premier juge de l'État de Californie, j'ai été impliqué dans aucune transaction financière illégale...

— Fermez-la et gardez ça pour le *vrai* juge devant lequel vous comparâtes. Nous n'insinuons rien : nous savons. Peut-être vous donnerez-vous la peine d'expliquer comment il se fait que dix mille dollars trouvés en la possession de Donahure portent vos empreintes digitales sur toutes les coupures ? »

LeWinter ne se donna pas la peine d'expliquer. Ses yeux ne cessaient de rouler dans leurs orbites de droite à gauche et de gauche à droite ; ce n'était pas que la moindre idée d'évasion lui traversât l'esprit : c'était qu'il ne pouvait supporter le regard de trois paires d'yeux accusateurs. Mais Parker l'avait mis sur la sellette et n'avait pas l'intention de le lâcher.

« Mais ce n'est pas la seule inculpation qui ait été portée contre Donahure. Oh ! Non, malheureusement pour vous. Il est accusé de crime et prévenu de tentative de meurtre *et* de meurtre, avec témoignages *et* confession à charge. Pour le meurtre, vous serez inculpé également, comme complice.

— Meurtre ? Meurtre ! »

Au cours de sa carrière, LeWinter avait certainement entendu ce mot prononcé des milliers de fois, mais on pouvait parier que jamais il ne l'avait affecté à un tel point.

« Vous êtes ami du shérif Hartman, n'est-ce pas ?

— Hartman ? répéta LeWinter qui visiblement appréciait de moins en moins le cours que prenait la conversation.

— Enfin, c'est ce qu'il prétend. Après tout, votre coffre a un dispositif d'alarme connecté directement à son bureau.

— Ah ! Hartman.

— Comme vous dites, Hartman. L'avez-vous vu récemment ? »

LeWinter avait commencé à s'humecter les lèvres, signe d'angoisse aiguë qu'il devait bien connaître pour y avoir acculé des centaines de suspects au cours des années.

« Je ne m'en souviens pas.

— Mais j'espère que vous vous rappelez de quoi il a l'air. Vous ne le reconnaîtriez pas. Honnêtement. Tout l'arrière de sa tête a été arraché. C'est vraiment tout à fait incorrect de votre part d'avoir ainsi

fait défoncer la tête de votre ami.

— Vous êtes fou. Vous êtes cinglé. »

Même le plus inexpert des internes des hôpitaux aurait été alarmé par la couleur curieuse du visage de LeWinter, qui avait revêtu soudain une forme de vitalité comparable à celle d'un cadavre.

« Vous n'avez aucune preuve, murmura-t-il.

— Ne vous montrez pas aussi original. Aucune preuve. C'est ce qu'ils disent tous lorsqu'ils sont coupables. Où est votre secrétaire ?

— Quelle secrétaire ? »

Cette dernière manœuvre de l'attaquant semblait avoir produit sur le processus mental du juge un effet paralysant.

« Que Dieu nous vienne en aide ! dit Parker en levant les yeux au ciel. Ou plutôt que Dieu vous vienne en aide ! Bettina Ivanhoe. Où est-elle ?

— Excusez-moi. »

LeWinter se dirigea vers une armoire, se versa un peu de bourbon et le but d'un seul trait, mais cela ne sembla pas améliorer son état.

« Vous en aviez sans doute besoin, dit Parker, mais ce n'est pas pour cela que vous êtes allé avaler ce fortifiant. C'était pour vous donner le temps de réfléchir, n'est-ce pas ? Où est-elle ?

— Je lui ai donné un jour de congé.

— Le whisky ne vous a pas aidé. Mauvaise réponse. Quand lui avez-vous parlé pour la dernière fois ?

— Ce matin.

— Autre mensonge. Elle est sous surveillance depuis hier soir ; elle est en train d'aider la police dans son enquête. Donc vous ne lui avez pas accordé de journée de congé. Mais, ajouta Parker d'un ton tout à fait impitoyable, ce jour de congé, il semble que vous vous le soyez accordé à vous-même. Pourquoi ne vous trouvez-vous pas au tribunal, en train d'administrer la justice aussi impartialement que d'habitude ?

— Je ne suis pas bien. »

L'apparence de LeWinter confirmait, cette fois, son affirmation et Jeff jeta un coup d'œil à son père pour voir s'il allait arrêter l'interrogatoire sans merci auquel se livrait Parker ; mais Ryder regardait LeWinter avec une expression qui paraissait celle d'une indifférence profonde.

« Pas bien ? dit Parker. Comparé à l'état dans lequel vous allez vous trouver d'ici peu – quand vous serez en cour d'assises, jugé pour meurtre – votre santé est florissante. Vous êtes chez vous parce qu'un de vos criminels complices, je devrais plutôt dire un de vos criminels patrons, vous a téléphoné de Bakersfield pour vous dire de faire le mort. Dites-moi, quel est votre degré d'intimité avec M^{lle} Ivanhoe ? Bien entendu, vous savez que son véritable nom est Ivanov ? »

LeWinter eut encore une fois recours à son armoire à liqueurs, puis

il demanda avec lassitude et presque avec désespoir :

« Combien de temps... combien de temps va encore durer cette... cette inquisition ?

— Pas trop longtemps. Si vous dites la vérité, bien sûr. Je viens de vous poser une question.

— Quel degré d'intimité... C'est ma secrétaire. Cela suffit.

— Pas plus que ça ?

— Bien sûr que non. »

Ryder s'avança et montra à LeWinter la photographie qu'il avait reçue dans les bureaux de l'*Examiner*. LeWinter la contempla comme s'il avait été en état d'hypnose, puis il recommença à se lécher les lèvres.

« Jolie gosse, dit Ryder sur le ton de la conversation. Vous l'avez eue par chantage, bien sûr ; elle nous l'a dit. Oh ! Ce n'était pas pour la bagatelle : ce n'était qu'un à-côté. Elle venait chez vous principalement, nous le savons, pour traduire du russe des documents truqués.

— Truqués ?

— Ah ? Ainsi, ces documents existent. Je me demande pourquoi Morro vous a prié de lui procurer les noms d'ingénieurs, de foreurs et de spécialistes de l'équipement pétrolier... Et je me demande encore davantage pourquoi vingt-six de ces hommes ont disparu.

— Dieu sait de quoi vous parlez...

— Dieu... et vous. Vous n'avez pas vu la télévision, ce matin ? »

LeWinter secoua la tête de l'air hébété de quelqu'un qui ne comprend pas.

« Ainsi, reprit Ryder, vous ne savez peut-être pas qu'il va faire exploser une bombe à l'hydrogène dans la baie de Santa Monica ou par là demain matin à 10 heures ? »

LeWinter ne répondit pas et son visage n'exprima rien, sans doute parce qu'il n'avait rien à exprimer.

« Pour un juge éminent, vous avez d'étranges amis, LeWinter. »

On pouvait considérer comme un indice de la détresse profonde qui avait envahi LeWinter le fait qu'il mît tant de temps à comprendre. Il finit pourtant par demander, d'une voix morne :

« C'est vous, l'homme qui est venu ici la nuit dernière ?

— Oui. Et voici Perkins. Vous vous souvenez de Perkins ? C'est mon fils. Jeff Ryder, agent de la circulation autoroutière. À moins d'être sourd et aveugle, vous ne pouvez ignorer que votre ami Morro détient deux personnes de notre famille. L'une d'elles, ma fille, sœur de mon fils ici présent, a été blessée. Vous pouvez penser si nos dispositions à votre égard sont bonnes. Eh bien ! LeWinter, outre que vous êtes corrompu jusqu'à l'os, outre que vous êtes un vieux satyre libidineux, un traître et, accessoirement, un assassin, vous êtes aussi

une dupe, un pigeon, un bouc émissaire, appelez ça comme vous voudrez. Vous avez été possédé, LeWinter, exactement de la même manière que vous avez possédé Donahure, M^{lle} Ivanov et Hartman. On s'est servi de vous comme d'une marionnette, comme d'un leurre, sous prétexte d'établir une connexion fantôme avec les Soviétiques.

« Il y a deux choses seulement que je voudrais savoir : qui vous a donné quelque chose et à qui avez-vous donné quelque chose ? Qui vous a donné le fric, le code, la mission d'engager M^{lle} Ivanov et d'obtenir les noms et adresses des vingt-six hommes qui ont disparu ? Et à qui avez-vous transmis ces noms et ces adresses ? »

Cette fois, le visage de LeWinter exprima quelque chose : il se mordit les lèvres pour ne pas parler. Jeff ne put s'empêcher de battre des paupières quand il vit son père s'avancer vers le juge un revolver à la main, avec toujours la même expression d'indifférence. LeWinter ferma les yeux, leva un bras comme pour se protéger, recula précipitamment, se prit le pied dans le coin d'un tapis et s'étala lourdement sur le sol en heurtant une chaise du dos de la tête. Il resta étendu dix secondes, peut-être davantage, puis se redressa lentement, restant assis sur le parquet. Il avait l'air hébété, comme s'il avait un peu de peine à établir un lien entre sa propre personne et les événements auxquels il se trouvait mêlé : il était évident, cette fois, qu'il ne jouait pas la comédie. Il dit d'une voix rauque : « J'ai le cœur en mauvais état. »

En le regardant et en l'écoutant, il était impossible d'en douter.

« Je pleurerai demain, dit Ryder. D'ici là, pensez-vous que votre cœur durera assez longtemps pour vous permettre de vous remettre debout ? »

Lentement, en tremblant, prenant appui sur la chaise et sur une table, LeWinter se mit sur ses pieds. Il dut s'accrocher à la table pour rester debout. Ryder ne bougeait pas et ne manifestait aucune émotion.

« L'homme qui vous a donné tout ça, dit-il. L'homme à qui vous avez donné ces noms. Était-ce le même ? »

— Appelez mon médecin, dit LeWinter en crispant la main sur sa poitrine. Pour l'amour de Dieu. J'ai déjà eu deux attaques. »

Maintenant, l'expression de son visage était très explicite : il était contracté par la peur et par la douleur. Il éprouvait manifestement l'impression – et sans doute avait-il raison – que sa vie était en danger et il suppliait qu'on l'aide à la sauver. Ryder le contemplait de l'œil sans passion d'un bourreau médiéval.

« Je suis heureux de l'apprendre », dit-il.

Jeff regarda son père avec une expression qui était voisine de l'horreur, mais Ryder n'avait d'yeux que pour LeWinter.

« Comme cela, reprit Ryder, votre mort ne pèsera pas sur ma

conscience et il n'y aura aucune marque sur votre corps quand le fourgon mortuaire viendra le prendre. Était-ce le même homme ?

— Oui, dit LeWinter en un murmure à peine audible.

— Est-ce le même homme qui vous a appelé de Bakersfield ?

— Oui.

— Quel est son nom ?

— Je ne sais pas. »

Ryder leva son arme à demi ; LeWinter le regarda d'un air défait et désespéré et répéta :

« Je ne sais pas. Je ne sais pas. »

Jeff parla pour la première fois et sa voix était pressante.

« Il ne sait pas, c'est vrai.

— Je le crois, dit Ryder qui n'avait pas détourné son regard de LeWinter. Décrivez-moi cet homme.

— Je ne peux pas.

— Ou vous ne voulez pas ?

— Il portait une cagoule. Je le jure devant Dieu, il portait une cagoule.

— Si Donahure a reçu dix mille dollars, vous devez en avoir reçu bien davantage. Probablement bien, bien davantage. Vous lui avez signé un reçu ?

— Non, dit LeWinter en frissonnant. Il m'a dit que si je rompais ma promesse, il me rompait les os. Il aurait pu le faire. C'est l'homme le plus grand et le plus fort que j'aie jamais vu.

— Ah ! » Dit Ryder qui prit un temps d'arrêt, sembla se détendre, sourit brièvement et poursuivit, d'un ton fort peu encourageant : « Il pourrait bien venir encore et s'exécuter. Quelle économie cela représenterait pour la justice et pour l'hôpital de la prison ! »

Il sortit de sa poche une paire de menottes et les passa aux poignets de LeWinter. La voix du juge était faible et dénuée de conviction quand il murmura :

« Vous n'avez pas de mandat d'arrêt.

— Ne jouez pas les demeurés et ne me faites pas rire. N'essayez pas de vous casser les vertèbres. Pas de tentative d'évasion. Et pas de tentative de suicide. »

Il regarda la photographie qu'il tenait toujours à la main.

« Je mettrai longtemps à oublier, ajouta-t-il. Je veux vous voir pourrir à San Quentin. »

Il conduisit LeWinter jusqu'à la porte, puis s'arrêta et se retourna vers Jeff et Parker.

« Je vous prie de constater que je n'ai pas posé le doigt sur cet homme.

— Le major Dunne ne le croira jamais, dit Jeff. Et moi non plus ! »

CHAPITRE 10

« Vous vous êtes servi de nous ! »

Le visage de Burnett était blanc et amer et il était secoué par une colère si violente que le contenu de son verre de Glenfiddich était en train de couler sur le sol du bureau de Morro : mais il était manifestement inconscient de ce gaspillage.

« Vous nous avez roulés, vous nous avez possédés ! Salopard, ordure, canaille ! Ah ! C'est du beau, la façon dont vous avez utilisé l'enregistrement de nos voix, le joli montage de nos déclarations et des vôtres ! »

Morro leva le doigt en signe d'admonestation.

« Allons, professeur, cela n'avance à rien. Vous devriez vraiment apprendre à vous maîtriser.

— Et pourquoi diable devrait-il se maîtriser ? » Demanda Schmidt, qui était aussi furieux que Burnett mais se contrôlait mieux.

Les cinq physiciens étaient réunis avec Morro, Dubois et deux gardes.

« Nous ne nous préoccupons pas seulement de notre réputation, reprit Schmidt. Nous nous préoccupons des vies humaines, des milliers de morts, peut-être, dont nous pourrions être tenus pour responsables, moralement en tout cas. Tout auditeur, tout téléspectateur, tout lecteur de journaux va être convaincu que l'engin à l'hydrogène que vous avez déposé près des côtes a une puissance de l'ordre d'une mégatonne et demie. Or nous savons parfaitement bien qu'il s'agit d'une bombe de trois mégatonnes et demie ! Mais comme les gens vont croire, et il est impossible qu'il en soit autrement, que tout l'enregistrement qu'ils ont entendu était d'un seul tenant, ils s'imagineront certainement que nous avons approuvé tacitement ce que vous disiez. Monstre... ! Pourquoi avez-vous fait cela ?

— Pour l'effet, dit Morro imperturbable. C'est un calcul psychologique élémentaire. L'explosion d'un engin de trois mégatonnes et demie aura très certainement des effets assez spectaculaires, et je veux que les gens se disent : si tel est l'effet d'une bombe d'une puissance d'une mégatonne et demie seulement, quel sera, au nom du ciel, l'effet cataclysmique de l'explosion de trente-cinq mégatonnes ? Cela donnera beaucoup plus de poids à mes exigences, ne croyez-vous pas ? Dans un climat de terreur absolue,

tout est possible.

— Je vous crois capable de tout, dit Burnett en contemplant l'épave humaine qui avait été un jour Willi Aachen. De tout. Même d'être prêt à mettre en péril des milliers de vies dans l'unique but de produire un effet psychologique. Vous n'avez pas la moindre idée de ce que sera le *tsunami*, le raz de marée en question, quelle sera sa hauteur, si un tremblement de terre se déclenchera dans la faille de Newport-Inglewood... Et vous vous en fichez. L'effet produit, c'est tout ce qui compte pour vous.

— Je crois que vous exagérez, professeur. En ce qui concerne l'envergure des vagues, je suis persuadé que les gens s'arrangeront pour prévoir une grande marge de sécurité entre la hauteur que j'ai suggérée et le pis qu'ils puissent redouter ; quant à la faille de Newport-Inglewood, seul un fou resterait dans cette région-là demain à 10 heures ! Non, je ne vois pas des foules en train de se diriger vers le champ de courses de Hollywood Park demain matin, en admettant qu'il y ait jamais aucune raison d'y aller à cette heure-là, ce que j'ignore. Je crois que vos craintes sont en grande partie non fondées.

— En grande partie ! En grande partie ! Vous voulez dire qu'il y aura seulement quelques milliers de noyés ?

— Je n'ai pas de raison d'aimer le peuple américain, répliqua Morro, toujours d'un calme monolithique. Il n'a pas été particulièrement aimable avec le mien. »

Il y eut un bref silence, puis Healey dit à voix basse :

« C'est encore pis que je ne le craignais. Race, politique, religion, je ne sais, mais l'homme est un zélote, un fanatique.

— Un dingue », conclut Burnett en tendant la main vers la bouteille.

« Le juge LeWinter désire faire une déclaration volontaire, dit Ryder.

— Maintenant ? » Demanda Dunne en regardant le personnage tremblant qu'il avait en face de lui, pâle ombre, presque méconnaissable, de l'imposant magistrat qui avait pendant si longtemps dominé la cour.

« Est-ce vraiment le cas, monsieur le président ?

— Bien sûr, dit Ryder avec impatience.

— C'est au juge que je m'adressais, sergent.

— Nous étions présents, intervint Parker. Jeff et moi. Il n'y a eu ni contrainte ni recours à la force. Le sergent Ryder n'a porté la main sur le juge que pour lui mettre les menottes. Vous pouvez nous croire : nous ne porterions pas un faux témoignage, major Dunne.

— J'en suis bien certain. Bon. Delage, emmenez le juge dans la pièce voisine ; j'irai enregistrer sa déclaration d'ici une minute.

— Un instant, dit Ryder. Avez-vous su quelque chose de Hartman ? »

Dunne se permit son premier sourire.

« Pour une fois, nous avons de la chance : les renseignements viennent d'arriver. Il semble qu'il ait vécu dans cette maison à la périphérie depuis plusieurs années, avec une sœur à lui qui était veuve, ce qui explique que son nom ne se trouvait pas dans l'annuaire. Mais il n'y passait pas beaucoup de temps, excepté au cours de la dernière année à peu près. Il voyageait passablement, et vous ne devinerez jamais dans quel domaine il travaillait... jusqu'à l'année dernière.

— Les équipements de prospection pétrolière.

— Ryder, dit Dunne sans chaleur, allez vous faire voir. Avec votre foutue perspicacité, vous gâcheriez le plaisir de n'importe qui. Eh bien ! Oui ; il était contremaître sur les champs pétrolifères. Avec des certificats de travail de premier ordre. Comment l'avez-vous su ?

— Je ne le savais pas. Et quels étaient ses références... vous voyez ce que je veux dire, témoins de moralité ?

— Deux hommes d'affaires éminents de Los Angeles et... allez-y ?

— Donahure et LeWinter.

— Exactement.

— C'est avec Hartman, dit Ryder en regardant LeWinter, que vous avez établi cette liste d'ingénieurs et de techniciens, n'est-ce pas ? Vous déteniez quantité d'informations du fait des affaires civiles que vous aviez traitées à la cour et des dossiers très complets que vous aviez sur les compagnies pétrolières ; Hartman, lui, était riche de son expérience sur le terrain, c'est bien ça ? »

LeWinter garda le silence.

« Enfin, du moins il ne nie pas. Dites-moi, LeWinter, était-ce le boulot de Hartman, de recruter ces hommes ?

— Je ne sais pas.

— De les kidnapper ?

— Je ne sais pas.

— Enfin, de les contacter d'une manière ou d'une autre ?

— Oui.

— Et de les livrer ?

— Je suppose.

— Dites oui ou non. »

LeWinter rassembla tout le reste de sa dignité pour dire à Dunne :

« Je ne puis admettre d'être soumis à un tel harcèlement.

— S'il vous plaît d'appeler cela de cette façon... fit Dunne sans aucune sympathie. Allez, sergent, continuez.

— Oui ou non ?

— Oui, que le diable vous emporte !

— Ainsi, de toute évidence, il devait savoir où livrer ces hommes après les avoir recrutés, volontairement ou non. Si nous supposons que ce soit Morro qui ait été responsable de leur disparition, il faut que Hartman ait disposé d'une ligne téléphonique directe avec Morro ou du moins qu'il ait su comment entrer en contact avec lui. Vous devez admettre qu'il en était ainsi. »

LeWinter s'assit : il ressemblait de plus en plus à un cadavre.

« Si vous le dites.

— Et, bien entendu, Donahure et vous, vous disposiez de cette même ligne.

— Non ! protesta LeWinter, immédiatement, avec véhémence.

— Bien, dit Ryder. C'est en effet vraisemblable.

— Vous le croyez ? dit Dunne. Il n'a pas de liaison directe avec Morro ?

— Bien sûr que non. S'il en avait une, il serait mort à l'heure qu'il est. Gentil garçon, ce Morro. Non seulement il cache son jeu à tout le monde, mais sa main droite ignore ce que fait sa main gauche. Seul Hartman était au courant : Morro s'imaginait que Hartman était tout à fait en dehors du circuit. Comment aurait-il pu savoir, comment aurait-il pu deviner que j'allais trouver la trace de Hartman à cause du dispositif d'alarme qui reliait le coffre de LeWinter au bureau du shérif ? Morro ignorait certainement ce détail. S'il l'avait su, il aurait évité à tout prix de compromettre LeWinter et Donahure en laissant planer sur eux des soupçons qu'il croyait être de pure diversion. Malgré cela, il n'avait tout de même pas pris trop de risques ; il avait donné à Donahure et à LeWinter des ordres stricts : si qui que ce soit dépitait Hartman, le seul homme qui fût en liaison directe avec lui, il fallait l'éliminer. Tout cela est vraiment très simple, n'est-ce pas ? »

Il dévisagea LeWinter, puis tourna son regard vers Dunne.

« Faites disparaître ce pilier de la justice, s'il vous plaît. Il me rend malade.

— Joli boulot pour une matinée, dit Dunne quand Delage fut parti avec LeWinter. Je vous avais sous-estimé, sergent Ryder : je veux dire que je ne vous croyais pas capable de vous retenir de lui tordre le cou. Je commence à me demander si j'aurais pu me retenir, moi.

— Que voulez-vous, quand on naît avec un cœur d'or, pas moyen d'en changer. Avez-vous pu savoir par votre patron, Barrow, quel genre de bombes le Pr Aachen était en train de mettre au point quand Morro l'a enlevé ?

— Je lui ai téléphoné et il m'a dit qu'il allait contacter la Commission de l'énergie atomique et me rappeler. Ce n'est pas un type à perdre son temps, mais il ne m'a pas encore rappelé. Il se demandait pourquoi cela nous intéressait.

— Je ne le sais pas très bien moi-même. Il me semble que Morro

essaie de nous induire en erreur, c'est tout. À propos de Morro, avez-vous eu des nouvelles de Manille ? »

Dunne regarda sa montre, puis lança un coup d'œil à la fois patient et un peu exaspéré à Ryder.

« Vous avez été absent pendant exactement une heure et cinq minutes. Et je vous ferai remarquer que Manille n'est pas la porte à côté. Y a-t-il autre chose à votre service ?

— Eh bien ! Puisque vous me l'offrez si gentiment... L'ami de Carlton, là-bas dans l'Illinois, a signalé la présence d'un géant dans le groupe des cinglés avec lesquels Carlton flirtait il y a quelque temps. Et LeWinter a mentionné, d'une voix épouvantée, le fait qu'un homme répondant à la même description l'a menacé de lui rompre les os. Il pourrait s'agir du même individu, car il n'existe pas tellement d'hommes mesurant deux mètres de haut.

— Deux mètres de haut ?

— C'est ce qu'a dit le copain de Carlton. Il ne devrait pas être difficile de découvrir si quelqu'un de cette taille-là a été inculpé ou condamné à un moment ou à un autre dans cet État. Et il ne devrait pas être difficile non plus de savoir si un tel personnage est membre d'aucune des sociétés de dingues dont nous avons la liste. On ne peut pas *cacher* un type de cette dimension, et du reste, il ne semble pas qu'il se donne beaucoup de peine pour rester caché. Et maintenant, il y a encore une question. Une question d'hélicoptère.

— Ah ?

— Il ne s'agit pas de n'importe quel hélicoptère. Il s'agit d'un hélicoptère spécial. Ce serait gentil de votre part d'en retrouver la trace.

— Une bagatelle, dit Dunne d'un ton lourdement sarcastique. D'une part, il y a plus d'hélicoptères en Californie que dans aucune autre région de la terre. D'autre part, le F.B.I. a atteint ses limites...

— Ses limites ! Écoutez, major, je ne suis pas d'humeur à plaisanter, ce matin. Huit mille agents poussés jusqu'à leurs limites, et qu'ont-ils fait jusqu'à présent ? Rien. Je pourrais même demander ce qu'ils sont en train de faire en ce moment : la réponse serait la même. Quand je parle d'un hélicoptère spécial, je veux dire : un hélicoptère très, très spécial. Celui qui a déposé la bombe sur le plateau de Yucca. Peut-être vos huit mille agents sont-ils déjà sur l'affaire ?

— Expliquez-vous.

— Jeff, dit Ryder en se tournant vers son fils, tu m'as dit que tu connaissais la région. Je veux dire le plateau de Yucca et celui du Français.

— Enfin, j'y suis allé.

— Est-ce qu'un véhicule qui irait là-bas y laisserait des traces ?

— Bien sûr. Pas partout, car il y a pas mal de rochers. Mais il y a

aussi des cailloux, des galets et du sable. Oui, un véhicule risquerait de laisser des traces.

— Alors, major, est-ce qu'aucun de vos huit mille hommes est allé relever les traces de camions, de voitures ou de jeeps, qui se trouvent dans la région du cratère ? Je veux parler, bien entendu, de celles qu'ils n'auront pas effacées eux-mêmes dans leur précipitation à inspecter le théâtre du crime ?

— Je n'y suis pas allé moi-même. Delage ? »

Delage, qui était revenu, prit le téléphone.

« L'hypothèse de l'hélicoptère est intéressante, reprit Dunne.

— Il me semble. Et je pense aussi qu'à la place de Morro, c'est également par hélicoptère que j'aurais déchargé cette bombe à l'hydrogène dans le Pacifique. Cela éviterait toutes les opérations, délicates et susceptibles d'attirer l'attention, qui consistent à amener la bombe jusqu'à la côte, puis à la transborder sur un bateau.

— Mais je vous répète que le nombre des hélicoptères qui volent en Californie est considérable, dit Dunne d'un air dubitatif.

— Limitez vos recherches à la région des montagnes. Rappelez-vous que nous sommes plus ou moins tombés d'accord que Morro et ses amis ont dû choisir un repaire assez élevé.

— En effet, il s'avère que plus un groupe est extrémiste, plus il tend à se loger haut. Et je suppose que certains d'entre eux ont besoin d'un hélicoptère pour aller n'importe où. Mais c'est un appareil très onéreux, ne l'oubliez pas ! Il se peut donc fort bien qu'ils le louent à l'heure. Or il me paraît difficile de persuader le pilote d'un hélicoptère de location de transporter une bombe à l'hydrogène.

— Peut-être le pilote n'est-il pas pris en location. Ni l'hélicoptère. Mais ce n'est pas tout : ils ont aussi un ou des camions : rappelez-vous, pour le transport du combustible nucléaire qu'ils ont volé à San Ruffino, ils en avaient au moins deux.

— C'est vrai, Leroy, vous avez noté ? »

Leroy fit signe que oui et prit le téléphone comme l'avait fait Delage.

« Merci », dit Ryder qui, après avoir brièvement réfléchi, ajouta :

« Eh bien, je crois que c'est tout. Je vous verrai plus tard... à un moment ou à un autre cet après-midi.

— N'oublie pas, dit Jeff. D'ici quarante-cinq minutes, Morro sera sur les ondes avec ses exigences, son chantage ou Dieu sait quoi.

— Cela ne vaut probablement même pas la peine de l'écouter. N'importe comment, tu me raconteras cela plus tard.

— Où vas-tu maintenant ?

— À la bibliothèque publique. Étudier l'histoire contemporaine. Je suis très en retard dans mes lectures.

— Oui, je vois. »

Jeff regarda la porte se refermer derrière son père puis se tourna vers Dunne.

« En fait, je ne vois pas du tout. Est-ce qu'il va tout à fait bien ?

— S'il ne va pas bien, dit Dunne d'un air pensif, que dire de nous ? »

Ryder rentra chez lui une heure et demie plus tard. Il trouva Jeff et Parker en train de boire de la bière en regardant la télévision. Ryder paraissait d'excellente humeur. Il ne souriait pas largement, il ne riait pas non plus et il ne plaisantait pas, car tel n'était pas son genre. Mais pour un homme dont deux membres de la famille sont gardés comme otages et pour qui la menace d'être noyé et atomisé est loin d'être une invraisemblance, il était extrêmement détendu. Il regarda l'écran de la télévision : on y voyait des centaines de petits bateaux, certains ayant mis la voile, qui tournoyaient dans la plus intense confusion, naviguant apparemment au hasard et s'abordant mutuellement avec une fréquence qui n'avait d'égale que leur détermination aveugle. Cela se passait dans une anse fermée, avec une demi-douzaine d'apportements qui pointaient en direction d'un bras de mer central : la place disponible pour manœuvrer était minime et le chaos absolu.

« Ma parole ! dit Ryder. Ça, c'est quelque chose. Dans le genre de Trafalgar ou de la bataille navale du Jutland, j'imagine. Dans ces deux cas, je crois que la confusion a été également très grande.

— Mais non, papa, dit Jeff avec une patience héroïque. C'est la Marina del Rey à Los Angeles. Les plaisanciers essaient de s'en aller.

— Oui, oui, je connais l'endroit. Les gars du California Yacht Club et ceux du Del Rey Yacht Club sont en train de faire montre de leur talent nautique habituel, pour ne pas dire de leur stoïcisme. Au train où ils vont, il leur faudra une semaine pour s'en sortir. Pourquoi cette ruée ? Soit dit en passant, cela va poser un problème à Morro, car il doit se produire la même chose dans tous les ports de Los Angeles et il a dit que tout mouvement d'embarcation entre les îles de Santa Cruz et de Santa Catalina provoquerait l'explosion immédiate de la bombe. D'ici deux heures il y en aura non pas un mais deux mille dans ces eaux-là ! C'est de l'étourderie de la part de notre ami. N'importe qui aurait pu prévoir cela.

— À en croire l'annonceur, dit Parker, personne n'a l'intention d'aller par là. Ils ont l'intention d'emprunter les passes de Santa Barbara et de San Pedro et d'aller aussi loin que possible au nord et au sud en suivant la côte.

— Tout droit, comme les lemmings ! Imbéciles. Même un tout petit bateau peut étaler une lame de fond en pleine mer ; ce n'est pas beaucoup plus grave qu'une grosse vague qui avance très vite. C'est seulement dans les hauts fonds et les estuaires qu'on commence à

avoir du fil à retordre ! Pourquoi tout ce méli-mélo ?

— La panique, dit Parker. Les propriétaires de tout petits bateaux essaient de les tirer à terre et de les remorquer vers l'intérieur, mais il n'y a de grues disponibles que pour un petit pourcentage d'entre eux, et elles sont tellement surchargées qu'elles restent en panne. L'essence et le diesel sont presque épuisés, et ceux qui ont fait le plein sont cernés par ceux qui essaient d'obtenir du carburant, de sorte qu'ils ne peuvent arriver à se dégager. Il y a aussi des embarcations qui démarrent en trombe en oubliant de détacher leurs amarres ! Je ne crois pas que les Californiens soient une race de navigateurs ! conclut Parker en secouant la tête.

— Cela ne veut rien dire, objecta Jeff. Nous sommes censés être une race d'automobilistes, eh bien, on ne s'en serait pas douté tout à l'heure ! Ils viennent de nous montrer des scènes de rue à Santa Monica et à Venice : c'est une version terrestre de ce qu'on voit maintenant sur mer. Les plus gros embouteillages qu'il y ait jamais eu. On a vu des gens utiliser leur voiture comme un tank pour se frayer un chemin. Des conducteurs sont descendus de leur siège pour se battre comme des sourds. Incroyable.

— Il se passerait la même chose n'importe où au monde, dit Ryder. Je parierais que Morro est en train de se pâmer devant son téléviseur. Et tout le monde se dirige vers l'est, bien sûr. Est-ce que les édiles ont au moins donné des instructions ?...

— Pas que nous sachions.

— Ils le feront. Donnez-leur seulement le temps. Ils sont comme tous les politiciens : ils attendront d'avoir vu ce que la majorité des gens aura fait, alors ils fonceront et ils donneront aux gens l'ordre de faire ce qu'ils sont déjà en train de faire. Il y a quelque chose à bouffer, dans cette maison ?

— Hein ? dit Jeff qui, visiblement, n'était pas tout à fait dans son assiette. Ah ! Oui. Des sandwiches à la cuisine.

— Merci. »

Ryder s'apprêtait à quitter la pièce quand il s'arrêta brusquement comme si quelque chose, sur l'écran, avait frappé son regard.

« Quelle coïncidence extraordinaire ! Espérons seulement que s'il s'agit d'un présage, il nous sera favorable à nous, et non pas à Morro. Tu vois cet appontement, en bas à droite, au sud-est si tu préfères ? Le gros. Ou je me trompe complètement, ou c'est la source de toutes nos difficultés.

— Cet appontement-là ? dit Jeff d'un ton incrédule.

— Il porte un nom : Mindanao. »

Une minute plus tard, Ryder s'installait confortablement dans un fauteuil, sandwich en main, bouteille de bière dans l'autre, regardant l'écran d'un œil. Soudain, il y posa les deux yeux et dit :

« Intéressant. »

En effet, l'image n'était pas dépourvue d'intérêt. Trois avions privés, tous les trois bimoteurs, venaient visiblement d'entrer en collision. On pouvait voir sur le sol le bout de l'aile du premier, le train d'atterrissage du second était en accordéon et un nuage de fumée s'échappait paresseusement du troisième.

« Sur terre, sur mer et dans les airs ! dit Ryder en secouant la tête. Je connais l'endroit : c'est l'aérodrome de Clover Field à Santa Monica. Apparemment, l'aiguilleur de l'air a cavale en direction de la Sierra.

— En toute bonne foi, papa ! s'écria Jeff en essayant de se contenir. Tu es l'homme le plus exaspérant que j'aie jamais rencontré ! N'as-tu donc rien à dire de l'ultimatum de Morro ?

— Mais non, rien du tout.

— Bon Dieu !

— Sois raisonnable, fiston : comment pourrais-je avoir quelque chose à dire, je n'ai ni vu, ni entendu, ni lu quoi que ce soit à ce propos.

— Bon Dieu ! » Vociféra une seconde fois Jeff, puis il s'enferma dans le silence.

Ryder regarda Parker d'un air inquisiteur, et Parker se mit en tâche de l'informer.

« Morro était à l'heure, comme toujours. Cette fois, il s'est montré particulièrement économe de ses paroles, mais je serai encore plus laconique que lui. Voici, tout simplement, quel était son ultimatum :

“Indiquez-moi l'emplacement de vos radars sur les côtes est et ouest des États-Unis, ainsi que les bandes de fréquence sur lesquelles ils émettent ; indiquez-les-moi aussi pour tous vos bombardiers en patrouille, pour tous ceux de l'O.T.A.N. et pour tous vos satellites d'espionnage. Sinon, je fais exploser le machin.”

— Il a vraiment dit ça ?

— Il en a dit un peu plus, mais je t'ai résumé l'essentiel.

— Conneries. Je vous ai bien dit que ça ne valait pas la peine de l'écouter. J'attendais mieux que ça de Morro. Enfin, les gars doivent s'agiter comme des fous, le long du Potomac et autour du Pentagone !

— Tu ne le crois pas ?

— Si c'est ainsi que vous interprétez mes réactions, vous avez raison.

— Mais papa !... s'écria Jeff.

— Rien du tout. Des conneries, je vous ai dit. Mais peut-être dois-je réviser mon jugement sur Morro. Peut-être savait-il très bien que ses exigences étaient impossibles. Peut-être était-il tout à fait conscient du

fait qu'elles ne pouvaient être satisfaites. Peut-être ne voulait-il pas qu'elles le soient. Mais essayez de convaincre le public américain, et en particulier la fraction du public américain que représente la Californie, de ce que je dis là ! Il faudrait pour cela beaucoup, beaucoup de temps, et c'est justement ce qui nous manque.

— Des exigences impossibles ? répéta Jeff avec attention.

— Laisse-moi réfléchir, dit Ryder en mâchant son sandwich et en avalant un peu de bière. Il y a trois façons de prendre la chose, et des trois, aucune ne rend ces exigences sensées : or le Pentagone, qui ne peut être aussi demeuré que les journalistes de New York et de Washington le prétendent, est fort capable de s'en rendre compte. D'abord, qu'est-ce qui empêche le Pentagone de fournir à Morro une longue tartine d'informations très convaincantes et complètement fausses ? Et qu'est-ce qui pourrait amener Morro à soupçonner qu'elles le sont ? Même s'il en avait le soupçon, comment serait-il en mesure d'en vérifier l'exactitude ? C'est impossible. Deuxièmement : plutôt que de livrer la moindre information sur ce qui constitue notre première défense en cas d'attaque nucléaire, le Pentagone se résignerait sans doute courageusement à voir la Californie rayée de la carte. Et enfin, troisième point de vue, si notre ami Morro se trouve en situation de rayer de la carte Los Angeles et San Francisco – et nous devons supposer que tel est bien le cas – qu'est-ce qui l'empêche de répéter l'opération à New York, à Chicago, à Washington, même, c'est-à-dire de réaliser par des moyens directs ce qu'il réaliserait de manière indirecte en aveuglant nos radars ? Donc ses exigences sont absolument dépourvues de sens. Mais tout cela colle très bien. »

Jeff essayait de digérer en silence ce qu'avait dit son père. Parker déclara lentement :

« Grand bien te fasse s'il te plaît de rester assis dans ton fauteuil dans une attitude... comment dit-on ?

— Olympienne.

— C'est ça. Grand bien te fasse s'il te plaît de rester assis dans ton fauteuil dans une attitude olympienne. Mais tu avais puissamment décidé d'avance que tu ne croirais pas un mot de ce que Morro dirait, et tu étais également certain qu'il ne dirait pas ce que tu étais convaincu qu'il ne pouvait dire.

— Bravo. Très astucieux, sergent Parker. Un peu confus... tu ne m'en veux pas ? Mais astucieux.

— Or, tu viens de dire, maintenant, que tout cela collait très bien.

— Oui, j'ai dit cela.

— Alors tu sais quelque chose que nous ne savons pas ?

— Je ne suis informé d'aucun fait que vous ne connaissiez pas, sauf ceux que j'ai appris en m'instruisant sur les tremblements de terre et sur l'histoire contemporaine, pratique qui, selon Jeff ici présent,

devrait m'induire à demander les services d'un psychiatre.

— Je n'ai jamais dit...

— Tu n'as pas besoin de parler pour dire quelque chose.

— J'y suis, intervint Parker. Tous les bons détectives s'en sortent avec une théorie. Tu as une théorie ?

— Eh bien ! En toute modestie...

— Modestie ? Dans ce cas, le soleil va se coucher à l'orient ! Pas même besoin de prendre un moment pour réfléchir. Mindanao ?

— Mindanao. »

Quand Ryder eut terminé son exposé, Parker dit à Jeff : « Alors, qu'en penses-tu ?

— Je n'ai pas encore fini d'assimiler, protesta Jeff. Je veux dire que je suis tout juste en train d'y arriver. Tu dois me laisser un peu de temps.

— Allons, allons, mon garçon, tes premières impressions.

— Eh bien... je ne vois pas de lacunes dans ce raisonnement... Et plus je réfléchis – et si vous me laissiez un peu plus de temps, je pourrais réfléchir davantage – moins je vois de lacunes... Oui, je pense que ce *pourrait être* juste.

— Regarde ton père, dit Parker. Lis-tu sur son visage le moindre doute ?

— Oh ! Ce sont de toute façon des simagrées... Si tu veux, je ne vois pas comment ce pourrait être faux. »

Jeff réfléchit encore un moment, puis il se jeta à l'eau.

« Oui, tout cela prend un sens pour moi.

— Tu y es, John, dit Parker d'un ton carrément jovial. De tout ce que t'a jamais dit ton fils et, sans doute, qu'il te dira jamais, c'est ce qui se rapproche le plus d'un compliment. Quant à moi, oui, je trouve tout cela plein de sens. Allons en faire l'épreuve sur le major Dunne. »

Dunne ne se donna même pas la peine de dire que l'exposé de Ryder avait un sens. Il se tourna vers Leroy et dit :

« Appelez-moi M. Barrow. Et dites à l'hélicoptère de se tenir prêt. »

Il se frotta joyeusement les mains.

« On dirait que vous allez ébouriffer quelques personnes à Los Angeles, sergent.

— Je vous laisserai les ébouriffer vous-même. Les huiles me hérissent le poil. Votre patron a à peu près l'air d'un être humain, mais je ne pourrais pas en dire autant de Mitchell. Maintenant, vous en savez autant que moi, et, de toute façon, il ne s'agit que de conjectures. La seule personne que j'aimerais voir, *moi*, c'est le Pr Benson. Si vous pouviez arranger ça, je vous en serais reconnaissant.

— J'en serais ravi. À condition que vous veniez avec moi maintenant.

— Chantage, dit Ryder d'un ton très peu chaleureux.

— Mais bien entendu ! répliqua Dunne en le regardant à travers ses doigts qu'il avait joints en pyramide. Sérieusement, sergent. Il y a à cela plusieurs raisons. Premièrement, nous pourrions faire d'une pierre deux coups, car Pasadena n'est qu'à dix minutes d'hélicoptère de notre bureau là-bas. D'autre part, si vous ne m'accompagnez pas, Barrow et Mitchell supposeront automatiquement que vous n'avez pas le courage de vos propres convictions. Et enfin, *vous* pouvez leur parler d'une certaine manière, alors que si j'adoptais le même ton, je serais congédié sur-le-champ. En outre, ils peuvent étudier votre théorie plus en profondeur que je ne l'ai fait et poser des questions auxquelles je serais incapable de répondre : je sais que vous m'avez dit tout ce que vous croyez essentiel, mais il peut y avoir des détails que vous considérez comme sans importance pour l'instant et qui en auront pour eux. De toute façon, à quoi vous sert de rester ici ? Vous ne pouvez plus rien faire et vous le savez : convaincre ces mandarins de ce que vous croyez vrai sera un bien plus grand triomphe ! Voyons, conclut Dunne, serez-vous assez dépourvu de cœur pour me priver du plaisir de cette... de cette rencontre ?

— N'avez-vous pas compris, dit Jeff, qu'il a tout simplement peur du grand méchant loup ? »

Ryder sourit.

Comme toutes les pièces conçues pour donner à leurs occupants l'impression de leur propre importance, la salle de conférence était imposante. De tout l'immeuble, elle était la seule à avoir des parois d'acajou, auxquelles étaient suspendues des photographies qui avaient l'air d'être celles des criminels les plus recherchés du pays mais n'étaient en fait que les portraits des directeurs passés et présents et des principaux administrateurs du F.B.I. La même salle abritait l'unique table d'acajou de l'immeuble, une grande table ovale qui étincelait de la splendeur qu'ont rarement les bureaux témoins d'un honnête travail quotidien. Autour de cette table étaient rangés les seuls fauteuils recouverts de vrai cuir et cloutés de laiton de tout l'immeuble. Devant chaque siège se trouvait un sous-main de cuir (indispensable pour y faire des petits dessins dépourvus de sens mais à part cela tout à fait superflu), un plumier de laiton pour les stylos à bille et les crayons, une carafe et un verre : quant au bar, très complet, il se trouvait derrière un panneau coulissant. L'effet général était un peu estompé par les deux chaises des sténographes, placées face à une batterie de téléphones rouges, blancs et noirs : en effet, ces chaises étaient recouvertes de plastique. Quant aux sténographes, elles manquaient à l'appel cet après-midi-là : la réunion était absolument secrète, son objet de la plus haute importance sur le plan national, et les visages de

la plupart des douze hommes assis sur les fauteuils de cuir reflétaient de façon appropriée la gravité de l'instant.

Personne n'occupait le bout arrondi de la table : Barrow et Mitchell étaient assis l'un et l'autre à la même distance du centre, de sorte que personne ne pouvait prétendre occuper la place du président. Le ciel pouvait s'écrouler sur la terre, mais il fallait que le protocole soit respecté. Chacun des deux chefs était accompagné de trois assistants (dont aucun n'avait été présenté à personne), tous munis de porte-documents et de papiers apparemment très importants posés sur le sous-main placé devant eux. Le fait même qu'il ait fallu réunir cette conférence à l'improviste prouvait que la teneur de ces documents n'avait aucune valeur : mais à cette table-là, on devait avoir des papiers à tripoter, faute de quoi on n'était rien du tout. Ce fut Mitchell qui ouvrit la séance : une pièce de monnaie jouée à pile ou face en avait décidé ainsi.

« Pour commencer, dit-il, je dois prier très poliment le sergent Parker et l'agent de police Ryder junior de se retirer.

— Pourquoi ? » Demanda Ryder.

Personne ne discutait les ordres de Mitchell : il lança à Ryder un regard glacé.

« Compte tenu des circonstances, sergent : j'étais sur le point de l'expliquer. La présente réunion a lieu au niveau le plus élevé dans le cadre de la sécurité nationale, et ces hommes ne sont pas assermentés. En outre il s'agit de policiers d'un rang inférieur qui ont donné leur démission et, comme tels, ne sont plus investis d'aucune fonction officielle : on ne les a même pas chargés de cette enquête-ci ! Aussi mon attitude me paraît-elle en tout point raisonnable. »

Ryder dévisagea Mitchell pendant un instant puis tourna le regard vers Dunne qui était assis en face de lui. Il lui dit, en forçant son intonation d'incrédulité :

« Vous m'avez amené jusqu'ici pour écouter ces balivernes pompeuses et arrogantes ? »

Dunne examinait ses ongles ; Jeff regardait le plafond, et Barrow faisait de même. Mitchell semblait fou de rage ; le ton de sa voix aurait fait geler une colonne de mercure.

« Je doute que je puisse être en train de bien entendre, sergent.

— Alors pourquoi ne cédez-vous pas votre place à quelqu'un qui le puisse ? Je me suis pourtant exprimé assez clairement. Je ne voulais pas venir ici. Je connais votre réputation et je m'en fous complètement. Si vous expulsez de cette salle M. Parker et mon fils, vous me mettez dehors du même coup. Vous prétendez qu'ils ne sont investis d'aucune fonction officielle : je pourrais en dire autant de vous ; vous vous êtes purement et simplement immiscé dans cette affaire. Ils ont autant de droit de vous donner des ordres que vous en

avez de leur en donner : vous n'avez aucune juridiction sur le territoire des États-Unis. Si vous n'êtes pas capable de comprendre ce que je dis là et de cesser d'agresser des gens qui font honnêtement leur boulot, il serait grand temps que vous cédiez votre place à quelqu'un qui le soit. »

Ryder jeta un coup d'œil autour de la table. Personne ne paraissait disposé à faire le moindre commentaire. Le visage de Mitchell était comme paralysé. Celui de Barrow exprimait une impartialité tranquille et judicieuse, ce qui témoignait de sa maîtrise de soi, car s'il s'était trouvé seul en train d'écouter aux portes, il se serait écroulé de rire en se tenant les côtes.

« Bon, reprit Ryder. Nous avons établi le fait qu'il n'y a pas moins de sept personnes, ici, sans fonction officielle véritable. Passons maintenant à l'enquête. M. Parker et mon fils ont déjà participé de façon considérable à son progrès, comme le major Dunne pourra le confirmer. Ils ont aidé à résoudre l'énigme du meurtre d'un shérif de ce comté, à faire mettre sous les verrous sous inculpation d'assassinat un chef de la police corrompu, et un juge que la plupart des gens considéraient comme le futur président de la Cour suprême de l'État. Ces trois hommes, le shérif assassiné, le chef de la police et le juge, étaient profondément impliqués dans l'affaire qui nous occupe : de sorte que ces événements nous ont fourni des informations extrêmement précieuses. »

Mitchell consentit à entrouvrir les lèvres d'un centimètre. Barrow resta impassible : il était évident que Dunne l'avait mis au courant, mais tout aussi évident qu'il s'était bien gardé de transmettre ces informations à qui que ce soit d'autre.

« Pendant ce temps, qu'a fait la C.I.A. ? Je vais vous le dire. Elle a réussi à se rendre parfaitement ridicule, elle en général et son directeur en particulier, sans parler du gaspillage que cela représente sur le dos des contribuables, en envoyant ses agents fouiner du côté de Genève, pour y chercher des renseignements soi-disant secrets qui se trouvent dans le domaine public depuis deux ans. Cela mis à part, qu'a-t-elle fait ? En termes polis : zéro.

— Ne croyez-vous pas que vous vous montrez inutilement intransigeant ? » Demanda Barrow en toussotant, d'un ton qu'il aurait pu rendre un peu plus réprobateur s'il en avait fait la moindre tentative.

« L'intransigeance inutile est le seul langage que certaines personnes paraissent comprendre. »

La voix de Mitchell se fit entendre à travers une couche de glace en train de craquer.

« D'accord, sergent. Vous êtes venu ici pour nous apprendre à travailler, si je comprends bien. »

Ryder n'avait pas fini de se montrer intransigeant ni de chercher à faire sortir Mitchell de ses gonds.

« Je ne suis pas sergent. Je suis un simple citoyen, et, comme tel, je n'ai de comptes à rendre à personne. Je ne puis rien apprendre à la C.I.A. : je ne saurais pas comment subvertir les gouvernements étrangers et assassiner leur président. Et pas davantage je ne puis apprendre quoi que ce soit au F.B.I. Tout ce que je désire, c'est me faire écouter loyalement, mais il m'est assez indifférent d'y parvenir ou non. Vous pouvez vous taire, ajouta-t-il en fixant Mitchell, et me laisser dire ce que je suis venu dire ici, contre mon intention ; vous pouvez aussi m'en empêcher, mais alors j'aurai vite fait de m'en aller. Je trouve l'atmosphère très inconfortable, pour ne pas dire hostile, et le major Dunne sait l'essentiel de ce que j'ai à dire.

— Nous vous écoutons, dit Mitchell d'une voix sans intonation.

— Je n'aime pas cette expression non plus. »

Barrow tiqua. Malgré son antipathie à l'égard de Mitchell, il n'était pas difficile de deviner que, fût-ce momentanément, il se mettait à sa place.

« C'est, reprit Ryder, le terme qu'emploie le président-directeur général d'une entreprise quand il accorde à un cadre qu'on a mis sur la sellette le droit de se justifier avant d'être congédié.

— Je vous en prie, intervint Barrow en levant les mains, paumes en dehors. Nous admettons tous que vous êtes un orateur plein de franchise. Admettez, de votre côté, que nous ne nous sommes pas réunis ici pour rien. Nous vous écouterons attentivement.

— Merci, dit Ryder, qui attaqua sans préambule : Vous avez tous vu les rues qui entourent cet immeuble. Quand nous avons atterri sur le toit, nous avons vu une centaine de rues dans un état analogue. Bloquées. Asphyxiées. On n'a rien vu de pareil depuis la retraite de Mons. Les gens sont affolés. Je ne les blâme pas : si je vivais ici, je le serais aussi. Ils croient tous que Morro va faire exploser sa bombe à 10 heures demain matin. Je le crois également. Et je crois aussi qu'il fera exploser, ou qu'il est tout prêt à le faire, les dix autres engins atomiques qu'il prétend détenir. Ce à quoi je ne crois pas, pour le moment, c'est à ses exigences. C'est de la folie pure, il doit le savoir et nous devrions les considérer comme ce qu'elles sont : une menace vide, une prétention sans signification qui ne peut être satisfaite.

— Peut-être devriez-vous savoir, fit remarquer Barrow, que juste avant votre arrivée, on nous a avisés que le Kremlin et Pékin avaient protesté par l'intermédiaire de leurs ambassades à Washington. Ils jurent leurs grands dieux qu'ils sont aussi innocents que l'agneau qui vient de naître et que l'accusation monstrueuse qui a été portée contre eux – personne ne les a accusés de quoi que ce soit, mais on comprend leur point de vue – est une manœuvre de plus du complot capitaliste

destiné à déclencher la guerre. C'est du reste la première fois, de mémoire d'homme, que Moscou et Pékin sont totalement d'accord sur un point.

— Ce n'est pas la simple protestation habituelle ?

— Non. Ils sont fous furieux.

— On ne peut pas le leur reprocher. Suggérer qu'ils y soient pour quoi que ce soit est ridicule.

— Êtes-vous bien sûr que le fait d'avoir préalablement écarté tout indice tendant à prouver que les communistes sont impliqués dans cette affaire n'a pas influé sur votre réflexion relative aux menaces de Morro ?

— J'en suis sûr. Et vous l'êtes tous aussi.

— Pas moi, dit Mitchell.

— Évidemment. La dernière chose que vous faites, chaque soir avant de vous coucher, c'est de regarder sous votre lit. »

Mitchell se retint tout juste de grincer des dents.

« Si ce n'est pas cela, qu'est-ce que c'est, alors ? » demanda-t-il.

Les termes étaient neutres, mais le ton sur lequel il les avait prononcés indiquait clairement qu'il était prêt à se battre à mort pour révoquer en doute chaque mot que Ryder allait prononcer.

« Ayez un peu de patience. Tout semble commencer aux Philippines. Je suis sûr que vous savez tous ce qui se passe là-bas, et la dernière chose que je sois, c'est un spécialiste des affaires étrangères ; mais j'ai potassé la question tout à l'heure à la bibliothèque publique. Je vais brièvement résumer ce que j'ai lu, aussi bien pour moi-même que pour les autres.

« Les Philippines se trouvent dans une situation financière désespérée. Elles ont fait des plans de développement extrêmement ambitieux, leur dette extérieure et intérieure ne cesse de s'accroître, leurs dépenses militaires sont trop lourdes pour elles, bref, leurs caisses sont à sec. Mais comme beaucoup d'autres pays, elles savent ce qu'il faut faire quand la tirelire est vide : tendre la main vers l'oncle Sam. Et elles se trouvent en excellente position pour exercer une pression sur les États-Unis.

« Les Philippines sont la clé de voûte de la stratégie militaire américaine dans le Pacifique ; le point d'ancrage de la Septième Flotte, à Subic Bay, et la base aérienne de l'aviation militaire américaine aux Philippines sont considérés par le Pentagone comme indispensables et valent largement le loyer qu'exigent les dirigeants de cet État : loyer que, soit dit en passant, beaucoup de gens considèrent comme quelque chose d'intermédiaire entre une rançon et une extorsion de fonds.

« Comme vous le savez tous, la partie méridionale des Philippines, c'est-à-dire essentiellement l'île de Mindanao, est habitée par des musulmans. Contrairement au christianisme, l'islam ne comporte

aucune loi morale qui interdise le meurtre d'êtres humains en général : il n'interdit que le meurtre des musulmans. Le concept de guerre sainte fait partie intégrante de leur existence, et c'est ce qu'ils sont en train de mener là-bas : ils ont entrepris une croisade contre le président Marcos et son gouvernement à prédominance catholique. Ils considèrent cette croisade comme une guerre religieuse menée par un peuple opprimé. Si cette guerre se justifie ou non, ce n'est pas mon affaire. En tout cas, c'est une guerre extrêmement cruelle. Je crois que tout cela est bien connu de la plupart des gens.

« Mais ce qui l'est peut-être moins, c'est que les Philippins musulmans éprouvent une amertume presque égale à l'égard des États-Unis. Ce n'est pas difficile à comprendre. Bien que le Congrès s'indigne des atteintes portées depuis longtemps par le président Marcos aux libertés civiles, il n'en continue pas moins à payer joyeusement le loyer de nos bases dans les îles, à un taux de plusieurs centaines de millions de dollars par an en aide militaire, dont le gouvernement philippin utilise une bonne partie pour ce qu'il considère comme parfaitement légitime : l'écrasement des musulmans.

« Ce qu'on ignore encore davantage, c'est que les Philippins musulmans n'aiment guère plus l'Union soviétique, la Chine ou le Vietnam qu'ils ne chérissent les États-Unis. Ce n'est pas, pour autant que je sache, que ces États leur aient fait le moindre mal ; mais le gouvernement philippin a établi des relations diplomatiques cordiales avec ces trois pays, et les pays qui répondent aux ouvertures du gouvernement philippin sont automatiquement considérés par les musulmans de Mindanao comme faisant partie du camp ennemi.

« Ce qui leur fait terriblement défaut, à ces musulmans, ce sont les armes. S'ils étaient aussi bien armés que les quatre-vingts bataillons du gouvernement qui leur font la guerre – bataillons très bien équipés par les soins de l'oncle Sam –, ils pourraient sans doute faire montre de bonnes aptitudes militaires sur le terrain. Jusqu'à l'année dernière, ils recevaient quelque équipement militaire et du matériel en provenance de Libye ; mais M^{me} Imelda Marcos s'est rendue là-bas, elle a eu un aimable entretien avec le colonel Kadhafi et son ministre des Affaires étrangères, Ali Tureiki, et depuis lors, la dernière ligne d'approvisionnement des musulmans de Mindanao a été coupée.

« Alors que devaient-ils faire ? Ils ne pouvaient ni obtenir ni fabriquer leurs armes aux Philippines mêmes. Même s'ils n'avaient pas nourri une haine farouche pour les États-Unis, on ne voyait guère comment les États-Unis auraient pu fournir des armes à des insurgés qui se battent contre le gouvernement philippin. Ils n'avaient aucune relation avec les communistes. Et leurs propres frères musulmans venaient de les laisser tomber. C'est alors que les rebelles ont trouvé l'unique réponse possible : n'importe quelle fabrique d'armes au

monde fournira du matériel à n'importe qui, si son argent est bon et s'il paie comptant, quels que soient sa race, sa religion et sa politique. Pourquoi les marchands d'armes procéderaient-ils autrement ? Les gouvernements agissent sans cesse de la sorte : les États-Unis, la Grande-Bretagne et la France ne sont pas les derniers. Tout ce que nos musulmans avaient à faire, c'était de trouver l'argent comptant.

« La solution était simple : il fallait que cet argent soit fourni par l'ennemi, et, dans le cas particulier, l'ennemi, c'était l'oncle Sam. Et si, dans la foulée, on pouvait aussi lui porter quelques coups bas, tant mieux. Voler les Américains, les léser et, pour faire d'une pierre deux coups, discréditer l'Union soviétique et la Chine en se servant d'elles comme d'un écran de fumée. Je crois que c'est ce qui est en train de se produire en Californie ces jours-ci.

« Ce qui est le plus effrayant, il faut s'en souvenir, c'est que le Coran libère totalement la conscience d'un musulman quand il frappe un non-musulman. Et si vous avez la conscience tranquille, quelle différence y a-t-il entre tuer une personne et en tuer un million ? On a dit que tout était permis en amour et à la guerre : que dire, alors, d'une guerre sainte ?

— Hypothèse intéressante », dit Mitchell.

Son ton laissait entendre qu'il était un homme courtois qui en avait écouté un autre, en train d'exposer une théorie selon laquelle la lune était faite de fromage vert.

« Vous avez des preuves pour étayer votre théorie, je suppose ?

— Non, rien que vous puissiez considérer comme une preuve positive. J'ai procédé par élimination, en me fondant sur des indices circonstanciels, ce qui est peut-être mieux que rien. D'abord, c'est la seule théorie qui explique la situation dans laquelle nous nous trouvons en ce moment.

— Mais vous dites que ces gens cherchent de l'argent. Si tel est le cas, pourquoi n'ont-ils pas profité de leur chantage pour exiger de l'argent du gouvernement ?

— Je n'en sais rien. C'est-à-dire que j'ai comme une lueur d'idée à ce sujet, mais je sais bien ce que vous penserez d'une lueur, alors... Bon. Premier point, ma théorie colle à la situation. Second point : les phonologistes qu'on a interrogés sur l'origine de Morro la situent en Asie du Sud-Est. Troisièmement, il est certain – aucun doute ne subsiste à ce sujet – qu'il est en association criminelle avec Carlton, le chef adjoint du service de sécurité de San Ruffino qu'il est censé avoir kidnappé, et il est également hors de doute que Carlton est allé plusieurs fois à Manille. Quatrièmement, si Morro a une faiblesse, il semble que ce soit d'avoir choisi pour s'amuser un pseudonyme associé à l'opération qu'il est en train de mener : la première étape de cette opération visait du combustible nucléaire, et il se peut fort bien

qu'il ait choisi délibérément de se faire appeler Morro d'après la centrale nucléaire de Morro Bay. Cinquièmement, ce n'est pas le seul nom géographique qui ait cette assonance : il existe aussi aux Philippines un golfe Moro[5]... Sixièmement, ce golfe se trouve dans l'île de Mindanao, laquelle est précisément le centre de l'insurrection musulmane dans cet archipel du Pacifique ! Septièmement, le golfe Moro a précisément été le théâtre, l'an dernier, de la plus grande catastrophe naturelle de l'histoire des Philippines : un tremblement de terre à l'entrée du golfe, qui est en forme de croissant, a provoqué un raz de marée gigantesque, qui a coûté la vie à cinq mille personnes et en a privé sept mille autres de leur toit. Or on nous a promis un raz de marée pour demain, et je parierais bien qu'on nous promettra un tremblement de terre pour samedi. Je crois que c'est là le talon d'Achille de Morro : il adorerait avoir son nom associé à des armes nucléaires, à des raz de marée et à des tremblements de terre.

— C'est ce que vous appelez des indices ? dit Mitchell désagréablement, mais son ton aurait pu être encore pire.

— Ce ne sont pas des preuves, je suis d'accord. Des indications, tout au plus. Mais elles sont d'une grande importance. Quand vous travaillez dans la police, vous ne savez où vous diriger si vous n'avez pas au moins une indication pour vous orienter. Pour chasser, vous vous dirigez dans la direction où va votre chien de chasse. Prenons une autre comparaison. Je cherche une magnétite, un aimant naturel. Je dépose à terre une boussole, l'aiguille bouge puis elle s'immobilise. Cela peut indiquer la direction de la magnétite. Je pose une seconde boussole qui pointe dans la même direction. Il peut s'agir d'une coïncidence, bien qu'elle soit remarquable. Mais si je recours à cinq boussoles et que toutes indiquent la même direction, je cesse de penser à des coïncidences. J'ai ici sept boussoles qui, toutes, indiquent la direction de Mindanao. Moi, je suis convaincu, reprit Ryder après un silence. Mais je comprends que vous, messieurs, vous ayez besoin de preuves.

— Pour moi, dit Barrow, je crois que je suis convaincu, ne fût-ce que parce que je ne vois pas la moindre boussole qui m'indique une autre direction. Mais il serait tout de même utile de détenir au moins une preuve. Et qu'appelleriez-vous une preuve, monsieur Ryder ?

— Toute réponse à l'une des questions suivantes ; curieusement, il y en a aussi sept. D'abord, dit-il en sortant de sa poche une feuille de papier, quel est le lieu d'origine de Morro ? Ensuite, où peut-on retrouver la trace d'un géant de deux mètres qui doit être le lieutenant de Morro ? Troisièmement, de quel type de bombes le Pr Aachen dirigeait-il la mise en œuvre ? Je crois que Morro a menti quant à l'envergure de la bombe qu'il a placée dans le Pacifique, pour la simple raison qu'il n'avait pas besoin d'en mentionner les dimensions.

Et je comprends bien, continua Ryder en s'adressant d'un ton de reproche à Barrow et à Mitchell, que la Commission de l'énergie atomique garde le secret sur l'activité d'Aachen, mais si vous, messieurs, vous ne parvenez pas à faire lever ce secret, qui le pourra ? Quatrièmement, j'aimerais savoir s'il existe dans les montagnes de Californie aucune organisation privée qui se serve de son propre hélicoptère et de ses propres camions. Sur cette question, je crois que le major Dunne est en train de faire une enquête. Après quoi, j'aimerais savoir si Morro va nous menacer d'un tremblement de terre pour samedi ; j'ai déjà dit que j'en étais à peu près certain. Et enfin, j'aimerais savoir s'il existe une liaison radiotéléphonique entre Bakersfield et un endroit nommé Adlerheim.

— Adlerheim ? demanda Mitchell qui avait un peu perdu de son intransigeance. Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Je connais l'endroit, dit Barrow. C'est dans la Sierra Nevada ; on l'a surnommé "la folie de von Streicher", c'est bien ça ?

— Oui. Je crois que c'est là que nous trouverons Morro. Est-ce que la fumée vous gêne ? »

Non seulement personne n'émit la moindre objection, mais personne ne parut avoir entendu la question. Tous les assistants étaient occupés : soit à ruminer, derrière leurs paupières closes, ce qu'ils venaient d'apprendre ; soit à farfouiller dans les documents qu'ils avaient devant eux ; soit à méditer de l'éternité. Ryder avait déjà fumé près de la moitié de sa Gauloise quand Barrow prit la parole :

« Après avoir entendu ce que vous avez dit, monsieur Ryder, je ne pense pas que quiconque ait l'intention d'écarter cette dernière suggestion sans s'y arrêter. N'êtes-vous pas de mon avis, Sassoon ? ajouta-t-il en évitant volontairement de regarder Mitchell.

— J'en ai entendu suffisamment pour ne pas me rendre ridicule par mon opposition, répondit Sassoon, dont la voix se faisait entendre pour la première fois. Je suis persuadé, monsieur Ryder, que là encore, l'aiguille de votre boussole s'est immobilisée, ajouta-t-il avec un sourire.

— Oh ! Je ne détiens aucun indice que vous n'ayez tous, répliqua Ryder. Dans une note plutôt sibylline que ma femme a réussi à me laisser quand elle a été kidnappée, elle m'a dit que Morro avait fait allusion à leur destination en disant que l'air y était vivifiant et qu'ils ne risquaient pas d'y avoir les pieds mouillés. Donc une résidence dans les montagnes. Adlerheim a été occupé par un groupe de musulmans, tout à fait ouvertement : voilà qui serait caractéristique tout à la fois de l'effronterie de Morro et de son excès de confiance en lui. Le groupe en question se nomme le Temple d'Allah, ou quelque chose d'analogue. Il bénéficie de la protection de la police pour assurer son intimité : voilà qui serait encore caractéristique du sens de l'humour

de Morro et de cette forme perverse d'ironie dont nous avons déjà d'autres preuves. Adlerheim est virtuellement imprenable de l'extérieur. Ce château est proche de Bakersfield, ville avec laquelle LeWinter était en contact téléphonique. Il me semble qu'il y a de fortes chances que ces gens disposent d'un hélicoptère : nous le saurons bientôt. Vous pouvez dire que pour une devinette, la solution était joliment simple. Mais les enquêteurs trop astucieux négligent l'évidence. Moi, je suis stupide : c'est pourquoi je vais tout droit à l'évidence, ce qui est la dernière chose que Morro attendait de nous.

— Mais, dit Barrow, vous ne *connaissez* pas vraiment ce Morro ?

— Malheureusement pas.

— Vous avez l'air d'avoir joliment bien exploré son esprit. J'espère seulement que vous ne vous êtes pas égaré en chemin.

— Oh ! Intervint Parker avec douceur, Ryder s'y connaît en fait d'explorations mentales. Sans vouloir faire d'astuce, je peux dire qu'il en a mis beaucoup dedans, de cette façon-là. Il a fait arrêter plus de coupables qu'aucun autre policier de police dans cet État.

— Espérons que sa chance ne lui a pas fait défaut cette fois-ci. C'est tout, monsieur Ryder ?

— Oui. Sauf deux remarques. Quand tout cela sera passé, vous pourrez faire citer ma femme à l'ordre de la police. Si elle n'avait pas cru voir un bandeau noir sur l'œil de Morro et *soupçonné* qu'il avait les mains abîmées, je crois que nous en serions encore au point de départ. À noter qu'on ne sait toujours pas si elle avait raison ou non. Ma seconde remarque est uniquement amusante et n'a aucune importance, si ce n'est qu'elle confirme encore, probablement, la perversité de l'humour de Morro. Est-ce que l'un d'entre vous sait pourquoi von Streicher a construit Adlerheim là où il l'a bâti ? »

Personne ne le savait.

« Je parierais que Morro, lui, le sait. Von Streicher avait la phobie des raz de marée. »

Personne n'ajoutait rien car, pour l'instant, ils n'avaient rien à dire. Au bout d'un moment, Barrow appuya sur un bouton ; la porte s'ouvrit, deux jeunes filles entrèrent dans la salle, et Barrow dit :

« Nous avons soif. »

Les jeunes filles ouvrirent le panneau qui dissimulait le bar et servirent à boire. Quelques minutes plus tard, Barrow posa son verre.

« Je n'avais pas vraiment soif, dit-il. Je voulais seulement me donner un moment pour réfléchir. Mais ni le temps ni le whisky ne m'ont servi à grand-chose.

— Alors, on y va pour Adlerheim ? » Demanda Mitchell.

Son agressivité n'avait pas disparu : elle était en suspens, et la suggestion qu'il venait de faire n'était qu'une manière de relancer la discussion.

« Non, riposta Ryder en secouant la tête très positivement. Je crois que j'ai raison, mais je puis avoir tort. Dans un cas comme dans l'autre, je me fiche pas mal des preuves et de la légalité, et je ne pense pas que personne ici s'en préoccupe au point où l'on en est, mais ce qui me fait hésiter, c'est le facteur physique. On ne peut pas partir à l'assaut d'Adlerheim ; je vous ai déjà dit que c'est une forteresse imprenable. Et si Morro s'y trouve vraiment, elle doit être aussi bien gardée que Fort Knox. Si nous attaquions le château et que nous avions à faire face à une résistance armée, ce serait presque la preuve qu'il s'y trouve, mais après ? On ne peut pas se servir des chars et de l'artillerie sur un flanc de montagne. Alors, direz-vous, des avions avec des roquettes, des fusées et des bombes ? Gentille idée pour livrer l'assaut à un nid d'aigle qui contient trente-cinq mégatonnes de bombes à l'hydrogène !

— Cela ferait un gros "bang", dit Mitchell, qui paraissait presque devenu humain. Et combien de morts ? Des dizaines de milliers ? Des centaines de milliers ? Des millions ? Avec les retombées radioactives sur tous les États de l'Ouest ? Oui, des millions.

— Sans parler, dit Ryder, du trou dans la couche d'ozone.

— Quoi ?

— Rien.

— De toute manière, c'est hors de question, dit Barrow. Seul le commandant en chef pourrait autoriser une attaque de ce genre, et que ce soit par cynisme politique ou par souci humanitaire, aucun président n'a l'intention de passer à la postérité comme l'homme directement responsable de la mort de millions de ses concitoyens.

— Cela mis à part, dit Ryder, je crains que nous ne négligions un point essentiel : ces bombes seront déclenchées par ondes radio et Morro va rester là-haut, à partir de maintenant, avec son doigt posé sur le bouton. Si les bombes sont déjà installées là où il a l'intention de les faire exploser, il n'a qu'à appuyer sur le bouton. Il se peut qu'elles soient en transit : dans ce cas encore, il peut fort bien appuyer sur le bouton. Et même s'il se trouve assis au-dessus de ses maudits objets, il est encore capable de faire la même chose. Ce serait une manière splendide de remercier les Américains pour le milliard de dollars, voire davantage, et l'aide militaire qu'ils ont accordée au gouvernement Marcos et que celui-ci a employée pour écraser les musulmans. Pour eux, les vies des Américains ne sont rien et, dans une guerre sainte, les leurs propres ne comptent pas non plus. Ils ne peuvent pas y perdre : les portes du paradis s'ouvriront largement devant eux. »

Il y eut un long silence, puis Sassoon murmura :

« Il fait un peu froid, ici. Quelqu'un veut-il boire un scotch ou un bourbon avec moi ? »

Tout le monde paraissait avoir ressenti une baisse de la température. Après un nouveau silence, aussi long que le premier, Mitchell dit, d'un ton presque plaintif :

« Comment va-t-on parvenir jusqu'à ces foutues bombes ?

— Vous ne pourrez pas y arriver, dit Ryder. J'ai passé plus de temps que vous à y réfléchir. Les bombes seront sous surveillance constante, tout le temps. Si vous vous en approchez le moins du monde, elles vous exploseront à la figure. Je ne m'imagine guère l'effet que cela peut faire, d'avoir une bombe de trois mégatonnes et demie qui vous éclate dans la figure. Eh bien ! ajouta-t-il en allumant une autre cigarette, je ne sais pas. Et cela ne m'inquiète pas, à vrai dire. Lorsque je serai réduit à l'état gazeux, il est peu probable que cela ait la moindre importance. Oubliez les bombes. Ce qu'il faut, c'est parvenir jusqu'au bouton avant que Morro n'appuie dessus.

— Par l'infiltration ? demanda Barrow.

— Quel autre moyen ?

— Oui, mais comment ?

— En utilisant contre lui sa confiance exagérée en lui-même et sa colossale arrogance.

— Comment ça ?

— Comment ça ? dit Ryder en manifestant, pour la première fois, un peu d'irritation. Vous oubliez que je ne suis qu'un intrus sans fonction officielle.

— En ce qui me concerne – et aux États-Unis, je suis pour l'instant le seul que cela concerne – vous faites désormais partie du F.B.I... Vous êtes donc pleinement accrédité, payé par nous et membre à part entière de notre organisation.

— Merci beaucoup.

— Et alors... comment ?

— Je voudrais bien le savoir. »

Le silence était pesant. Peu à peu, Barrow se tourna vers Mitchell.

« Alors, qu'allons-nous faire ?

— Ça, c'est le F.B.I. tout craché, dit Mitchell avec un regard bigle qui ne s'adressait à personne en particulier. Vous essayez toujours de rejeter la responsabilité sur nous. Eh bien ! J'étais sur le point de vous poser la même question.

— Moi, je sais ce que je vais faire, dit Ryder en se levant. Major Dunne, je vous rappelle que vous m'avez promis de me faire un bout de conduite jusqu'à Pasadena. »

On frappa à la porte ; une jeune fille entra, une enveloppe à la main.

« Le major Dunne ? » demanda-t-elle.

Dunne tendit le bras, attrapa l'enveloppe, en sortit une feuille de papier qu'il parcourut, puis jeta un coup d'œil à Ryder.

« Cotabato », dit-il.

Ryder se rassit. Dunne se leva, se dirigea vers le haut de la table et remit le papier à Barrow. Après en avoir pris connaissance, celui-ci le passa à Mitchell, attendit que celui-ci en eût achevé la lecture, puis le reprit et commença à lire à haute voix :

« “Manille.” C’est un télégramme du chef de la police ; il est contresigné par un certain général Huelva, que je connais personnellement. Voici ce qu’il dit :

« Description personne nommée Morro correspond exactement à celle criminel recherché bien connu de nous. Confirmons qu’il a les deux mains gravement endommagées et ne voit que d’un œil. Blessures provenant de tentative ratée faire sauter résidence d’été du président, avec deux autres terroristes. Un des complices stature énorme nommé Dubois sorti intact attentat. Autre complice a perdu main gauche. Blessures par coups de feu lors retraite. »

Barrow s’arrêta de lire et regarda Ryder.

« Le monde est petit, dit celui-ci. Voici notre ami le géant qui réparait ! L’autre est probablement le gars muni d’une prothèse qui a kidnappé ma fille à San Diego.

— Très vraisemblablement, dit Barrow, qui reprit sa lecture :

« Véritable nom Morro est Amarak. Enquête confirme supposition Amarak parti États-Unis exil forcé. Sa tête est mise à prix un million de dollars U.S. Natif Cotabato, foyer insurrection musulmane Mindanao. Amarak chef M.N.L.F[6] »

CHAPITRE 11

« On désespère parfois de l'humanité, dit tristement le Pr Alec Benson. Nous nous trouvons ici à trente kilomètres de l'océan, et ils continuent à avancer vers l'est, si on peut dire que des voitures qui roulent à une vitesse moyenne d'un kilomètre et demi à l'heure avancent. Ils sont aussi protégés d'un raz de marée, ici, que s'ils vivaient dans le Colorado, mais je suppose qu'aucun d'entre eux n'a l'intention de s'arrêter avant d'avoir planté sa tente au sommet des monts San Gabriel... »

Il s'éloigna de la fenêtre, saisit une baguette et appuya sur un bouton pour éclairer une carte murale de la Californie qui mesurait environ trois mètres de hauteur et deux mètres cinquante de largeur.

« Eh bien ! Messieurs, pour notre programme de prévention des glissements sismiques, E.S.P.P., nous avons sélectionné un certain nombre d'emplacements et nous y avons effectué des forages. Voici où et pourquoi ; le "où" et le "pourquoi" ne font en fait qu'un. Comme je vous l'ai expliqué l'autre fois, le principe de notre action est le suivant : en injectant un liquide lubrifiant le long de certaines failles, nous faciliterons la résistance à la friction entre les plaques tectoniques et nous espérons ainsi les inciter à glisser l'une contre l'autre avec un minimum d'inconvénients ; à savoir une série de petits séismes à intervalles fréquents au lieu de grands tremblements de terre à de longs intervalles. Si on laisse le coefficient de friction augmenter jusqu'à ce que la contrainte latérale devienne intolérable, il faut que cette contrainte se relâche, une des plaques est projetée vers le haut, peut-être jusqu'à une hauteur de six ou sept mètres par rapport à l'autre et il se produit un grand tremblement de terre. Notre seul objectif, je devrais peut-être dire notre seul espoir, est de faire que cette contrainte se relâche progressivement.

« Je vais commencer par le bas, continua-t-il en tapotant la carte avec sa baguette, c'est-à-dire par le sud. C'est en effet là que se trouve le premier trou que nous ayons creusé, le premier de ce que nous appelons nos "points de déclenchement". Il se trouve dans la vallée Impériale, entre la localité d'Impérial et celle d'El Centro. Il y a eu là un tremblement de terre en 1915, 6,3 à l'échelle de Richter ; il y en a eu un autre en 1940, assez important, 7,6 à l'échelle de Richter, et encore un petit en 1966. À notre connaissance, c'est la seule partie de

la faille de San Andréas qui soit proche de la frontière mexicaine.

« Celui-ci, poursuivit-il en déplaçant sa baguette, nous l'avons creusé près de Hemet. Il y a eu là un fort tremblement de terre en 1899, mais il n'en existe pas de données sismologiques ; un autre, de 6,8 à l'échelle de Richter, a eu lieu dans la région du col Cajon en 1918 ; il s'agit de la même faille, celle de San Jacinto.

« Le troisième orifice que nous ayons creusé est le plus proche de notre emplacement actuel : il se trouve dans la région de San Bernardino. Le dernier tremblement de terre y a eu lieu voici soixante-dix ans ; il ne faisait que 6 à l'échelle de Richter, mais nous avons le sentiment qu'il y a ici un séisme "endormi" qui va se réveiller bientôt ; toutefois, il se peut que cette appréhension provienne simplement du fait que nous en sommes tellement rapprochés.

— Quels effets auraient ces tremblements de terre s'ils se produisaient ? demanda Barrow. Je parle des grands, bien sûr.

— Aux trois emplacements que je viens de citer, de gros séismes seraient certainement très fâcheux pour les habitants de San Diego ; les deux derniers constitueraient une menace directe pour ceux de Los Angeles. Bon. La quatrième perforation a été effectuée dans une faille qui, jusqu'en 1971, était "endormie", mais cette année-là, il s'est produit dans la vallée de San Fernando un tremblement de terre de 6,6 de magnitude. Nous espérons que cette perforation-là atténuera la pression de la faille de Newport-Inglewood qui, comme vous le savez, se trouve directement sous la ville de Los Angeles et a été responsable d'un tremblement de terre de 6,3 en 1973. Je dis que nous l'espérons, mais nous n'en savons rien, car nous ignorons de quelle manière les deux failles sont connectées. Il y a quantité de choses que nous ignorons ainsi, de sorte que nous travaillons par tâtonnements, peut-être sous le coup d'heureuses inspirations, mais plus probablement non. Mais ce qui est sûr, c'est qu'un gros séisme à cet endroit-là serait catastrophique pour Los Angeles : la commune de Sylmar, qui a subi le choc le plus violent en 1973, se trouve dans les limites de l'agglomération de Los Angeles !

« Voici le col de Tejon, reprit Benson en déplaçant la pointe de sa baguette. Celui-là nous donne bien du souci. Il y a longtemps que ce site est au repos et le dernier séisme qui s'y est produit, il y a cent vingt ans, était une splendeur, le plus violent de toute l'histoire de la Californie méridionale. Il n'atteignait pas, il est vrai, la magnitude du tremblement de terre qui a frappé Owens Valley en 1873, le plus grand de toute l'histoire connue de la Californie, mais nous avons, chez nous, l'esprit de clocher et nous ne considérons pas Owens Valley comme faisant partie de la Californie méridionale. Un fort glissement au col de Tejon fournirait aux habitants de Los Angeles un sérieux sujet de réflexion, et si j'en étais informé d'avance, personnellement,

je préférerais quitter la ville. Le col se trouve juste au-dessus de la faille de San Andréas, et c'est non loin de là, au parc Frazier près de Fort Tejon, que les failles de San Andréas et de Garlock se croisent. Dans la faille de Garlock, il n'y a jamais eu à notre connaissance de tremblement de terre important, excepté le petit séisme de l'autre jour dont nous ne savons pas s'il a été ou non provoqué par notre ami Morro, et on ne s'attend pas qu'il y en ait un : mais, on ne s'attendait pas non plus à celui qui a eu lieu en 1971 à San Fernando. Bien. Ici... attendez... oui, ici se trouve notre sixième trou. C'est la fameuse faille du Loup blanc. C'est là que s'est produit... »

Benson s'interrompt en entendant le téléphone sonner ; un de ses assistants répondit, pria l'interlocuteur d'attendre et demanda aux auditeurs de son patron lequel d'entre eux s'appelait Dunne. Celui-ci se leva, prit l'appareil, écouta un instant, remercia et raccrocha.

« Adlerheim, dit-il en s'adressant à Barrow, Mitchell, Sassoon et Ryder, dispose d'un véritable train de moyens de transport. Ils ont non pas un mais deux hélicoptères, deux camions sans plaques et une jeep. Vous pouvez remiser deux autres de vos boussoles, sergent Ryder, ajouta-t-il avec un sourire, elles ont parfaitement joué leur rôle. »

Ryder hocha la tête, mais s'il éprouva la moindre satisfaction, il n'en fit pas étalage : il était probablement tellement convaincu d'avance de ce que Dunne venait d'annoncer qu'il estimait inutile de commenter cette confirmation.

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire de boussole ? demanda le Pr Benson.

— Oh ! Rien, des contrôles de routine, professeur.

— Ah ! Bon. Je suppose que cela ne me regarde pas. Qu'est-ce que j'étais en train de dire ?... Oui, le Loup blanc. Un séisme de magnitude 7,7 en 1952, le plus grand en Californie méridionale depuis 1857. L'épicentre se trouvait quelque part entre Arvin et Tehachapi, ici. Sergent Ryder, vous fronchez les sourcils ? Et même assez lourdement, si je puis employer cet adverbe.

— Ce n'est rien, professeur. Des idées qui me passaient par la tête. Continuez, s'il vous plaît.

— Bon. Zone très délicate, mais à vrai dire, ce que nous en disons est surtout conjectural. Tout ce qui se produit dans la faille du Loup blanc peut affecter celle de Garlock et celle de San Andréas à Tejon. Et il se pourrait bien qu'elle soit aussi en liaison avec celles de Santa Ynez, de Mesa et des îles. C'est une zone sismologiquement très intéressante et sur laquelle nous avons certaines données qui remontent au début du XIX^e siècle ; le dernier grand tremblement de terre de cette région a eu lieu à Lompoc en 1927. Mais tout cela est assez incertain. En tout cas, une grosse secousse dans la région de Santa Ynez causerait de grands ennuis à Los Angeles. Pauvre vieux

Los Angeles ! ajouta Benson en secouant la tête, sans sourire. Il est entouré de centres sismiques, sans parler du sien propre, qui se trouve à Long Beach. La dernière fois que je vous ai vus, je vous ai parlé du séisme “monstre” : s’il devait se produire à San Jacinto, à San Bernardino, à San Fernando, au Loup blanc, au col de Tejon, à Santa Ynez ou, bien entendu, à Long Beach même, l’hémisphère nord compterait une grande ville de moins. Si notre civilisation disparaît et qu’il en naît une nouvelle, celle-ci parlera sans doute de Los Angeles comme nous parlons de l’Atlantide.

— Vous êtes de joyeuse humeur, aujourd’hui, professeur, dit Barrow.

— Hélas ! Les événements qui se produisent autour de moi et les questions que les gens me posent ont tendance à assombrir mon optimisme naturel. Excusez-moi. Plus au nord, au centre même de la faille de San Andréas, nous sommes en train de pratiquer un orifice intéressant entre Cholame et Parkfield. Nous savons que nous sommes ici en plein sur la faille. C’est une zone très active, il s’y produit quantité de secousses et de chocs la plupart du temps, mais, et ce n’est pas un bon présage, on n’a jamais enregistré de grand tremblement de terre dans cette région. En revanche, il y en a eu un assez joli un peu à l’ouest de là, entre 1880 et 1890, à San Luis Obispo : la responsabilité pourrait en incomber soit à la faille de San Andréas, soit à celle de Nacimiento qui est parallèle à la côte à l’ouest de San Andréas. Un séisme monstre survenant dans l’une ou l’autre de ces failles, ajouta Benson en souriant sans gaieté, précipiterait certainement dans la mer la centrale nucléaire de Morro Bay.

« Plus au nord, nous avons effectué un forage profond entre Hollister et San Juan Bautista, quelques kilomètres à l’ouest, en partie parce que c’est encore une zone en repos où il ne s’est produit que des secousses relativement faibles, en partie parce que c’est juste au sud de Hollister que la faille de Hayward bifurque vers l’est de la baie de San Francisco, en passant sous Hayward, Oakland, Berkeley et Richmond ou tout près de là, puis sous la baie de San Pablo. À Berkeley, la faille passe en fait exactement sous le stade de football de l’université, idée qui doit être très agréable aux foules qui assistent régulièrement aux matches. Il y a eu deux tremblements de terre très importants le long de cette faille, en 1836 et 1868 : jusqu’en 1906, les habitants de San Francisco faisaient allusion à celui de 1868 en le qualifiant de “grand tremblement de terre”. C’est là que nous avons creusé notre neuvième trou, près du lac Temescal.

« Le dixième se trouve à Walnut Creek, dans la faille de Calaveras, qui est parallèle à celle de Hayward. Nos soupçons à l’égard de cette faille-là sont inversement proportionnels à ce que nous savons d’elle, c’est-à-dire rien.

— Cela fait dix, dit Barrow, et je pense que c'est tout. Vous parliez il y a un instant de ce pauvre vieux Los Angeles. Qu'en est-il de ce pauvre vieux San Francisco ?

— C'est l'orphelin qu'on a abandonné dans la neige et qui attend d'être mangé par les loups. Géologiquement et sismologiquement, San Francisco est une ville condamnée et, à parler franchement, nous avons même peur de toucher à quoi que ce soit dans cette région-là. La région de Los Angeles a connu, à notre connaissance, sept tremblements de terre que nous pourrions qualifier d'historiques ; celle de San Francisco en a eu seize, et nous n'avons aucune idée où le prochain "monstre" va frapper. Il avait été suggéré (pour être honnête, c'est moi qui avais fait cette suggestion) de creuser un trou près du lac de Searsville. C'est à côté de l'université de Stanford, qui a été assez maltraitée en 1906, et, ce qui est plus important, c'est aussi l'emplacement de la bifurcation de Pilarcitos, autrement dit l'endroit où la faille de Pilarcitos se sépare de celle de San Andréas. Cette faille de Pilarcitos pénètre dans le Pacifique à une dizaine de kilomètres au sud de San Andréas, et, d'après ce que nous savons, ce pourrait bien être la véritable prolongation de la faille de San Andréas : en tout cas, c'était le cas voici quelques millions d'années. Quoi qu'il en soit, le tremblement de terre de 1906 avait affecté des kilomètres de zones inhabitées. Depuis lors, des promoteurs sans scrupule ont construit de véritables cités satellites le long des deux failles et les conséquences que pourrait avoir un nouveau tremblement de terre de magnitude 8 ou davantage à l'échelle de Richter sont trop épouvantables pour qu'on essaie même de les envisager. J'avais donc suggéré qu'on essaie d'atténuer les contraintes sismiques dans cette zone, mais cette idée a affolé certaines personnes qui ont des droits acquis du côté de Menlo Park.

— Des droits acquis ? répéta Barrow.

— Oui. C'est en 1966 que le Centre national de recherches géologiques sur les tremblements de terre s'est établi là-bas, et il est normal que ces messieurs soient assez chatouilleux à ce propos.

— Ces trous que vous faites dans le sol, demanda Ryder, vous les pratiquez avec des perforatrices de quelle dimension ? »

Benson le fixa pendant un long moment, puis dit avec un soupir :

« J'étais bien certain que ce serait votre prochaine question. C'est pour cela que vous êtes venus, n'est-ce pas ?

— Eh bien ?

— On peut se servir de n'importe quel trépan de dimension raisonnable. Dans l'Antarctique, pour perforer la calotte glaciaire de Ross, on emploie des outils de trente centimètres de diamètre. Ici, nous utilisons des trépans plus étroits, peut-être douze ou quinze centimètres, je ne sais pas. C'est assez facile à vérifier. Si je comprends

bien, vous estimez que ces forages du programme E.S.P.P. constituent une arme à deux tranchants qui risque de se retourner dans nos mains ? Il existe une limite à ce qu'on peut faire en menaçant les gens d'un raz de marée, n'est-ce pas ? Puisque cette région est vouée aux séismes, pourquoi ne pas recourir aux pouvoirs latents de la nature et déclencher d'immenses tremblements de terre ? Et alors, quels meilleurs emplacements pour les déclencher que les sites mêmes que nous avons choisis pour notre programme E.S.P.P. ?

— Est-ce faisable ? demanda Barrow.

— Naturellement.

— Et si... Oui, dix bombes, dix trous, cela colle fichtrement bien. Trop bien... Si cela devait se produire ?

— Pensons à autre chose, voulez-vous bien ?

— Mais tout de même, si cela se produisait ?

— Oh ! Il y a tant de facteurs inconnus qui entrent en ligne de compte...

— Une hypothèse de travail, formulée par un spécialiste, professeur.

— Adieu, Californie ! Voilà mon hypothèse. Ou en tout cas, adieu à une bonne partie de notre État. Plus de la moitié de la population serait sans doute atteinte. Il se peut qu'elle soit engloutie par le Pacifique ; il se peut qu'elle soit seulement secouée par une série de tremblements de terre monstres : si l'on place des bombes à l'hydrogène dans les failles, il est difficile d'imaginer qu'aient lieu autre chose que des séismes monstres. Et les rayonnements tueront ceux que la mer et les secousses sismiques auront épargnés. Une migration immédiate vers l'est – quand je dis “immédiate”, je veux vraiment dire immédiate – paraît être dans ce cas la perspective la plus séduisante.

— Mais à pied, dit Sassoon. Les routes sont totalement embouteillées et l'aéroport est pris d'assaut. Les compagnies aériennes envoient ici tous les appareils sur lesquels elles peuvent mettre la main, mais cela ne sert pas à grand-chose : Dieu sait combien d'avions tournent là-haut en attendant d'avoir une chance d'atterrir. Et, bien entendu, quand un avion finit par atterrir, il y a cent passagers pour chaque place disponible.

— Les choses s'amélioreront demain. Il n'est pas dans la nature humaine de demeurer constamment en état de panique.

— Et il n'est pas dans la nature des avions d'atterrir sur un terrain noyé sous cinq ou six mètres d'eau : c'est ainsi que se présentera sans doute l'aéroport demain matin. »

Le téléphone sonna à nouveau : cette fois, c'était pour Sassoon, qui prit l'appareil, puis, après avoir écouté, remercié l'interlocuteur et raccroché, déclara :

« Deux choses. D'une part, Adlerheim est doté d'une installation de téléphone par radio, tout à fait légalement. Mais la poste ignore le nom et l'adresse de la personne qui y répond, et semble supposer que nous ne voulons pas faire d'enquête à ce propos. Autre information : effectivement, parmi les occupants d'Adlerheim, il se trouve un homme très, très grand. Il semble, ajouta Sassoon en regardant Ryder, que non seulement vous aviez raison à ce sujet, mais que vous êtes tout à fait dans le vrai quand vous parlez de leur arrogante confiance en eux-mêmes. Figurez-vous qu'il ne s'est même pas donné la peine de changer de nom : il s'appelle Dubois !

— Eh bien ! Nous y sommes, dit Ryder qui, s'il était surpris ou satisfait, ne le laissait toujours pas voir. Morro a kidnappé vingt-six foreurs et ingénieurs, bref, des techniciens de la prospection et de l'extraction du pétrole. Six d'entre eux ont été employés sous contrainte à Adlerheim même. Donc, il y aura deux hommes à chacun de vos trous, professeur. Ces hommes seront armés, mais il faut qu'ils soient extrêmement adroits et pleins d'expérience s'ils doivent placer dans des orifices relativement étroits ces satanés objets... Je ne pense pas qu'il soit nécessaire d'insister davantage auprès de la Commission de l'énergie atomique pour savoir quel était le projet dont était chargé le Pr Aachen : quel que soit l'engin qu'il a construit, il ne saurait avoir plus de douze centimètres de diamètre... Professeur Benson, est-ce que vos équipes de foreurs travaillent pendant le week-end ?

— Je l'ignore.

— Je parie que Morro le sait, lui.

— Vous avez entendu, dit Benson à l'un de ses assistants. Renseignez-vous, s'il vous plaît.

— Maintenant, dit Barrow, nous sommes certains que Morro a menti sur les dimensions de sa bombe. On ne peut pas enfoncer un objet de cinquante centimètres de diamètre dans un trou qui en a douze ou quinze. Je crois que je suis d'accord avec vous, sergent Ryder : cet homme a en lui-même une confiance dangereusement excessive.

— Il a toute raison de l'avoir, dit sombrement Mitchell. Bon, maintenant nous savons qu'il se trouve là-haut, dans ce château de conte de fées, et nous savons, ou du moins nous sommes aussi certains qu'on peut l'être, qu'il y cache ces maudits engins nucléaires. Voilà qui nous fait une belle jambe ! Comment pouvons-nous parvenir jusqu'à lui ou jusqu'à ces joujoux ?

— Les équipes de foreurs, dit à Benson un assistant qui venait de revenir, ne travaillent pas pendant le week-end, professeur. La nuit, les emplacements sont sous la surveillance d'un gardien, un seul par site. Le responsable des forages dit qu'il est peu probable que des voleurs viennent prendre nos derricks pour les emmener sur des

brouettes. »

Le profond silence qui accueillit cette remarque constituait un commentaire suffisant. Mitchell, dont l'assurance s'était complètement évanouie, dit d'une voix plaintive : « Eh bien ! Que diable allons-nous faire ? »

— Je ne pense pas, dit Barrow après un nouveau silence, que nous puissions faire quoi que ce soit d'autre : par “nous”, j'entends les personnes réunies dans cette pièce. Outre que nos fonctions sont principalement orientées vers les enquêtes, nous n'avons pas autorité pour prendre des décisions à l'échelon national.

— Vous voulez dire à l'échelon international, riposta Mitchell. S'ils peuvent agir de la sorte avec nous, ces malandrins sont parfaitement capables d'en faire autant à Londres, à Paris ou à Rome. Ils pourraient même recommencer à Moscou ! S'exclama-t-il, presque rasséréné. Mais je suis d'accord avec vous : c'est une affaire que doit régler la Maison Blanche, le Congrès ou le Pentagone. Personnellement, je préférerais que ce soit le Pentagone. Je suis convaincu qu'à une menace de violence – et si nous n'avons pas affaire ici à une menace de violence, je n'en ai jamais rencontré – on ne peut riposter que par la violence. Et je suis encore plus convaincu qu'il faut choisir entre deux maux le moindre, autrement dit qu'il faut prendre en considération le moindre mal pour le plus grand nombre de gens. Je pense qu'il faudrait lancer une attaque contre Adlerheim : au moins les dégâts, même s'ils sont catastrophiques, seraient localisés. Je veux dire que ce ne serait pas la moitié de ce maudit État qui serait dévasté ! »

Il prit un temps, réfléchit, puis donna un coup de poing sur la table.

« Parbleu, j'y suis ! Nous n'y avons pas pensé ! Ce qu'il nous faut, c'est un spécialiste de la physique nucléaire, un expert des bombes à l'hydrogène. Nous sommes tous des profanes en la matière : que savons-nous des mécanismes de mise à feu de ces engins ? Il se peut qu'ils ne réagissent pas à l'explosion d'autres projectiles nucléaires ! Si tel était le cas, il suffirait d'envoyer un ou deux bombardiers avec des fusées nucléaires tactiques, et boum ! Toute vie s'éteindrait immédiatement à Adlerheim ! »

Archimède dans son bain et Newton en face de sa pomme n'avaient certainement pas l'air plus enthousiaste que Mitchell en cet instant.

« Eh bien ! merci beaucoup, dit Ryder.

— Que voulez-vous dire ?

— Le manque d'enthousiasme de M. Ryder est compréhensible, intervint le major Dunne. Avez-vous oublié, monsieur Mitchell, que Morro détient sa femme et sa fille comme otages, sans parler de neuf

autres personnes, parmi lesquelles cinq éminents physiciens ?

— Ah ! Oh ! dit Mitchell, dont le zèle missionnaire s'était en partie refroidi. Je suis désolé, en effet, j'avais oublié... Néanmoins...

— Néanmoins, alliez-vous dire, le moindre mal pour le plus grand nombre... C'est votre thèse, je sais, reprit Ryder. Mais votre proposition irait à fin contraire : la plus grande destruction du plus grand nombre de gens possible.

— Justifiez cette affirmation, monsieur Ryder ! »

Mitchell paraissait très attaché à sa géniale idée et il n'était pas question de lui arracher son enfant s'il pouvait l'empêcher.

« Facile. Vous voudriez recourir à des fusées atomiques. Le Sud de la vallée de San Joaquin est occupé par une population très dense. Vous voulez éliminer tous ces gens ?

— Mais non. Nous les évacuons.

— Le ciel me vienne en aide ! dit Ryder avec lassitude. Ne vous est-il pas venu à l'esprit que Morro, des remparts d'Adlerheim, jouit d'une excellente vue sur toute la vallée et qu'il dispose en outre d'un nombre confortable d'espions et d'informateurs dans la région ? Que croyez-vous qu'il va penser quand il verra les habitants de la plaine disparaître en masse vers le nord et vers le sud ? Il va se dire, en gros : "J'ai été déjoué !" et il ajoutera aussitôt, en style de bande dessinée : "Je vais donner une leçon à ces gens, car ils se préparent visiblement à lancer contre moi une attaque atomique." Alors il expédiera l'un de ses hélicoptères au sud, sur Los Angeles, et un autre au nord, sur San Francisco. Six millions de morts ! Et je pense que c'est là une évaluation modérée. Est-ce donc ainsi que vous concevez une tactique militaire destinée à réduire au minimum les pertes en vies humaines ? »

À voir l'expression abattue du visage de Mitchell, on pouvait penser que tel n'était pas le cas. Et personne d'autre, apparemment, ne le pensait non plus.

« Moi, j'ai mon opinion là-dessus, messieurs, reprit Ryder. Elle vaut ce qu'elle vaut, mais je vous la livre, car j'y crois sincèrement. Je ne pense pas qu'il y aura de pertes en vies humaines, à moins que nous ne soyons assez stupides pour les provoquer nous-mêmes. Dans votre bureau, tout à l'heure, monsieur Barrow, j'ai dit que je croyais fermement que Morro allait faire exploser sa bombe dans la baie de Santa Monica demain matin, et je le crois toujours. J'ai aussi dit, alors, que je croyais qu'il ferait exploser ou qu'il était prêt à faire exploser les dix autres engins dans la nuit de samedi. Sur ce point, j'ai un peu changé d'avis. Je pense encore que si on le pousse à bout, il est prêt à faire exploser ces engins ; mais en ce moment, je ne crois plus qu'il ait l'intention de le faire dans la nuit de samedi. En fait, je parierais même qu'il ne le fera pas.

— Curieux, dit Barrow d'un air pensif, je pourrais presque dire la même chose... Étant donné qu'il a kidnappé tous ces physiciens, qu'il a volé ce combustible nucléaire, qu'il nous a fait savoir qu'il détenait ces foutues bombes à l'hydrogène, qu'il a monté cette démonstration à grand spectacle sur le plateau de Yucca et qu'il nous a convaincus qu'il ferait exploser cet engin dans la baie demain matin, nous avons été hypnotisés, galvanisés, conditionnés, de telle sorte que les explosions nucléaires ultérieures nous paraissent désormais inévitables. Dieu sait que nous avons toutes les raisons de croire ce que ce monstre dit ! Et pourtant...

— Il s'est livré à un gentil lavage de cerveau. Un propagandiste de grande classe peut vous faire croire n'importe quoi. Notre ami aurait dû rencontrer Goebbels durant ses belles années : ils auraient fait la paire.

— Est-ce que vous soupçonnez ce qu'il ne veut *pas* que nous pensions ?

— Je crois que oui. J'ai dit à M. Mitchell, il y a une heure, que j'avais comme une lueur d'idée mais que je savais très bien ce qu'il en penserait si je la lui confiais. Maintenant, la lueur est devenue un phare. Voici ce que je pense que Morro va faire, ou du moins ce que je ferais si je me trouvais à la place de Morro. Pour commencer, j'irais installer mon sous-marin...

— Un sous-marin ! s'écria Mitchell qui, de toute évidence et dans l'instant même, en était revenu à sa première opinion de Ryder.

— Je vous en prie. Donc j'acheminerais mon sous-marin à travers la Golden Gate et j'irais le garer le long d'une des jetées du port de San Francisco.

— San Francisco ? répéta Mitchell d'un ton interrogatif.

— Les môles de San Francisco sont plus solides et plus nombreux que ceux de Los Angeles, l'équipement pour charger et décharger les marchandises y est plus perfectionné et les eaux y sont plus calmes.

— Mais pourquoi un sous-marin ?

— Pour me ramener dans mon pays, dit Ryder avec une extrême patience. Moi, mes fidèles adeptes et mon chargement.

— Quel chargement ?

— Pour l'amour du ciel, taisez-vous et écoutez. Il nous sera extrêmement facile de circuler en toute sécurité et en toute impunité dans les rues désertes de San Francisco : on n'y verra pas un chat, car comme je n'aurai spécifié aucune heure précise pour l'explosion des bombes à hydrogène dans la nuit de samedi, il n'y aura plus âme qui vive à cinquante kilomètres à la ronde. Même s'il existe un pilote assez téméraire pour croiser au-dessus de la ville, il ne verra rien, car c'est la nuit : en admettant qu'il soit suicidaire et fasse du rase-mottes, il n'y verra rien quand même, car nous savons où se trouvent les

dijoncteurs de tous les transformateurs et de toutes les centrales électriques de la ville.

« Alors je mettrai en marche mes déménageuses. J'en aurai trois qui descendront California Street jusque devant la Banque d'Amérique qui est, vous le savez, la plus grande banque du monde et contient autant d'or et de devises que les caves de la Trésorerie fédérale à Washington. D'autres déménageuses se rendront à la pyramide de la Trans-America, à Wells Fargo, à la Fédéral Reserve Bank et à d'autres endroits intéressants du même genre. Cette nuit-là, les ténèbres dureront dix heures ; nous estimons qu'il nous en faudra six en tout. Certains grands cambriolages, comme le fameux hold-up de Nice il y a un an ou deux, ont nécessité un week-end entier : mais la bande qui l'a organisé était très handicapée parce qu'elle devait agir dans un silence absolu. Nous, au contraire, nous pourrions utiliser tous les explosifs nécessaires ; pour les cas un peu difficiles, nous aurons en réserve des canons automobiles de calibre 120 millimètres, dont les projectiles transpercent les blindages. S'il le faut, nous pourrions aussi faire sauter quelques immeubles : peu importe, nous pouvons faire tout le vacarme du monde, personne ne nous entendra. Une fois que toutes les déménageuses seront pleines, nous les conduirons dans le port, nous chargerons leur contenu dans le sous-marin et nous foncerons dans le Pacifique.

« Comme je vous l'ai déjà dit, reprit Ryder après une pause, ces gens sont venus ici pour avoir de l'argent : or il y en a davantage dans les sous-sols de San Francisco que n'en ont jamais vu les rois d'Arabie Saoudite et les maharajas de l'Inde réunis. Je vous l'ai déjà fait remarquer : pour voir l'évidence, il n'est besoin que d'un esprit simple et sans imagination. Dans le cas présent, pour moi en tout cas, tout cela est si évident que je n'arrive pas à y trouver la moindre faille. Que pensez-vous de mon scénario ?

— Je pense que c'est foutument terrifiant ! s'exclama Barrow. Je dis que c'est terrifiant parce que c'est inévitable. Il faut qu'il en soit ainsi, d'abord parce que tout se tient, ensuite parce qu'il ne peut en être autrement. Êtes-vous d'accord ? » Demanda-t-il en jetant un coup d'œil circulaire.

Tout le monde acquiesça, à une seule exception ; il s'agissait, bien entendu, de Mitchell, qui demanda :

« Et qu'arrivera-t-il si vous vous trompez ?

— Il faut vraiment, s'écria Barrow exaspéré, que vous ayez une tête de cochon et que vous soyez mauvais coucheur ! »

Ryder ne réagit même pas. Il haussa les épaules et dit :

« Eh bien ! Admettons que je me trompe.

— Êtes-vous fou ? Rugit Mitchell. Ainsi, vous acceptez de prendre la responsabilité de la mort d'innombrables Californiens ?

— Mitchell, vous commencez à me taper sur les nerfs. Pour dire les choses carrément, vous me cassez les pieds et vous n'avez rien fait d'autre depuis le début. Ce n'est pas moi qui suis fou : c'est votre santé mentale à vous qui devrait être mise en doute. Pensez-vous que j'aie l'intention de souffler un seul mot de nos conclusions – je dis “nos” conclusions, mais je vous mets en dehors de ce pluriel – une fois que je serai sorti de cette salle ? Pensez-vous que je veuille essayer de persuader qui que ce soit de rester chez lui dans la nuit de samedi ? Si Morro savait que les gens ont ignoré sa menace et s'il apprenait, ce qui serait inévitable, pour quelle raison ils l'ont ignorée, à savoir parce qu'on aurait démasqué son plan, le risque serait grand que, dans sa rage et sa frustration, il décide aussitôt d'appuyer sur le bouton.

Le café *Cléopâtre*, au nom singulièrement mal choisi, était une sorte d'abreuvoir d'une saleté repoussante ; mais ce soir-là, dans l'atmosphère fiévreuse, frénétique et étouffante de cette veille de fin du monde, il avait le charme particulier d'être le seul établissement ouvert dans le quartier du bureau de Sassoon. Il en existait des douzaines d'autres, mais leurs portes étaient rigoureusement fermées et leurs propriétaires en train de traîner leurs biens les plus précieux jusqu'à des hauteurs plus sûres.

La peur rôdait dans les rues, ce soir-là, mais la ruée était purement psychique : matériellement, elle était exclue, en raison des embouteillages qui immobilisaient presque entièrement la ville. Ce qui, par contre, se manifestait sans vergogne, c'étaient l'égoïsme, la rogne, l'envie, toutes les formes de comportement antisocial allant de la pingrerie à l'agressivité pure et simple : ah ! Décidément, non ! Les citoyens de la reine du Pacifique n'étaient pas de sages flegmatiques !

Cette nuit-là, l'éventail des réprouvés, allant de ceux qui avaient seulement de mauvaises intentions à ceux qui ne reculaient pas devant le crime, manifestait à qui mieux mieux ses bons sentiments, sa charité chrétienne et son amour fraternel pour son prochain dans les moments de crise : et ces excellentes dispositions prenaient forme, tour à tour, en altercations violentes, jurons librement vociférés, bagarres à coups de poing, vols de sacs à main et de bagages, éventrage à coups de pied des vitrines des magasins les plus luxueux, le tout dans la plus grande liberté, car la police était totalement impuissante, aussi embouteillée que tout le reste de la population. C'était aussi une nuit rêvée pour les pyromanes et, de fait, de nombreux incendies éclatèrent dans tous les quartiers de Los Angeles ce soir-là ; mais pour être honnête, il faut dire que beaucoup d'entre eux furent provoqués par la hâte avec laquelle les occupants des maisons s'étaient enfuis, laissant allumés sans aucune prudence cuisinières, poêles et installations de chauffage. Tout comme la police, les pompiers étaient impuissants, avec pour

unique consolation la perspective de voir tous ces incendies éteints inexorablement le lendemain matin à 10 heures. Ce n'était pas une nuit pour les malades et les infirmes : les dames âgées, les veuves et les orphelins étaient bousculés, rejetés contre les murs, voire poussés dans le caniveau, par leurs congénères plus agiles qui se pressaient en direction des montagnes ; quant aux personnes infortunées qui ne pouvaient se déplacer qu'en chaise roulante, elles devaient éprouver à peu près l'impression que ressentaient, du temps de l'Empire romain, les conducteurs de chars dont la roue avant partait à la dérive au premier tournant du Circus Maximus. Le cas le plus désespéré était sans doute celui des piétons que bouscullaient des voitures dont le conducteur n'avait d'égards que pour sa propre famille entassée à l'intérieur et montait sur le trottoir pour essayer de dépasser : le malheureux blessé était condamné à rester là où il était tombé, car médecins et ambulances étaient aussi embouteillés que tout le reste de la ville. Tout cela ne constituait pas un spectacle édifiant.

Ryder observait la scène d'un œil plein de misanthropie. Misanthropie, il faut le dire, entièrement justifiée ; mais il faut ajouter qu'il était déjà de fort mauvaise humeur avant d'aller goûter aux plaisirs sybaritiques du café *Cléopâtre*. Dans l'hélicoptère, en revenant de l'Institut californien de technologie, il avait écouté, sans y participer, les spéculations sans fin de ses compagnons sur le meilleur moyen de mettre un terme aux machinations diaboliques de Morro et de ses acolytes : finalement, lorsqu'ils s'étaient retrouvés dans le bureau de Sassoon, il avait annoncé d'un air dégoûté qu'il reviendrait une heure plus tard et il était sorti avec Jeff et Parker. Personne n'avait essayé de le retenir : aussi bien Barrow que Mitchell et leurs collaborateurs à l'un et à l'autre avaient appris, en très peu de temps, à reconnaître chez Ryder un je ne sais quoi qui excluait toute idée de dissuasion. Du reste, il l'avait dit expressément, il ne se sentait tenu d'obéir à personne.

« Du bétail », dit Luigi avec un mépris superbe.

Il venait d'apporter de la bière aux trois hommes et il contemplait le pandémonium qui s'étalait de l'autre côté des vitres sales de son établissement. Propriétaire du café *Cléopâtre*, Luigi se considérait comme cosmopolite par excellence dans la plus cosmopolite des villes. Napolitain de naissance, il prétendait être Grec et faisait de son mieux pour gérer un estaminet à l'enseigne égyptienne. À entendre son discours confus et à voir son allure vacillante, on devinait qu'il avait été, pendant toute la journée, le meilleur client de son propre bar.

« *Canailles !* reprit-il, sa connaissance très lacunaire du Français devant servir, dans son esprit, à rehausser son auréole de cosmopolitisme. Un pour tous, tous pour un. La bravoure qui a permis la conquête de l'Ouest ! La ruée vers l'or, le Klondyke ! Chacun pour

soi et le diable prend le reste. Hélas ! J'ai bien peur que l'esprit athénien leur fasse défaut ! »

Il fit du bras droit un moulinet mélodramatique, geste qui faillit lui faire perdre l'équilibre et le projeter sur le sol.

« Aujourd'hui, ce magnifique établissement : demain le déluge ! Et Luigi ? Luigi se moque des dieux, car ces dieux ne sont rien d'autre que des fantoches travestis en dieux ; sinon ils ne permettraient pas que cette catastrophe engloutisse leurs enfants insensés ! Et dire que mes ancêtres, ajouta-t-il après une pause, se sont battus aux Thermopyles ! »

Submergé par sa propre éloquence et par les effets de l'alcool, Luigi s'effondra sur le siège le plus proche. Ryder jeta un coup d'œil sur l'incroyable délabrement qui caractérisait le « magnifique établissement » de Luigi : les motifs complètement effacés du linoléum craquelé, les tables en formica couvertes de taches, les chaises infirmes, les stucs brunis par la crasse, les parois ornées de photographies couleur sépia représentant des bas-reliefs pharaoniques : chacun de ces portraits de profil, muni comme il se doit de deux yeux situés du même côté du visage, était d'une solennité telle que sa mission semblait être de restituer aux murs du café *Cléopâtre* quelque chose d'une pureté primitive qu'ils n'avaient sans doute jamais connue.

« Vos sentiments vous honorent, Luigi, dit finalement Ryder. Ce pays aurait besoin de compter davantage d'hommes comme vous. Et maintenant, s'il vous plaît, pourrions-nous être tranquilles ? Nous avons d'importantes affaires à discuter. »

Ryder ne mentait pas : lui et ses compagnons avaient à discuter d'importantes affaires, mais leur discussion aboutit à un inéluctable zéro. Comment venir à bout des habitants d'un château apparemment inexpugnable ? Le problème semblait insoluble. Pour être précis, la discussion se réduisait à un dialogue entre Ryder et Parker ; Jeff n'y prenait aucune part. Il était renversé contre le dossier de sa chaise, les yeux fermés, comme s'il était endormi ou s'il avait perdu tout intérêt pour la question insoluble dont débattaient son père et son ami. Il ne touchait pas non plus à sa bière et il paraissait souscrire à l'axiome posé par l'astronome J. Allen Hynek : « En science, il est contraire aux règles de poser des questions quand on ne dispose d'aucune voie pour se rapprocher des réponses. » Le problème en discussion n'était pas scientifique, mais le principe semblait bien s'y appliquer également.

À un moment inattendu, Jeff s'étira et déclara :

« Ce bon vieux Luigi !

— Hein ? fit Parker.

— Et Hollywood n'est qu'à cinq minutes d'ici, à vol d'oiseau !

— Écoute, Jeff, dit Ryder d'un ton prévenant, je sais que tu as eu

une journée fatigante. Nous avons tous eu une journée...

— Papa ?

— Oui ?

— J'y suis. Des fantoches travestis en dieux. »

Cinq minutes plus tard, Ryder avalait sa troisième bière, mais cette fois dans le bureau de Sassoon. Les neuf autres hommes y étaient encore ; en fait, ils n'avaient pas bougé depuis que Ryder, Jeff et Parker étaient partis. L'air était lourd de fumée, parfumé d'un puissant arôme de whisky et, ce qui était plus alarmant, d'une atmosphère presque palpable de défaite.

« Le plan que nous avons à proposer est extrêmement dangereux. Il est même assez proche d'une tentative désespérée, mais il existe divers degrés au désespoir, et notre plan est loin d'être aussi désespéré que les circonstances dans lesquelles nous nous trouvons. Son succès ou son échec dépend entièrement du degré de coopération qui nous sera accordé par toute personne de ce pays dont la mission est liée de près ou de loin à la mise en application de la loi, ainsi du reste que de la collaboration de ceux dont les tâches sont sans rapport avec la loi et même de ceux qui sont en dehors de la loi si besoin est. Messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers Barrow et Mitchell, les positions que vous occupez vous placent en première ligne.

— Allez-y, dit Barrow.

— C'est mon fils qui va vous exposer le projet. C'est son œuvre, entièrement, et pour vous épargner tout effort cérébral, il en a même élaboré les détails. »

Jeff prit la parole. Il ne lui fallut pas plus de trois minutes pour exposer son plan. Quand il eut terminé, les expressions des auditeurs allaient de l'abasourdissement à l'incrédulité, pour passer ensuite à une forme d'admiration qui, dans le cas de Barrow, se mua même en une sorte d'espoir renaissant, alors que toute espérance avait été bannie un instant plus tôt.

« Mon Dieu ! murmura-t-il. Je crois que c'est faisable.

— Il faut que ce le soit, dit fermement Ryder. Mais cela implique la collaboration totale et immédiate de tout agent de police, de tout agent du F.B.I. et de tout agent de la C.I.A., dans tout le pays. Cela implique le passage au peigne fin de toutes les prisons du pays et, même si l'homme dont nous avons besoin est un condamné à mort qui est sur le point d'être exécuté, sa grâce sans condition. Combien de temps faut-il pour cela ?

— Enterrons la hache de guerre, dit Barrow en fixant son regard sur Mitchell. D'accord ? »

Le ton de sa voix accentuait l'urgence de la requête ; Mitchell ne répondit pas, mais il acquiesça de la tête. Barrow continua :

« Tout cela est une question d'organisation, et c'est le propre de notre fonction.

— Combien de temps ? répéta Ryder.

— Un jour ?

— Six heures. Pendant ce temps, nous pourrions mettre en train les préliminaires de l'affaire.

— Six heures ? dit Barrow avec un faible sourire. Les bataillons volontaires de la dernière guerre avaient coutume de dire que l'impossible prend un peu plus de temps. Vous, vous auriez plutôt l'air de croire qu'il en prend un peu moins ! Vous n'êtes pas sans savoir que Muldoon vient d'avoir sa troisième crise cardiaque et qu'il est à l'hôpital de Bethseba ?

— Peu importe que vous ayez à le faire revenir de la mort. Sans Muldoon, nous n'existons pas. »

À 8 heures ce soir-là, toutes les chaînes de télévision et de radio du pays annoncèrent qu'à 10 heures le président s'adresserait à la nation sur un sujet de la plus grande gravité, qui se rapportait à une affaire d'une urgence sans précédent dans l'histoire des États-Unis. Selon les instructions qu'ils avaient reçues, les annonceurs ne fournirent aucun autre détail : ce message bref et mystérieux était assuré de susciter l'intérêt et la curiosité de tout citoyen américain qui n'était ni sourd, ni aveugle.

À Adlerheim, Morro et Dubois se regardèrent et sourirent ; puis Morro tendit la main vers sa bouteille de Glenlivet.

À Los Angeles, Ryder ne manifesta aucune réaction, ce qui n'était pas surprenant, car il avait lui-même participé à la rédaction du message. Il demanda au major Dunne de lui prêter son hélicoptère et envoya Jeff lui chercher quelques objets qui se trouvaient chez lui. Puis il remit à Sassoon une liste d'autres éléments dont il avait besoin : Sassoon le regarda sans un mot et prit le téléphone.

À 10 heures exactement, le président apparut sur tous les écrans du pays : même le premier alunissage en 1969 n'avait pas réuni autant de monde devant les téléviseurs.

Il avait avec lui dans le studio quatre hommes qu'il présenta comme son chef d'état-major, le secrétaire d'État, le secrétaire à la Défense et le secrétaire au Trésor, présentations superflues car tous ces messieurs étaient connus aussi bien nationalement qu'internationalement. Muldoon, le secrétaire au Trésor, attira aussitôt l'attention de tous, car la télévision en couleurs le montrait tel qu'il était, c'est-à-dire sous les traits d'un homme très malade. Son visage était couleur de cendre et presque hagard, ce qui était étonnant, car, sans être grand, il était extrêmement corpulent, et on s'attend à voir une face rubiconde à un homme de cet embonpoint. Lorsqu'il était

assis, son estomac semblait reposer sur ses genoux, et le bruit courait qu'il pesait cent cinquante kilos, mais son poids importait peu : la chose remarquable n'était pas qu'il eût eu trois crises cardiaques, mais qu'il y eût survécu.

« Citoyens des États-Unis ! » dit le président d'une voix profonde qui tremblait non pas de peur mais d'une fureur outragée qu'il n'essayait pas de cacher. « Vous êtes tous informés du grand malheur qui a frappé ou qui est sur le point de frapper notre cher État de Californie. Bien que le gouvernement des États-Unis ne soit jamais disposé à céder à la contrainte, à la menace ou au chantage, il est évident qu'il nous faut employer tous les moyens qui se trouvent en notre pouvoir – et dans le plus grand pays du monde, les ressources sont presque infinies – pour éviter l'holocauste qui est sur le point de frapper l'Ouest de notre nation. »

Même aux moments de tension intense, un président est incapable d'employer un autre langage que le langage présidentiel.

« J'espère que le misérable architecte de ce plan monstrueux est en train de m'écouter ; car, en dépit des plus grands efforts, et ils ont été immenses et infatigables, de centaines de nos meilleurs serviteurs de la loi, les coordonnées de ce criminel demeurent encore secrètes et je ne connais aucun autre moyen d'entrer en contact avec lui. Mais je suis certain, Morro, que vous êtes en train de regarder ou d'écouter. Je sais que je ne suis pas en situation de négocier avec vous ni en mesure de vous menacer – à ce moment, la voix du président s'étrangla bizarrement et il fut obligé d'avaler plusieurs gorgées d'eau pour se remettre – car vous semblez être un criminel sans pitié, dépourvu de la moindre trace de scrupule humanitaire.

« Mais je suggère qu'il pourrait être de l'intérêt de chacun de nous de parvenir à un arrangement satisfaisant pour l'un et pour l'autre, si les quatre principales personnalités de mon gouvernement, ici présentes, et moi-même nous pouvions discuter avec vous et essayer de trouver une solution à ce problème sans précédent. Bien que ce soit à contrecœur, bien que cela soit contraire à tous les principes qui me sont chers et qui le sont à tous les citoyens de cette grande nation, je suggère que nous nous rencontrions en quelque lieu et à quelque moment qui vous convienne, sous n'importe quelle condition qu'il vous plaira, et le plus rapidement possible. »

Le président aurait aimé en dire davantage, recourir à des termes d'un patriotisme vibrant, qui n'auraient d'ailleurs abusé que les citoyens d'une arriération mentale inguérissable. Mais en fait, il avait dit tout ce qu'il lui fallait dire.

À Adlerheim, Dubois – si impassible et insensible d'habitude – essuyait ses larmes : des larmes de rire, bien entendu.

« Jamais disposé à céder à la contrainte, à la menace ou au chantage ! Pas en situation de négocier avec nous ! Un arrangement satisfaisant pour l'un et pour l'autre ! Cinq milliards de dollars pour commencer, peut-être ? Et ensuite, bien sûr, nous mettons à exécution notre plan initial ! »

Il remplit deux nouveaux verres de Glenlivet et en tendit un à Morro. Celui-ci en but quelques gorgées. Il souriait lui aussi, mais sa voix avait une intonation presque respectueuse :

« Il nous faut camoufler l'hélicoptère, pensez-y, Abraham, cher ami. Le rêve de ma vie entière se réalise : l'Amérique est sur les genoux. »

Il sirota encore un peu de whisky puis, de sa main libre, attrapa le micro du magnétophone et commença à dicter un message.

Barrow dit, sans s'adresser à personne en particulier : « J'ai toujours prétendu que pour être un bon politicien, il faut être un bon acteur. Mais pour être président, il importe d'être un acteur de premier ordre. Tâchons d'obtenir un assouplissement des règles de l'Académie du cinéma : cet homme mérite un Oscar. »

À 11 heures, la télévision et la radio annoncèrent qu'un nouveau message de Morro serait diffusé une heure plus tard.

À minuit, effectivement, on entendit à nouveau Morro sur les ondes. Il essayait de s'exprimer avec son calme et son autorité habituels, mais l'intonation de sa voix dénotait le triomphe d'un homme qui a le monde à ses pieds. Le message était d'une brièveté singulière :

« Je m'adresse au président des États-Unis. Nous – ce “nous” résonnait davantage comme le pronom des souverains que comme celui des journalistes – accédons à sa requête. Les conditions de la rencontre, qui seront entièrement imposées par nous, seront annoncées demain matin. Nous verrons ce qui peut être réalisé quand deux hommes raisonnables se rencontrent et discutent l'un avec l'autre. »

Morro paraissait se rendre parfaitement compte de son incroyable

effronterie. Il poursuivit d'une voix sinistre :

« La perspective de cette rencontre n'affecte en rien mon intention de faire exploser demain matin la bombe à l'hydrogène qui se trouve dans l'océan. Tout le monde, y compris vous, monsieur le président, doit être convaincu, sans qu'il subsiste le moindre doute, que je détiens le pouvoir indiscutable de tenir mes promesses.

« Et à propos de mes promesses, je dois vous dire que les engins que j'ai toujours l'intention de faire exploser dans la nuit de samedi produiront une série d'énormes tremblements de terre, dont l'effet cataclysmique dépassera celui de n'importe quelle catastrophe naturelle dont l'histoire ait enregistré la marque. C'est tout. »

« Eh bien ! dit Barrow, le diable vous emporte, Ryder, vous aviez raison une fois de plus... Au sujet des tremblements de terre, je veux dire.

— Au point où nous en sommes, fit remarquer doucement Ryder, cela semble avoir peu d'importance. »

À minuit et quart, ils furent informés par la Commission de l'énergie atomique que la bombe à l'hydrogène, dont le nom codé était « tante Sally » et qu'avaient conçu en commun les professeurs Burnett et Aachen, avait un diamètre de douze centimètres.

Cela ne paraissait plus avoir d'importance du tout.

CHAPITRE 12

À 8 heures le lendemain matin, Morro reprit contact avec un monde tout à la fois anxieux et – tel est l’attrait morbide qu’exercent sur l’humanité les plus grands désastres – extrêmement intrigué. Le message de Morro reflétait la concision qui lui était devenue coutumière.

« Ma rencontre avec le président et ses principaux conseillers aura lieu ce soir à 11 heures. Mais j’insiste pour que la délégation présidentielle arrive à Los Angeles – si l’aéroport de cette ville fonctionne, au cas contraire à San Francisco – à 6 heures ce soir. Je ne puis ni ne veux spécifier le lieu de la rencontre. Les dispositions relatives au trajet à accomplir seront communiquées aux intéressés plus tard dans l’après-midi.

« J’espère que les zones basses de Los Angeles, les régions côtières situées au nord jusqu’à Point Arguello et au sud jusqu’à la frontière mexicaine, ainsi que les îles, ont été évacuées. Si tel n’était pas le cas, je refuse d’endosser la responsabilité de ce qui se produira. Comme je l’ai promis, je ferai exploser l’engin nucléaire placé dans le Pacifique d’ici deux heures de temps. »

Sassoon était enfermé dans son bureau avec le général de brigade Culver, de l’armée de l’air. Beaucoup plus bas, au pied de l’immeuble, un silence de mort régnait sur les rues désertes : en effet, les zones basses de la ville avaient été évacuées, pour une bonne part grâce à l’intervention de Culver et de plus de deux mille soldats et gardes nationaux placés sous son commandement, qui avaient été appelés à l’aide pour restaurer un ordre que la police était incapable de faire respecter. Culver était aussi impitoyable qu’efficace : il n’avait pas hésité à faire venir des blindés, en nombre presque équivalent à ceux d’un bataillon, ce qui avait produit un effet miraculeux sur des citoyens qui, avant leur arrivée, paraissaient plus enclins à se détruire qu’à se sauver. Le déploiement de ces blindés avait été coordonné par une armée de policiers, de garde-côtes et d’hélicoptères, ces derniers chargés de repérer les points névralgiques des embouteillages. Les rues désertes étaient jonchées, si l’on peut dire, de voitures abandonnées ; la plupart de ces véhicules portaient les marques de graves collisions,

dont les chars du général Culver n'étaient en rien responsables : les conducteurs avaient fait eux-mêmes pour cela tout ce qu'il fallait.

L'évacuation avait été terminée à minuit, puis les pompiers, les ambulances et la police avaient pu entrer en action. Les incendies, dont par bonheur aucun n'était grave, avaient été éteints ; les blessés avaient été conduits à l'hôpital ; et la police avait procédé à un nombre record d'arrestations parmi les voyous dont la rapacité, dans cette circonstance sans précédent, avait eu le dessus sur l'instinct de conservation, et qui étaient encore en train de piller joyeusement commerces et appartements lorsque les flics, armes en main, étaient venus prendre à leurs activités un intérêt qui n'avait rien de paternel.

« Qu'en pensez-vous ? dit Sassoon à Culver en arrêtant la T.V.

— Il faut admirer la colossale arrogance de cet homme.

— Confiance en soi excessive.

— Si vous voulez. On comprend qu'il désire garder le secret sur le lieu de sa rencontre avec le président. Et, de toute évidence, les "dispositions relatives au trajet", comme il les appelle, sont liées à l'heure qu'il a fixée pour l'arrivée de l'avion. Il veut s'assurer que le président est bien arrivé avant de donner ses instructions.

— Ce qui veut dire qu'il aura un observateur à l'aéroport de Los Angeles et un autre à l'aéroport de San Francisco. Eh bien ! Il a à Adlerheim trois lignes de téléphone sous trois numéros différents ; et nous avons des tables d'écoute branchées sur les trois lignes.

— Il peut recourir à un système de communication sur ondes ultracourtes.

— Nous y avons pensé ; mais nous avons écarté cette possibilité. Morro est convaincu que nous n'avons aucune idée de sa résidence. Dans ce cas, pourquoi recourrait-il à des procédés inutilement raffinés ? Ryder a eu entièrement raison : l'assurance excessive de Morro, sa conviction qu'il détient un pouvoir quasi divin, le conduiront à sa perte. Enfin, reprit Sassoon après un temps, nous l'espérons.

— Ce Ryder, de quoi a-t-il l'air ?

— Vous allez vous en rendre compte par vous-même. Je l'attends d'ici une heure. En ce moment, il se trouve au stand de tir de la police, en train d'essayer quelques joujoux russes assez curieux qu'il a fauchés à l'ennemi. Vous verrez, c'est un personnage ! Et ne vous attendez pas à ce qu'il vous dise monsieur. »

À 8 h 30, ce matin-là, un bulletin spécial d'information annonça que James Muldoon, secrétaire au Trésor, avait eu une rechute aux premières heures du jour et qu'il avait fallu lui administrer un traitement spécial à la suite d'un arrêt du cœur. S'il ne s'était pas trouvé à ce moment-là à l'hôpital et si l'équipe de secours ne s'était pas trouvée à son chevet, il était peu probable qu'il eût survécu. Ce

nonobstant, il était maintenant hors de danger et il jurait qu'il était en état de faire le voyage, même s'il fallait le transporter jusqu'à l'avion sur une civière.

« Mauvaises nouvelles, dit Culver.

— N'est-ce pas l'impression que cela donne ? dit Sassoon. En fait, il a parfaitement bien dormi toute la nuit. Ce communiqué est uniquement destiné à convaincre Morro qu'il a affaire à un homme dans un état critique, un homme qu'il faut traiter avec beaucoup d'égards. Cela nous fournit aussi un excellent prétexte pour joindre à la délégation présidentielle deux personnes supplémentaires : un médecin et le sous-secrétaire au Trésor, pour remplacer Muldoon au cas où il expirerait au moment de mettre le pied à Adlerheim. »

À 9 heures, un jet de l'armée de l'air s'envola de l'aéroport de Los Angeles. Il ne contenait que neuf passagers, qui provenaient tous de Hollywood et qui étaient tous des spécialistes dans leur domaine particulier. Chacun d'eux portait une valise, et, en outre, on avait embarqué sur l'avion une petite malle de bois. Une demi-heure plus tard, exactement, l'avion atterrit à Las Vegas.

Quelques minutes avant 10 heures, Morro invita ses otages dans son salon spécial de télévision. Tous les hôtes d'Adlerheim disposaient d'un téléviseur, mais celui de Morro était un appareil particulier qui, par un système relativement simple d'agrandissement et de projection, présentait une image d'environ un mètre quatre-vingts sur un mètre quarante, soit quatre fois plus grande que celle d'un téléviseur normal. Pour quelle raison il avait réuni ainsi ses prisonniers, il était difficile de le dire. Quand il ne torturait pas les gens – ou, plus précisément, quand il ne les faisait pas torturer – Morro était capable de beaucoup de courtoisie. Peut-être désirait-il seulement contempler les visages de ses otages. Peut-être voulait-il leur révéler l'envergure de sa réussite et leur donner le sentiment de sa puissance invincible. La présence d'un auditoire ne pouvait que rehausser la jouissance qu'il allait tirer de son expérience ; toutefois, cette dernière hypothèse est la moins probable, car nous avons déjà vu que l'exultation ne faisait pas partie de la structure caractérielle de Morro. Quelle que fût la raison de cette invitation, aucun des otages ne la refusa. En présence d'une catastrophe – même si, dans le cas particulier, il ne s'agissait que d'une catastrophe à distance – il est réconfortant de se trouver en compagnie.

Il est probablement exact de dire que tous les citoyens des États-Unis, sauf ceux qui assumaient des tâches absolument essentielles pour la survie de la nation, se trouvaient en cet instant devant un écran de télévision. Quant au nombre de téléspectateurs dans le reste du monde, il devait s'élever à plusieurs centaines de millions.

Les diverses sociétés de télévision qui filmaient l'événement

n'avaient pas pris de risques, et on peut les comprendre. En général, tous les événements en plein air qui se déroulent sur une échelle assez vaste, des courses de chevaux aux éruptions volcaniques, sont filmés par hélicoptère ; mais dans le cas particulier, on avait affaire à l'inconnu. Personne n'avait la moindre idée de la violence du souffle qui succéderait à l'explosion, ni de l'envergure des radiations qu'elle émettrait ; les sociétés de télévision avaient donc renoncé à l'usage d'hélicoptères, ce qui était prudent de leur part, car il est presque certain que les équipes de tournage auraient refusé d'y monter. En conséquence de quoi, les sociétés avaient toutes choisi de placer leurs caméras à des emplacements analogues : au sommet de hauts gratte-ciel situés à distance respectueuse de l'océan. Ainsi, les téléspectateurs d'Adlerheim pouvaient deviner au bas de l'écran la silhouette un peu brouillée de la partie de Los Angeles bordant le Pacifique. Si l'engin nucléaire se trouvait près de l'endroit défini par Morro – entre les îles de Santa Cruz et de Santa Catalina – le théâtre du drame se situait à au moins cinquante kilomètres des caméras ; mais les zooms télescopiques de celles-ci étaient parfaitement en mesure de fournir malgré cela un reportage très convenable. La mise en action de ces dispositifs spéciaux était du reste attestée par la mauvaise mise au point de ce qu'on voyait de la ville au premier plan.

C'était une journée belle et claire, avec un ciel sans nuages qui, compte tenu des circonstances, constituait un décor particulièrement sinistre pour les convulsions de la nature auxquelles allaient assister les spectateurs. Morro devait en être ravi, car ce contraste ne pouvait qu'accroître le choc émotionnel causé par sa démonstration. Un ciel d'orage, des nuages bas, une pluie torrentielle, du brouillard, bref, n'importe quel éclairage qui eût fait apparaître la nature comme sombre et triste eût été en meilleure harmonie avec les événements... et aurait, du même coup, atténué l'impression provoquée par le spectacle de l'explosion. Mais ce beau temps présentait au moins un avantage : normalement, à cet instant de la journée et à ce moment de l'année, le vent aurait dû souffler de l'ouest et venir du large : ce jour-là, en raison des hautes pressions situées au nord-ouest, le vent soufflait légèrement en direction du sud-ouest, et dans cette direction, le territoire de dimension appréciable le plus proche de Los Angeles était l'Antarctique.

« Prêtez attention à l'aiguille des secondes de la pendule fixée au mur, dit Morro. Elle est en synchronisme parfait avec le détonateur de la bombe. Comme vous pouvez le voir, il ne s'en faut plus que de vingt secondes. »

Comme chacun le sait, la mesure du temps est relative. Pour quelqu'un qui se trouve en extase, une seconde durera moins qu'un battement de paupière ; pour un homme enchaîné à un chevalet de

torture, elle paraîtra aussi longue que l'éternité. Les spectateurs d'Adlerheim n'étaient pas attachés sur un chevalet, mais ils subissaient une torture morale presque équivalente, et les vingt dernières secondes leur semblèrent interminables. Ils se comportaient tous exactement de la même façon, leurs yeux allant de la pendule à l'écran et vice versa au moins une fois par seconde.

L'aiguille des secondes atteignit le zénith et rien ne se produisit. Une seconde s'écoula, deux, trois : toujours rien. Presque comme sur commande, tous les regards se tournèrent vers Morro, qui était assis, tout à fait détendu et apparemment imperturbable. Il leur sourit.

« Ayez confiance. La bombe se trouve à une grande profondeur et vous avez oublié qu'il faut tenir compte de la courbure de la terre. »

Les yeux se retournèrent instantanément vers l'écran, et alors, ils virent. Au premier abord, ce n'était qu'une petite protubérance sur la courbe de l'horizon lointain, mais cette protubérance s'élevait et enflait avec une rapidité effrayante. Cette fois, il n'y avait aucun éclair aveuglant, aucune lumière d'aucune couleur : seulement cette monstrueuse éruption d'eau et de vapeur d'eau qui s'élevait et s'étendait, s'élevait et s'étendait jusqu'à remplir tout l'écran. Elle ne ressemblait en rien au fameux champignon qu'on a l'habitude de voir lors des explosions atomiques : elle avait très exactement la forme d'un éventail, beaucoup plus épais au centre que sur les bords, et dont le bas était presque parallèle à la mer. Si l'on avait pu le voir d'en haut, ce nuage d'eau aurait présenté très exactement l'aspect d'un parapluie retourné ; mais vu de profil, il ressemblait à un gigantesque éventail, ouvert à cent quatre-vingts degrés, beaucoup plus dense au centre, sans doute parce qu'à cet endroit le souffle de l'explosion avait eu à parcourir la distance la plus courte pour atteindre la surface de la mer. Puis, soudain, cet éventail géant, qui avait complètement recouvert l'écran, se rétrécit jusqu'à n'en plus occuper que la moitié.

« Qu'est-il arrivé ? Qu'est-il arrivé ? demanda une voix féminine toute tremblante.

— Rien du tout, répondit Morro d'un ton très paisible. C'est la caméra. L'opérateur a diminué le champ de son zoom de manière à faire rentrer l'image dans le cadre. »

Le commentateur, qui jusqu'alors avait débité de façon incohérente des niaiseries censées expliquer au monde ce que chacun voyait parfaitement bien, poursuivit sur sa lancée :

« La vague doit avoir deux kilomètres et demi de hauteur, à présent. Non, davantage. Plutôt trois mille cinq cents mètres. Représentez-vous ça ! Trois mille cinq cents mètres de hauteur et plus de six kilomètres de largeur ! Mon Dieu, mon Dieu, est-ce que cette chose ne va pas s'arrêter de grandir ?

— Je pense qu'il faut vous féliciter, professeur Aachen, dit Morro.

Votre petit machin semble avoir très bien fonctionné. »

Aachen lui lança un coup d'œil qui prétendait être foudroyant mais ne l'était guère : il faut du temps pour guérir un homme dont la volonté a été brisée.

Pendant la demi-minute qui suivit, le commentateur cessa de jaser. Ce n'était pas une grossière défaillance professionnelle : il était probablement si fortement impressionné qu'il ne trouvait pas de mots pour décrire ses émotions. Ce n'est pas souvent qu'un commentateur de télévision a l'occasion d'assister au spectacle terrifiant qui se déroulait sous ses yeux : ou, pour être plus précis, aucun commentateur de télévision n'en avait jamais eu l'occasion avant lui. Puis, peu à peu, il se reprit :

« Peux-tu réduire le zoom à fond ? » demanda-t-il à l'opérateur.

Tout disparut sauf la base du centre de l'éventail, et l'on put voir une sorte de petite vague avancer lentement sur la surface de l'océan.

« Cela, je suppose que c'est le raz de marée », déclara le commentateur d'un ton déçu, comme s'il avait considéré cette vaguelette comme un produit insignifiant de l'explosion titanesque à laquelle il venait d'assister. « Je ne trouve pas que cela ressemble beaucoup à un raz de marée », ajouta-t-il.

« Que ce jeune homme est ignorant ! dit tristement Morro. Cette vague est probablement en train d'avancer à six cents kilomètres à l'heure. Elle ralentira très rapidement quand elle atteindra les hauts fonds, mais sa hauteur croîtra de façon inversement proportionnelle à sa décélération. Je crois que le pauvre garçon risque d'avoir un choc. »

Deux minutes et demie, à peu près, après l'explosion, un grondement de tonnerre qui donnait l'impression de devoir faire éclater le téléviseur emplît la pièce. Il dura deux secondes avant d'être ramené à un niveau supportable. La voix d'un autre commentateur se fit entendre.

« Excusez-nous. Nous n'avons pas pu régler le son à temps. Oh là là ! Nous ne nous attendions pas à un vacarme aussi assourdissant ! En fait, pour vous parler franchement, nous ne nous attendions pas à ce qu'une explosion sous-marine aussi profonde produise le moindre son.

— Quel imbécile ! »

Libéral comme toujours, Morro avait prévu des rafraîchissements pour accompagner cette passionnante séance. Il avala délicatement une gorgée de Glenfiddich, tandis que Burnett, lui, s'en versait une large rasade.

« Ma parole, reprit le commentateur qu'on avait entendu avant le grondement de tonnerre, c'était un drôle de bang, n'est-ce pas ? »

Il demeura un instant silencieux, pendant que la caméra, dont le zoom avait toujours une focale réduite au minimum, restait fixée sur la vague qui avançait.

« Je ne peux pas dire, reprit l'aimable jeune homme, que cela me plaise beaucoup. Cette vague n'est peut-être pas aussi haute que je l'aurais craint, mais je n'ai jamais vu quelque chose qui se déplace aussi vite. Je me demande... »

Les téléspectateurs ne devaient jamais savoir ce que se demandait le commentateur à cet instant précis. Il poussa un cri inarticulé, qui fut accompagné du bruit d'une sorte de collision ; puis, soudain, sur l'écran, le raz de marée fut remplacé par une étendue de ciel bleu complètement vide.

« Il a été atteint par l'onde de choc. J'aurais dû les prévenir de ce risque, je suppose, dit tranquillement Morro qui, s'il était plein de remords, le cachait extrêmement bien. Enfin, cela ne peut pas avoir été très grave, sinon la caméra ne fonctionnerait plus. »

Comme toujours, Morro avait raison. Quelques secondes plus tard, le commentateur était de nouveau sur les ondes, mais visiblement étourdi au point de ne plus savoir où il en était.

« Doux Jésus ! Ma pauvre tête ! »

Après cette exclamation, il y eut un silence ponctué de râles et de grognements sourds, puis il reprit :

« Excusez-moi, amis téléspectateurs. Circonstances atténuantes ! Maintenant, je sais ce que c'est que d'être renversé par un express ! Si je peux me permettre une plaisanterie, je sais aussi quel métier je devrais faire demain pour gagner beaucoup d'argent : vitrier ! Le souffle doit avoir cassé un million de carreaux en ville ! Voyons si la caméra fonctionne toujours... »

Elle fonctionnait, et en la redressant comme il fallait, l'opérateur réussit progressivement à remplacer le ciel par l'océan. Il avait sans doute également augmenté la focale de son zoom, car on aperçut de nouveau l'éventail de vapeur d'eau, qui n'avait pas grandi mais paraissait plus proche, et devait commencer à se désintégrer, car les bords en étaient déchiquetés et il perdait peu à peu sa forme originale. Plus haut, un nuage grisâtre flottait dans l'air et semblait s'éloigner.

« Je crois que ce gros machin est en train de retomber dans l'océan, reprit le commentateur. Vous voyez ce nuage qui file vers la gauche, c'est-à-dire vers le sud ? Ce n'est pas un nuage de vapeur d'eau, bien sûr, et je me demande s'il n'est pas radioactif... »

« Bien sûr, qu'il est radioactif, dit Morro. Mais cette couleur grisâtre n'est pas due à la radioactivité : il s'agit sûrement de vapeur d'eau en suspension.

— Vous vous rendez compte, espèce de salaud, que ce nuage est mortel ? s'écria Burnett.

— Oh ! Ce n'est qu'un sous-produit négligeable de l'explosion. Il va se disperser. Du reste, il file vers le sud et il ne rencontrera aucun territoire sur son chemin. Je suppose que les autorités compétentes,

s'il y en a dans ce pays, auront prévenu les gens qu'il valait mieux ne pas s'aventurer en mer ces jours-ci. »

Mais le centre d'intérêt du commentateur et des spectateurs s'était maintenant déplacé : la caméra avait abandonné l'éventail géant et le nuage pour suivre la lame de fond.

« La voilà, elle arrive ! s'écria le commentateur, comme s'il s'était agi d'un coureur cycliste. Elle a ralenti, mais elle va encore plus vite qu'un express ! Et elle devient de plus en plus haute ! J'espère, reprit-il au bout d'un instant, que la police et l'armée ont dit la vérité en prétendant que toute la partie basse de la ville avait été évacuée... Je crois que je vais me taire pendant une minute : il n'y a pas de mots pour décrire ce que nous allons voir et je laisse la parole à la caméra. »

Il demeura en effet silencieux, et on peut raisonnablement supposer que des centaines de millions de personnes, dans le monde entier, observèrent le même silence. Car aucune phrase ne pouvait rendre l'effrayante immensité de la massive muraille liquide qui déferlait sur Los Angeles : mais les yeux pouvaient la voir.

À un peu plus d'un kilomètre du rivage, la lame de fond n'avancait plus qu'à quatre-vingts kilomètres à l'heure ; mais elle avait maintenant plus de six mètres de haut. Ce n'était pas une vague au sens strict du terme, mais une sorte d'énorme renflement liquide, complètement lisse et sans rupture, qui approchait dans un silence total, silence propre à accroître l'impression qu'il s'agissait d'un monstre étrange, cruel et maléfique, décidé à tout détruire sur son passage. À quelques centaines de mètres de la rive, on put avoir l'impression qu'il redressait la tête ; un ourlet blanc apparut le long de la crête, et c'est à ce moment que le plan d'eau, jusqu'alors tout à fait calme, qui subsistait encore entre la vague et le bord, commença à disparaître comme s'il avait été absorbé par les mâchoires voraces du monstre.

Maintenant, on pouvait entendre le bruit : un rugissement profond et sourd, qui s'intensifiait d'instant en instant, pour parvenir à un tel volume que l'opérateur du son fut obligé de le régler au minimum. Lorsque la lame ne fut plus qu'à cinquante mètres de la ville, au moment même où elle se brisa, l'eau située en bordure de mer disparut complètement et laissa voir le lit de l'océan. Puis, avec un grondement de tonnerre, le monstre frappa la ville.

Sur l'instant, on ne put voir rien d'autre qu'une surface liquide verticale de trente mètres de hauteur surmontée de cinq fois plus d'écume et de vapeur d'eau : c'était la lame qui avait touché de plein fouet les immeubles du front de mer. Puis la muraille d'eau commença à retomber, mais la vapeur d'eau continua à occulter la vue tandis que le raz de marée allait de l'avant et engloutissait la ville dans ses mâchoires.

Bouillonnants et tourbillonnants comme des maelströms gigantesques, entraînant sur leur passage une infinité de débris indescriptibles, des torrents d'eau de dix mètres de hauteur déferlèrent le long des artères est-ouest de Los Angeles ; ils balayaient sur leur passage les centaines de voitures abandonnées dans les rues. On aurait pu croire que la ville allait être définitivement engloutie et qu'il n'en resterait plus qu'un souvenir ; mais, si étonnant que cela puisse paraître, il n'en fut pas ainsi, sans doute pour bonne part en raison des normes de sécurité très strictes qui avaient été imposées pour la construction des immeubles après le tremblement de terre de Long Beach en 1933. Les maisons qui bordaient la mer avaient été démolies, mais le reste de la ville demeura intact.

Peu à peu, en remontant les pentes, le torrent perdit de sa violence et de sa vitesse, son niveau s'abaissa et, épuisé, avec le bruit de succion presque obscène d'une bête dont l'appétit est assouvi, il recula et rentra dans l'océan dont il était sorti. Comme cela se produit toujours en pareil cas, le raz de marée primitif fut suivi d'une vague secondaire, mais bien que celle-ci, elle aussi, dût inonder les rues de la ville, ses dimensions étaient tellement réduites par rapport à celles de la première qu'elle fut à peine digne d'attention.

Pour une fois, Morro se laissa presque aller à une sorte de complaisance :

« Eh bien ! dit-il, je pense que ce spectacle pourra peut-être vous donner l'occasion de réfléchir. »

Burnett se mit à vociférer, avec une ferveur et une variété de vocabulaire encore inconnue chez lui, qui donnait à penser qu'une bonne partie de son éducation avait eu lieu dans des zones sociales assez différentes de celles de l'université où se déroulaient maintenant la plupart de ses activités. Puis il se souvint, un peu tardivement, qu'il y avait des dames dans l'assemblée ; alors il empoigna la bouteille de Glenfiddich et garda le silence.

Ryder observait un silence stoïque pendant que le médecin retirait de son front d'innombrables éclats de verre. Comme beaucoup d'autres personnes, il avait commis l'imprudence de regarder par la fenêtre au moment où le souffle de l'explosion s'était manifesté. Barrow, qui venait de recevoir les soins du même médecin, était en train d'éponger le sang qui jaillissait un peu partout sur son visage. Il accepta d'un de ses assistants un verre d'alcool roboratif et dit :

« Qu'avez-vous pensé de cette petite démonstration et de la canaille qui l'a mise en scène ?

— Il faudrait faire quelque chose, pour sûr. Avec un chien enragé, une seule solution : on doit l'abattre.

— Et quelles chances y a-t-il d'y arriver ?

— Plus de cinquante pour cent.

— Difficile à dire, fit Barrow en regardant Ryder avec curiosité. Est-ce que par hasard vous auriez l'intention de l'abattre vous-même ?

— Certainement pas. Vous savez qu'on nous appelle gardiens de la paix. Mais évidemment, s'il fait mine de sourciller...

— Tout cela continue à ne pas me plaire du tout, intervint le général Culver, dont l'expression confirmait les paroles. Je considère que votre intervention personnelle est tout à fait indésirable. Tout à fait. Ce n'est pas que je doute de vos capacités, sergent ! Dieu sait que vous avez fait vos preuves. Mais vous êtes sentimentalement en cause dans cette affaire, et ce n'est pas bon. Et excusez-moi de vous le rappeler, mais votre cinquantième anniversaire est déjà loin derrière vous. Vous voyez, je suis honnête avec vous. Je dispose de jeunes... de jeunes tueurs, si vous voulez... très bien entraînés... et je pense...

— Général, fit Dunne en lui effleurant le bras, je suis prêt à garantir personnellement que le sergent Ryder est probablement le personnage le plus stable, sur le plan émotif, de tout l'État de Californie. Quant à ces jeunes... assassins si bien préparés dont vous parlez, pourquoi n'en faites-vous pas venir un ici pour qu'il ait un brin de conversation privée avec Ryder ? Vous verriez le résultat de vos propres yeux...

— Eh bien... non. Je continue à croire...

— Mon général, intervint Ryder lui-même, qui ne manifestait aucune espèce d'émotion, avec ma modestie habituelle, je vous ferai remarquer une chose : c'est *moi* qui ai dépisté Morro. C'est Jeff, mon fils, qui a imaginé le plan qui sera mis en œuvre cette nuit. Ma femme et ma fille se trouvent là-haut. Donc Jeff et moi nous sommes profondément motivés pour y aller. Aucun de vos gars ne l'est. Mais, ce qui est beaucoup plus important, nous en avons le droit... Contesteriez-vous ses droits à un homme ? »

Culver le regarda pendant un long moment, puis sourit et hocha la tête affirmativement.

« Peut-être est-il dommage, dit-il, que vous ayez passé d'un quart de siècle l'âge de l'enrôlement... »

Au moment de quitter la salle de télévision, Susan Ryder dit à Morro :

« Je crois avoir compris que vous aurez des visites, ce soir ? »

Morro sourit. Dans la mesure où il pouvait être attaché à quelqu'un, il éprouvait pour Susan une certaine sympathie.

« Oui, dit-il, nous aurons cet honneur.

— Serait-il possible... de voir, seulement de voir le président ?

— Je n'aurais pas cru, madame Ryder... dit Morro en haussant les sourcils.

— Moi ? Si j'étais un homme, et non pas la femme bien élevée que je prétends être, je vous dirais ce qu'il faut faire, avec ce président ! Avec n'importe quel président, du reste. Non. C'est pour ma fille : elle aurait là un souvenir dont elle parlerait jusqu'à la fin de ses jours...

— Je suis désolé, mais il n'en est pas question.

— Quel mal cela ferait-il ?

— Aucun. Mais il ne faut pas mélanger les affaires et le plaisir. Dites-moi, reprit-il en lui lançant un coup d'œil curieux, après ce que vous venez de voir, vous continuez à causer avec moi ?

— Je ne pense pas que vous ayez l'intention de tuer qui que ce soit, dit-elle calmement.

— Alors, répliqua-t-il en la regardant avec surprise, j'ai raté mon coup. Car le reste du monde en est persuadé !

— Le reste du monde ne vous a pas rencontré personnellement. Mais, pour en revenir à ce que je disais... il se peut que le président demande à nous voir.

— Pourquoi ? Je ne suppose pas que le président et vous, vous ayez partie liée !

— Et cela me déplairait fort. Rappelez-vous ce qu'il a dit de vous hier soir : que vous étiez un criminel sans pitié, dépourvu de la moindre trace de scrupule humanitaire. Moi, je ne crois pas un instant que vous ayez l'intention de faire le moindre mal à aucun d'entre nous... mais il se pourrait bien que le président demande à voir vos otages vivants comme préalable à toute négociation.

— Vous êtes une femme intelligente, madame Ryder, répondit Morro en effleurant doucement l'épaule de Susan. Nous verrons. »

À 11 heures du matin, un jet atterrit à Las Vegas ; deux hommes en sortirent, qui furent conduits immédiatement, sans que personne ne les voie, à l'une des cinq voitures de police qui attendaient tout près de là sur la piste. Durant le quart d'heure suivant, quatre autres avions arrivèrent, dont les huit occupants furent également accompagnés en secret jusqu'aux quatre autres voitures de police. Les cinq véhicules se mirent en marche ; la route qu'ils suivirent avait été interdite à toute circulation.

À 4 heures de l'après-midi, trois messieurs qui venaient de Culver City se présentèrent au bureau de Sassoon. On les prévint à leur arrivée qu'ils ne seraient plus autorisés à quitter la pièce avant minuit, et ils acceptèrent l'avertissement avec équanimité.

À 5 heures moins le quart « Air Force One », l'avion présidentiel, atterrit à Las Vegas.

À 5 heures et demie, Culver, Barrow, Mitchell et Sassoon pénétrèrent dans la petite antichambre du bureau de Sassoon. Les trois messieurs de Culver City étaient en train de fumer, de boire et de

discuter d'un air de fierté justifiée.

« Je viens seulement de l'apprendre, dit Culver. Personne ne me dit jamais rien.

— Si ma fille me voyait, dit Ryder, croyez-vous qu'aucune puissance au monde ne pourrait l'empêcher de crier : papa ? »

Ryder avait maintenant les cheveux marron, une moustache marron, des sourcils marron et même des cils marron. Son visage bien rempli présentait de lourdes poches sous les yeux, et sur sa joue droite, on distinguait nettement la double cicatrice d'une blessure datant de fort longtemps. Son nez était tout à fait différent de celui que ses interlocuteurs avaient pu voir le matin même. Susan Ryder l'aurait sans aucun doute croisé dans la rue sans se retourner. Elle n'aurait pas davantage reconnu Jeff, ni Parker.

À 5 h 50, cet après-midi-là, « Air Force One » se posa sur l'aéroport de Los Angeles. Le raz de marée n'avait pas endommagé l'épaisse piste de béton renforcé.

À 6 heures, Morro et Dubois étaient assis devant un petit récepteur.

« Pas d'erreur possible ? demanda Morro.

— L'avion présidentiel, monsieur, répondit la voix dans le récepteur. Deux voitures de police sans plaque et une ambulance sont allées à leur rencontre. Sept hommes sont descendus de l'avion. Cinq d'entre eux sont ceux que nous avons vus à la télévision hier soir, j'en donne ma tête à couper. M. Muldoon semble en bien mauvaise forme. Deux hommes l'ont aidé à descendre la passerelle et l'ont conduit jusqu'à l'ambulance ; l'un d'eux portait ce qui m'a paru être une trousse médicale.

— Décrivez-les-moi. »

La description fournie par l'observateur correspondait dans ses moindres détails à celle qu'on aurait pu faire de Jeff et de Parker une demi-heure plus tôt.

« Merci, dit Morro. Revenez. »

Il coupa le son du récepteur et regarda Dubois en souriant.

« Mumain est tout de même le meilleur de nos hommes.

— Il n'a pas son égal », dit Dubois.

Morro saisit le micro du magnétophone et commença à dicter.

Sassoon coupa le son de son propre récepteur et jeta un coup d'œil à ceux qui l'entouraient :

« Il paraît très heureux de l'arrivée prochaine de ses hôtes, n'est-ce pas ? »

C'est à 7 heures et demie du soir, ce jour-là, que la radio et la télévision transmirent l'ultime message de Morro. Le voici :

« J'espère qu'il n'y a eu à déplorer ce matin la perte d'aucune vie humaine. Comme je l'ai déjà dit, si par malheur il y en a eu, ce n'est pas ma faute. On ne peut que regretter les dégâts matériels considérables, inévitables compte tenu des circonstances. Mais j'espère que la démonstration était suffisamment impressionnante pour convaincre tout le monde que je dispose des moyens de mettre mes promesses à exécution.

« Personne ne sera surpris d'apprendre que je sais que la délégation présidentielle a atterri à Los Angeles à 6 heures moins dix cet après-midi. Un hélicoptère viendra la prendre à 9 heures précises. Cet hélicoptère atterrira exactement au centre de l'aéroport de Los Angeles, lequel devra être entièrement éclairé par des projecteurs ou par n'importe quel autre moyen. Aucune tentative ne devra être faite pour repérer ou suivre l'hélicoptère après son décollage. Le président des États-Unis se trouvera à bord de l'appareil. C'est tout. »

À 9 heures, en effet, la délégation présidentielle monta à bord de l'hélicoptère. Il fut très difficile de hisser Muldoon dans la cabine, mais on y parvint néanmoins sans provoquer de nouvelle crise cardiaque. Comme hôtesse de l'air, les passagers bénéficiaient des soins attentifs de deux gardes munis de mitraillettes Ingram. L'un d'eux passa parmi les membres de la délégation et enfila par-dessus la tête de chacun d'eux une cagoule serrée autour du cou par un élastique. Le président protesta furieusement, mais ses objections restèrent lettre morte.

Le président n'était autre que Vincent Hillary, qu'on considérait comme le meilleur acteur de composition de Hollywood. Même sans maquillage, il ressemblait de façon frappante au président, mais au moment où le maquilleur avait fini de le « préparer » à Las Vegas, si le président en personne l'avait vu à travers une vitre, il aurait juré que cette vitre était un miroir. Hillary était en outre doté d'une aptitude remarquable à moduler sa voix, ce qui lui permettait d'imiter une grande variété de gens. Dans l'aventure, il courait un risque sérieux et avait courageusement accepté de le courir.

Le chef d'état-major était un certain colonel Greenshaw, responsable d'un nombre de morts que personne n'eût pu chiffrer avec précision et qu'il n'avait jamais pris la peine d'énumérer. On disait couramment de lui que la seule chose qu'il aimait, c'était de tuer les gens, occupation dans laquelle il excellait.

Le secrétaire à la Défense était un nommé Harlinson ; le bruit courait qu'il serait sans doute appelé à succéder à Barrow à la tête du F.B.I. Il ressemblait davantage au secrétaire à la Défense que celui-ci ne

ressemblait à lui-même. C'était, de notoriété publique, un homme très capable de veiller à ses propres intérêts.

C'était un remarquable avocat d'affaires qui représentait le secrétaire d'État. Rien ne le préparait spécialement à cette mission – il ne savait même pas charger un revolver – si ce n'est son patriotisme intense d'Américain de fraîche date (il s'appelait Johannsen) et le fait qu'il était le sosie du véritable secrétaire d'État. Les maquilleurs avaient pris soin d'accentuer encore cette ressemblance.

Le secrétaire-adjoint au Trésor, un nommé Myron Bonn, avait quelques prétentions à l'érudition : il se trouvait en outre curieusement incarner un personnage que Ryder avait décrit quelques heures plus tôt. En effet, il était en train de rédiger une thèse de doctorat dont le sujet était les conditions pénitentiaires ; or les améliorations qu'il y suggérerait émanaient sans aucun doute d'un expert, car il la rédigeait dans une cellule où il attendait d'être exécuté. Il avait trois choses pour lui : le fait d'être un criminel ne l'empêchait pas d'être patriote dans l'âme ; sa ressemblance (perfectionnée par les maquilleurs) avec l'assistant de Muldoon était surprenante ; et la police le considérait comme le meurtrier le plus impitoyable des États-Unis, que ce fût sous les verrous ou en liberté. C'était un assassin invétéré, qui avait plusieurs morts sur la conscience ; mais, si bizarre que cela puisse paraître, c'était aussi un honnête homme.

Le « plat de résistance » des maquilleurs avait été sans contredit Muldoon lui-même, ou plutôt son sosie. Comme Hillary, c'était un comédien, et comme lui, il allait devoir jouer ce soir-là un rôle digne de remporter un Oscar. Il avait fallu six heures d'efforts continus aux meilleurs spécialistes de Hollywood pour le transformer en ce qu'il était devenu. Ludwig Johnson – tel était son nom – avait beaucoup souffert et il continuait à souffrir, car même pour un homme qui pèse quatre-vingt-dix kilos, il n'est pas agréable d'en porter trente de plus autour de son ventre, et encore l'artiste qui avait réalisé ce chef-d'œuvre avait-il réussi à donner à un rembourrage de trente kilos l'aspect d'un embonpoint de soixante, ce qui était une performance et méritait toute la reconnaissance de l'acteur.

Ainsi, par hasard, il se trouvait que trois des membres de la délégation étaient indiscutablement des hommes d'action, alors que trois autres n'auraient pas fait de mal à une mouche. Ryder, quant à lui, ne se serait pas plaint du fait que les six protagonistes fissent partie de la seconde catégorie : mais le destin avait voulu qu'il en soit autrement.

CHAPITRE 13

L'hélicoptère vola en rase-mottes vers l'est, sans doute pour passer sous le radar car le pilote croyait à tort être suivi. Après avoir effectué ainsi un certain trajet, il vira brusquement en direction du nord-ouest et se posa non loin de la petite ville de Gorman. Là, les passagers furent transférés dans un minibus, qui s'arrêta au sud de Greenfield, où un second hélicoptère vint les prendre. Pendant tous ces transbordements, les souffrances de Muldoon furent effroyables. À 11 heures précises, l'hélicoptère se posa dans la grande cour d'Adlerheim. Mais aucun des visiteurs ne put s'en apercevoir, car leurs cagoules ne leur furent retirées qu'au moment où ils eurent pénétré dans le réfectoire-salle de prières du château.

Morro et Dubois accueillirent leurs hôtes. Le comité d'accueil comportait aussi quelques membres non officiels, mais ils ne comptaient guère, car leur rôle se bornait à rester debout, mitraille en main, en train de surveiller la scène. Ils étaient vêtus à l'occidentale : les gandouras habituelles eussent été trop voyantes.

Morro se montrait d'une déférence inattendue :

« Vous êtes le bienvenu, monsieur le président.

— Renégat !

— Voyons, voyons ! dit Morro avec un sourire. Nous nous rencontrons pour négocier, pas pour récriminer. Et n'étant pas Américain, comment puis-je être un renégat ?

— Vous êtes pire que cela ! Un homme qui est capable de faire ce que vous avez fait aujourd'hui à Los Angeles est capable de tout. Capable, peut-être, de kidnapper le président des États-Unis et de le rançonner ? »

Hillary eut un rire de mépris, et il est plus que probable qu'il s'amusait beaucoup en jouant son rôle.

« Je n'ai pas hésité à risquer ma vie, monsieur, reprit-il.

— Si vous voulez, vous pouvez repartir à l'instant même. Appelez-moi comme vous voulez – renégat, coquin, criminel, meurtrier, homme dépourvu de scrupules, vous l'avez déjà dit – mais mon intégrité personnelle, ma parole d'honneur, même si ce sont celles d'un homme que vous désignez sous le terme de bandit international, ne sauraient être mises en question. Vous ne pourriez être plus en sécurité, monsieur le président, même si vous vous trouviez dans le

Salon ovale de la Maison Blanche.

— Quoi ! » S'écria Hillary en rougissant de colère.

Dans une salle de théâtre, le public aurait considéré ce rougissement comme un tour de force, et Hillary était renommé à juste titre pour ce genre de prouesses. Mais en fait, beaucoup de gens peuvent parvenir à cet effet en retenant leur respiration et en distendant les muscles de leur estomac au maximum. Lentement, imperceptiblement, Hillary relâcha ses muscles et recommença discrètement à respirer. Son teint redevint normal.

« Du diable si je crois un mot de ce que vous dites ! »

Morro s'inclina. Ce n'était pas une révérence très profonde, deux ou trois centimètres au maximum, mais ce n'en était pas moins un signe de respect.

« Vous me faites beaucoup d'honneur, monsieur le président. Abraham ! Les photographies ! »

Dubois lui présenta plusieurs instantanés représentant les membres de la délégation. Morro les prit et passa lentement d'un des hommes à l'autre en comparant soigneusement le personnage et son image. Une fois l'inspection terminée, il revint vers Hillary.

« Un mot en tête à tête, monsieur le président, s'il vous plaît. »

Si Hillary eut le trac, ses trente-cinq ans de carrière dramatique lui permirent de le dissimuler totalement. Cependant, on ne l'avait pas préparé à cet aparté avec Morro.

« Le secrétaire-adjoint au Trésor, pourquoi est-il ici ? Je le reconnais, bien sûr, mais pourquoi... ? »

Le visage et les yeux d'Hillary devinrent de glace.

« Regardez dans quel état se trouve Muldoon... !

— Vous avez raison. Ainsi, vous êtes venu pour discuter... disons de questions financières ?

— Entre autres.

— Dites-moi. Cet homme aux cheveux et à la moustache marron, on dirait un policier.

— Parbleu, c'en est un ! C'est un homme des services secrets. Ne saviez-vous pas que le président ne se déplace pas sans un agent des services secrets ?

— Il n'était pas avec vous dans l'avion.

— Évidemment pas. C'est le chef des services secrets présidentiels sur la côte Ouest. Je pensais que vous étiez mieux informé que ça : ignorez-vous que pendant mes déplacements aériens, je n'ai jamais... »

Il s'interrompit brusquement.

« Mais au fait, comment saviez-vous... ?

— Peut-être, répliqua Morro en souriant, mes services secrets sont-ils presque aussi bien organisés que les vôtres ? Allons rejoindre les autres. »

Tout en reconduisant Hillary vers le groupe des autres membres de la délégation, Morro dit à l'un de ses gardes :

« Allez chercher le docteur. »

Ce fut un moment désagréable. Il se pouvait, pensa Ryder, que Morro fasse ausculter Muldoon par son propre médecin : personne n'avait prévu cette éventualité.

« Je crains, messieurs, dit Morro, qu'il ne soit nécessaire de vous fouiller.

— Me fouiller, moi, le président ? »

Hillary redressa la tête comme un dindon : son numéro de dignité outragée était parfaitement au point. Puis il déboutonna son pardessus et son veston et en déploya largement les pans.

« Je n'ai jamais subi, de toute ma vie, une telle humiliation. Allons, faites vite.

— Excusez-moi. À la réflexion, je pense que ce ne sera pas nécessaire, ni pour vous ni pour les autres, sauf un seul. Ah ! Docteur ! dit Morro au médecin qui avait soigné Peggy et qui venait d'apparaître sur le seuil. Ce jeune homme est censé être médecin. Auriez-vous l'obligeance d'examiner sa trousse ? »

Il désignait Jeff. Ryder poussa un ouf de soulagement et resta imperturbable quand Morro le désigna de l'index.

« Abraham, ce monsieur est l'agent des services secrets du président. Peut-être porte-t-il sur lui un véritable arsenal. »

Le géant s'approcha de Ryder qui, sans attendre qu'on le lui demande, enleva son pardessus et son veston et les jeta à terre. Dubois le fouilla des pieds à la tête avec un soin gênant, souriant de voir que Ryder serrait les poings, et allant jusqu'à lui faire enlever ses chaussures pour en examiner les talons.

« Jusqu'à présent, tout est en ordre », dit-il à Morro.

Puis il ramassa le pardessus et le veston de Ryder et les inspecta à fond, en prêtant une attention particulière aux doublures et aux ourlets ; après quoi il rendit les vêtements à Ryder, mais en gardant les deux stylos à bille qu'il avait pris dans la poche intérieure du veston. Pendant ce temps, le médecin de Morro fouillait avec tout autant de soin la trousse médicale de Jeff. Dubois prit sur la table une photographie, sortit un revolver de sa poche, retourna la photo, tendit l'un des stylos à Ryder et lui dit :

« La pointe est rentrée et je ne tiens pas à presser moi-même sur le bouton. En ce moment, on peut faire beaucoup de choses avec ces billes-là. Ne vous formalisez pas de ce que je vous demande, mais... peut-être consentiriez-vous à écrire quelque chose avec ce stylo ? Mon revolver sera appuyé sur votre cœur.

— Mon Dieu ! » Fit Ryder.

Il appuya sur le bouton du stylo à bille, écrivit au dos de la photo

et rendit à Dubois cliché et stylo.

« Ce message n'est pas très amical, dit Dubois à Morro : Le diable vous emporte ! »

Il tendit le second stylo à Ryder.

« Écrivez ? J'appuie de nouveau mon arme sur votre cœur. »

Ryder s'exécuta et rendit la photo à Dubois, qui sourit et lui restitua les deux stylos. Au même moment, le médecin rendait à Jeff sa trousse tout en disant, avec un sourire, à Morro :

« Un jour, monsieur, je vous demanderai de me procurer une trousse médicale aussi superbement garnie que celle-ci !

— Tout le monde ne peut pas être président des États-Unis, répliqua Morro au médecin, qui s'inclina et sortit de la pièce.

— Maintenant que cette ridicule comédie est terminée, dit Hillary, puis-je vous demander si vous êtes au courant des usages lorsqu'on reçoit le président dans la soirée ? Je sais que nous ne disposons pas de la nuit entière, mais ne serait-il pas temps... ?

— Je me rends compte que j'ai manqué à tous mes devoirs d'hôte, mais certaines précautions étaient indispensables, vous ne pouvez en disconvenir. Messieurs, si vous voulez me suivre...

Introduite dans le bureau privé de Morro, la délégation put avoir l'impression de se prélasser dans le confort raffiné d'un des clubs les plus sélects du pays. Deux des acolytes de Morro, en habit et cravate noire (ce qui était fort incongru pour eux), servaient des boissons. Morro conservait toute son impassibilité, éclairée ici et là d'un léger sourire : s'il vivait un des grands moments de son existence, il ne le laissait pas voir. Il était assis à côté d'Hillary.

« Je suis le président des États-Unis, dit celui-ci.

— Je ne l'ignore pas.

— Mais je suis aussi un homme politique et surtout, du moins je l'espère, un homme d'État. J'ai appris à m'accommoder de l'inévitable. Vous vous rendrez compte que je suis dans une situation affreusement embarrassante.

— Je ne l'ignore pas non plus.

— Je suis venu négocier avec vous. Un célèbre ministre britannique des Affaires étrangères, ajouta Hillary après un long silence, a demandé une fois : "M'enverriez-vous tout nu à la table de conférence ?" »

Morro ne répondit rien.

« Une requête, reprit Hillary. Avant que je ne m'engage publiquement et même face à mon conseil restreint, puis-je vous parler en privé ? Je n'ai pas d'armes, vous le savez, ajouta-t-il en voyant Morro hésiter. Faites-vous accompagner de votre géant, si vous y tenez. Ou est-ce trop vous demander ?

— Non.

— Vous êtes d'accord ?

— Compte tenu des circonstances, je ne puis faire moins.

— Merci, dit Hillary, avec une note d'irritation dans la voix. Est-il nécessaire d'avoir *trois* gardes armés pour surveiller huit hommes sans défense ?

— Question d'habitude, monsieur le président. »

Muldoon était vautré sur son fauteuil, présentant presque le dos au reste de l'assemblée, et Jeff, stéthoscope au cou, tenait à la main un verre d'eau et quelques comprimés.

« Toujours la même chose, docteur ? dit Hillary à haute voix.

— Oui.

— De la digitaline.

— Stimulant cardiaque ? demanda Morro.

— Oui, fit Hillary en buvant une gorgée de whisky, puis il ajouta brusquement : Vous avez des otages, ici, bien entendu ?

— Effectivement. Mais on ne leur a fait aucun mal, je vous assure.

— Je vois quel homme vous êtes, Morro, dit Hillary avec une pointe d'ironie. Très civilisé, très intelligent, très raisonnable... et pourtant, vous vous comportez comme vous le faites ! Quelles sont vos motivations ?

— Il y a certains sujets dont je préfère ne pas discuter.

— Amenez-moi vos otages.

— Pourquoi ?

— Amenez-les-moi, ou, aussi vrai que Dieu est au ciel, je ne traiterai pas avec vous. Il se peut que je commette une erreur en vous jugeant sur la mine. Vous pourriez – je dis seulement : vous *pourriez* – être le monstre inhumain que tout le monde croit que vous êtes. Si vos otages sont morts, et Dieu veuille que non, vous pouvez aussi bien disposer de la vie du président des États-Unis : il ne traitera pas avec vous.

— Connaissez-vous M^{me} Ryder ? demanda Morro.

— Qui est-ce ?

— Un de nos otages. On croirait que vous vous trouvez en communication télépathique avec elle.

— J'ai d'autres sujets de préoccupation, dit Hillary en haussant les épaules. La Chine. L'Union soviétique. Le Marché commun. L'économie américaine. La récession. Il y a une limite au nombre de choses qu'un esprit humain peut assimiler. Où est cette personne... quel est son nom ?

— M^{me} Ryder.

— Si elle est vivante, amenez-la ici. En admettant qu'elle ait les dons télépathiques que vous lui prêtez, je lui proposerai de remplacer mon vice-président ! Amenez aussi les autres.

— Je savais d'avance, et cette dame le savait aussi, que vous me

demanderiez cela. Très bien. Dix minutes. »

Morro fit signe à l'un de ses gardes. Les dix minutes qui furent concédées aux otages pour rencontrer le « président » s'écoulèrent beaucoup trop vite à leur gré, mais c'était autant de gagné pour Ryder. Morro avait offert à chacun des otages un verre, en leur faisant remarquer que la rencontre avec le président serait brève. C'était évidemment Hillary qui constituait le centre d'attraction : d'un air las, mais avec un charme qui dépassait celui d'aucun président qui eût jamais existé, il distribuait les poignées de main. Morro ne le quittait pas d'une semelle : même un monstre inhumain (et il n'était pas encore avéré qu'il en fût un) peut avoir des faiblesses humaines ; il n'est pas donné à tout le monde de présenter à ses hôtes le président du plus puissant pays du monde.

Verre en main, Ryder passait d'un groupe à l'autre, échangeant quelques mots sans importance avec l'un ou avec l'autre.

À la sixième ou septième personne qu'il aborda ainsi, il murmura :

« Vous êtes le Dr Healey.

— Comment le savez-vous ? »

Ryder ne lui expliqua pas qu'il avait étudié longtemps plusieurs photographies du savant, mais il continua, entre ses dents :

« Êtes-vous capable de garder un visage totalement impassible ? »

Healey lui en fournit la preuve immédiatement.

« Bon. Mon nom est Ryder.

— Ah ! oui ? dit Healey en souriant au serveur qui lui versait à boire.

— Où est le bouton ? Le déclencheur ?

— À droite. Ascenseur. Quatre pièces à traverser, le long du mur de la quatrième. »

Ryder s'éloigna, parla à une ou deux autres personnes, puis croisa à nouveau Healey, comme par hasard.

« Ne dites rien à personne. Même pas à Susan... »

Il savait que la référence à sa femme accroîtrait sa crédibilité.

« Vous avez dit : la quatrième pièce ?

— Le petit bureau au fond. Il y a une porte d'acier à l'intérieur. C'est lui qui possède le secret pour l'ouvrir. Le bouton est de l'autre côté de la porte d'acier.

— Des gardes ?

— Quatre. Six dans la cour. »

Ryder s'assit. Healey repassa près de lui et dit sans tourner la tête :

« Il y a aussi un escalier à côté de l'ascenseur. »

Ryder ne le regarda même pas. Il observait son fils, qui se comportait extrêmement bien. Il ne quittait pas son malade d'une semelle et n'avait pas jeté un coup d'œil à sa mère ou à sa sœur. Il méritait, pensa Ryder, d'être promu au moins sergent. Ryder ne pensa

pas une seconde à son propre avenir. Deux minutes plus tard, Morro demanda courtoisement aux otages de se retirer, et ils obéirent. Ni Susan ni Peggy n'avaient reconnu Ryder ou Jeff. Puis Morro se leva :

« Excusez-moi, messieurs. Je vais avoir avec le président un bref entretien privé. Quelques minutes, pas davantage, je vous assure. »

Il jeta un coup d'œil circulaire : il y avait là trois gardes, armés chacun d'une mitraillette, et deux serveurs qui avaient l'un et l'autre un pistolet caché. Ces mesures de précaution étaient poussées jusqu'à un point ridicule : mais c'était ainsi qu'il avait survécu, au long de toutes ces années longues et dangereuses.

« Venez avec nous, Abraham. »

Les trois gardes suivirent Hillary, Morro et Dubois le long du couloir, jusqu'à la seconde porte à droite. C'était une petite pièce, nue au point d'en être morne, avec pour tout mobilier une table et quelques chaises.

« Nous sommes ici pour discuter de haute finance, monsieur le président.

— Votre franchise, dit Hillary, est un peu déconcertante, mais du moins a-t-elle quelque chose de... rafraîchissant. Et, à ce propos, n'avez-vous pas un peu de ce merveilleux whisky écossais ?...

— Le ciel, ou plutôt Allah, nous préserve de faire montre de la moindre incivilité à l'égard du chef d'un État... bref, peu importe. Vous avez parlé, tout à l'heure, de l'inévitable. Il faut un grand esprit pour accepter l'inévitable. »

Il s'assit en silence, tandis que Dubois apportait des verres et une bouteille de ce qui semblait être l'« inévitable » Glenfiddich. Morro regarda Dubois remplir les verres et lever le sien, comme pour un toast, mais ce ne devait pas en être un.

« Alors, les termes de la négociation ? demanda-t-il.

— Vous comprendrez pourquoi je voulais vous parler en tête à tête. Il est difficile, pour le président des États-Unis, d'accepter l'idée qu'il est en train de brader son pays. Dix milliards de dollars.

— Nous allons boire à cette proposition. »

Verre en main, Ryder fit lentement le tour de la pièce. Dans la poche de son manteau, il avait appuyé six fois sur le bouton de son stylo à bille : comme on le lui avait promis, à la sixième fois, la bille était tombée. Harlinson se trouvait tout près d'un des serveurs. Greenshaw venait de leur demander un supplément de boisson.

Muldoon, ou plutôt Ludwig Johnson, tournait le dos aux autres. Il frissonna et émit un grognement : aussitôt Jeff se pencha sur lui, lui prit le pouls et appuya le stéthoscope sur son cœur. Tout le monde pouvait constater que le visage de Jeff était tendu ; il retira son veston, enleva le large gilet de Johnson et se mit en devoir de faire

quelque chose qu'aucun des gardes ne pouvait voir.

« Que se passe-t-il ? demanda l'un de ceux-ci.

— Silence, dit Jeff sévèrement. Il est très malade. Je lui fais un massage du cœur. Soutenez-lui le dos », ajouta-t-il en s'adressant à Bonn.

Celui-ci se pencha pour s'acquitter de cette tâche, mais on entendit alors un petit crissement, qui incita Ryder à jurer silencieusement : les fermetures à glissière en plastique sont censées être totalement silencieuses... Le garde qui avait interrogé Jeff fit un pas en avant, le visage crispé par la suspicion et l'incertitude.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-il.

Le garde le plus proche se trouvait à un mètre de Ryder. Même avec un revolver-stylo, il n'était pas possible de le manquer à cette distance, et il s'écroula avec un curieux soupir. Les deux autres se retournèrent, stupéfaits et incrédules, et regardèrent le corps de leur camarade durant trois secondes, période ridiculement longue pour Myron Bonn, le brillant pensionnaire de la chambre de la mort, qui n'eut pas besoin d'autant de temps pour les abattre tous les deux avec le Smith & Wesson silencieux qu'il avait retiré de la ceinture de Johnson. Au même instant, Greenshaw descendit le serveur qui se penchait sur lui et Harlinson se chargea de celui qui se tenait devant lui.

Sous sa chemise, Johnson portait un corset double épaisseur fermé par une fermeture Éclair, celle dont on avait malencontreusement entendu le bruit tout à l'heure. Sous le corset se trouvait une couche de caoutchouc mousse de près de 30 centimètres d'épaisseur, à l'endroit où était censée se trouver la partie basse de son estomac. Sur la peau, il avait une autre couche de caoutchouc mousse, moins épaisse : c'était la présence de ces deux matelas de caoutchouc qui avait exigé six heures de travail des maquilleurs pour parfaire la ressemblance de Johnson avec Muldoon. Entre les deux couches de caoutchouc mousse se trouvaient trois pistolets enveloppés de caoutchouc et les morceaux des deux fusils mitrailleurs Kalachnikov trouvés chez Donahure. Pour les remonter, il ne fallut pas à Ryder et à Jeff plus d'une minute.

« Bonn, dit Ryder, vous êtes le tireur d'élite. Placez-vous devant la porte. Si quelqu'un arrive le long du couloir, de la droite ou de la gauche, vous savez ce que vous avez à faire.

— Je pourrai terminer ma thèse ? J'aurai mon doctorat ?

— J'assisterai à la cérémonie le jour où il vous sera décerné. Jeff, colonel Greenshaw, monsieur Harlinson, il y a des gardes armés dans la cour. Peu importe le bruit. Tuez-les.

— Papa ! s'écria Jeff, le visage livide et suppliant.

— Donne ce Kalachnikov à Bonn. Ces gens auraient tué un million,

non, des millions de tes concitoyens.

— Mais Dieu, papa !...

— Et ta mère ?... »

Jeff sortit de la pièce avec Greenshaw et Harlinson. Bonn et Ryder les suivirent jusque dans le couloir, et ce fut alors que Ryder commit sa première erreur. À vrai dire, c'était à peine une erreur, car il ignorait où Morro et Dubois avaient emmené Hillary ; mais il était extrêmement fatigué, et il ne lui vint pas à l'idée que Morro avait pu emmener le « président » dans une pièce située *entre* son bureau et l'ascenseur qui conduisait au sous-sol du château. Ryder était très, très fatigué ; tout le monde le considérait comme fait d'un acier indestructible, mais aucun être humain n'est indestructible et aucun être humain n'est fait d'acier.

Il entendit, dans la cour, le crépitement des armes à feu et il se demanda si Jeff lui pardonnerait jamais. Probablement pas, et cela ne le consolait guère de penser que des millions de Californiens, eux, lui garderaient une reconnaissance éternelle. Si seulement... Car rien n'était encore joué.

Cinq mètres plus loin, dans le couloir, à sa droite, il vit soudain surgir Dubois, arme en main, suivi par Morro qui traînait Hillary avec lui. Ryder leva le Kalachnikov et Dubois s'écroula. Il était impossible de voir où la balle l'avait frappé et Ryder était certain de n'avoir pas appuyé sur la détente : le futur docteur en droit était toujours en train de gagner son diplôme. Mais Morro, lui, s'éloignait, traînant toujours Hillary qui lui servait de bouclier. Cinq mètres plus loin, Ryder voyait la porte de l'ascenseur.

« Arrêtez-vous, dit Ryder d'une voix étrangement calme. Attention, prenez garde à gauche ! »

Il arma le Kalachnikov pour un seul coup de feu et appuya sur la détente. Cela ne lui plaisait guère, il était furieux d'avoir dû faire cela. Hillary avait courageusement admis de courir un risque mortel : ce n'en était pas moins, il l'avait prouvé ce soir-là, un homme profondément sympathique. Brave, courageux et humain. Mais des millions de Californiens étaient braves, courageux et humains...

La balle atteignit Morro à l'épaule gauche. Il ne cria pas : il émit seulement une sorte de grognement et continua à traîner Hillary en direction de l'ascenseur. La porte était ouverte. Il poussa Hillary à l'intérieur de l'ascenseur et il était sur le point d'y entrer à son tour lorsqu'une seconde balle l'atteignit à la cuisse. Cette fois, il cria. Tout homme ordinaire dont le fémur a été percé par une balle s'évanouit ou attend qu'on vienne le chercher en ambulance ; du reste, après le choc initial, la douleur n'est pas très grande, mais le blessé reste étourdi. Toutefois, Morro, le monde entier l'avait appris à ses dépens, n'était pas un homme ordinaire : la porte de l'ascenseur se referma et le petit

gémissement qu'émit l'appareil en se mettant en marche prouva suffisamment que Morro n'avait pas perdu connaissance, puisqu'il avait pu appuyer sur le bouton commandant la descente.

Ryder s'immobilisa devant la grille bloquée et, pendant deux ou trois secondes, il put penser que c'en était fait : Morro avait la voie libre pour aller déclencher l'apocalypse. Puis il se souvint d'une chose que Healey lui avait dite : un escalier.

L'escalier commençait trois mètres plus loin ; il n'était pas éclairé. Sans doute y avait-il une lampe quelque part, mais Ryder ignorait où se trouvait l'interrupteur. Il dégringola la première volée de marches dans une obscurité totale et s'écroula lourdement après avoir heurté un mur. Mais il devait y avoir une nouvelle volée de marches plus loin : il se releva, tourna à droite, trouva la suite de l'escalier et, cette fois, fut assez prudent pour prévoir où se situait le palier suivant. Comme le font beaucoup de gens, il avait compté machinalement les marches ; il y en avait treize entre chaque palier. Bon vieux sergent Ryder, songea-t-il sauvagement, même un éclaireur de douze ans aurait pensé à prendre une torche électrique. Il aborda la troisième volée avec toute la célérité prudente dont il était capable. Quant à la quatrième, elle ne posait pas de problème, car elle était éclairée.

L'ascenseur était là, porte ouverte ; à l'intérieur de la cabine, Hillary, assis contre l'une des parois, se massait péniblement le dos de la tête. Il était hébété, mais non pas blessé. Il ne vit pas Ryder et Ryder ne le vit pas. Devant lui s'ouvrait une série de chambres qui ressemblaient plutôt à des cavernes. La quatrième, avait dit Healey, la quatrième. Ryder parvint à la quatrième et il vit alors Morro dans un petit cagibi en contre-plaqué, en train de se mettre sur ses pieds. Il devait s'être traîné sur le sol des quatre pièces comme un animal blessé, car sa jambe n'était pas en état de le soutenir et les traces de sang qu'on voyait à terre indiquaient suffisamment le chemin qu'il avait suivi.

Il réussit à se soulever, appuya la main sur une plaque de métal à côté de la porte d'acier située au fond du cagibi, et cette porte s'ouvrit. Il pénétra en titubant dans la petite chambre comme un rêveur dément qui marche péniblement dans un cauchemar. Ryder leva son Kalachnikov : plus rien n'était urgent, maintenant, il avait le temps.

« Arrêtez-vous, Morro, arrêtez-vous ! S'il vous plaît, arrêtez-vous ! » Cria-t-il.

Morro était grièvement blessé et, au point où il en était, son esprit ne devait pas mieux fonctionner que sa jambe. Mais même s'il avait été parfaitement sain de corps et d'esprit, il aurait sans doute agi de la même façon : qu'ils soient malades ou en bonne santé, les quelques Morros – peu nombreux, grâce à Dieu – qui existent au monde, ne sont soutenus que par le fanatisme ; c'est la source même de leur existence.

Si incroyable que ce pût paraître, compte tenu de son état, il avait réussi à se traîner jusqu'à la boîte métallique munie de cadrans et il était en train de dévisser le dôme de plastique transparent qui la surmontait. Sous ce dôme un bouton rouge était bien en vue. Ryder se trouvait encore à trois mètres de lui, trop loin pour l'arrêter. Il fit passer la commande du Kalachnikov du coup par coup à l'automatique...

« Comment peux-tu supporter de boire le whisky de cet effroyable individu ? demanda Susan.

— Dans la tempête, tout port est le bienvenu. »

Susan était tout à la fois en train de pleurer et de trembler, comportement que Ryder ne lui avait jamais vu auparavant. Il serra la taille de sa fille, qui était assise sur l'autre bras de son fauteuil, et désigna de la tête, de l'autre côté du bureau de Morro, le Pr Burnett en train de faire un amphi.

« Et puis, reprit-il, ce qui est bon pour un professeur...

— Reste tranquille. Tu sais, j'aime bien la tête qu'ils t'ont faite. Peut-être devrais-tu rester comme tu es maintenant. »

Ryder sirota un peu de Glenfiddich en silence.

« Cela me fait un peu de peine, dit soudain Susan. Bien sûr, c'était un démon. Mais un démon sympathique. »

Ryder savait très bien comment il fallait prendre les remarques de sa femme. Il demeura silencieux.

« La fin d'un cauchemar, reprit Susan. Heureux pour toujours.

— Oui. Le premier hélicoptère sera ici dans dix minutes. Toi, jeune fille, tu vas aller te coucher. Heureux pour toujours ? Peut-être aurons-nous autant de chance que Myron Bonn et bénéficierons-nous d'un sursis d'exécution. Peut-être que non. Quelque part dans les ténèbres, le monstre est tapi sur le pas de la porte, en train d'attendre.

— Que veux-tu dire, John ? Jamais tu ne t'exprimes ainsi.

— C'est vrai. C'est quelque chose que m'a dit un professeur de l'Institut californien de technologie. Peut-être devrions-nous aller vivre à La Nouvelle-Orléans.

— Mais pourquoi ?

— Là-bas, il n'y a jamais de tremblements de terre. »

[1] Les sismologues désignent souvent cette faille célèbre sous le nom francisé de « faille de Saint-André », mais au cours du présent roman, nous lui avons volontairement conservé sa dénomination originale. (N. du T.).

[2] *Energy Research and Development Administration.*

[3] *General Accounting Office.*

[4] *Earth Slip Preventive Programme.*

[5] Et les musulmans de Mindanao portent le même nom : on les appelle en effet les « Moros ». (N. du T.).

[6] Front Moro de libération nationale. Ce mouvement insurrectionnel est toujours désigné

par les initiales de sa dénomination anglaise. Voir à ce sujet, par exemple, *Le Monde* du 26 avril 1978. (N. du T.).